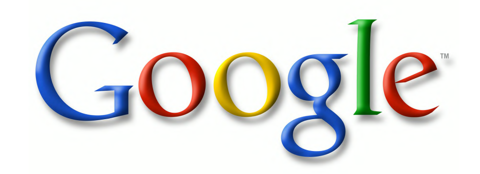




ŒUVRES

DE FÉNELON.

TOME XI.

ŒUVRES DIVERSES. — DE L'ÉDUCATION DES FILLES. — POÉSIES DIVERSES.
— OPUSCULES DIVERS.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET,
RUE DE VAUGIRARD, N° 9.

ŒUVRES

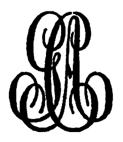
DE FÉNELON,

PRÉCÉDÉES

D'UNE NOTICE SUR SA VIE

ET SUR SES ÉCRITS.

TOME ONZIÈME.



PARIS,

DUFOUR ET CIE, LIBRAIRES,

RUE DU PAON, N° I.

1826.

ŒUVRES

DIVERSES.

ŒUVRES

DIVERSES.

PORTRAIT

DE L'ÉLECTEUR DE BAVIÈRE.

M. L'ÉLECTEUR m'a paru doux, poli, modeste, et glorieux dans sa modestie. Il étoit embarrassé avec moi, comme un homme qui en craint un autre sur sa réputation d'esprit. Il vouloit néanmoins faire bien pour me contenter; d'ailleurs il me paroissoit n'oser en faire trop; et il regardoit toujours par-dessus mon épaule M. le marquis de Bedmar, qui est, dit-on, dans une cabale opposée à la sienne. Comme ce marquis est un espagnol naturel, qui a la confiance de la cour de Madrid, l'électeur consultoit toujours ses yeux avant que de me faire les avances qu'il croyoit convenables: M. de Bedmar le pressoit toujours d'augmenter les honnêtetés; tout cela marchoit par ressorts comme des marionnettes. L'électeur me paroît mou et d'un génie médiocre, quoiqu'il ne manque pas d'esprit et qu'il ait beaucoup de

qualités aimables. Il est bien prince, c'est-à-dire foible dans sa conduite, et corrompu dans ses mœurs. Il paroît même que son esprit agit peu sur les violens besoins de l'État qu'il est chargé de soutenir; tout y manque; la misère espagnole surpasse toute imagination. Les places frontières n'ont ni canons ni affûts; les brèches d'Ath ne sont pas encore réparées; tous les remparts sous lesquels on avoit essayé mal à propos de creuser des souterrains, en soutenant la terre par des étaies, sont enfoncés, et on ne songe pas même qu'il soit question de les relever. Les soldats sont tout nus, et mendient sans cesse; ils n'ont qu'une poignée de ces gueux; la cavalerie entière n'a pas un seul cheval. M. l'électeur voit toutes ces choses; il s'en console avec ses maîtresses, il passe les jours à la chasse, il joue de la flûte, il achète des tableaux, il s'endette, il ruine son pays, et ne fait aucun bien à celui où il est transplanté; il ne paroît pas même songer aux ennemis qui peuvent le surprendre.

J'oubliois de vous dire qu'il me demanda d'abord et dans la suite encore plus de nouvelles de M. le duc de Berri que des autres princes. Je lui dis beaucoup de bien de celui-là; mais je réservai les plus grandes louanges pour M. le duc de Bourgogne, en ajoutant qu'il avoit beaucoup de ressemblance avec madame la dauphine. Dieu veuille que la France ne soit point tentée de se

prévaloir de la honteuse et incroyable misère de l'Espagne !

LETTRE

A M. L'ÉLECTEUR DE COLOGNE.

Monseigneur,

Il ne m'appartient nullement de parler des affaires générales, elles sont trop au-dessus de moi, j'en ignore absolument l'état; je me contente de prier Dieu tous les jours pour leur succès sans avoir aucune curiosité sur ce qui se passe. Mais votre altesse sérénissime électorale veut que je prenne la liberté de lui répondre sur la question qu'elle me fait l'honneur de me confier, et je vais lui obéir simplement. Il me semble, monseigneur, que le grand intérêt de votre maison est de conserver ses anciens États au centre de l'Empire. La maison d'Autriche peut finir tout à coup : alors votre maison se trouvera naturellement à la tête du parti catholique, si elle est rétablie au milieu de l'Allemagne. C'est une espérance assez prochaine, et qui peut mettre tout à coup votre maison au comble de la grandeur. Vos églises donnent un grand avantage à votre maison pour la mettre à la tête des catholiques : mais si votre maison n'avoit plus ses États au

centre de l'Empire, on commenceroit à la regarder comme une maison devenue étrangère au corps germanique; et les grands établissemens de votre altesse électorale se trouveroient inutiles pour votre maison. Je ne sais point ce qu'on offre à son altesse électorale de Bavière en la place de ses anciens États; mais je crains que ce qu'on lui offrira en compensation n'ait plus d'éclat que de solidité et de revenu liquide. J'avoue qu'il doit être naturellement touché d'un titre de roi; mais ne peut-il pas l'avoir sans renoncer à ses anciens États? J'avoue que la Bavière, sans le haut Palatinat, est un corps démembré; mais s'il faut souffrir cette perte, je compte encore pour beaucoup la Bavière pour mettre votre maison à la tête du corps germanique quand le parti catholique voudra prévaloir sur le protestant. Il vous est capital, si je ne me trompe, de demeurer dans l'Empire pour en devenir le chef. Après ces réflexions proposées au hasard et par pure obéissance, j'ajoute, monseigneur, que vous ne pouvez mieux faire que de confier vos intérêts au roi : il est touché du zèle avec lequel vos altesses électorales ont soutenu si noblement leur alliance. Sa majesté aime vos intérêts; elle sait mieux que personne ce qu'elle peut faire. Vous ne voulez ni empêcher ni retarder la paix générale de l'Europe, qui est si nécessaire à toutes les puissances. Ainsi ce qui vous convient est de prendre vos der-

nières résolutions avec sa majesté. Pour moi je prie Dieu tous les jours afin qu'il bénisse votre voyage. Vos intentions sont droites ; vous voulez le bien de vos églises et de votre maison, qui est si nécessaire au soutien de la catholicité. Son altesse électorale de Bavière n'a point d'autre intérêt que le vôtre, ni vous d'autre que le sien : j'espère que vous ne serez ensemble qu'un cœur et qu'une âme dans la décision que vous allez faire. Rien ne peut jamais surpasser le profond respect et le zèle avec lequel vous sera dévoué le reste de sa vie, monseigneur, de votre altesse sérénissime électorale, etc.

AUTRE LETTRE

A M. L'ÉLECTEUR DE COLOGNE.

Monseigneur,

C'est avec la plus vive reconnoissance que j'ai reçu la dernière lettre que votre altesse électorale m'a fait l'honneur de m'écrire. Que puis-je faire pour mériter tant de bontés? sinon vous obéir en vous parlant avec toute la liberté et toute la simplicité que vous exigez de moi.

Le pape agit en vicaire de Jésus-Christ, qui porte dans son cœur la sollicitude pastorale de toutes les églises. Il voit les maux que plusieurs

vastes diocèses souffrent; des troupeaux innombrables y sont errans et y périssent tous les jours, faute de vrai pasteur; les petits demandent du pain et il n'y a personne pour le leur rompre. Si chacun de ces grands diocèses qui auroient sans doute besoin d'être partagés en plusieurs avoit au moins un bon évêque, cet évêque dépenseroit peu à son église et travailleroit beaucoup pour elle; il porteroit le poids et la chaleur du jour; il défricheroit le champ du Seigneur de ses propres mains, à la sueur de son visage; il arracheroit les ronces et les épines qui étouffent le grain; il déracineroit les scandales et les abus; il disciplineroit le clergé; il instruiroit les peuples par sa parole et par ses exemples; il se feroit tout à tous, pour les gagner tous à Jésus-Christ. Vous occupez vous seul, monseigneur, la place de plusieurs excellens évêques sans l'être. Faut-il s'étonner qu'un grand pape qui est fort éclairé gémisse pour ces grands troupeaux presque abandonnés!

Mais, d'un autre côté, rien n'est si terrible que de devenir évêque sans entrer dans toutes les vertus épiscopales; alors le caractère deviendroit comme un sceau de réprobation. Vous avez la conscience trop délicate pour ne craindre pas ce malheur. Plus les diocèses que vous devez conduire sont grands et remplis de besoins extrêmes, plus il faut un courage apostolique pour y pou-

voir travailler avec fruit. Si vous voulez enfin être évêque, monseigneur, au nom de Dieu, gardez-vous bien de l'être à demi; il faut être l'homme de Dieu et le dispensateur des mystères de Jésus-Christ; il faut qu'on trouve toujours sur vos lèvres la science du salut; il faut que chacun n'ait qu'à vous voir pour savoir comment il faut faire pour servir Dieu; il faut que vous soyez une loi vivante qui porte la religion dans tous les cœurs; il faut mourir sans cesse à vous-même, pour porter les autres à entrer dans cette pratique de mort qui est le fond du christianisme; il faut être doux et humble de cœur, ferme sans hauteur et condescendant sans mollesse, pauvre et vil à vos propres yeux au milieu de la grandeur inséparable de votre naissance; il ne faut donner à cette grandeur que ce que vous ne pourrez pas lui refuser; il faut être patient, appliqué, égal, plein de défiance de vos propres lumières, prêt à leur préférer celles d'autrui quand elles seront meilleures, en garde contre la flatterie qui empoisonne les grands, amateur des conseils sincères, attentif à chercher le vrai mérite et à le prévenir; enfin il faut porter la croix dans les contradictions et aller au ministère comme au martyre : *Sed nihil horum vereor, nec facio animam meam pretiosiorem quam me.* Pour entrer ainsi dans l'épiscopat, il faut que ce soit un grand amour de Jésus-Christ qui vous presse : il

faut que Jésus-Christ vous dise comme à saint Pierre, *M'aimez-vous?* Il faut que vous lui répondiez, non des lèvres, mais de cœur : Eh! ne le savez-vous pas, Seigneur, que je vous aime? Alors vous mériterez qu'il vous dise : Paissez mes brebis. Oh! qu'il faut d'amour pour ne se décourager jamais et pour souffrir toutes les croix de cet état! il est commode aux pasteurs qui ne connoissent le troupeau que pour en prendre la laine et le lait; mais il est terrible à ceux qui se doivent au salut des âmes. Il faut donc, monseigneur, que votre préparation soit proportionnée à la grandeur de l'ouvrage dont vous serez chargé; une montagne de difficultés vous pend sur la tête. A Dieu ne plaise que je veuille vous décourager! mais il faut dire, *A a a, Domine, nescio loqui*, pour mériter d'être l'envoyé de Dieu; il faut désespérer de soi pour pouvoir espérer en lui. Vous êtes naturellement bon, juste, sincère, compatissant et généreux; vous êtes même sensible à la religion; et elle a jeté de profondes racines dans votre cœur : mais votre naissance vous a accoutumé à la grandeur mondaine, et vous êtes environné d'obstacles pour la simplicité apostolique.

La plupart des grands princes ne se rabaissent jamais assez pour devenir les serviteurs en Jésus-Christ des peuples sur lesquels ils ont autorité; il faut pourtant qu'ils se dévouent à les servir

s'ils veulent être leurs pasteurs : *Nos autem servos vestros per ipsum*.

Il n'y a que la seule oraison qui puisse former un véritable évêque parmi tant de difficultés. Accoutumez-vous, monseigneur, à chercher Dieu au-dedans de vous ; c'est là que vous trouverez son royaume : *Regnum Dei intra vos est.* On le cherche bien loin de soi par beaucoup de raisonnemens ; on veut trop goûter le plaisir de la vertu et flatter son imagination, sans songer à soumettre sa raison aux vues de la foi, et sa volonté à celle de Dieu. Il faut lui parler avec confiance de vos foiblesses et de vos besoins ; vous ne sauriez jamais le faire avec trop de simplicité. L'oraison n'est qu'amour ; l'amour dit tout à Dieu ; car on n'a à parler au bien-aimé que pour lui dire qu'on l'aime et qu'on veut l'aimer : *Non nisi amando colitur,* dit saint Augustin. Il faut non seulement lui parler, mais encore l'écouter. Que ne dira-t-il point, si on l'écoute ! Il suggèrera toute vérité. Mais on s'écoute trop soi-même pour pouvoir l'écouter ; il faudroit se faire taire pour écouter Dieu : *Audiam quid loquatur in me Dominus.* On connoît assez le silence de la bouche, mais on ne comprend point celui du cœur. L'oraison bien faite, quoique courte, se répandroit peu à peu sur toutes les actions de la journée ; elle donneroit une présence intime de Dieu, qui renouvelleroit les

forces en chaque occasion; elle régleroit le dehors et le dedans; on n'agiroit que par l'esprit de grâce; on ne suivroit ni les promptitudes du tempérament, ni les empressemens, ni les dépits de l'amour-propre; on ne seroit ni hautain ni dur dans sa fermeté, ni mou ni foible dans ses complaisances; on éviteroit tout excès, toute indiscrétion, toute affectation, toute singularité; on feroit à peu près les mêmes choses qu'on fait; mais on les feroit beaucoup mieux avec la consolation de les faire pour Dieu et sans recherche de son propre goût.

Il me semble, monseigneur, que vous pourriez lire les Épîtres de saint Paul à Timothée et à Tite, le Pastoral de saint Grégoire, les livres du Sacerdoce de saint Chrysostôme, quelques Épîtres et quelques Sermons de saint Augustin; les livres de la Considération de saint Bernard et quelques Lettres aux évêques, la Vie de saint Charles, les ouvrages et la Vie de saint François de Sales. Vous savez, monseigneur, que, pour lire avec fruit, il faut plus songer à se nourrir qu'à contenter sa curiosité; il vaut mieux lire peu, afin qu'on ait le temps de peser, de goûter, d'aimer et de s'appliquer chaque vérité : on doit tâcher de tourner une lecture méditée en une espèce d'oraison. Vous pourriez ajouter à ces lectures de pure piété celle du Concile de Trente et du Catéchisme romain, qui est une espèce de

Théologie abrégée; l'Histoire de l'Église, bien écrite en français par M. l'abbé Fleury, est utile et agréable.

Enfin l'homme de Dieu, qui doit être prêt à toute bonne œuvre, a besoin de se nourrir fréquemment du pain descendu du ciel pour donner la vie au monde : il faut donc se mettre en état, par un détachement sans réserve, de recevoir un si grand don. Un confesseur qui a la lumière et l'expérience des choses de Dieu, doit en régler les temps; il doit avoir égard tout ensemble à la perfection d'une âme et à son besoin. Il ne doit pas accorder si souvent la communion aux commençans qu'aux parfaits: mais quand une âme est docile à la grâce, qu'elle ne veut tenir à rien qui l'arrête dans sa voie, et qu'elle ne cherche qu'à se soutenir avec fidélité, il ne faut pas seulement avoir égard aux vertus qu'elle pratique, mais il faut aussi accorder la communion au désir qu'elle a de vaincre ses défauts. Pour ce genre de vie, il faut, monseigneur, réserver certaines heures de retraite, autant que les bienséances, les grandes occupations de votre état, et le besoin de délasser votre esprit, vous le permettront. Vous pouvez, en cet état, faire une épreuve sérieuse de vous-même, et vous accoutumer peu à peu à la vie épiscopale; car rien ne peut mieux vous y préparer que de la commencer par avance. Jésus-Christ

nous a dit : *A chaque jour suffit son mal; le jour de demain aura assez soin de lui-même.* Il me semble, monseigneur, que vous ne pourriez songer maintenant qu'à vous préparer, et qu'à profiter de la nouvelle dispense pour faire cette épreuve. Si, dans huit ou dix mois, vous croyez n'avoir pas encore assez vidé votre cœur de tout ce qui est séculier, et n'être pas encore assez dans l'esprit apostolique, qui convient à l'épiscopat, vous pourriez alors représenter encore au pape votre besoin : il est bon, il sera sensible à votre droiture et à votre respect pour le caractère; il aura égard à votre demande, je n'en saurois douter. Vous pourriez même recourir à lui, non seulement comme au dispensateur suprême, mais encore comme à un père tendre et compatissant que vous consulteriez : sa décision seroit alors votre règle de conduite pour la plus grande démarche de votre vie. Ainsi il n'y a qu'à vous bien préparer dès aujourd'hui, comme si vous deviez vous faire sacrer dans un mois, et qu'à différer néanmoins votre consécration autant qu'il le faudra pour la sainteté du ministère, pour votre salut et pour celui des peuples de vos églises.

Je serai, le reste de mes jours, avec le zèle le plus sincère, l'attachement le plus fidèle, et le plus grand respect, monseigneur, de votre altesse électorale, etc.

DISCOURS

POUR LE SACRE DE L'ÉLECTEUR DE COLOGNE.

Depuis que je suis destiné à être votre consécrateur, prince que l'Église voit aujourd'hui avec tant de joie prosterné au pied des autels, je ne lis plus aucun endroit de l'Écriture, qui ne me fasse quelque impression par rapport à votre personne.

Mais voici les paroles qui m'ont le plus touché : « Étant libre à l'égard de tous, dit l'Apô« tre [1], je me suis fait esclave de tous pour en « gagner un plus grand nombre : *Cum liber es« sem ex omnibus, omnium me servum feci ut « plures lucrifacerem.* » Quelle grandeur se présente ici de tous côtés! Je vois une maison qui remplissoit déjà le trône impérial il y a près de quatre cents ans. Elle a donné à l'Allemagne deux empereurs, et deux branches qui jouissent de la dignité électorale. Elle règne dans la Suède, où un prince, au sortir de l'enfance, est devenu tout à coup la terreur du Nord. Je n'aperçois que les plus hautes alliances des maisons de France et d'Autriche : d'un côté, vous êtes petit-fils de Henri-le-Grand, dont la mémoire ne

[1] I Cor. c. 9.

cessera jamais d'être chère à la France ; de l'autre côté, votre sang coule dans les veines de nos princes, précieuse espérance de la nation. Hélas ! nous ne pouvons nous souvenir qu'avec douleur de la princesse à qui nous les devons, et qui fut trop tôt enlevée au monde !

Oserai-je ajouter, en présence d'Emmanuel, que les infidèles ont senti et que les chrétiens ont admiré sa valeur ? Toutes les nations s'attendrissent en éprouvant sa douceur, sa bonté, sa magnificence, son aimable sincérité, sa constance à toute épreuve, sa fidélité qui égale dans ses alliances la probité et la délicatesse des plus vertueux amis dans la société privée. Avec un cœur semblable à celui d'un tel frère, prince, il ne tenoit qu'à vous de marcher sur ses traces. Vous étiez libre de le suivre, vous pouviez vous promettre tout ce que le siècle a de plus flatteur ; mais vous venez sacrifier à Dieu cette liberté et ces espérances mondaines. C'est de ce sacrifice que je veux vous parler à la face des saints autels. J'avoue que le respect devroit m'engager à me taire ; « mais l'amour, comme saint Bernard le di« soit au pape Eugène [1], n'est point retenu par le « respect.... Je vous parlerai, non pour vous in« struire, mais pour vous conjurer comme une « mère tendre. Je veux bien paroître indiscret à « ceux qui n'aiment point et qui ne sentent pas

[1] *De Consid. prolog.*



« tout ce qu'un véritable amour fait sentir. » Pour vous, je sais que vous avez le goût de la vérité, et même de la vérité la plus forte. Je ne crains point de vous déplaire en la disant : daignez donc écouter ce que je ne crains point de dire. D'un côté, l'Église n'a aucun besoin du secours des princes de la terre, parce que les promesses de son époux tout-puissant lui suffisent; d'un autre côté, les princes qui deviennent pasteurs peuvent être très utiles à l'Église, pourvu qu'ils s'humilient, qu'ils se dévouent au travail, et qu'on voie reluire en eux toutes les vertus pastorales. Voilà les deux points que je me propose d'expliquer dans ce discours.

PREMIER POINT.

Les enfans du siècle, prévenus d'une politique profane, prétendent que l'Église ne sauroit se passer du secours des princes et de la protection de leurs armes, surtout dans les pays où les hérétiques peuvent l'attaquer. Aveugles qui veulent mesurer l'ouvrage de Dieu par celui des hommes! « C'est s'appuyer sur un bras de chair [1] : c'est « anéantir la croix de Jésus-Christ [2]. » Croit-on que l'époux tout-puissant et fidèle dans ses promesses ne suffise pas à l'épouse? le ciel et la terre passeront; « mais aucune de ses paroles ne

[1] Jerem. 17, 5. — [2] I. Cor. 1, 17.

« passera jamais [1] ». O hommes foibles et impuissans qu'on nomme les rois et les princes du monde, vous n'avez qu'une force empruntée pour un peu de temps; l'époux qui vous la prête ne vous la confie qu'afin que vous serviez l'épouse. Si vous manquiez à l'épouse, vous manqueriez à l'époux même : il sauroit transporter son glaive en d'autres mains. Souvenez-vous que c'est lui qui est le « prince des rois de la terre, le roi invincible et immortel des siècles ». [2]

Il est vrai qu'il est écrit que l'Église [3] « sucera « le lait des nations, qu'elle sera alaitée de la « mamelle des rois, qu'ils en seront les nourriciers, qu'ils marcheront à la splendeur de sa « lumière naissante, que ses portes ne se fermeront ni jour ni nuit, afin qu'on lui apporte la « force des peuples, et que les rois y soient « amenés » : mais il est dit aussi que « les rois « viendront, les yeux baissés vers la terre, se « prosterner devant l'Église, qu'ils baiseront la « poussière de ses pieds »; que n'osant parler, ils fermeront leur bouche devant son époux; que « toute nation et tout royaume qui ne sera point « dans la servitude » de cette nouvelle Jérusalem, périra. Trop heureux donc les princes que Dieu daigne employer à la servir! *Trop honorés ceux qu'il choisit* pour une si glorieuse confiance!

« Et maintenant, ô rois, comprenez; instruisez-

[1] Luc. 21, 33. — [2] Tim. 1, 17. — [3] Is. 60.

« vous, ô juges de la terre [1] : servez le Seigneur « avec crainte, et réjouissez-vous en lui avec trem- « blement, de peur que sa colère ne s'enflamme, « et que vous ne périssiez en vous égarant de la « voie de la justice. Dieu jaloux renverse les trônes « des princes hautains, et il fait asseoir en leurs « places des hommes doux et modérés; il fait sé- « cher jusqu'aux racines des nations superbes, et « il plante les humbles [2] » pour les faire fleurir; il détruit jusque dans ses fondemens toute puissance orgueilleuse; « il en efface même la mé- « moire de dessus la terre [3]. Toute chair est comme « l'herbe, et sa gloire est comme une fleur des « champs : dès que l'esprit du Seigneur souffle, « cette herbe est desséchée, et cette fleur tombe. » [4]

Que les princes ne se vantent donc pas de protéger l'Église; qu'ils ne se flattent pas jusqu'à croire qu'elle tomberoit s'ils ne la portoient pas dans leurs mains. S'ils cessoient de la soutenir, le Tout-Puissant la porteroit lui-même. Pour eux, faute de la servir, ils *périroient* [5], selon les saints oracles.

Jetons les yeux sur l'Église, c'est-à-dire sur cette société visible des enfans de Dieu qui a été conservée dans tous les temps : c'est le royaume qui *n'aura point de fin*. Toutes les autres puissances s'élèvent et tombent : après avoir étonné le monde, elles disparoissent.

[1] Ps. 2. — [2] Luc. 1, 52. — [3] Ps. 9, 7. — [4] Is. 40, 6. — [5] *Ib.* 60, 12.

L'Église seule, malgré les tempêtes du dehors et les scandales du dedans, demeure immortelle. Pour vaincre, elle ne fait que souffrir; et elle n'a point d'autres armes que la croix de son époux.

Considérons cette société sous Moïse : Pharaon la veut opprimer; les ténèbres deviennent palpables en Égypte; la terre s'y couvre d'insectes; la mer s'entr'ouvre; ses eaux suspendues s'élèvent comme deux murs; tout un peuple traverse l'abîme à pied sec; un pain descendu du ciel le nourrit au désert; l'homme parle à la pierre, et elle donne des torrens : tout est miracle pendant quarante années pour délivrer l'Église captive.

Hâtons-nous; passons aux Machabées : les rois de Syrie persécutent l'Église; elle ne peut se résoudre à renouveler une alliance avec Rome et avec Sparte, sans déclarer en esprit de foi qu'elle ne s'appuie que sur les promesses de son époux. « Nous n'avons, disoit Jonathas [1], aucun besoin « de tous ces secours, ayant pour consolation les « saints livres qui sont dans nos mains. » En effet, de quoi l'Église a-t-elle besoin ici-bas? Il ne lui faut que la grâce de son époux pour lui enfanter des élus; leur sang même est une semence qui les multiplie. Pourquoi mendieroit-elle un secours humain, elle qui se contente d'obéir, de souffrir, de mourir; son règne, qui est celui de son époux,

[1] Mach. I. 1, c. 12.

n'étant point de ce monde, et tous ses biens étant au-delà de cette vie ?

Mais tournons nos regards vers l'Église que Rome païenne, cette Babylone enivrée du sang des martyrs, s'efforce de détruire; l'Église demeure libre dans les chaînes, et invincible au milieu des tourmens; Dieu laisse ruisseler, pendant trois cents ans, le sang de ses enfans bien aimés. Pourquoi croyez-vous qu'il le fasse? C'est pour convaincre le monde entier, par une si longue et si terrible expérience, que l'Église, comme suspendue entre le ciel et la terre, n'a besoin que de la main invisible dont elle est soutenue : jamais elle ne fut si libre, si florissante, si féconde.

Que sont devenus ces Romains qui la persécutoient? Ce peuple, qui se vantoit d'être *le peuple roi*, a été livré aux nations barbares; cet empire qui se flattoit d'être éternel est tombé : Rome est ensevelie dans ses ruines avec ses faux dieux; il n'en reste plus de mémoire que par une autre Rome sortie de ses cendres, qui, étant pure et sainte, est devenue à jamais le centre du royaume de Jésus-Christ.

Mais comment est-ce que l'Église a vaincu cette Rome victorieuse de l'univers? Écoutons l'Apôtre [1] : « Ce qui est folie en Dieu est plus sage que « les hommes : ce qui est foible en Dieu est plus

[1] I. ad Cor. c. 1.

« fort qu'eux. Voyez, mes frères, votre vocation; « car il n'y a point parmi vous beaucoup de sages « selon la chair, ni beaucoup d'hommes puissans, « ni beaucoup de nobles. Mais Dieu a choisi ce « qui est insensé selon le monde pour confondre « les sages, et il a choisi ce qui est foible dans le « monde pour confondre ce qui est fort : il a choisi « ce qui est bas et méprisable, et même ce qui « n'est pas, pour détruire ce qui est, afin que « nulle chair ne se glorifie devant lui. » Qu'on ne nous vante donc plus une sagesse convaincue de folie : qu'on ne nous parle plus que d'une foiblesse simple et humble qui peut tout en Dieu seul; qu'on ne nous parle plus que de la folie de la croix. La jalousie de Dieu alloit jusqu'à sembler exclure de l'Église, pendant ces siècles d'épreuve, tout ce qui auroit paru un secours humain : Dieu, impénétrable dans ses conseils, vouloit renverser tout ordre naturel. De là vient que Tertullien a paru douter *si les Césars pouvoient devenir chrétiens*[1]. Combien coûta-t-il de sang et de tourmens aux fidèles pour montrer que l'Église ne tient à rien ici-bas! « Elle ne possède pour elle-même, « dit saint Ambroise[2], que la seule foi. » C'est cette foi qui vainquit le monde. Après ce spectacle de trois cents ans, Dieu se souvint enfin de ses anciennes promesses; il daigna faire aux maî-

[1] Apol. c. 21. — [2] Ep. 18, ad Valentinian. conc. Sinimachum, n. 16.

tres du monde la grâce de les admettre aux pieds de son épouse. Ils en devinrent *les nourriciers*, et il leur fut donné de *baiser la poussière de ses pieds* [1]. Fut-ce un secours qui vint à propos pour soutenir l'Église ébranlée? Non, celui qui l'avoit soutenue pendant trois siècles malgré les hommes n'avoit pas besoin de la foiblesse des hommes, déjà vaincus par elle, pour la soutenir. Mais ce fut un triomphe que l'époux voulut donner à l'épouse après tant de victoires; ce fut non une ressource pour l'Église, mais une grâce et une miséricorde pour les empereurs.

« Qu'y a-t-il, disoit saint Ambroise [2], de plus « glorieux pour l'empereur que d'être nommé le « fils de l'Église? »

En vain quelqu'un dira que l'Église est dans l'État. L'Église, il est vrai, est dans l'État pour obéir au prince dans tout ce qui est temporel : mais quoiqu'elle se trouve dans l'État, elle n'en dépend jamais pour aucune fonction spirituelle. Elle est en ce monde, mais c'est pour le convertir; elle est en ce monde, mais c'est pour le gouverner par rapport au salut. Elle use de ce monde en passant, comme n'en usant pas; elle y est comme Israël fut voyageur et étranger au milieu du désert : elle est déjà d'un autre monde qui est au-dessus de celui-ci. Le monde, en se soumettant à l'Église, n'a point acquis le droit de l'assujettir :

[1] Is. 60, 14. — [2] Ep. 21, in serm. conc. Auxent. n. 36.

les princes, en devenant les enfans de l'Église, ne sont point devenus ses maîtres; ils doivent la servir, et non la dominer, *baiser la poussière de ses pieds*[1], et non lui imposer le joug. « L'empe-« reur, disoit saint Ambroise[2], est au-dedans de « l'Église : mais il n'est pas au-dessus d'elle. Le « bon empereur cherche le secours de l'Église, et « ne le rejette point. » L'Église demeure sous les empereurs convertis aussi libre qu'elle l'avoit été sous les empereurs idolâtres et persécuteurs. Elle continua de dire au milieu de la plus profonde paix ce que Tertullien disoit pour elle pendant les persécutions : *Non te terremus qui nec timemus*[3] : « Nous ne sommes point à craindre pour « vous, et nous ne vous craignons point. Mais « prenez garde, ajoute-t-il, de ne combattre pas « contre Dieu. » En effet, qu'y a-t-il de plus funeste à une puissance humaine qui n'est que foiblesse, que d'attaquer le Tout-Puissant? « Celui « sur qui cette pierre tombe sera écrasé; et celui « qui tombe sur elle se brisera. »[4]

S'agit-il de l'ordre civil et politique, l'Église n'a garde d'ébranler les royaumes de la terre, elle qui tient en ses mains les clefs du royaume du ciel. Elle ne désire rien de tout ce qui peut être vu; elle n'aspire qu'au royaume de son époux qui est le sien. Elle est pauvre, et jalouse du

[1] Is. 60. — [2] Ep. 21, in serm. conc. Auxent. n. 36. — [3] Ad Scap. c. 4. — [4] Matth. 21, 44.

trésor de sa pauvreté; elle est paisible, et c'est elle qui donne au nom de l'époux une paix que le monde ne peut ni donner ni ôter; elle est patiente, et c'est par sa patience jusqu'à la mort de la croix qu'elle est invincible : elle n'oublie jamais que son époux s'enfuit sur la montagne dès qu'on voulut le faire roi; elle se ressouvient qu'elle doit avoir en commun avec son époux la nudité et la croix, puisqu'il est l'*homme des douleurs*, l'homme *écrasé dans l'infirmité*, l'homme *rassasié d'opprobres* [1]. Elle ne veut qu'obéir; elle donne sans cesse l'exemple de la soumission et du zèle pour l'autorité légitime; elle verseroit tout son sang pour la soutenir. Ce seroit pour elle un second martyre après celui qu'elle a enduré pour la foi. Princes, elle vous aime; elle prie nuit et jour pour vous; vous n'avez point de ressource plus assurée que sa fidélité. Outre qu'elle attire sur vos personnes et sur vos peuples les célestes bénédictions, elle inspire à vos peuples une affection à toute épreuve pour vos personnes, qui sont les images de Dieu ici-bas.

Si l'Église accepte les dons pieux et magnifiques que les princes lui font, ce n'est pas qu'elle veuille renoncer à la croix de son époux et jouir des richesses trompeuses : elle veut seulement procurer aux princes le mérite de s'en dépouiller; elle ne veut s'en servir que pour orner la maison

[1] Is. 53, 3.

de Dieu, que pour faire subsister modestement les ministres sacrés, que pour nourrir les pauvres qui sont les sujets des princes. Elle cherche non les richesses des hommes, mais leur salut; non ce qui est à eux, mais eux-mêmes. Elle n'accepte leurs offrandes périssables que pour leur donner les biens éternels.

Plutôt que de subir le joug des puissances du siècle, et de perdre la liberté évangélique, elle rendroit tous les biens temporels qu'elle a reçus des princes. « Les terres de l'Église, disoit saint « Ambroise [1], paient le tribut; et si l'empereur « veut ces terres, il a la puissance pour les pren- « dre : aucun de nous ne s'y oppose. Les aumônes « des peuples suffiront encore à nourrir les pau- « vres. Qu'on ne nous rende point odieux par la « possession où nous sommes de ces terres; qu'ils « les prennent, si l'empereur les veut. Je ne les « donne point, mais je ne les refuse pas. »

Mais s'agit-il du ministère spirituel donné à l'épouse immédiatement par le seul époux, l'Église l'exerce avec une entière indépendance des hommes. Jésus-Christ dit [2] : « Toute puissance m'a « été donnée et dans le ciel et sur la terre. Allez « donc; enseignez toutes les nations, les bapti- « sant, etc. » C'est cette toute-puissance de l'époux qui passe à l'épouse, et qui n'a aucune borne dans le spirituel : toute créature sans ex-

[1] Ep. 21, serm. conc. Auxent. n. 33. — [2] Matth. 28, 18.

ception y est soumise. Comme les pasteurs doivent donner aux peuples l'exemple de la plus parfaite soumission et de la plus inviolable fidélité aux princes pour le temporel, il faut aussi que les princes, s'ils veulent être chrétiens, donnent aux peuples, à leur tour, l'exemple de la plus humble docilité et de la plus exacte obéissance aux pasteurs pour toutes les choses spirituelles. Tout ce que l'Église lie est lié; tout ce qu'elle remet est remis, tout ce qu'elle décide ici-bas est confirmé au ciel. Voilà la puissance décrite par le prophète Daniel.

« L'ancien des jours, dit-il [1], a donné le juge-
« ment aux saints du Très-Haut, et le temps en
« est venu, et les saints ont possédé la royauté. » Ensuite le prophète dépeint un roi puissant et impie qui proférera des blasphèmes, et qui écrasera les saints du Très-Haut : il croira pouvoir changer les temps et les lois, et ils seront livrés dans sa main jusqu'à un temps et à des temps, et à la moitié d'un temps : et alors le juge sera assis, afin que la puissance lui soit enlevée, qu'il soit écrasé, et qu'il périsse pour toujours; en sorte que la royauté, la puissance, et la grandeur de la puissance sur tout ce qui est sous le ciel soit donnée aux peuples des saints du Très-Haut dont le règne sera éternel, et tous les rois lui serviront et lui obéiront.

[1] Dan. c. 7.

O hommes qui n'êtes qu'hommes, quoique la flatterie vous tente d'oublier l'humanité et de vous élever au-dessus d'elle, souvenez-vous que Dieu peut tout sur vous, et que vous ne pouvez rien contre lui. Troubler l'Église dans ses fonctions, c'est attaquer le Très-Haut dans ce qu'il a de plus cher, qui est son épouse; c'est blasphémer contre les promesses; c'est oser l'impossible; c'est vouloir renverser le *règne éternel.* Rois de la terre, vous vous ligueriez en vain *contre le Seigneur et contre son Christ*[1]. En vain vous renouvelleriez les persécutions; en les renouvelant, vous ne feriez que purifier l'Église, et que ramener pour elle la beauté de ses anciens jours. En vain vous diriez : « Rompons les liens et rejetons son « joug[2] » : celui qui habite dans les cieux riroit de vos desseins. « Le Seigneur a donné à son fils « toutes les nations comme son héritage, les « extrémités de la terre comme ce qu'il doit pos- « séder en propre. » Si vous ne vous humiliez pas sous cette puissante main, « il vous brisera comme « des vases d'argile. » La puissance sera enlevée à quiconque osera s'élever contre l'Église.

Ce n'est pas elle qui l'enlevera, car elle ne fait que souffrir et prier. Si les princes vouloient l'asservir, elle ouvriroit son sein; elle diroit, frappez; elle ajouteroit comme les apôtres : « Jugez « vous-mêmes devant Dieu s'il est juste de vous

[1] Ps. 22. — [2] *Ibid.*

« obéir plutôt qu'à lui. » Ici ce n'est pas moi qui parle, c'est le Saint-Esprit. Si les rois manquoient à la servir et à lui obéir, la puissance leur seroit enlevée. Le Dieu des armées, sans qui on garderoit en vain les villes, ne combattroit plus avec eux.

Non seulement les princes ne peuvent rien contre l'Église, mais encore ils ne peuvent rien pour elle touchant le spirituel, qu'en lui obéissant. Il est vrai que le prince pieux et zélé est nommé « l'évêque du dehors et le protecteur des « canons [1] » ; expressions que nous répéterons sans cesse avec joie, dans le sens modéré des anciens qui s'en sont servis. Mais l'évêque du dehors ne doit jamais entreprendre la fonction de celui du dedans. Il se tient le glaive en main à la porte du sanctuaire; mais il prend garde de n'y entrer pas. En même temps qu'il protége, il obéit; il protége les décisions, mais il n'en fait aucune. Voici les deux fonctions auxquelles il se borne : la première est de maintenir l'Église en pleine liberté contre tous ses ennemis du dehors, afin qu'elle puisse au-dedans, sans aucune gêne, prononcer, décider, conduire, approuver, corriger, enfin abattre toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu; la seconde est d'appuyer ces mêmes décisions dès qu'elles sont faites, sans se permettre jamais, sous aucun prétexte de les interpréter.

[1] Euseb. lib. IV *de Vita Constantini*, c. 24.

Cette protection des canons se tourne donc uniquement contre les ennemis de l'Église, c'est-à-dire contre les novateurs, contre les esprits indociles et contagieux, contre tous ceux qui refusent la correction. A Dieu ne plaise que le protecteur gouverne, ni prévienne jamais en rien ce que l'Église réglera! Il attend, il écoute humblement, il croit sans hésiter, il obéit lui-même, et fait autant obéir par l'autorité de son exemple que par la puissance qu'il tient dans ses mains. Mais enfin le protecteur de la liberté ne la diminue jamais. Sa protection ne seroit plus un secours, mais un joug déguisé, s'il vouloit déterminer l'Église au lieu de se laisser déterminer par elle. C'est par cet excès funeste que l'Angleterre a rompu le sacré lien de l'unité, en voulant donner l'autorité de chef de l'Église au prince, qui ne doit jamais en être que le protecteur.

Quelque besoin que l'Église ait d'un prompt secours contre les hérésies et contre les abus, elle a encore plus besoin de conserver sa liberté. Quelque appui qu'elle reçoive des meilleurs princes, elle ne cesse jamais de dire avec l'Apôtre : « Je travaille jusqu'à souffrir les liens comme si « j'étois coupable. » *Mais la parole de Dieu* que nous annonçons *n'est liée* par aucune puissance humaine. C'est avec cette jalousie de l'indépendance pour le spirituel que saint Augustin disoit à un proconsul, lors même qu'il se voyoit exposé

à la fureur des donatistes : « Je ne voudrois pas « que l'Église d'Afrique fût abattue jusqu'au point « d'avoir besoin d'aucune puissance terrestre [1]. » Voilà le même esprit qui a fait dire à saint Cyprien : « L'évêque tenant dans ses mains l'évangile « de Dieu, peut être tué, mais non pas vaincu. » Voilà précisément le même principe de liberté pour les deux états de l'Église. Saint Cyprien défend cette liberté contre la violence des persécuteurs, et saint Augustin la veut conserver avec précaution, même à l'égard des princes protecteurs au milieu de la paix. Quelle force, quelle noblesse évangélique, quelle foi aux promesses de Jésus-Christ ! O Dieu, donnez à votre Église des Cyprien, des Augustin, des pasteurs qui honorent le ministère, et qui fassent sentir à l'homme qu'ils sont les dispensateurs de vos mystères.

Au reste, quoique l'Église soit par les promesses au-dessus de tous les besoins et de tous les secours, Dieu ne dédaigne cependant pas de la faire secourir par les princes ; il les prépare de loin, il les forme, il les instruit, il les exerce, il les purifie, il les rend dignes d'être les instrumens de sa providence ; en un mot, il ne fait rien par eux qu'après avoir fait en eux tout ce qui lui plaît. Alors l'Église accepte cette protection comme les offrandes des fidèles, sans l'exiger ; elle ne voit

[1] Ep. c. ad Donat. n. 1.

que la main de son seul époux dans les bienfaits des princes. Et en effet c'est lui qui leur donne et la force au-dehors et la bonne volonté au-dedans pour exercer cette pieuse protection. L'Église remonte sans cesse à la source : loin d'écouter la politique mondaine, elle n'agit qu'en pure foi, et elle n'a garde de croire que le fils de Dieu ne lui suffise pas.

Ici, représentons-nous le sage Maximilien, électeur de Bavière. Prince, c'est avec joie que je rappelle le souvenir de votre aïeul. Il est vrai qu'il fit de grandes choses pour la religion : animé d'un saint zèle, il s'arma contre un prince de sa maison pour sauver la religion catholique dans l'Allemagne ; supérieur à toute la politique mondaine, il méprisa les plus hautes et les plus flatteuses espérances pour conserver la foi de ses pères. Mais Dieu se suffit à lui-même, et le libérateur de l'épouse de Jésus-Christ devoit à l'époux tout ce qu'il fit de grand pour l'épouse. Non, non, il ne faut voir que Dieu dans cet ouvrage ; que l'homme disparoisse, que tout don remonte à sa source, que l'Église ne doive rien qu'à Jésus-Christ.

Venez donc, ô Clément, petit-fils de Maximilien, venez secourir l'Église par vos vertus, comme votre aïeul l'a secourue par ses armes. Venez non pour soutenir d'une main téméraire l'arche chancelante, mais au contraire pour trou-

ver en elle votre soutien. Venez non pour dominer, mais pour servir. Si vous croyez que l'Église n'a aucun besoin de votre appui, et si vous vous donnez humblement à elle, vous serez son ornement et sa consolation. C'est la seconde vérité dont je dois parler.

SECOND POINT.

Les princes qui deviennent pasteurs peuvent être très utiles à l'Église, pourvu qu'ils se dévouent au ministère en esprit d'humilité, de patience et de prière.

1°. L'humilité, qui est si nécessaire à tout ministre des autels, est encore plus nécessaire à ceux que leur haute naissance tente de s'élever au-dessus du reste des hommes. Écoutez Jésus-Christ : « Je suis venu, dit-il [1], non pour être servi, « mais pour servir les autres. » Vous le voyez, le fils de Dieu, que vous allez représenter au milieu de son peuple, n'est point venu jouir des richesses, recevoir des honneurs, goûter des plaisirs, exercer un empire mondain ; au contraire, il est venu s'abaisser, souffrir, supporter les foibles, guérir les malades, attendre les hommes rebelles et indociles, répandre ses biens sur ceux qui lui feroient les plus grands maux, étendre tout le jour ses bras vers un peuple qui le contrediroit. Croyez-

[1] Matth. 20, 28.

vous que le disciple soit au-dessus du maître? Voudriez-vous que ce qui n'a été en Jésus-Christ qu'un simple ministère fût en vous une domination ambitieuse? Comme fils de Dieu, il étoit *la splendeur de la gloire* du père, *et le caractère de sa substance* : comme homme, il comptoit parmi ses ancêtres tous les rois de Juda qui avaient régné depuis mille ans, tous les grands sacrificateurs, tous les patriarches. Au lieu que les plus augustes maisons se vantent de ne pouvoir découvrir leur origine dans l'obscurité des anciens temps, celle de Jésus-Christ montroit clairement, par les livres sacrés, que son origine remonte jusqu'à la source du genre humain. Voilà une naissance à laquelle nulle autre, sous le ciel, ne sauroit être comparée. Jésus-Christ néanmoins est venu servir jusqu'aux derniers des hommes : il s'est fait esclave de tous.

Nul disciple ne doit espérer d'être au-dessus du maître. Il est donné aux apôtres de faire des miracles encore plus grands que ceux du Sauveur : l'ombre de saint Pierre suffit pour guérir les malades; les vêtemens de saint Paul ont la même vertu. Mais ils ne sont que les esclaves des peuples en Jésus-Christ : *Nos autem servos vestros per Jesum*. Fussiez-vous Pierre, fondement éternel de l'Église, vous ne seriez que le serviteu de ceux qui servent Dieu. Fussiez-vous Paul apôtre des nations, ravi au troisième ciel, vou

ne seriez qu'un esclave destiné à servir les peuples pour les sanctifier.

Et pourquoi est-ce que Jésus-Christ nous confie son autorité? Est-ce pour nous, ou pour les peuples sur qui nous l'exerçons? Est-ce afin que nous contentions notre orgueil en flattant celui des autres hommes? C'est, au contraire, afin que nous réprimions l'orgueil et les passions des hommes en nous humiliant et en mourant sans cesse à nous-mêmes. Comment pourrons-nous faire aimer la croix, si nous la rejetons pour embrasser le faste et la volupté? Qui est-ce qui croira les promesses, si nous ne paroissons pas les croire en les annonçant? Qui est-ce qui se renoncera pour aimer Dieu, si nous paroissons vides de Dieu et idolâtres de nous-mêmes? Qu'est-ce que pourront nos paroles, si toutes nos actions les démentent? La parole de vie éternelle ne sera dans notre bouche qu'une vaine déclamation, et les plus saintes cérémonies ne seront qu'un spectacle trompeur. Quoi! ces hommes si appesantis vers la terre, si insensibles aux dons célestes, si aveuglés, si endurcis, nous croiront-ils, nous écouteront-ils, quand nous ne parlerons que de croix et de mort, s'ils ne découvrent en nous aucune trace de Jésus crucifié?

Je consens que le pasteur ne dégrade point le prince; mais je demande aussi que le prince ne fasse point oublier l'humilité du pasteur. Lors

même que vous conserverez un certain éclat qui est inséparable de votre dignité temporelle, il faut que vous puissiez dire avec Esther[1] : « Sei-« gneur, vous connoissez la nécessité où je suis ; « vous savez que je hais ce signe d'orgueil et de « gloire qui est sur ma tête aux jours de pompe ; » vous savez que c'est avec regret que je me vois environné de cette grandeur, et que je m'étudie à en retrancher tout le superflu pour soulager les peuples et pour secourir les pauvres. Souvenez-vous, de plus, que la dignité temporelle ne vous est donnée que pour la spirituelle. C'est pour autoriser le pasteur des âmes que la dignité électorale a été jointe dans l'Empire à celle de l'archevêque de Cologne. C'est pour lui faciliter les fonctions pastorales, et pour affermir l'Église catholique, qu'on a attaché à son ministère d'humilité cette puissance si éclatante. D'ailleurs ces deux fonctions se réunissent dans un certain point. Les païens mêmes n'ont point de plus noble idée d'un véritable prince que celle de *pasteur des peuples*. Vous voilà donc pasteur à double titre. Si vous l'êtes comme prince souverain, à plus forte raison l'êtes-vous comme ministre de Jésus-Christ.

Mais comment pourriez-vous être le pasteur des peuples, si votre grandeur vous séparoit d'eux, et vous rendoit inaccessible à leur égard ?

[1] Esth. c. 14, 16.

Comment conduiriez-vous le troupeau, si vous n'étiez pas appliqué à ses besoins, si les peuples ne vous voient jamais que de loin, jamais que grand, jamais qu'environné de tout ce qui étouffe la confiance? Comment oseront-ils percer la foule, se jeter entre vos bras, vous dire leurs peines, et trouver en vous leur consolation? Comment leur ferez-vous sentir un cœur de père, si vous ne leur montrez qu'un maître? Voilà ce que le prince même ne doit point oublier : ajoutons-y ce que doit sentir l'homme apostolique.

Si vous ne descendiez jamais de votre grandeur, comment pourriez-vous dire avec Jésus-Christ : « Venez à moi, vous tous qui souffrez le « travail et qui êtes accablés, je vous soulagerai »[1]? Comment pourriez-vous ajouter : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de « cœur »? Voulez-vous être le père des petits, soyez petit vous-même; rapetissez-vous pour vous proportionner à eux. « Si je vous connois bien, « disoit saint Bernard[2] au pape Eugène, vous ne « serez pas moins pauvre d'esprit en devenant le « père des pauvres. » En effet, vos richesses ne sont pas à vous; les fondateurs n'en ont dépouillé leurs familles qu'afin qu'elles fussent le patrimoine des pauvres : elles ne vous sont confiées qu'afin que vous soulagiez la pauvreté de vos enfans.

[1] Matth. 11, 28. — [2] *De Consider. prolog.*

Mais continuons d'écouter saint Bernard qui parle au vicaire de Jésus-Christ : « Qu'est-ce que « saint Pierre vous a laissé par succession? Il n'a « pu vous donner ce qu'il n'avoit pas; il vous a « donné ce qu'il avoit, savoir, la sollicitude sur « toutes les églises [1].... Telle est la forme aposto- « lique : la domination est défendue, la servitude « est recommandée. »

Venez donc, ô prince, accomplir les prophéties en faveur de l'Église. « Venez baiser la pous- « sière de ses pieds. » Ne dédaignez jamais de regarder aucun évêque comme votre confrère, avec qui vous posséderez solidairement l'épiscopat. Mettez votre honneur à soutenir celui du caractère commun [2]. Reconnoissez les saints prêtres pour vos coadjuteurs en Jésus-Christ, recevez leurs conseils, profitez de leur expérience; cultivez, choisissez jusqu'aux pauvres clercs qui sont l'espérance de la maison de Dieu; soulagez tous les ouvriers qui portent le poids et la chaleur du jour; consolez tous ceux en qui vous trouverez quelque étincelle de l'esprit de grâce. O vous qui descendez de tant de princes, de rois et d'empereurs, *oubliez la maison de votre père*, dites à tous ces aïeux : *Je vous ignore*. Si quelqu'un trouve que la tendresse et l'humilité pastorale avilissent votre naissance et votre dignité, répondez-lui ce que David disoit quand on trouvoit in-

[1] *De Consid.* lib. II, c. 6, n. 10. — [2] Cypr. lib. *de Unit. Eccles.*

décent qu'il dansât devant l'arche : « Je m'avilirai « encore plus que je ne l'ai fait, et je serai bas à « mes propres yeux [1]. » Descendez jusqu'à la dernière brebis de votre troupeau : rien ne peut être bas dans un ministère qui est au-dessus de l'homme. Descendez donc, descendez ; ne craignez rien, vous ne sauriez jamais trop descendre pour imiter *le prince des pasteurs* [2], qui, étant sans usurpation égal à son père, *s'est anéanti en prenant la nature d'esclave* [3]. Si l'esprit de foi vous fait ainsi descendre, votre humilité fera la joie du ciel et de la terre.

2°. Quelle patience ne faut-il pas dans ce ministère ! Le ministre de Jésus-Christ est débiteur à tous, aux sages et aux insensés. C'est une dette éminente qui se renouvelle chaque jour, et qui ne s'éteint jamais. Plus on fait, plus on trouve à faire ; et il n'y a, dit saint Chrysostôme, que celui qui ne fait rien qui se flatte d'avoir fait tout. Salomon crioit à Dieu, à la vue du peuple dont il étoit chargé [4] : « Votre serviteur est au milieu « du peuple que vous avez élu, de ce peuple in- « fini dont on ne peut compter ni concevoir la « multitude. Vous donnerez donc à votre servi- « teur un cœur docile, afin qu'il puisse juger « votre peuple. » L'Écriture ajoute que *ce discours plut à Dieu* dans la bouche de Salomon : il lui

[1] II Reg. 6, 22. — [2] I Petr. 5, 4. — [3] Philip. 2, 7. — [4] III Reg. c. 3, 8.

plaira aussi dans la vôtre. Fussiez-vous Salomon, le plus sage de tous les hommes, vous auriez besoin de demander à Dieu *un cœur docile*. Mais quoi! la docilité n'est-elle pas le partage des inférieurs? Ne semble-t-il pas qu'on doit demander que les pasteurs aient la sagesse, et que les peuples aient la docilité? Non, c'est le pasteur qui a besoin d'être encore plus docile que le troupeau. Il faut sans doute être docile pour bien obéir; mais il faut être encore plus docile pour bien commander. La sagesse de l'homme ne se trouve que dans la docilité. Il faut qu'il apprenne sans cesse pour enseigner. Non seulement il doit apprendre de Dieu et l'écouter dans le silence intérieur, selon ces parolès [1] : « J'écouterai ce que le « Seigneur dira au-dedans de moi »; mais encore il doit s'instruire en écoutant les hommes. « Il « faut, dit saint Cyprien [2], non seulement que « l'évêque enseigne, mais encore qu'il apprenne; « car celui qui croît tous les jours, et qui fait du « progrès en apprenant les choses les plus par- « faites, enseigne beaucoup mieux. »

Non seulement l'évêque doit sans cesse étudier les saintes lettres, la tradition et la discipline des canons, mais encore il doit écouter tous ceux qui veulent lui parler. On ne trouve la vérité qu'en approfondissant avec patience. Malheur au présomptueux qui se flatte jusqu'à croire qu'il la

[1] Ps. 84, 9. — [2] Ep. 74 ad Lomp.

pénètre d'abord. Il ne faut pas moins se défier de ses propres préjugés que des déguisemens de ceux qui nous environnent. Il faut craindre de se tromper, croire facilement qu'on se trompe, et n'avoir jamais de honte d'avouer qu'on a été trompé. L'élévation, loin de garantir de la tromperie, est précisément ce qui y expose le plus; car plus on est élevé, plus on attire les trompeurs en excitant leur avidité, leur ambition et leur flatterie. Mépriser le conseil d'autrui, c'est porter au-dedans de soi le plus téméraire de tous les conseils. Ne sentir pas son besoin, c'est être sans ressource. Le sage au contraire agrandit sa sagesse de toute celle qu'il recueille en autrui. Il apprend de tous pour les instruire tous; il se montre supérieur à tous et à lui-même par cette simplicité. Il iroit jusqu'aux extrémités de la terre chercher un ami fidèle et désintéressé qui auroit le courage de lui montrer ses fautes. Il n'ignore pas que les inférieurs connoissent mieux le détail que lui, parce qu'ils le voient de plus près, et qu'on le leur déguise moins. « Je ne puis, disoit « saint Cyprien[1] aux prêtres et aux diacres de « son église, répondre seul à ce que nos comprê- « tres.... m'ont écrit, parce que j'ai résolu dès le « commencement de mon épiscopat de ne rien « faire par mon sentiment particulier sans votre « conseil et sans le consentement du peuple : mais

[1] Ep. 14, Pam. 6.

« quand j'arriverai, par la grâce de Dieu, parmi « vous, alors nous traiterons en commun, comme « l'honneur que nous nous devons mutuellement « le demande, les choses qui sont faites ou qui « sont à faire. » Ne décidez donc jamais d'aucun point important de la discipline sans une délibération ecclésiastique. Plus les affaires sont importantes, plus il faut les peser en se confiant à un conseil bien choisi et en se défiant sincèrement de ses propres lumières. Voilà, ô prince, un peuple innombrable que vous allez conduire. Vous devez être au milieu d'eux comme saint Augustin nous dépeint saint Ambroise[1] : il passoit toute la journée avec les livres sacrés dans ses mains, se livrant à la foule des hommes qui venoient à lui comme au médecin pour se guérir de leurs maladies spirituelles : *Quorum infirmitatibus serviebat.*[2]

Mais ce médecin ne doit-il pas diversifier les remèdes selon les maladies? Oui sans doute : de là vient qu'il est dit que nous sommes *les dispensateurs de la grâce de Dieu qui prend diverses formes*[3]. Le vrai pasteur ne se borne à aucune conduite particulière : il est doux, il est rigoureux, il menace, il encourage, il espère, il craint, il corrige, il console ; *il devient Juif avec les Juifs*[4] pour les observations légales ; *il est avec ceux qui*

[1] Ep. 14. — [2] Conf. lib. VI, c. 8. — [3] I Petr. 4, 10. — [4] I Cor. 9, 20.

sont sous la loi comme s'il y étoit lui-même ; « il « devient foible avec les foibles ; il se fait tout à « tous pour les gagner tous ».

O heureuse foiblesse du pasteur qui s'affoiblit tout exprès par pure condescendance pour se proportionner aux âmes qui manquent de force ! « Qui est-ce, dit l'Apôtre[1], qui s'affoiblit sans que « je m'affoiblisse avec lui ? Qui est-ce qui tombe « sans que mon cœur brûle » pour le relever ? O pasteurs, loin de vous tout cœur rétréci ! Élargissez, élargissez vos entrailles. Vous ne savez rien si vous ne savez que commander, que reprendre, que corriger, que montrer la lettre de la loi. Soyez pères ; ce n'est pas assez, soyez mères ; enfantez dans la douleur, souffrez de nouveau les douleurs de l'enfantement à chaque effort qu'il faudra faire pour achever de former Jésus-Christ dans un cœur. « Nous avons été au milieu de « vous, disoit saint Paul aux fidèles de Thessalo- « nique, comme des enfans, ou comme une mère « qui caresse ses enfans quand elle est nourrice. » Attendez sans fin, ô pasteurs d'Israël ; espérez contre l'espérance, imitez la longanimité de Dieu pour les pécheurs, supportez ce que Dieu supporte ; *conjurez, reprenez en toute patience :* il vous sera donné selon la mesure de votre foi. Ne doutez pas que les pierres mêmes ne deviennent enfin des enfans d'Abraham. Vous devez faire

[1] II Cor. 11, 29.

comme Dieu, à qui saint Augustin disoit[1] : « Vous « avez manié mon cœur pour le refaire peu à peu « par une main si douce et si miséricordieuse. » *Paulatim tu, Domine, manu mitissima et misericordissima pertractans et componens cor meum.*

Mais de quoi s'agit-il dans le ministère apostolique? Si vous ne voulez qu'intimider les hommes et les réduire à faire certaines actions extérieures, levez le glaive, chacun tremble, vous êtes obéis. Voilà une exacte police, mais non pas une sincère religion : si les hommes ne font que trembler, les démons tremblent autant qu'eux et haïssent Dieu. Plus vous userez de rigueur et de crainte, plus vous courrez risque de n'établir qu'un amour-propre masqué et trompeur. Où seront donc ceux que le père cherche, et qui l'adorent en esprit et en vérité? Souvenons-nous que le « culte « de Dieu consiste dans l'amour[2] » : *Nec colitur ille nisi amando.* Pour faire aimer, il faut entrer au fond des cœurs; il faut en avoir la clef; il faut en remuer tous les ressorts; il faut persuader et faire vouloir le bien, de manière qu'on le veuille librement et indépendamment de la crainte servile. La force peut-elle persuader les hommes? peut-elle leur faire vouloir ce qu'ils ne veulent pas? Ne voit-on pas que les derniers hommes du peuple ne croient ni ne veulent point toujours au gré des plus puissans princes? Chacun se tait,

[1] Conf. lib. VI, c. 5. — [2] S. Aug. Ep. 160, ad Honorat.

chacun souffre, chacun se déguise, chacun agit et paroît vouloir, chacun flatte, chacun applaudit: mais on ne croit et on n'aime point; au contraire on hait d'autant plus qu'on supporte plus impatiemment la contrainte, qui réduit à faire semblant d'aimer. Nulle puissance humaine ne peut forcer le retranchement impénétrable de la liberté d'un cœur. Pour Jésus-Christ, son règne est au-dedans de l'homme, parce qu'il veut l'amour. Aussi « n'a-t-il rien fait par violence, mais tout « par persuasion », comme dit saint Augustin[1] : *Nihil agit vi, sed omnia suadendo.* L'amour n'entre point dans le cœur par contrainte : chacun n'aime qu'autant qu'il lui plaît d'aimer. Il est plus facile de reprendre que de persuader; il est plus court de menacer que d'instruire; il est plus commode à la hauteur et à l'impatience humaine de frapper sur ceux qui résistent que de les édifier, que de s'humilier, que de prier, que de mourir à elle-même. Dès qu'on trouve quelque mécompte dans les cœurs, chacun est tenté de dire à Jésus-Christ : « Voulez-vous que nous disions « au feu de descendre du ciel pour consumer ces « pécheurs indociles? » Mais Jésus-Christ répond : « Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes. » Il réprime ce zèle indiscret.

La correction ressemble à certains remèdes que l'on compose de quelque poison : il ne faut

[1] *De Ver. relig.* c. 16, n. 31.

s'en servir qu'à l'extrémité, et qu'en les tempérant avec beaucoup de précaution. La correction révolte secrètement jusqu'aux derniers restes de l'orgueil; elle laisse au cœur une plaie secrète qui s'envenime facilement. Le bon pasteur préfère, autant qu'il le peut, une douce insinuation; il y ajoute l'exemple, la patience, la prière, les soins paternels. Ces remèdes sont moins prompts, il est vrai; mais ils sont d'un meilleur usage. Le grand art dans la conduite des âmes est de vous faire aimer pour faire aimer Dieu, et de gagner la confiance pour parvenir à la persuasion. L'Apôtre veut-il attendrir tous les cœurs en sorte qu'on ne puisse lui résister : *Je vous conjure*, dit-il aux fidèles [1], *par la douceur et par la modestie de Jésus-Christ.*

Le pasteur, expérimenté dans les voies de la grâce, n'entreprend que les biens pour lesquels il voit que les volontés sont déjà préparées par le Seigneur. Il sonde les cœurs : il n'oseroit faire deux pas à la fois; et, s'il le faut, il n'a point de honte de reculer. Il dit comme Jésus-Christ : « J'aurois beaucoup de choses à vous proposer, « mais vous ne pouvez les porter maintenant. » Pour le mal, il se ressouvient de ces belles paroles de saint Augustin [2] : « Les pasteurs con- « duisent non des hommes guéris, mais des « hommes qui ont besoin de guérison. Il faut

[1] I Cor. 10, 1. — [2] *De Moribus eccl. cath.* lib. 1, c. 32.

« souffrir les défauts de la multitude pour les « guérir, et il faut tolérer la contagion avant que « de la faire cesser. Il est très difficile de trou- « ver le juste milieu dans ce travail pour y con- « server un esprit paisible et tranquille. »

Gardez-vous donc bien d'entreprendre d'arracher d'abord tout le mauvais grain. *Laissez-le croître jusqu'à la moisson*[1], de peur que vous n'arrachiez le bon avec le mauvais. Toutes les fois que vous sentirez votre cœur ému contre quelque pécheur indocile, rappelez ces aimables paroles de Jésus-Christ[2] : « Ce sont les ma- « lades, et non pas les hommes en santé, qui « ont besoin de médecin. Allez, et apprenez ce « que signifient ces paroles : Je veux la miséri- « corde et non le sacrifice; car je suis venu ap- « peler non des justes, mais des pécheurs. » Toute indignation, toute impatience, toute hauteur contraire à cette douceur du Dieu de patience et de consolation, est une rigueur de pharisien. Ne craignez point de tomber dans ce relâchement en imitant Dieu même, en qui *la miséricorde s'élève au-dessus du jugement.* Parlez comme saint Cyprien, cet intrépide défenseur de la plus pure discipline[3] : « Qu'ils vien- « nent, disoit-il de ceux qui avoient péché, s'ils « veulent faire une expérience de notre juge-

[1] Matth. 13, 30. — [2] *Ibid.* 9, 12. — [3] Epist. lib. IX, ad Corn. Pamel. 55.

« ment..... Ici l'Église n'est fermée à personne, « et il n'y a aucun homme à qui l'évêque se « refuse. Nous sommes sans cesse tout prêts à « faire sentir à tous ceux qui viennent, notre pa- « tience, notre facilité, notre humanité. Je sou- « haite que tous rentrent dans l'Église : je par- « donne toutes choses, j'en dissimule beaucoup « par le désir et par le zèle de rassembler nos « frères. Je n'examine pas même, par le plein « jugement de la religion, les fautes commises « contre Dieu. Je pèche presque en remettant « plus qu'il ne faut les péchés d'autrui ; j'em- « brasse, avec promptitude et tendresse, ceux « qui reviennent en se repentant et en confes- « sant leur péché avec une satisfaction humble « et simple. »

Hélas ! quelque soin que vous preniez de vous faire aimer et d'adoucir le joug, quelles contradictions ne trouverez-vous pas dans notre travail ! Veut-on faire le mal, ou du moins laisser tomber le bien par mollesse, on flatte les passions de la multitude et on est applaudi ; on se fait des amis aux dépens des règles. Mais veut-on faire le bien et réprimer le mal, il faut refuser, contredire, attaquer les passions des hommes ; se roidir contre le torrent : tout se réunit contre vous. « Quiconque, dit saint Cyprien [1], n'imite « pas les méchans, les offense. Les lois mêmes

[1] Eb. 2, seu de gratia Dei, ad Donatum.

« cèdent pour flatter le péché ; et le désordre, à « force d'être public, commence à paroître per-« mis. » Les abus sont nommés des coutumes ; les peuples en sont jaloux comme d'un droit acquis par la possession : on se récrie contre la réforme comme contre un changement indiscret. Lors même que le pasteur use des plus sages adoucissemens, la réforme, qui édifie par une utilité réelle, trouble les esprits par une nouveauté apparente ; l'Église gémit, sentant ses mains liées, et voyant le malade repousser le remède préparé pour sa guérison. Plus vous êtes élevé, plus vous serez exposé à cette contradiction ; plus votre troupeau sera grand, plus le pasteur aura à souffrir. Il vous est dit comme à saint Paul : « Je vous montrerai combien il « faudra que vous souffriez pour mon nom [1]. » Travailler, et ne voir jamais le succès de son ouvrage ; travailler à persuader les hommes, et sentir leur contradiction ; travailler, et voir renaître sans cesse les difficultés : combats au-dehors, craintes au-dedans ; ne voir que trop où sont les pécheurs, et ne savoir jamais avec certitude où sont les vrais justes, comme saint Augustin le remarque : voilà le partage des ministres de Jésus-Christ.

L'Allemagne, cette terre bénie, qui a donné à l'Église tant de saints pasteurs, tant de pieux

[1] Act. 9, 16.

princes, tant d'admirables solitaires, a été ravagée par l'hérésie. Les endroits plus heureusement préservés en ont ressenti quelque ébranlement, la discipline en a souffert. Combien de fois serez-vous réduit, à la vue de tant de maux, à dire avec les apôtres : *Nous sommes des serviteurs inutiles* [1] ! Vos pieds seront presque chancelans, et votre cœur séchera quand vous verrez la fausse paix des pécheurs aveuglés et incorrigibles. O pasteurs d'Israël, travaillez dans la pure foi, sans consolation s'il le faut.

Possédez votre âme en patience; plantez, arrosez, attendez que Dieu donne l'accroissement; ne dussiez-vous jamais procurer que le salut d'une seule âme, les travaux de votre vie entière seroient bien employés. Mais voulez-vous, ô prince cher à Dieu, que je vous laisse un abrégé de tous vos devoirs? Gravez, non sur des tables de pierre, mais sur les tables vivantes de votre cœur, ces grandes paroles de saint Augustin [2]. « Que celui qui vous conduit se croie heureux, « non par une puissance impérieuse, mais par « une charité dévouée à la servitude. Pour l'hon« neur, il doit être en public au-dessus de vous; « mais il doit être, par la crainte de Dieu, pro« sterné sous vos pieds. Il faut qu'il soit le mo« dèle de toutes les bonnes œuvres, qu'il cor« rige les hommes inquiets, qu'il supporte les

[1] Luc. 17, 10. — [2] *Regula ad servos Dei*, n 11.

« foibles, qu'il soit patient à l'égard de tous, qu'il « soit prompt à observer la discipline, et timide « pour l'imposer à autrui; et quoique l'un et « l'autre de ces deux points soient nécessaires, « qu'il cherche néanmoins plutôt à être aimé « qu'à être craint. »

3°. Mais où est-ce qu'un homme revêtu d'une chair mortelle et environné d'infirmités peut prendre tant de vertus célestes pour être l'ange de Dieu sur la terre? Sachez que Dieu est *riche pour tous ceux qui l'invoquent.* Il nous commande de prier, de peur que nous ne perdions, faute de prier, les biens qu'il nous prépare. Il promet, il invite; il nous prie, pour ainsi dire, de le prier. Il est vrai qu'il faut un grand amour pour paître un grand troupeau; il faut n'être presque plus homme pour mériter de conduire les hommes; il faut ne plus laisser voir en soi les foiblesses de l'humanité. Ce n'est qu'après vous avoir dit trois fois comme à Pierre, *M'aimez-vous?* et qu'après avoir tiré trois fois de votre cœur cette réponse, *Seigneur, vous le savez que je vous aime* [1], que le grand pasteur vous dit : *Paissez mes brebis.* Mais enfin celui qui demande un amour si courageux et si patient est celui-là même qui nous le donne. « Venez, hâtez-vous, achetez-le sans ar« gent [2]. » Il s'achète par le simple désir; nul n'en est privé, que celui qui ne le veut pas. O bien

[1] Joan. 21, 15. — [2] Is. 55, 1.

infini, il ne faut que vous vouloir pour vous posséder! C'est cet or pur et enflammé, ce trésor du cœur pauvre, qui apaise tout désir et qui remplit tout vide. L'amour donne tout, et l'amour lui-même est donné à quiconque lui ouvre son cœur. Mais voyez cet ordre des dons de Dieu, et gardez-vous bien de le renverser. La grâce seule peut donner l'amour, et la grâce ne se donne qu'à la prière. Priez donc *sans intermission* [1]. Si tout fidèle doit prier ainsi, que sera-ce du pasteur? Vous êtes le médiateur entre le ciel et la terre: priez pour aider ceux qui prient, en joignant vos prières aux leurs; de plus, priez pour tous ceux qui ne prient pas. Parlez à Dieu en faveur de ceux à qui vous n'oseriez parler de Dieu, quand vous les voyez endurcis et irrités contre la vertu. Soyez, comme Moïse, l'ami de Dieu; allez loin du peuple sur la montagne converser familièrement avec lui *face à face* [2]; revenez vers le peuple, couronné des rayons de gloire que cet entretien ineffable aura mis autour de votre tête. Que l'oraison soit la source de vos lumières dans le travail. Non seulement vous devez convertir les pécheurs, mais encore vous devez diriger les âmes les plus parfaites dans les voies de Dieu; vous devez *annoncer la sagesse entre les parfaits* [3]; vous devez être leur guide dans l'oraison, pour les garantir des illusions de l'amour-propre.

[1] I Thess. 5, 17. — [2] Deutéron. 5, 4. — [3] I Cor. 2, 6.

Soyez donc le sel de la terre, la lumière du monde, l'œil qui éclaire le corps de votre église, et la bouche qui prononce les oracles de la tradition. Oh! qui me donnera cet esprit de prière qui peut tout sur Dieu même, et qui met dans le pasteur tout ce qui lui manque pour le troupeau! O esprit de prière, c'est vous qui formerez de nouveaux apôtres, pour changer la face de la terre. O esprit, ô amour, venez nous animer; venez nous apprendre à prier et prier en nous; venez vous y aimer vous-même. Prier sans cesse pour aimer et pour faire aimer Dieu, c'est la vie de l'apôtre. Vivez de cette vie cachée avec Jésus-Christ en Dieu, prince devenu le pasteur des âmes, et vous goûterez combien le Seigneur est doux [1]. Alors vous serez une colonne de la maison de Dieu; alors vous serez l'amour et les délices de l'Église.

Les grands princes qui prennent, pour ainsi dire, l'Église sans se donner à elle, sont pour elle de grands fardeaux, et non des appuis. Hélas! que ne coûtent-ils point à l'Église! Ils ne paissent point le troupeau, c'est du troupeau qu'ils se paissent eux-mêmes. Le prix des péchés du peuple, les dons consacrés ne peuvent suffire à leur faste et à leur ambition. Qu'est-ce que l'Église ne souffre pas d'eux! quelles plaies ne font-ils pas à sa discipline! Il faut que tous les canons tombent de-

[1] Ps. 33, 9.

vant eux, tout ploie sous leur grandeur. Les dispenses dont ils abusent apprennent à d'autres à énerver les saintes lois; ils rougissent d'être pasteurs et pères, ils ne veulent être que princes et maîtres.

Il n'en sera pas de même de vous, puisque vous mettez votre gloire dans vos fonctions pastorales. Combien les exemples donnés par un évêque qui est grand prince ont-ils plus d'autorité sur les hommes que les exemples donnés par un évêque d'une naissance médiocre! Combien son humilité est-elle plus propre à rabaisser les orgueilleux! Combien sa modestie est-elle plus touchante pour réprimer le luxe et le faste! Combien sa douceur est-elle plus aimable! Combien sa patience est-elle plus forte pour ramener les hommes indociles et égarés! Qui est-ce qui n'aura point de honte d'être hautain et emporté quand on verra le prince, au milieu de cette puissance, doux et humble de cœur? Quelle sera la force de sa parole quand elle sera soutenue par ses vertus! Par exemple, quelle fut la gloire de l'église de Cologne quand elle eut pour pasteur le fameux Brunon, frère de l'empereur Othon I[er]! Mais pourquoi n'espérons-nous pas de trouver dans Clément un nouveau Brunon? Il ne tient qu'à vous, ô prince, d'essuyer les larmes de l'Église et de la consoler de tous les maux qu'elle souffre dans ces jours de péché. Vous ferez refleurir les terres dé-

sertes; vous ramenerez la beauté des anciens jours. Que dis-je? levez les yeux, et voyez les campagnes déjà blanches pour la moisson. « Con-« solez-vous, consolez-vous, mon peuple [1], dit « votre Dieu..... Toute vallée se comblera, toute « montagne sera aplanie.... Et vous qui évangé-« lisez Sion, montez sur la montagne, élevez avec « force votre voix. O vous qui évangélisez Jéru-« salem, élevez-la, ne craignez rien; dites aux « villes de Juda : Voici votre Dieu. » O Église, qui recevez de la main du Seigneur un tel époux, *voilà* des enfans *qui vous viennent de loin.* Vous serez plus féconde que jamais dans votre vieil-lesse. « Les voilà venus de l'aquilon, de la mer, « et de la terre du midi [2].... Levez les yeux autour « de vous, et voyez : tous ceux-ci s'assemblent « et viennent à vous. O épouse, ils vous environ-« neront et vous en serez ornée. O mère, qu'on « croyoit stérile, vos enfans vous diront : L'espace « est trop étroit, donnez-nous-en d'autres pour « habiter. Et vous direz dans votre cœur : Qui « est-ce qui m'a donné ces enfans, à moi qui étois « stérile et captive en terre étrangère ? Qui est-ce « qui les a nourris ? J'étois seule et abandonnée, « et ceux-ci où étoient-ils alors? »

Peuples pour le bonheur desquels se fait cette consécration, que ne puis-je vous faire entendre de loin ma foible voix! Priez, peuples, priez :

[1] Is. c. 40. — [2] Is. 49.

toutes les bénédictions que vous attirerez sur la tête de Clément reviendront sur la vôtre; plus il recevra de grâce, plus il en répandra sur le troupeau.

Et vous, ô assemblée qui m'écoutez, n'oubliez jamais ce que vous voyez aujourd'hui; souvenez-vous de cette modestie, de cette ferveur pour le culte divin, de ce zèle infatigable pour la maison de Dieu. N'en soyez pas surpris: dès son enfance, ce prince a été nourri des paroles de la foi; le palais où il est né avoit, nonobstant sa magnificence, la régularité d'une communauté de solitaires; on chantoit dans cette cour, comme au désert, les louanges de Dieu. Le Seigneur n'oubliera point tant de marques de piété devenues comme héréditaires dans cette maison : après les jours de tempêtes, il fera enfin luire sur elle des jours sereins et lui rendra son ancien éclat.

Vous voyez, mes frères, ce prince prosterné au pied des autels; vous venez d'entendre tout ce que je lui ai dit. Eh! qu'est-ce que je n'ai pas osé lui dire! eh! qu'est-ce que je ne devois pas lui dire, puisqu'il n'a craint que d'ignorer la vérité! La plus forte louange le loueroit infiniment moins que la liberté épiscopale avec laquelle il veut que je lui parle. Oh! qu'un prince se montre grand quand il donne cette liberté! oh! que celui-ci paroîtra au-dessus des vaines louanges quand on saura tout ce qu'il a voulu que je lui dise!

Et vous, ô prince sur qui coule l'onction du Saint-Esprit, ressuscitez sans cesse la grâce que vous recevez par l'imposition de mes mains. Que ce grand jour règle tous les autres jours de votre vie jusqu'à celui de votre mort. Soyez toujours le bon pasteur prêt à donner votre vie pour vos chères brebis, comme vous voulez l'être aujourd'hui, et comme vous voudrez l'avoir été au moment où, dépouillé de toute grandeur terrestre, vous irez rendre compte à Dieu de votre ministère. Priez, aimez, faites aimer Dieu; rendez-le aimable en vous; faites qu'on le sente en votre personne; répandez au loin la bonne odeur de Jésus-Christ; soyez la force, la lumière, la consolation de votre troupeau; que votre troupeau soit votre joie et votre couronne au jour de Jésus-Christ.

O Dieu, vous l'avez aimé dès l'éternité; vous voulez qu'il vous aime et qu'il vous fasse aimer ici-bas.

Portez-le dans votre sein au travers des périls et des tentations; ne permettez pas que la *fascination des amusemens* du siècle *obscurcisse les biens* [1] que vous avez mis dans son cœur; ne souffrez pas qu'il se confie ni à sa haute naissance, ni à son courage naturel, ni à aucune prudence mondaine. Que la foi fasse seule en lui l'œuvre de la foi! Qu'au moment où il ira pa-

[1] Sap. 4, 12.

roître devant vous, les pauvres nourris, les riches humiliés, les ignorans instruits, les abus réformés, la discipline rétablie, l'Église soutenue et consolée par ses vertus, le présentent devant le trône de la grâce pour recevoir de vos mains la couronne qui ne se flétrira jamais.

LETTRE DE M. DE FÉNELON

A M. LE DUC DE BEAUVILLIERS,

sur l'Histoire de Charlemagne. [1]

L'HISTOIRE de Charlemagne a ses beautés et ses défauts. Ses beautés, comme vous savez, monsieur, consistent dans la grandeur des événemens, et dans le merveilleux caractère du prince. On n'en sauroit trouver un ni plus aimable, ni plus propre à servir de modèle dans tous les siècles. On prend même plaisir à voir quelques imperfections mêlées parmi tant de vertus et de talens. On connoît bien par là que ce n'est point un héros peint à plaisir, comme les héros de roman, qui, à force d'être parfaits, deviennent chimériques. Peut-être trouvera-t-on dans Charlemagne

[1] Cette histoire, dont M. de Fénelon étoit l'auteur, ne se retrouve pas dans ses papiers, et cette espèce de préface la fait regretter.

plusieurs choses qui ne plairont pas : mais peut-être que ce ne sera pas sa faute, et que ce dégoût viendra de l'extrême différence des mœurs de son temps et du nôtre. L'avantage qu'il a eu d'être chrétien le met au-dessus de tous les héros du paganisme, et celui d'avoir toujours été heureux dans ses entreprises le rend un modèle bien plus agréable que Saint-Louis. Je ne crois pas même qu'on puisse trouver un roi plus digne d'être étudié en tout, ni d'une autorité plus grande pour donner des leçons à ceux qui doivent régner. Aussi suis-je très persuadé que sa vie pourra beaucoup nous servir pour donner à monseigneur le duc de Bourgogne les sentimens et les maximes qu'il doit avoir. Vous savez, monsieur, que je ne songeois pas néanmoins à me mêler de son instruction quand je fis cet abrégé de la vie de Charlemagne, et personne ne peut mieux dire que vous comment j'ai été engagé à l'écrire. Mes vues ont été simples et droites. On ne sauroit me lire sans voir que je vais droit, et peut-être trop.

Pour les défauts de cette histoire, ils sont grands, sans parler de ceux que j'y ai mis. Les historiens originaux de cette vie ne savent ni raconter, ni choisir les faits, ni les lier ensemble, ni montrer l'enchaînement des affaires; de façon qu'ils ne nous ont laissé que des faits vagues, dépouillés de toutes les circonstances qui peuvent frapper et intéresser le lecteur, enfin entrecoupés,

et pleins d'une ennuyeuse uniformité. C'est toujours la même chose, toujours une campagne contre les Saxons, qui sont vaincus comme ils l'avoient été les autres années, puis des fêtes solennisées, avec un parlement tenu. Ce qu'on seroit le plus curieux de savoir, est ce que les historiens ne manquent jamais de taire. Point de fil d'histoire; presque jamais d'affaires qui s'engagent les unes dans les autres, et qui se fassent lire par l'envie de voir le dénoûment. A cela quel remède? On ne peut point suppléer ce qui manque, et il vaut mieux laisser une histoire dans toute sa sécheresse, que de l'égayer aux dépens de la vérité. Mais voilà une lettre qui ressemble à une préface, et j'aperçois que je prends le vrai ton d'auteur. Je suis toujours, monsieur, avec un respect sincère, votre très humble et très obéissant serviteur,

l'abbé DE FÉNELON.

PLANS

DE GOUVERNEMENT

CONCERTÉS AVEC LE DUC DE CHEVREUSE, POUR ÊTRE PROPOSÉS AU DUC DE BOURGOGNE.

Novembre 1711.

ARTICLE PREMIER.

PROJET POUR LE PRÉSENT.

1°. PAIX à faire. — *Elle* doit être achetée sans mesure. Arras et Cambrai très chers à la France.

Si, par malheur extrême, la paix étoit impossible à tout autre prix, il faudroit sacrifier ces places.

Si elle ne se fait pas, diligence pour être prêt dès la fin de mars. Fourrages, grains, voitures; point de rivières contre les ennemis.—Castille.

2°. Guerre à soutenir.

Choix de général qui ait l'estime et la confiance, qui sache faire une excellente défensive.

Point de nouveaux maréchaux de France. Ils ne seroient ni plus habiles, ni plus autorisés, *et*

ce seroit une mortification pour les bons lieutenans-généraux.

Choix d'un nombre médiocre de bons lieutenans-généraux unis au général.

La présence de la personne de M. le Dauphin *à l'armée*, pernicieuse sans un général habile et zélé, un second général bien uni, *des* lieutenans-généraux bien choisis, l'autorité pour décider d'abord, *et* fermeté d'homme de cinquante ans.

Éviter bataille en couvrant nos places, laissant même perdre les petites.

A toute extrémité, bataille, au hasard d'être battu, pris, tué avec gloire.

Généraux : Villeroi, laborieux, avec de l'ordre et de la dignité.—Villars, vif et peu aimé, parce qu'il méprise, etc.—Harcourt, malade; peu d'expérience, bon esprit.—Berwick, arrangé, vigilant, timide au conseil, sec, roide, et homme de bien.—Bezons, irrésolu et borné, mais sensé et honnête homme.—Montesquiou,....

Officiers-généraux.—N'engager point tous les courtisans à continuer le service; *il y a en eux* dégoût, inapplication, mauvais exemple.—Bon traitement aux vieux officiers de réputation.—Conseil de guerre réglé. Officiers-généraux, bons à écouter, non toujours à croire: beaucoup de très médiocres.

Conseil de guerre à la cour, *doit être* composé de maréchaux de France, et autres gens expéri-

mentés, qui sachent ce qu'un secrétaire d'État ne peut savoir, qui parlent librement sur les inconvéniens et abus, qui forment des plans de campagne de concert avec le général chargé de l'exécution, qui donnent leur avis pendant la campagne, qui n'empêchent pourtant pas le général de décider sans attendre leurs avis, parce qu'il est capital de profiter des momens.

ARTICLE II.

PLAN DE RÉFORME APRÈS LA PAIX.

§. I. État militaire.

Corps militaire, réduit à cent cinquante mille hommes.

Jamais de guerre générale contre l'Europe. Rien à démêler avec les Anglais. Facilité de paix avec les Hollandais. On aura facilement les uns contre les autres. Alliance facile avec la moitié de l'Empire.

Peu de places. *Les* ouvrages et *les* garnisons ruinent. *Une* multitude de places tombent dès qu'on manque d'argent, dès qu'il vient une guerre civile. *La* supériorité d'armée, qui est facile, fait tout.

Médiocre nombre de régimens, mais grands et bien disciplinés, sans aucune vénalité pour aucun

prétexte; jamais donnés à de jeunes gens sans expérience; avec beaucoup de vieux officiers. — Bon traitement aux soldats pour la solde, pour les vivres, pour les hôpitaux: élite d'hommes.—Bons appointemens aux colonels *et* aux capitaines. — Ancienneté d'officier comptée pour rien, si elle est seule. *Avoir* soin de ne *pas* laisser vieillir dans le service ceux qu'on voit sans talent. Avancer les hommes d'un talent distingué.

Projet de réforme. Écouter MM. les maréchaux de Puységur, de Harcourt, de Tallard.

Fortifications *doivent être faites* par les soldats, *et* par les paysans voisins, *et* bornées à de médiocres garnisons.

Milices par tout le royaume. Enrôlemens très libres, avec exactitude de congé après cinq ans. Jamais aucune amnistie. Au lieu de l'Hôtel des Invalides, petites pensions à chaque invalide dans son village.

§. II. Ordre de dépense à la cour.

Retranchement de toutes les pensions de cour non nécessaires. Modération dans les meubles, équipages, habits, tables. Exclusion de toutes les femmes inutiles. Lois somptuaires comme les Romains. Renoncement aux bâtimens et jardins. Diminution de presque tous les appointemens. Cessation de tous les doubles emplois: faire résider chacun dans sa fonction. Supputation exacte

des fonds pour la maison du roi : nulle augmentation, sous aucun prétexte.

Retranchement de tout ouvrage pour le roi ; laisser fleurir les arts par les riches particuliers *et* par les étrangers.

Supputation exacte de tous les appointemens des gouverneurs, lieutenans-généraux, etc., des états-majors, etc., des pensions inévitables, des gages d'offices des Parlemens et autres Cours.

Supputation exacte de toutes les dettes du roi; distinguant celles qui portent intérêt d'avec celles qui n'en doivent point porter; comptant avec chaque rentier, avec retranchement pour les usures énormes et évidentes, avec remise de beaucoup d'autres, avec réduction générale au denier 3o, avec exception de certains cas privilégiés; nettoyant chaque compte, s'il se peut, *et* finissant par cote mal taillée, si on ne peut voir clair.

Supputation du total des fonds nécessaires pour la maison du roi et de la cour, de tous les appointemens, gages et pensions nécessaires, de l'intérêt de toutes les dettes, de la subsistance de tout le corps militaire.

Comparaison exacte de cette dépense totale, avec le total des revenus qu'on peut tirer, en laissant rétablir l'agriculture, les arts utiles *et* le commerce.

§. III. Administration intérieure du royaume.

1°. Établissement d'Assiette, qui est une petite assemblée de chaque diocèse, comme en Languedoc, où est l'évêque avec les seigneurs du pays et le tiers-état, qui règle la levée des impôts suivant le cadastre, et qui est subordonnée aux États de la province.

2°. Établissement d'États particuliers dans toutes les provinces, comme en Languedoc : on n'y est pas moins soumis qu'ailleurs, on y est moins épuisé. *Ces États particuliers sont* composés des députés des trois états de chaque diocèse ; avec pouvoir de policer, corriger, destiner les fonds, etc. Écouter les représentations des députés des Assiettes ; mesurer les impôts sur la richesse naturelle du pays, *et* du commerce qui y fleurit.

3°. *Impôts*. Cessation de gabelle, grosses fermes, capitation et dîme royale. Suffisance des sommes que les États leveroient pour payer leur part de la somme totale des charges de l'État.—Ordre des États toujours plus soulageant que celui des fermiers du roi ou traitans, sans l'inconvénient d'éterniser les impôts ruineux, *et* de les rendre arbitraires. Par exemple, impôt par les États du pays sur les sels, sans gabelle. Plus de financiers.

4°. Augmenter le nombre des gouvernemens de provinces, en les fixant à une moindre étendue, sur laquelle un homme puisse veiller soi-

gneusement avec le lieutenant-général, et le lieutenant du roi. Vingt au moins en France seroit la règle du nombre des États particuliers. —Résidence des gouverneurs et officiers. — Point d'intendans; *missi dominici* seulement de temps en temps.

5°. Établissement d'États-généraux.

Leur utilité. États du royaume entier seront paisibles et affectionnés comme ceux de Languedoc, Bretagne, Bourgogne, Provence, Artois, etc. — Conduite réglée et uniforme, pourvu que le roi ne l'altère pas. — Députés intéressés par leur bien *et* par leurs espérances à contenter le roi. — Députés intéressés à ménager leur propre pays, où leur bien se trouve, au lieu que les financiers ont intérêt de détruire pour s'enrichir.—Députés voient de près la nature des terres *et* le commerce de leur province.

Composition *des États-généraux* : de l'évêque de chaque diocèse; d'un seigneur d'ancienne et haute noblesse, élu par les nobles; d'un homme considérable du tiers-état, élu par le tiers-état.

Élection libre : nulle recommandation du roi, qui se tourneroit en ordre : nul député perpétuel, mais capable d'être continué. Nul député ne recevra avancement du roi avant trois ans après sa députation finie.

Supériorité des États-généraux sur ceux des

provinces. Correction des choses faites par les États des provinces, sur les plaintes et preuves. Révision générale des comptes des États particuliers pour fonds et charges ordinaires. Délibération pour les fonds à lever par rapport aux charges extraordinaires. Entreprises de guerre contre les voisins, de navigation pour le commerce, de correction des abus naissans.

Autorité des États, par voie de représentation, pour s'assembler tous les trois ans en telle ville fixe, à moins que le roi n'en propose quelque autre. — Pour continuer les délibérations aussi long-temps qu'ils le jugeront nécessaire. — Pour étendre leurs délibérations sur toutes les matières de justice, de police, de finance, de guerre, d'alliances et négociations de paix, d'agriculture, de commerce. — Pour examiner le dénombrement du peuple fait en chaque Assiette, revu par les États particuliers, et rapporté aux États-généraux avec la description de chaque famille qui se ruine par sa faute, qui augmente par son travail, qui a tant et qui doit tant. — Pour punir *les* seigneurs violens. — Pour ne laisser aucune terre inculte, *empêcher l'abus des* grands parcs nouveaux; fixer le nombre d'arpens, s'il n'y a labour : abus des capitaineries *dans les* grands pays de chasse, à cause du trop de *bêtes* fauves, de lièvres, etc., qui gâtent les grains, vignes, prés, etc. — Pour abolir tous privilégiés, toutes lettres d'état abusives,

tout commerçant d'argent sans marchandise, excepté les banquiers nécessaires.

§. IV. Église.

1°. *Nature de la* puissance temporelle : autorité coactive pour faire vivre les hommes en société avec subordination, justice et honnêteté de mœurs. — Exemples : ainsi ont vécu les Grecs et les Romains. Autorité temporelle complète dans ces exemples, sans aucune autorité pour la religion.

2°. *Nature de la* puissance spirituelle. Définition : autorité non coactive pour enseigner la foi, administrer les sacremens, faire pratiquer les vertus évangéliques, par persuasion, pour le salut éternel. — Exemple d'ancienne Église jusqu'à Constantin : elle faisoit *ses* pasteurs, elle assembloit *les* fidèles, elle administroit, prêchoit, décidoit, corrigeoit, excommunioit : elle faisoit tout ceci sans autorité temporelle. — Exemple d'Église protestante en France. Exemple d'Église catholique en Hollande, en Turquie. — Église permise et autorisée dans un pays, y devroit être encore plus libre dans ses fonctions. Nos rois laissoient les protestans en France libres pour élire *et* déposer leurs pasteurs : *ils se contentoient d'envoyer des* commissaires aux synodes. Le Grand Turc laisse les chrétiens libres pour élire *et* déposer leurs pasteurs. Mettant l'Église en France au

même état, on auroit *la* liberté qu'on n'a pas d'élire, *de* déposer, *d'*assembler *les pasteurs.* — *La* protection du prince doit appuyer, faciliter, et non gêner et assujettir.

3°. Indépendance réciproque des deux puissances. La temporelle vient de la communauté des hommes, qu'on nomme nation. La spirituelle vient de Dieu, par la mission de son Fils et des apôtres. — La temporelle est, dans un sens, plus ancienne : elle a reçu librement la spirituelle. La spirituelle, en un sens, est aussi plus ancienne : le culte du Créateur *existoit* avant les institutions des lois humaines. — *Les* princes ne peuvent rien sur les fonctions pastorales; de décider *sur la* foi, d'enseigner, d'administrer *les* sacremens, *de* faire *les* pasteurs, *d'*excommunier. *Les* pasteurs ne peuvent contraindre pour la police temporelle. — *Les deux puissances peuvent seulement se prêter un* mutuel secours : *le* prince peut punir *les* novateurs contre l'Église : *les* pasteurs peuvent affermir *le* prince, en exhortant *les* sujets, en excommuniant *les* rebelles. — Les deux puissances, *d'abord* séparées pendant trois cents ans de persécution, unies et de concert, *mais* non confondues, depuis *la* paix. Elles doivent demeurer distinctes, et libres de part et d'autre dans ce concert. — *Le* prince est laïque, et soumis aux pasteurs pour le spirituel, comme le dernier laïque, s'il veut être chrétien. *Les* pasteurs sont

soumis au prince pour le temporel, comme les derniers sujets : ils doivent l'exemple. — Donc l'Église peut excommunier *le* prince, et *le* prince peut faire mourir *le* pasteur. Chacun doit user de ce droit seulement à toute extrémité; mais c'est un vrai droit.

4°. *Secours mutuel des deux puissances.*

L'Église *est la* mère des rois. Elle affermit leur autorité, en liant les hommes par la conscience. Elle dirige les peuples pour élire des rois selon Dieu. Elle travaille à unir les rois entre eux; mais elle n'a aucun droit d'établir *ou* de déposer les rois : l'Écriture ne le dit point; elle marque seulement *leur* soumission volontaire pour le spirituel.

Les rois protecteurs des canons. Protection ne dit ni décision, ni autorité sur l'Église. C'est *seulement un* appui pour elle contre ses ennemis et contre ses enfans rebelles. Protection est *seulement un* secours prêt pour suivre ces décisions, non pour les prévenir jamais : nul jugement, nulle autorité. — Comme le prince est maître pour le temporel, comme s'il n'y avoit point d'Église, l'Église est maîtresse du spirituel, comme s'il n'y avoit point de prince. — *Le* prince ne fait qu'obéir, en protégeant les décisions. *Le* prince n'est évêque du dehors qu'en ce qu'il fait exécuter extérieurement *la* police réglée par l'Église. Qui dit simple protecteur des canons, dit

un homme qui ne fait jamais aucun canon ou règle, mais qui les fait exécuter quand l'Église les a faits. — De là il suit que le prince ne devroit jamais dire en ce genre : Voulons, enjoignons, ordonnons. *Nota.* Ce n'est que depuis François I[er] *que ces expressions ont passé dans les édits, déclarations et ordonnances.*

5°. Mélange des deux puissances. — Assemblées mixtes : conciles où les princes et *les* ambassadeurs étoient avec les évêques. Conciles particuliers de Charlemagne : capitulaires *donnant tout à la fois des* règles de discipline ecclésiastique *et* de police séculière. — *Alors la* chrétienté *étoit* devenue comme une république chrétienne, dont le pape étoit le chef. Exemples : Amphyctions, Provinces-Unies. — Pape devenu souverain, couronnes fiefs du saint siége. — Évêques devenus les premiers seigneurs, chefs du corps de chaque nation, pour élire *et* déposer *les* souverains. Exemples : Pépin, Zacharie. Exemple de Louis-le-Débonnaire. Exemple de Carloman, Charlemagne. — Deux fonctions différentes dans ces évêques premiers seigneurs, qu'il ne faut *pas* confondre.

6°. Race royale.

Religion chrétienne et catholique, moins ancienne que l'État, reçue librement dans l'État, mais plus ancienne que *la* race royale, qui a reçu

et autorisé *la* race royale. Exemple : Pépin, Hugues-Capet.

Reste ou image d'élection : rois sacrés du temps de leurs pères, jusqu'à Saint-Louis.

Le sacre consommoit tout, parce que les peuples ne vouloient qu'un roi chrétien et catholique. — Contrat et serment dont la formule reste encore. Exemples de Pierre-le-Cruel, de Jean-sans-Terre, de l'empereur Henri IV, de Frédéric II, du comte de Toulouse albigeois, de Henri IV, roi de France, des Grecs en Italie du temps de Grégoire II. Exemples d'hérétiques : roi de Suède; Jacques, roi d'Angleterre; son grand-père, Jacques Ier.

7°. Rome. Centre d'unité, chef d'institution divine pour confirmer *les* évêques *ses* frères, tous les jours jusqu'à *la* consommation. Il faut être tous les jours dans la communion de ce siége, principalement pour la foi. — *La* personne du pape, de l'aveu des ultramontains, peut devenir hérétique : alors il n'est plus pape. — Présidence au concile de Nicée par Osius, évêque de Cordoue, au nom du pape. Légats aux autres conciles. — Nécessité d'un centre d'unité indépendant des princes particuliers *et* des Églises des nations. — Intérêt des Églises particulières d'avoir un chef indépendant de leur prince temporel. Indépendance du spirituel *seroit* plus grande si on n'avoit pas *le* temporel à ménager.

— Les ecclésiastiques doivent contribuer aux charges de l'État par leurs revenus.

8°. Libertés gallicanes sur le spirituel.

Rome a usé d'un pouvoir arbitraire qui troubloit l'ordre des Églises particulières, *par les* expectatives, appellations frivoles, taxes odieuses, dispenses abusives.

Il faut avouer que ces entreprises sont fort diminuées. Maintenant les entreprises viennent de la puissance séculière, non de celle de Rome. *Le* roi, dans la pratique, *est* plus chef *de l'Église*, que le pape, en France : libertés à l'égard du pape, servitude vers le roi. — Autorité du roi sur l'Église dévolue aux juges laïques : *les* laïques dominent les évêques, le tiers-état domine *les* premiers seigneurs. Exemple : arrêt d'Agen : primatie de Lyon. — Abus énormes de l'appel comme d'abus *et* des cas royaux, à réformer. — Abus de ne *pas* souffrir les conciles provinciaux : nationaux dangereux. — Abus de ne laisser *pas les* évêques concerter tout avec leur chef. — Abus de vouloir que *des* laïques demandent et examinent *les* bulles sur la foi.

Maximes schismatiques du parlement : rois et juges ne peuvent être excommuniés : roi nomme homme qui confère, etc. Collation est *in fructu*. — Possessoire réel : pétitoire chimérique.

Autrefois l'Église, sous prétexte du serment des contractans, jugeoit de tout. Aujourd'hui *les*

laïques, sous prétexte de possessoire, jugent de tout.

La règle seroit que les évêques de France se maintinssent dans leurs usages canoniques; que le roi les protégeât pour s'y maintenir canoniquement, selon leur désir; que Rome les maintînt contre les usurpations de la puissance laïque; qu'ils demeurassent subordonnés à leur chef pour le consulter sans cesse, pour les appellations, pour les corriger, déposer, etc.

Abus des assemblées du clergé, qui seroient inutiles, si le clergé ne devoit rien fournir à l'État. Elles sont nouvelles. Danger prochain de schisme par les archevêques de Paris.

9°. Libertés gallicanes sur le temporel.

Liberté pleine pour le pur temporel à l'égard du pape, pour le roi et *le* peuple, pour le clergé même. — Utilité de l'Église de ne pouvoir aliéner sans lui.

Droit du roi pour rejeter *les* bulles qui usurperoient le temporel. Nul droit d'examiner celles qui se bornent au spirituel : les renvoyer aux évêques, qui feront à cet égard leurs fonctions.

10°. Moyens de réforme à procurer.

Rétablir *le* commerce libre des évêques avec leur chef, pour *le* consulter *et pour* être autorisés *à certains actes.*

Convenir avec Rome sur la procédure pour

déposer les évêques. Exemple : ancien évêque de Gap.

Ne rien faire de général sans se concerter avec le nonce du pape, et sans en faire parler à Rome par un cardinal français.

Laisser élire papes les sujets les plus éclairés et les plus pieux.

Se défier des maximes outrées des parlementaires.

Mettre quelques évêques pieux, savans *et* modérés dans le conseil, non pour la forme, mais pour toute affaire mixte. Se souvenir qu'ils sont tous naturellement les premiers seigneurs et conseillers d'État.

Recevoir le concile de Trente, dont les principaux points sont reçus dans les ordonnances, avec des modifications pour les points purement temporels.

Faire un bureau de magistrats laïques et pieux, *et de* bons évêques avec le nonce, pour fixer l'appel comme d'abus.

Faire cesser toutes les exemptions de chapitres et de monastères non congrégés.

Poursuivre la réforme ou suppression des ordres peu édifians. Exemple : Cluni, Cordeliers.

Laisser aux évêques, sauf l'appel simple, liberté sur leur procédure, pour visiter, corriger, interdire, destituer *les* curés *et* tous ecclésiastiques.

Laisser aux évêques *la* liberté de juger eux-mêmes dans leurs officialités.

Ne nommer au pape, pour le cardinalat, que des hommes doctes, pieux, qui résident souvent à Rome. — Leur laisser dans les conclaves entière liberté de suivre leur serment pour le plus digne.

Demander *au pape des* nonces savans et zélés, point politiques et profanes.

Avoir un conseil de conscience, pour choisir des évêques pieux et capables; le composer, non par les places, mais par le mérite. Ne le faire au temps présent.

Plan pour déraciner le jansénisme. Demander à Rome *une* décision sur *la* nécessité relative et alternante. Faire accepter la bulle par tous les évêques. Faire déposer ceux qui refuseront. Oter les docteurs d'abbés, répétiteurs, grands-vicaires, professeurs *et* supérieurs de séminaires *imbus de jansénisme.* Donner *une* règle de doctrine à l'Oratoire, aux Bénédictins, aux chanoines réguliers.

§. V. Noblesse.

1°. Nobiliaire fait en chaque province sur une recherche rigoureuse. *Il contiendra* l'état des honneurs et des preuves certaines de chaque famille, l'état de toutes les branches dont l'ensouchement est clair, dont il est douteux, *ou* qui paroissent bâtardes.

Chaque enfant *sera* enregistré. — Registre général à Paris. — Nulle branche *ne sera* reconnue sans enregistrement.

Inventaire en ordre alphabétique de la chambre des comptes de Paris, du trésor de chartres, des chambres des comptes des provinces, avec distribution à chaque famille de ce qui lui appartient.

2°. Éducation *des nobles.*

Cent enfans de haute noblesse, pages du roi, choisis d'un beau naturel : études, exercices.

Moindres nobles, ou de branches pauvres, cadets dans les régimens. Parens *et* amis de colonels, de capitaines.

Maison du roi remplie des seuls nobles choisis : gardes, gendarmes, chevau-légers.

Nulle place militaire vénale. Nobles préférés.

Maîtres d'hôtel, gentilshommes ordinaires, etc., tous nobles vérifiés. — Chambellans ou gentilshommes de la chambre, au lieu de valets de chambre, et huissiers; seulement valets ou garçons de la chambre pour le grossier service. Toutes autres charges plus considérables aux nobles vérifiés.

3°. Soutien de *la* noblesse.

Toute maison aura un bien substitué à jamais : *majorasgo* d'Espagne. Pour *les* maisons de haute

noblesse, *substitutions* non petites : moindres pour médiocre *noblesse*.

Liberté de commercer en gros, sans déroger.

Liberté d'entrer dans la magistrature.

Mésalliances défendues aux deux sexes.

Défense aux acquéreurs des terres des noms nobles, du nom de familles nobles subsistantes, de prendre ces noms.

Anoblissemens défendus, excepté les cas de services signalés rendus à l'État.

Ordre du Saint-Esprit pour les seules maisons distinguées par leur éclat, par leur ancienneté sans origine connue.

Ordre de Saint-Michel pour honorer le service de bonne noblesse inférieure.

Ni l'un ni l'autre pour les militaires sans naissance proportionnée.

Nul duché au-delà d'un certain nombre. Ducs, de haute naissance : faveur insuffisante. Nul duc non pair. Cérémonial réglé. On attendroit *une* place vacante pour en obtenir. On ne seroit admis que dans les États-généraux.

Lettres pour marquis, comtes, vicomtes, barons, comme pour ducs.

Honneurs séparés pour les militaires. Divers ordres de chevalerie, avec des marques pour lieutenans-généraux, maréchaux de camp, colonels, etc. — Priviléges purement honorifiques.

4°. Bâtardise. La déshonorer pour réprimer le vice et le scandale. Oter aux enfans bâtards des rois le rang des princes : ils ne l'avoient point. Oter à tous les autres le rang de gentilshommes, le nom et les armes, etc.

5°. Princes étrangers.

Laisser les rangs établis de longue main.

Retrancher tout ce qui paroît douteux et contesté.

Régler que chaque cadet n'aura les honneurs, que quand le roi l'en jugera digne.

Ne donner point facilement à ces maisons, charges, gouvernemens, bénéfices. Ils ne croiront jamais avoir d'autre souverain, que l'aîné de leur maison.

Bouillon et Rohan, *les* aînés ducs; cadets, cousins, etc.

Nulle autre famille, avec aucune distinction, que celle des ducs.

§. VI. Justice.

1°. *Le* chancelier doit veiller sur tous les tribunaux, et régler leurs bornes entre eux.

Il doit savoir les talens et la réputation de chaque magistrat principal des provinces; procurer à chacun l'avancement, selon ses talens, ses vertus, ses services : faire quitter leurs charges à ceux qui les exercent mal.

Le chancelier chef du tiers-état devroit avoir un moindre rang, comme autrefois.

2°. Conseil, composé, non de maîtres des requêtes introduits sans mérite pour de l'argent, mais de gens choisis *gratis* dans tous les tribunaux du royaume; établi pour redresser avec le chancelier tous les juges inférieurs.

Conseillers d'État envoyés de temps en temps dans les provinces pour réformer les abus.

3°. Parlemens. Oter peu à peu la paulette, etc. Charges fort diminuées : charges à diminuer encore par réforme; laisser pour leur vie tous les juges intègres et suffisamment instruits; faire succéder gratis leurs enfans dignes; attribution de gages honnêtes sur les fonds publics; exemple d'avancement pour ceux qui feront le mieux.

Peu de juges. — Peu de lois. — Lois qui évitent les difficultés, sur *les* testamens, *les* contrats de mariage, *les* ventes et échanges, les emprisonnemens et décrets. Peu de dispositions libres.

Grand choix des premiers présidens *et des* procureurs-généraux. Préférence des nobles aux roturiers, à mérite égal, pour les places de présidens *et de* conseillers. Magistrats d'épée et avec l'épée au lieu de robe, quand on pourra.

4°. Bailliages. Point de présidiaux : leurs droits attribués aux bailliages. Rétablir le droit du bailli d'épée pour y exercer sa fonction. — Lieutenant-général et lieutenant-criminel, nobles s'il se peut.

— Nombre de conseillers réglé, non sur l'argent qu'on veut tirer, mais selon le besoin réel du public : *âge de* quarante ans et au-delà.

Nulle justice aux seigneurs particuliers, ni au roi dans les villages de ses terres. Leur conserver *seulement la* justice foncière, *les* honneurs de paroisse, *les* droits de chasse, etc. Tout *le reste* immédiatement au bailliage voisin.

Conservation, aux seigneurs, de certains droits sur leurs vassaux pour leurs fiefs, *ainsi que les droits* de garde et service militaire sur leurs paysans.

Régler les droits de chasse entre les seigneurs et *les* vassaux.

5°. Bureau pour la jurisprudence.

Assembler *des* jurisconsultes choisis, pour corriger et réunir toutes les coutumes, pour abréger la procédure, pour retrancher les procureurs, etc.

Compte rendu au chancelier par ce bureau dans le conseil d'état. Examen à fond pour faire un bon code.

6°. Suppression de tribunaux. Plus de grand conseil. Plus de cour des aides. Plus de trésoriers de France. Plus d'élus.

Additions au §. VI.

Conseil d'état où le roi est toujours présent. Six autres conseils pour toutes les affaires du

royaume. — Nulle survivance de charges, gouvernemens, etc.

Permettre à tout étranger de venir habiter en France, et y jouir de tous les priviléges des naturels et régnicoles, en déclarant son intention au greffe du bailliage royal, sur le certificat de vie et de mœurs qu'il apporteroit, et le serment qu'il prêteroit, etc. Le tout sans frais.

§. VII. Commerce.

Liberté *du commerce*. Grand commerce de denrées bonnes et abondantes en France, ou des ouvrages faits par les bons ouvriers.

Commerce d'argent par usure, hors des banquiers nécessaires, sévèrement réprouvé. — Espèce de censure pour autoriser *le* gain de vraie mercature, non gain d'usure; savoir *le* moyen dont chacun s'enrichit.

Délibérer dans les États-généraux *et* particuliers, s'il faut abandonner les droits d'entrée et de sortie du royaume.

La France assez riche, si elle vend bien ses blés, huiles, vins, toiles, etc.

Ce qu'elle achetera des Anglais *et des* Hollandais, sont épiceries et curiosités nullement comparables : laisser liberté.

Règle courante et uniforme pour ne vexer ni chicaner jamais les étrangers, pour leur faciliter *l*'achat à prix modéré.

Laisser aux Hollandais *le* profit de leur austère frugalité et *de leur* travail, du péril d'avoir peu de matelots dans leurs bâtimens, de leur bonne police pour s'unir dans le commerce, de l'abondance de leurs bâtimens pour le frêt.

Bureau de commerçans que les États-généraux et particuliers, aussi-bien que le conseil du roi, consultent sur toutes les dispositions générales.

Espèce de mont-de-piété pour ceux qui voudront commercer, et qui n'ont *pas* de quoi avancer.

Manufactures à établir, pour faire mieux que *les* étrangers, sans exclusion de leurs ouvrages.

Arts à faire fleurir, pour débiter, non au roi jusqu'à ce qu'il ait payé ses dettes, mais aux étrangers et *aux* riches Français.

Lois somptuaires pour chaque condition. On ruine *les* nobles pour enrichir les marchands par le luxe. On corrompt par ce luxe les mœurs de toute la nation. Ce luxe est plus pernicieux que le profit des modes n'est utile.

Recherche des financiers. On n'en auroit plus aucun besoin. L'espèce de censeurs *désignée plus haut* examineroit en détail leurs profits. Les financiers pourroient tourner leur industrie vers le commerce.

Additions au §. VII.

Le tout réglé par le conseil de commerce et de police du royaume, dont le rapport des résultats toujours porté au conseil d'état où le roi est présent.

Marine médiocre, sans pousser à l'excès, proportionnée au besoin de l'État, à qui il ne convient pas d'entreprendre seul des guerres par mer, contre des puissances qui y mettent toutes leurs forces.

Régler prises. —Commerce de port à port, etc.

MÉMOIRES

SUR LES PRÉCAUTIONS ET LES MESURES A PRENDRE APRÈS LA MORT DU DUC DE BOURGOGNE.

15 mars 1712.[1]

PREMIER MÉMOIRE.

RECHERCHE DE.....[2]

I. Ce seroit une grande injustice et un grand malheur, que de soupçonner N, sur des imaginations populaires, sans un solide fondement.

II. Je voudrois approfondir en grand secret, 1°. les preuves de ce qu'il a fait en Espagne; 2°. les faits précis qu'on allègue maintenant.

III. S'il n'est pas coupable, on prépare à pure perte une guerre civile, en le tenant pour suspect, et en l'excluant.

[1] Cette date, qu'on lit à la tête de chacun des *Mémoires* suivans, n'est pas de l'écriture de Fénelon, mais du duc de Chevreuse. Elle n'indique donc pas le jour où Fénelon composa ces *Mémoires*, mais vraisemblablement le jour où le duc de Chevreuse les reçut. (*Edit.*)

[2] Tel est le titre de ce *Mémoire*, dans le manuscrit original. Fénelon n'ose écrire ce titre en entier. Il craint de souiller sa plume en indiquant la nature du crime dont le duc d'Orléans étoit alors soupçonné par les personnes les moins prévenues contre lui. (*Ed.*)

IV. S'il est coupable, il est capital de mettre en sûreté la vie du roi et du jeune prince, qui est à toute heure en péril.

V. S'il n'est pas coupable, et s'il est bien intentionné, il seroit capital de le traiter avec confiance, et de l'engager par honneur, etc.

VI. Ce qui me frappe, est que sa fille, qui est dans l'irréligion la plus impudente, dit-on, ne sauroit y être sans lui; et qu'étant instruit de tout ce qu'on dit de monstrueux de leur commerce, il n'en passe pas moins sa vie tout seul avec elle. Cette irréligion, ce mépris de toute diffamation, cet abandon à une si étrange personne, semblent rendre croyable tout ce qu'on a le plus de peine à croire. Il est ambitieux, et curieux de l'avenir.

VII. Il y a des crimes qu'on ne peut jamais s'assurer de prouver judiciairement, qu'après l'entière instruction du procès. Il est terrible de commencer celui-ci dans l'incertitude.

VIII. La preuve est encore bien plus difficile contre une personne d'un si haut rang. Qui est-ce qui ne craindra point de succomber dans une si odieuse accusation? Chacun craindra une prompte mort du roi, ou une indulgence de sa part, pour sauver l'honneur de la maison royale. Chacun craindra un ressentiment éternel de cette maison. Les espérances de récompense ou de protection ne sont nullement proportionnées à de telles

craintes. Dès qu'on viendra à chercher les témoins en détail, chacun reculera.

IX. Si par malheur le crime étoit vérifié, feroit-on mourir avec infamie un petit-fils de France, qui peut parvenir bientôt, par droit de succession, à la couronne? Pourroit-on avec sûreté le tenir en prison perpétuelle? N'en sortiroit-il point quand son gendre et sa fille auroient l'autorité?

X. Supposez même qu'on eût la force de le déclarer exclu de la succession, quelles guerres n'y auroit-il pas à craindre, si le cas arrivoit. De plus, on ne pourroit pas exclure son fils, qui est innocent. Que n'y auroit-il pas à craindre du père du roi, lequel père auroit été exclu avec infamie de la royauté?

XI. Toute recherche ou molle et superficielle, ou rigoureuse et sans un entier succès, pour achever de le perdre, produiroit à pure perte des maux infinis. D'un côté, il seroit implacable sur une recherche infamante; de l'autre, il seroit triomphant sur ce qu'on n'auroit pas pu le convaincre. Il seroit exclu de la régence, et il en auroit néanmoins toute l'autorité effective sous le nom de son gendre, qu'il gouverneroit par sa fille.

XII. Il ne faut point compter sur l'indignation publique. L'horreur du spectacle récent excite cette indignation : elle se ralentira tous les jours. Un petit-fils de France calomnié si horriblement,

et sans preuve claire, exciteroit bientôt une autre indignation. De plus, les mœurs présentes de la nation jettent chacun dans la plus violente tentation de s'attacher au plus fort par toutes sortes de bassesses, de lâchetés, de noirceurs et de trahisons.

XIII. Ce prince, s'il étoit poussé à bout, trouveroit de grandes ressources, par la foiblesse présente, par le déclin d'un règne prêt à finir, par son esprit violent quoique léger, par ses grands revenus, par l'appui de son gendre, par l'irréligion de lui et de sa fille, par les conseils affreux qui ne lui manqueroient pas.

XIV. Si on l'exclut du conseil de régence, il paroîtra que le roi le tient pour suspect : cette exclusion sera regardée par là comme très flétrissante. En ce cas, son intérêt est qu'on fasse une recherche où l'on succombe. Alors il reviendra, après la mort du roi, contre cette exclusion flétrissante et calomnieuse. Il n'en faut pas tant, quand on est le plus fort, pour renverser ce qui paroît odieux et irrégulier.

XV. Dans la recherche, on ne pourroit guère découvrir le crime de N, sans trouver que sa fille a été complice de son action. En ce cas, que feroit-on d'elle? Elle peut devenir reine! Sa condamnation pourroit mettre M. le duc de Berri, devenu roi, hors d'état d'avoir jamais des enfans!

XVI. Si le jeune prince venoit à manquer, après

un éclat si horrible, le roi d'Espagne voudroit venir en France pour monter sur le trône, et les Espagnols pourroient bien refuser de recevoir en sa place M. le duc de Berri, gouverné par cette fille et par ce beau-père qui leur est si odieux.

XVII. En ce cas, il y auroit facilement une guerre entre les deux frères. Le roi d'Espagne, suivant les conseils de la reine son épouse, et de la nation espagnole, soutiendroit que la renonciation de feu Monseigneur et de feu M. le Dauphin, étoit aussi nulle que celle de la reine Thérèse d'Espagne. Ils voudroient réunir les deux monarchies, pour ne tomber pas dans des mains si odieuses et si diffamées.

XVIII. Malgré toutes ces raisons, de ne point faire une recherche avec éclat, je voudrois qu'on en fît une très secrète, pour assurer la vie du roi et du jeune prince, supposé qu'on trouve des indices qui méritent cet approfondissement. Mais le secret est également difficile, et absolument nécessaire.

XIX. Ne pourroit-on point examiner en grand secret le chimiste de ce prince, et voir le détail des drogues qu'il a composées. Il faudroit en prendre, et en faire des expériences sur des criminels condamnés à la mort.

XX. Si par malheur le prince est coupable, et s'il voit qu'on ne veut rien approfondir, que n'osera-t-il point entreprendre?

SECOND MÉMOIRE.

LE ROI.

I. Je crois qu'il est très important de redoubler, sans éclat et sans affectation, toutes les précautions pour sa nourriture, etc., comme aussi pour celle du jeune prince qui reste.

II. Il est à désirer que tous les ministres se réunissent pour rendre sa majesté très facile à acheter très chèrement la paix : c'est l'unique moyen de le débarrasser pour le reste de sa vie, et de la prolonger.

III. Ils peuvent lui faire entendre que c'est ce qu'il doit à sa gloire et à sa conscience. Il ne doit point s'exposer à laisser un petit enfant avec tout le royaume dans un si prochain péril.

IV. On peut lui représenter l'extrémité où l'on se trouveroit, s'il tomboit dans un état de langueur, où il ne pourroit rien décider, et où nul ministre n'oseroit rien prendre sur soi.

V. On peut lui faire entrevoir le cas d'une bataille perdue, et des ennemis entrant dans le cœur du royaume.

VI. On peut lui laisser voir le cas où la France auroit le malheur de le perdre. Alors on auroit tout à craindre du parti huguenot, du parti jan-

séniste, des mécontens de divers états, des princes exclus de la régence, des dettes payées ou non payées, des troupes très nombreuses sans discipline. Le remède est d'établir, sans aucun retardement, un conseil de régence, que tout le monde s'accoutume à respecter.

VII. On peut lui représenter la consolation, la gloire et la confiance pour son salut, qu'il tirera d'une prompte paix, si elle lui donne les moyens de commencer à faire sentir quelque soulagement à ses peuples, après les maux de tant de longues guerres.

VIII. On peut lui faire considérer qu'il aura à faire au plus tôt la réforme de ses troupes, qui ne pourroit s'exécuter qu'avec un très grand péril dans le désordre d'une minorité.

IX. Il faut lui montrer combien il importe qu'il rétablisse au plus tôt quelque ordre dans les finances, sans quoi on ne peut espérer aucune respiration des peuples, avant les troubles d'une minorité. Pendant une régence, un prince qui voudroit troubler l'État, auroit un moyen facile d'y réussir. Si le conseil de régence paie les dettes, il ne sauroit soulager les peuples; et les peuples accablés ne continueront point à porter ce joug accablant, quand ils verront un prince qui leur offrira sa protection contre ce conseil : si, au contraire, le conseil retranche, ou suspend le paiement des dettes pour soulager

les peuples, les rentiers, qui sont en si grand nombre et si appuyés, feront un parti redoutable contre le conseil qui les aura maltraités.

X. On en peut dire autant des courtisans, et des militaires qui ont de grosses pensions ; si le conseil de régence les paie, il accable les peuples; s'il leur refuse ou leur retarde leur paiement, le voilà devenu odieux. Ainsi, d'une façon ou d'une autre, voilà un puissant parti tout formé pour un prince qui voudra contenter son ressentiment et son ambition.

XI. Si M. le duc de Berri, livré à son épouse et à son beau-père, se trouvoit, à la mort du roi, à portée de gouverner, sans qu'il y eût un conseil de régence déjà en actuelle possession, et déjà affermi dans l'exercice de l'autorité, les peuples et les troupes, accoutumés à n'obéir qu'aux ordres d'un seul maître, ne s'accoutumeroient pas facilement à préférer les décisions d'un conseil sans expérience, et peut-être fort divisé, aux volontés d'un fils et d'un petit-fils de France, réunis ensemble avec un grand parti.

XII. Si le prince mineur venoit à mourir dans une telle conjoncture, M. le duc d'Orléans pourroit empêcher le retour du roi d'Espagne, surtout en cas que les Espagnols refusassent de recevoir M. le duc de Berri.

XIII. Il n'y auroit personne qui fût à portée de ménager les choses, pour empêcher cette

guerre civile : au moins un conseil déjà affermi travailleroit à la paix et au bon ordre avec quelque autorité provisionnelle.

XIV. Il me paroît fort à propos que le B. D. (le bon duc, M. de Beauvilliers) aille voir madame de M. (Maintenon), qu'il lui parle à cœur ouvert pour la rapprocher de lui, et qu'il lui représente toutes ces choses, afin qu'elle concoure efficacement à cet ouvrage.

XV. C'est précisément ce qui peut lui attirer la bénédiction de Dieu et les vœux de la France entière; c'est travailler au repos, à la gloire et au salut du roi. Que n'auroit-elle point à déplorer, si le roi manquoit dans cette confusion?

XVI. Ce n'est point en épargnant chaque jour au roi la vue de quelques détails épineux et affligeans, qu'on travaillera solidement à le soulager et à le conserver. Les épines renaîtront sous ses pas à toutes les heures : il ne peut se soulager qu'en s'exécutant d'abord en toute rigueur. C'est une prompte paix, c'est la destruction du parti janséniste, c'est l'ordre mis dans les finances, c'est la réforme des troupes faite avec règle, c'est l'établissement d'un bon conseil autorisé et mis en possession tout au plus tôt, qui peuvent mettre le roi en repos pour durer longtemps, et le royaume en état de se soutenir malgré tant de périls. On devra tout à madame de M. (Maintenon), si elle y dispose le roi.

XVII. Le B. D. (bon duc, M. de Beauvilliers) peut parler avec toute la reconnoissance due aux bons offices que madame de M. (Maintenon) lui a rendus autrefois. Il peut lui déclarer qu'il parle sans intérêt, ni pour lui ni pour ses amis, sans prévention et sans cabale. Il peut ajouter que, pour ses sentimens sur la religion, il n'en veut jamais avoir d'autres que ceux du saint siége; qu'il ne tient à rien d'extraordinaire; et qu'il auroit horreur de ses amis mêmes, s'il apercevoit en eux quelque entêtement, ou artifice, ou goût de nouveauté.

XVIII. Je ne crois point que madame de M. agisse par grâce, ni même avec une certaine force de prudence élevée. Mais que sait-on sur ce que Dieu veut faire? Il se sert quelquefois des plus foibles instrumens, au moins pour empêcher certains malheurs. Il faut tâcher d'apaiser madame de M., et lui dire la vérité; Dieu fera sa volonté en tout.

TROISIÈME MÉMOIRE.

PROJET DE CONSEIL DE RÉGENCE.

I. Faites un conseil nombreux; vous y mettrez le désordre, la division, le défaut de secret et la corruption : faites-en un moins nombreux; il en

sera plus envié, plus contredit, plus facile à décréditer, surtout si les meilleurs sujets viennent à manquer.

II. Vous ne pouvez parvenir à faire établir ce conseil, qu'en y admettant les gens de la faveur présente; autrement ils vous traverseroient, chose facile à faire. C'est le rendre très nombreux, si vous voulez leur donner un contrepoids nécessaire par des gens droits et fermes.

III. Mettez-y N.... vous livrez l'État et le jeune prince à celui qui est soupçonné de la plus noire scélératesse. Excluez N.... pour ce soupçon; vous préparez le renversement de ce conseil, qui paroîtra fondé sur une horrible calomnie contre un petit-fils de France.

IV. A tout prendre, je n'oserois dire qu'il convienne de mettre dans ce conseil un prince suspect de scélératesse, qui se trouveroit le maître de tout ce qui se trouveroit entre lui et l'autorité suprême.

V. De plus, indépendamment de ce soupçon, on ne peut guère espérer qu'étant livré à sa fille, il contribuât à la bonne éducation du jeune prince, au bon ordre pour rétablir l'État.

VI. Pour adoucir cette exclusion, je voudrois qu'on ne donnât à M. le duc de Berri que la simple présidence, avec sa voix comptée, comme celle des autres, et pour conclure à la pluralité

des suffrages. Il faudroit qu'on élût un sujet à la pluralité des voix, si un des conseillers venoit à mourir.

VII. J'exclueroois, autant que N...., tous les princes du sang, tous les princes naturels, tous les princes étrangers, qui ne regardent pas le roi comme leur souverain.

VIII. J'exclueroois aussi les seigneurs auxquels on a donné un rang de prince; c'est un embarras pour le rang à éviter. Il n'y a que M. le prince de Rohan qu'on pût être tenté d'admettre; on peut très bien s'en passer.

IX. Les seigneurs ambitieux, souples et brouillons, chercheroient avec ardeur à entrer dans ce conseil; mais tous les honnêtes gens craindroient, et fuiront cet emploi comme un affreux embarras. Peu à espérer; tout à craindre. Le lendemain de la mort du roi, chacun des conseillers droits et fermes auroit à craindre au-dehors l'autorité de M. le duc de Berri avec celle de M. le duc d'Orléans, et la division au-dedans, avec le déchaînement des cabales. On auroit une peine infinie à composer ce conseil de personnes propres à faire bien espérer.

X. Je n'ose dire ma pensée sur le choix des prélats dignes d'entrer dans ce conseil.

XI. Pour les seigneurs, on peut jeter les yeux sur MM. les ducs de Chevreuse, de Villeroi, de Beauvilliers, de Saint-Simon, de Charost,

de Harcourt, de Chaulnes; sur MM. les maréchaux d'Huxelles, de Tallard.

XII. Il est naturel que la faveur y mette MM. le duc de Guiche, le duc de Noailles, le duc d'Antin, le maréchal d'Estrées. Il faut songer au contre-poids.

XIII. On ne sauroit exclure de ce conseil aucun des ministres : pour les secrétaires d'État, on pourroit les appeler seulement pour les expéditions.

XIV. Il faudroit que le roi autorisât au plus tôt ce conseil de régence, dans une assemblée de notables, qui est conforme au gouvernement de la nation.

XV. De plus, il faudroit que le roi, dans son lit de justice, le fît enregistrer au parlement de Paris; semblable enregistrement dans tous les autres parlemens, cours souveraines, bailliages, etc.

XVI. Le roi, dans l'assemblée des notables, pourroit faire prêter serment à tous les notables pour maintenir ce conseil, et aux conseillers de ce conseil pour gouverner avec zèle, etc. M. le duc de Berri même prêteroit le serment.

XVII. Il seroit infiniment à désirer que le roi mît dès à présent ce conseil en fonction : il n'en seroit pas moins le maître de tout. Il accoutumeroit toute la nation à se soumettre à ce conseil; il éprouveroit chaque conseiller; il les uniroit, les redresseroit, et affermiroit son œuvre. S'il faut le lendemain de sa mort commencer une

chose qui est devenue si extraordinaire, elle sera d'abord renversée. Depuis long-temps la nation n'est plus accoutumée qu'à la volonté absolue d'un seul maître; tout le monde courra au seul M. le duc de Berri.

XVIII. Si on ne peut point persuader au roi une chose si nécessaire, il faudroit au moins à toute extrémité que sa majesté assemblât ce conseil cinq ou six fois l'année; qu'il consultât de plus en particulier chacun des conseillers, et qu'il les mît dans le secret des affaires, afin qu'ils ne fussent pas tout-à-fait neufs au jour du besoin.

XIX. Il ne faut pas perdre un moment pour faire établir ce conseil. L'étonnement du spectacle, le cri public, la crainte d'un dernier malheur peuvent ébranler : mais si sous prétexte de n'affliger pas le roi, on attend qu'il rentre dans son train ordinaire, on n'obtiendra rien.

XX. De plus, il n'y a aucun jour où nous ne soyons menacés ou d'une mort soudaine et naturelle, ou d'un funeste accident, suite du coup que le public s'imagine venir de N....

XXI. Chaque jour on doit craindre un affoiblissement de tête, plus dangereux que la mort même de sa majesté. Alors tout se trouveroit tout à coup, et sans remède, dans la plus horrible confusion.

XXII. Sa majesté ne peut, ni en honneur ni en conscience, se mettre en péril de laisser le royaume et le jeune prince son héritier, sans

aucune ressource pour le gouvernement de la France, pour l'éducation et la sûreté de l'enfant.

XXIII. J'avoue que l'établissement de ce conseil nous fait craindre de terribles inconvéniens: mais, dans l'état présent, on ne peut plus rien faire que de très imparfait, et il seroit encore pis de ne faire rien; on ne peut point se contenter de précautions ordinaires et médiocres.

QUATRIÈME MÉMOIRE.

ÉDUCATION DU JEUNE PRINCE.

I. Si M. le duc de Beauvilliers peut être nommé gouverneur, il doit se sacrifier, et s'abandonner les yeux fermés, sans s'écouter soi-même. Le cas est singulier. Quand il ne feroit qu'exclure un mauvais sujet, il feroit un bien infini. Il doit se sacrifier à l'État, à l'Église, au roi, et au prince qu'il a tant aimé.

II. S'il étoit nommé, il pourroit obtenir une espèce de coadjuteur comme M. le duc de Chaulnes ou M. le duc de Charost. Il seroit fort soulagé par un ami de confiance, et la succession seroit mise en sûreté.

III. Il faut un gouverneur non seulement propre à former le jeune prince, mais encore autorisé, et ferme pour soutenir, en cas de minorité, une si précieuse éducation contre les cabales.

IV. Il faut que le précepteur soit ecclésiastique;

il enseignera mieux la religion, il posera mieux des fondemens contre les entreprises des laïques, il sera plus révéré : mais comme je ne connois presque personne dans le clergé, je ne puis proposer aucun sujet. Il faut qu'il soit entièrement uni au gouverneur.

V. Il me paroît que, dans ce cas particulier, il faudroit choisir un évêque. Ce caractère lui donnera plus d'autorité sur le prince et sur le public; il sera moins exposé aux révolutions des cabales. On pourroit faire approuver par le pape qu'un évêque se chargeât de cet emploi, dans un cas si extraordinaire pour la religion.

VI. Les sujets de l'ordre épiscopal que je considère de loin, et sans pouvoir m'arrêter à aucun, faute de les connoître à fond, sont MM. de Meaux, de Soissons, de Nîmes, d'Autun, de Toul. [1]

VII. M. l'abbé de Polignac est un courtisan qui suivroit la faveur; d'ailleurs il a l'esprit et les connoissances acquises : mais je ne le souhaite point.

VIII. Il faut un sous-gouverneur qui ait du sens, de la probité, et une sincère religion, avec un attachement intime au gouverneur.

[1] Henri de Thiard de Bissy, d'abord évêque de Toul, puis de Meaux en 1704, depuis cardinal, mort en 1734. Fabius Brûlart de Sillery, nommé à Soissons en 1689, mort en 1724. Jean-César Rousseau de la Parisière, nommé à Nîmes en 1710, mort en 1736. Charles-François d'Hallencourt de Drosmenil, nommé à Autun en 1710, transféré à Verdun en 1721, mort en 1754. François de Blouet de Camilly, nommé à Toul en 1704, transféré à l'archevêché de Tours en 1721, mort en 1723. (*Edit.*)

IX. Il faut un sous-précepteur et un lecteur qui soient intimement unis au précepteur.

X. Il faut un grand choix pour les gentilshommes de la manche et pour le premier valet de chambre : aucun de contrebande ; aucun de douteux sur le jansénisme. MM. Duchesne et de Charmon.

XI. On peut conférer avec M. Bourdon [1] pour le choix des sujets ecclésiastiques : il est important d'agir dans un concert secret avec lui.

XII. Il ne s'agit point d'attendre l'âge ordinaire ; le cas n'est que trop singulier. Le roi peut manquer tout à coup ; il faut mettre pendant sa vie cette machine en train, et l'avoir affermie avant qu'il puisse manquer. On peut laisser un prince dans les mains des femmes, et lui donner des hommes qui iront le voir tous les jours, qui l'accoutumeront à eux, et qui commenceront insensiblement son éducation.

XIII. Le roi pourroit mettre dans l'acte de régence la forme de l'éducation : ainsi l'éducation seroit enregistrée et autorisée par la même solennité qui autoriseroit le conseil de régence pour la minorité future.

XIV. Sa majesté pourroit même faire promettre au prince qui doit naturellement être le chef de la régence, qu'il ne troublera, pour aucune raison, ce projet d'éducation ainsi autorisé.

[1] Le P. Le Tellier, jésuite, confesseur de Louis XIV, est souvent désigné par ce nom dans la correspondance de Fénelon avec le duc de Chevreuse. (*Edit.*)

DE L'ÉDUCATION

DES FILLES.

IX. Il
qui soie
X. Il
homme
chamb
sur le
XI.
le cho
tant d
XII.
naire
man
vie c
avan
prin
des
l'ac
sen

ge
se
le
p

n
c

AVERTISSEMENT.

Le *Traité de l'Éducation des Filles* est le premier livre sorti de la plume de M. de Fénelon : ce fut cependant sur cet ouvrage que la cour le jugea capable d'un emploi des plus importans. M. le duc de Beauvilliers, à la prière duquel M. de Fénelon l'avoit composé, charmé de l'ordre et des principes solides qui y sont répandus, fit connoître à Louis XIV le mérite de l'auteur; et sa majesté le nomma peu de temps après précepteur de M. le duc de Bourgogne, de M. le duc d'Anjou, depuis roi d'Espagne, et de M. le duc de Berri. L'abbé de Fénelon entra chez les princes à l'âge de trente-huit ans.

Ce plan d'éducation reçut aussi du public une approbation qui se soutient encore. Il fut imprimé pour la première fois en 1688, et on en a fait depuis plusieurs éditions en France et dans les pays étrangers. En 1715, il fut réimprimé à Paris, augmenté d'une lettre que M. l'archevêque de Cambrai adressa à une dame de qualité qui l'avoit consulté sur l'éducation de mademoiselle sa fille unique.

Les éloges du public en faveur de cet ouvrage

confirment ceux que lui donne le célèbre Rollin : ce juge si éclairé, et qui a lui-même si bien traité la matière de l'éducation, l'appelle un livre excellent [1]; et parmi les Traités absolument nécessaires qu'il conseille aux parens de mettre entre les mains de ceux à qui ils confient le soin de leurs enfans, il place celui de M. de Fénelon [2]. En effet, quoique cet ouvrage semble n'avoir pour objet que l'éducation des filles, les préceptes et les avis généraux qu'il renferme peuvent être fort utiles à celle des garçons. Les enfans de l'un et de l'autre sexe ont, surtout dans le premier âge, beaucoup de ressemblance : on remarque en eux les mêmes foiblesses et les mêmes inclinations. Ils exigent d'abord de ceux qui les élèvent, à peu près les mêmes soins : le temps et la destination des uns et des autres avertissent ensuite de la différence qu'il convient de donner à leur éducation; mais il y a toujours des devoirs communs à tous les membres de la société, et dont il faut travailler également à leur donner la connoissance et à leur inspirer l'amour.

M. de Fénelon indique rapidement les vertus et les obligations générales. Il développe avec beaucoup de clarté celles qui sont propres à l'éducation des filles. Comme l'on doit s'y proposer une double fin, celle de leur former le cœur, et

[1] *Supplément au Traité des Études*, p. 41. — [2] *Traité des Études*, tom. IV, p. 675.

celle de cultiver leur esprit, l'auteur revient souvent à la partie des mœurs, parce qu'elle est la plus essentielle. Quant à la culture de l'esprit, M. de Fénelon n'exclut des études des filles que les connoissances trop étendues, ou qui sont au-dessus de leur foiblesse naturelle, et celles dont l'abus est presque certain; mais il ne pense pas que l'ignorance soit leur apanage. Un des motifs, entre autres, sur lesquels l'auteur établit, dès le premier chapitre de son livre, « l'importance « de l'éducation des filles, c'est qu'elles sont la « moitié du genre humain, racheté du sang de « Jésus-Christ et destiné à la vie éternelle ». Par là il annonce que la connoissance de l'Évangile doit être le fondement de leur éducation. En suivant le plan tracé dans son livre, on ne peut se dispenser de les instruire de l'histoire de la religion, de ses dogmes et de sa morale.

Une nouvelle édition d'un ouvrage aussi intéressant ne peut manquer d'être bien reçue du public. Elle aura l'avantage d'être exempte des fautes considérables qui s'étoient glissées dans celles qui l'ont précédée.

Nous nous croyons obligés de faire ici quelques observations sur l'avertissement de l'édition publiée à Amsterdam en 1754, chez Arkstée et Merkus. L'éditeur fait d'abord l'éloge du livre de M. de Fénelon; bientôt après il y aperçoit des défauts.

« Une chose, dit-il [1], qu'on peut trouver à re-
« dire dans ce livre, c'est qu'on y a mêlé quelques
« dogmes particuliers de l'Église romaine. » Nous n'entreprendrons pas ici de convaincre l'éditeur de la vérité de ces dogmes particuliers qu'il ne croit pas; il suffit de le renvoyer aux ouvrages du savant évêque de Meaux, et à ceux des Arnault et des Nicole. Nous lui répondrons seulement que son reproche au livre de l'Éducation n'est pas juste. Si l'auteur catholique, revêtu du sacerdoce de Jésus-Christ, composant un ouvrage exprès pour l'éducation chrétienne de la jeunesse, n'eût pas averti des sujets qui doivent faire la matière de l'instruction, il eût manqué à sa foi, à son caractère, et à ceux en faveur desquels il travailloit.

L'éditeur conseille néanmoins aux protestans [2] de lire l'ouvrage de M. l'archevêque de Cambrai, « pour deux raisons : la première est que rien « n'est plus propre à persuader un protestant de « l'obscurité des opinions qu'il rejette, que de « voir, d'un côté, les preuves évidentes que « M. l'archevêque de Cambrai apporte en faveur « des doctrines fondamentales dans lesquelles ils « conviennent, et de remarquer de l'autre la foi« blesse des raisons qu'il allègue pour soutenir les « dogmes où ils diffèrent ». Vain triomphe! M. de Fénelon est, dans tout son ouvrage, également solide, également clair et intelligible. La

[1] Avertissement de l'édit. d'Amsterdam, 1754, p. 1. — [2] *Ibid.*

foiblesse et l'obscurité ne sont que dans les yeux du lecteur protestant, que ses malheureuses préventions empêchent de concevoir et de considérer sous le même point de vue « les preuves évi-« dentes que M. l'archevêque de Cambrai donne « en faveur des doctrines fondamentales, et les « raisons qu'il allègue pour soutenir les dogmes « de l'Église romaine ».

M. de Cambrai, en parlant du mariage, s'exprime en ces termes [1] : « Admirez les richesses de « la grâce de Jésus-Christ, qui n'a pas dédaigné « d'appliquer le remède à la source du mal, en « sanctifiant la source de notre naissance, qui est « le mariage. Qu'il étoit convenable de faire un « sacrement de cette union de l'homme et de la « femme, qui représente celle de Dieu avec sa « créature, et de Jésus-Christ avec son Église ! » Le critique ne trouve dans ces paroles qu'un *tour de prédicateur*, c'est-à-dire une de ces phrases pompeuses qui ne signifient rien ; mais nous le renvoyons encore au cinquième chapitre de l'Épître aux Éphésiens. Qu'il lise les versets 22, 23 et les suivans, il y reconnoîtra peut-être que *ce tour de prédicateur* renferme précisément la doctrine de l'apôtre saint Paul, qui nous enseigne lui-même cette grande vérité, que le mariage est une image des noces spirituelles de Jésus-Christ et de l'Église.

[1] *Éducation des Filles*, chap. VIII.

Notre censeur continue ainsi [1] : « Une seconde « raison qui doit obliger toutes sortes de per- « sonnes à la lecture de cet ouvrage, c'est que « M. de Fénelon est dans le fond beaucoup plus « réservé sur le chapitre de la religion qu'on ne « l'est ordinairement dans la communion ro- « maine. On voit bientôt qu'il n'est pas extrême- « ment superstitieux : il passe fort légèrement « sur certains dogmes épineux de son Église, et « les explique dans les termes les plus doux et les « plus généraux qu'il peut trouver. »

Ce n'est ici qu'un tissu de malignes imputations. L'éditeur protestant s'efforce d'attirer à son parti l'écrivain catholique. Nous prions les lecteurs équitables de voir les chapitres VII et VIII de cet ouvrage, et d'examiner attentivement s'il y a de la probité à soupçonner l'auteur de ne pas croire sincèrement tous les articles que croit l'Église, et de n'avoir pas le courage de s'en expliquer nettement.

« On n'y trouve pas seulement, ajoute l'édi- « teur [2], le nom de transsubstantiation et d'ado- « ration du sacrement, ni celui de purgatoire; « on n'y apprend point aux enfans à se proster- « ner devant les images, ni à invoquer les saints, « ni à prier pour les morts, ni à gagner les indul- « gences. » Donc M. de Fénelon n'admettoit aucun de ces articles de la croyance de l'Église.

[1] Avertissement, p. 2. — [2] *Ibid.*

Cette conséquence seroit aussi contraire à la bonne foi qu'aux règles de la logique. Si le silence dont on se prévaut étoit affecté, il en résulteroit tout au plus une preuve négative de l'indifférence de M. de Cambrai. Mais le prélat ne l'a point affecté : les bornes qu'il s'étoit prescrites sans doute afin d'être plus commode et plus utile, la nature même de son ouvrage, ne lui permettoient point de s'étendre sur les sujets qu'on prétend avoir été omis à dessein. En traitant de l'éducation des filles, il ne s'étoit point engagé ni à composer des dissertations contre les protestans, ni à donner un cours complet de théologie. Il le fait assez entendre, lorsqu'il dit au sujet de l'incarnation, chapitre VIII : « Je n'entreprends point de dire « ici comment il faut leur enseigner (aux enfans) « le mystère de l'incarnation, car cet engage- « ment me meneroit trop loin, et il y a assez de « livres où l'on peut trouver à fond tout ce qu'on « en doit enseigner. » Ces raisons et le propre langage de l'auteur dissipent les soupçons que l'on vouloit répandre sur ses sentimens.

Quelle injustice encore d'insinuer que M. de Fénelon ne faisoit pas grand cas des cérémonies de l'Église, parce qu'il recommande expressément qu'on ait soin de répéter souvent à ceux qu'on instruit, « que les cérémonies servent à « exprimer et à exciter notre religion, mais « qu'elles ne sont pas la religion même, qui est

« toute au-dedans, puisque Dieu cherche des ado-
« rateurs en esprit et en vérité »! Le censeur, prévenu des faux principes des réformés sur l'adoration, a cru les apercevoir dans cet avis de M. de Fénelon, qui a voulu simplement détourner de l'abus et de la confiance aveugle dans les seules pratiques extérieures.

Ainsi, ce qui rend en effet cet ouvrage également utile *aux catholiques et aux protestans*, ce n'est pas que M. de Fénelon y affoiblisse la doctrine de l'Église, mais c'est qu'il y pose des principes d'éducation qui doivent être communs aux protestans et aux catholiques.

DE L'ÉDUCATION DES FILLES.

CHAPITRE PREMIER.

De l'importance de l'éducation des filles.

Rien n'est plus négligé que l'éducation des filles. La coutume et le caprice des mères y décident souvent de tout : on suppose qu'on doit donner à ce sexe peu d'instruction. L'éducation des garçons passe pour une des principales affaires par rapport au bien public ; et quoiqu'on n'y fasse guère moins de fautes que dans celle des filles, du moins on est persuadé qu'il faut beaucoup de lumières pour y réussir. Les plus habiles gens se sont appliqués à donner des règles dans cette matière. Combien voit-on de maîtres et de colléges ! Combien de dépenses pour des impressions de livres, pour des recherches de sciences, pour des méthodes d'apprendre les langues, pour le choix des professeurs ! Tous ces grands préparatifs ont souvent plus d'apparence que de solidité ; mais enfin ils marquent la haute idée

qu'on a de l'éducation des garçons. Pour les filles, dit-on, il ne faut pas qu'elles soient savantes, la curiosité les rend vaines et précieuses; il suffit qu'elles sachent gouverner un jour leurs ménages, et obéir à leurs maris sans raisonner. On ne manque pas de se servir de l'expérience qu'on a de beaucoup de femmes que la science a rendues ridicules : après quoi on se croit en droit d'abandonner aveuglément les filles à la conduite des mères ignorantes et indiscrètes.

Il est vrai qu'il faut craindre de faire des savantes ridicules. Les femmes ont d'ordinaire l'esprit encore plus foible et plus curieux que les hommes : aussi n'est-il point à propos de les engager dans des études dont elles pourroient s'entêter. Elles ne doivent ni gouverner l'État, ni faire la guerre, ni entrer dans le ministère des choses sacrées : ainsi elles peuvent se passer de certaines connoissances étendues qui appartiennent à la politique, à l'art militaire, à la jurisprudence, à la philosophie et à la théologie. La plupart même des arts mécaniques ne leur conviennent pas; elles sont faites pour des exercices modérés. Leur corps, aussi-bien que leur esprit, est moins fort et moins robuste que celui des hommes : en revanche, la nature leur a donné en partage l'industrie, la propreté et l'économie, pour les occuper tranquillement dans leurs maisons.

Mais que s'ensuit-il de la foiblesse naturelle des femmes? Plus elles sont foibles, plus il est important de les fortifier. N'ont-elles pas des devoirs à remplir, mais des devoirs qui sont les fondemens de toute la vie humaine? Ne sont-ce pas les femmes qui ruinent ou qui soutiennent les maisons, qui règlent tout le détail des choses domestiques, et qui par conséquent décident de ce qui touche le plus près à tout le genre humain? Par là, elles ont la principale part aux bonnes ou aux mauvaises mœurs de presque tout le monde. Une femme judicieuse, appliquée, et pleine de religion, est l'âme de toute une grande maison; elle y met l'ordre pour les biens temporels et pour le salut. Les hommes même, qui ont toute l'autorité en public, ne peuvent par leurs délibérations établir aucun bien effectif, si les femmes ne leur aident à l'exécuter.

Le monde n'est point un fantôme, c'est l'assemblage de toutes les familles : et qui est-ce qui peut les policer avec un soin plus exact que les femmes, qui, outre leur autorité naturelle et leur assiduité dans leur maison, ont encore l'avantage d'être nées soigneuses, attentives au détail, industrieuses, insinuantes et persuasives? Mais les hommes peuvent-ils espérer pour eux-mêmes quelque douceur dans la vie, si leur plus étroite société, qui est celle du mariage, se tourne en amertume? Mais les enfans, qui fe-

ront dans la suite tout le genre humain, que deviendront-ils, si les mères les gâtent dès leurs premières années?

Voilà donc les occupations des femmes, qui ne sont guère moins importantes au public que celles des hommes, puisqu'elles ont une maison à régler, un mari à rendre heureux, des enfans à bien élever. Ajoutez que la vertu n'est pas moins pour les femmes que pour les hommes : sans parler du bien ou du mal qu'elles peuvent faire au public, elles sont la moitié du genre humain, racheté du sang de Jésus-Christ et destiné à la vie éternelle.

Enfin, il faut considérer, outre le bien que font les femmes quand elles sont bien élevées, le mal qu'elles causent dans le monde quand elles manquent d'une éducation qui leur inspire la vertu. Il est constant que la mauvaise éducation des femmes fait plus de mal que celle des hommes, puisque les désordres des hommes viennent souvent et de la mauvaise éducation qu'ils ont reçue de leurs mères, et des passions que d'autres femmes leur ont inspirées dans un âge plus avancé.

Quelles intrigues se présentent à nous dans les histoires, quel renversem[illegible]s lois [illegible] mœurs, quelles guerres s[illegible] que[illegible] veautés contre la relig[illegible] d'État, causés par le [illegible]

Voilà ce qui prouve l'importance de bien élever les filles : cherchons-en les moyens.

CHAPITRE II.

Inconvéniens des éducations ordinaires.

L'IGNORANCE d'une fille est cause qu'elle s'ennuie, et qu'elle ne sait à quoi s'occuper innocemment. Quand elle est venue jusqu'à un certain âge sans s'appliquer aux choses solides, elle n'en peut avoir ni le goût ni l'estime : tout ce qui est sérieux lui paroît triste, tout ce qui demande une attention suivie la fatigue : la pente aux plaisirs, qui est forte pendant la jeunesse, l'exemple des personnes du même âge qui sont plongées dans l'amusement, tout sert à lui faire craindre une vie réglée et laborieuse. Dans ce premier âge, elle manque d'expérience et d'autorité pour gouverner quelque chose dans la maison de ses parens : elle ne connoît pas même l'importance de s'y appliquer, à moins que sa mère n'ait pris soin de la lui faire remarquer en détail. Si elle est de condition, elle est exempte du travail des mains : elle ne travaillera donc que quelques heures du jour, parce qu'on dit sans savoir pourquoi, qu'il est honnête aux femmes de travailler; mais souvent ce ne sera qu'une

contenance, et elle ne s'accoutumera point à un travail suivi.

En cet état que fera-t-elle? La compagnie d'une mère qui l'observe, qui la gronde, qui croit la bien élever en ne lui pardonnant rien, qui se compose avec elle, qui lui fait essuyer ses humeurs, qui lui paroît toujours chargée de tous les soucis domestiques, la gêne et la rebute; elle a autour d'elle des femmes flatteuses qui, cherchant à s'insinuer par des complaisances basses et dangereuses, suivent toutes ses fantaisies, et l'entretiennent de tout ce qui peut la dégoûter du bien; la piété lui paroît une occupation languissante, et une règle ennemie de tous les plaisirs. A quoi donc s'occupera-t-elle? A rien d'utile. Cette inapplication se tourne même en habitude incurable.

Cependant voilà un grand vide qu'on ne peut espérer de remplir de choses solides : il faut donc que les frivoles prennent place. Dans cette oisiveté, une fille s'abandonne à sa paresse; et la paresse, qui est une langueur de l'âme, est une source inépuisable d'ennuis. Elle s'accoutume à dormir un tiers plus qu'il ne faudroit pour conserver une santé parfaite; ce long sommeil ne sert qu'à l'amollir, qu'à la rendre plus délicate, plus exposée aux révoltes du corps : au lieu qu'un sommeil médiocre, accompagné d'un exercice réglé, rend une personne gaie, vigoureuse et ro-

buste; ce qui fait, sans doute, la véritable perfection du corps, sans parler des avantages que l'esprit en tire.

Cette mollesse et cette oisiveté étant jointes à l'ignorance, il en naît une sensibilité pernicieuse pour les divertissemens et pour les spectacles; c'est même ce qui excite une curiosité indiscrète et insatiable.

Les personnes instruites et occupées à des choses sérieuses n'ont d'ordinaire qu'une curiosité médiocre : ce qu'elles savent leur donne du mépris pour beaucoup de choses qu'elles ignorent; elles voient l'inutilité et le ridicule de la plupart des choses que les petits esprits qui ne savent rien et qui n'ont rien à faire sont empressés d'apprendre.

Au contraire, les filles mal instruites et inappliquées ont une imagination toujours errante. Faute d'aliment solide, leur curiosité se tourne toute en ardeur vers les objets vains et dangereux. Celles qui ont de l'esprit s'érigent souvent en précieuses, et lisent tous les livres qui peuvent nourrir leur vanité; elles se passionnent pour des romans, pour des comédies, pour des récits d'aventures chimériques où l'amour profane est mêlé. Elles se rendent l'esprit visionnaire, en s'accoutumant au langage magnifique des héros de romans; elles se gâtent même par là pour le monde; car tous ces beaux sentimens en l'air,

toutes ces passions généreuses, toutes ces aventures que l'auteur du roman a inventées pour le plaisir, n'ont aucun rapport avec les vrais motifs qui font agir dans le monde et qui décident des affaires, ni avec les mécomptes qu'on trouve dans tout ce qu'on entreprend.

Une pauvre fille, pleine du tendre et du merveilleux qui l'ont charmée dans ses lectures, est étonnée de ne trouver point dans le monde de vrais personnages qui ressemblent à ces héros : elle voudroit vivre comme ces princesses imaginaires qui sont dans les romans, toujours charmantes, toujours adorées, toujours au-dessus de tous les besoins. Quel dégoût pour elle de descendre de l'héroïsme jusqu'au plus bas détail du ménage !

Quelques unes poussent leur curiosité encore plus loin, et se mêlent de décider sur la religion, quoiqu'elles n'en soient point capables. Mais celles qui n'ont point assez d'ouverture d'esprit pour ces curiosités, en ont d'autres qui leur sont proportionnées : elles veulent ardemment savoir ce qui se dit, ce qui se fait; une chanson, une nouvelle, une intrigue; recevoir des lettres, lire celles que les autres reçoivent; elles veulent qu'on leur dise tout, et elles veulent aussi tout dire; elles sont vaines, et la vanité fait parler beaucoup; elles sont légères, et la légèreté empêche les réflexions qui feroient souvent garder le silence.

CHAPITRE III.

Quels sont les premiers fondemens de l'éducation.

Pour remédier à tous ces maux, c'est un grand avantage que de pouvoir commencer l'éducation des filles dès leur plus tendre enfance : ce premier âge, qu'on abandonne à des femmes indiscrètes et quelquefois déréglées, est pourtant celui où se font les impressions les plus profondes, et qui, par conséquent, a un grand rapport à tout le reste de la vie.

Avant que les enfans sachent entièrement parler, on peut les préparer à l'instruction. On trouvera peut-être que j'en dis trop : mais on n'a qu'à considérer ce que fait l'enfant qui ne parle pas encore; il apprend une langue qu'il parlera bientôt plus exactement que les savans ne sauroient parler les langues mortes qu'ils ont étudiées avec tant de travail dans l'âge le plus mûr. Mais qu'est-ce qu'apprendre une langue? Ce n'est pas seulement mettre dans sa mémoire un grand nombre de mots, c'est encore, dit saint Augustin, observer le sens de chacun de ces mots en particulier. L'enfant, dit-il, parmi ses cris et ses jeux, remarque de quel objet chaque parole est le signe : il le fait, tantôt en considérant les mouvemens

naturels des corps qui touchent ou qui montrent les objets dont on parle, tantôt étant frappé par la fréquente répétition du même mot pour signifier le même objet. Il est vrai que le tempérament du cerveau des enfans leur donne une admirable facilité pour l'impression de toutes ces images : mais quelle attention d'esprit ne faut-il pas pour les discerner, et pour les attacher chacune à son objet!

Considérez encore combien, dès cet âge, les enfans cherchent ceux qui les flattent, et fuient ceux qui les contraignent; combien ils savent crier ou se taire pour avoir ce qu'ils souhaitent; combien ils ont déjà d'artifice et de jalousie. J'ai vu, dit saint Augustin, un enfant jaloux : il ne savoit pas encore parler; et déjà, avec un visage pâle et des yeux irrités, il regardoit l'enfant qui tétoit avec lui.

On peut donc compter que les enfans connoissent dès-lors plus qu'on ne s'imagine d'ordinaire : ainsi vous pouvez leur donner par des paroles, qui seront aidées par des tons et des gestes, l'inclination d'être avec les personnes honnêtes et vertueuses qu'ils voient, plutôt qu'avec d'autres personnes déraisonnables qu'ils seroient en danger d'aimer : ainsi vous pouvez encore, par les différens airs de votre visage et par le ton de votre voix, leur représenter avec horreur les gens qu'ils ont vus en colère ou dans quelque

autre déréglement, et prendre les tons les plus doux avec le visage le plus serein pour leur représenter avec admiration ce qu'ils ont vu faire de sage et de modeste.

Je ne donne pas ces petites choses pour grandes : mais enfin ces dispositions éloignées sont des commencemens qu'il ne faut pas négliger ; et cette manière de prévenir de loin les enfans a des suites insensibles qui facilitent l'éducation.

Si on doute encore du pouvoir que ces premiers préjugés de l'enfance ont sur les hommes, on n'a qu'à voir combien le souvenir des choses qu'on a aimées dans l'enfance est encore vif et touchant dans un âge avancé. Si, au lieu de donner aux enfans de vaines craintes des fantômes et des esprits, qui ne font qu'affoiblir par de trop grands ébranlemens leur cerveau encore tendre ; si, au lieu de les laisser suivre toutes les imaginations de leurs nourrices pour les choses qu'ils doivent aimer ou fuir, on s'attachoit à leur donner toujours une idée agréable du bien, et une idée affreuse du mal ; cette prévention leur faciliteroit beaucoup dans la suite la pratique de toutes les vertus. Au contraire, on leur fait craindre un prêtre vêtu de noir, on ne leur parle de la mort que pour les effrayer, on leur raconte que les morts reviennent la nuit sous des figures hideuses : tout cela n'aboutit qu'à rendre une âme foible et timide, et qu'à la préoccuper contre les meilleures choses.

Ce qui est le plus utile dans les premières années de l'enfance, c'est de ménager la santé de l'enfant, de tâcher de lui faire un sang doux par le choix des alimens et par un régime de vie simple; c'est de régler ses repas, en sorte qu'il mange toujours à peu près aux mêmes heures; qu'il mange assez souvent à proportion de son besoin; qu'il ne mange point hors de son repas, parce que c'est surcharger l'estomac pendant que la digestion n'est pas finie; qu'il ne mange rien de haut goût qui l'excite à manger au-delà de son besoin, et qui le dégoûte des alimens plus convenables à sa santé; qu'enfin on ne lui serve pas trop de choses différentes; car la variété des viandes qui viennent l'une après l'autre soutient l'appétit après que le vrai besoin de manger est fini.

Ce qu'il y a encore de très important, c'est de laisser affermir les organes en ne pressant point l'instruction, d'éviter tout ce qui peut allumer les passions, d'accoutumer doucement l'enfant à être privé des choses pour lesquelles il a témoigné trop d'ardeur, afin qu'il n'espère jamais d'obtenir les choses qu'il désire.

Si peu que le naturel des enfans soit bon, on peut les rendre ainsi dociles, patiens, fermes, gais et tranquilles : au lieu que si on néglige ce premier âge, ils y deviennent ardens et inquiets pour toute leur vie; leur sang se brûle; les habi-

tudes se forment; le corps, encore tendre, et l'âme, qui n'a encore aucune pente vers aucun objet, se plient vers le mal; il se fait en eux une espèce de second péché originel, qui est la source de mille désordres quand ils sont plus grands.

Dès qu'ils sont dans un âge plus avancé où leur raison est toute développée, il faut que toutes les paroles qu'on leur dit servent à leur faire aimer la vérité et à leur inspirer le mépris de toute dissimulation. Ainsi on ne doit jamais se servir d'aucune feinte pour les apaiser ou pour leur persuader ce qu'on veut: par là on leur enseigne la finesse, qu'ils n'oublient jamais. Il faut les mener par la raison autant qu'on peut.

Mais examinons de plus près l'état des enfans, pour voir plus en détail ce qui leur convient. La substance de leur cerveau est molle, et elle se durcit tous les jours; pour leur esprit, il ne sait rien, tout lui est nouveau. Cette mollesse du cerveau fait que tout s'y imprime facilement, et la surprise de la nouveauté fait qu'ils admirent aisément et qu'ils sont fort curieux. Il est vrai aussi que cette humidité et cette mollesse du cerveau, jointes à une grande chaleur, lui donnent un mouvement facile et continuel; de là vient cette agitation des enfans, qui ne peuvent arrêter leur esprit à aucun objet, non plus que leur corps en aucun lieu.

D'un autre côté, les enfans ne sachant encore

rien penser ni faire d'eux-mêmes, ils remarquent tout, et ils parlent peu, si on ne les accoutume à parler beaucoup; et c'est de quoi il faut bien se garder. Souvent le plaisir qu'on veut tirer des jolis enfans les gâte; on les accoutume à hasarder tout ce qui leur vient dans l'esprit, et à parler des choses dont ils n'ont pas encore des connoissances distinctes : il leur en reste toute leur vie l'habitude de juger avec précipitation, et de dire des choses dont ils n'ont point d'idées claires; ce qui fait un très mauvais caractère d'esprit.

Ce plaisir qu'on veut tirer des enfans produit encore un effet pernicieux : ils aperçoivent qu'on les regarde avec complaisance, qu'on observe tout ce qu'ils font, qu'on les écoute avec plaisir; par là ils s'accoutument à croire que le monde sera toujours occupé d'eux.

Pendant cet âge où l'on est applaudi, et où l'on n'a point encore éprouvé la contradiction, on conçoit des espérances chimériques qui préparent des mécomptes infinis pour toute la vie. J'ai vu des enfans qui croyoient qu'on parloit d'eux toutes les fois qu'on parloit en secret, parce qu'ils avoient remarqué qu'on l'avoit fait souvent : ils s'imaginoient n'avoir rien en eux que d'extraordinaire et d'admirable. Il faut donc prendre soin des enfans sans leur laisser voir qu'on pense beaucoup à eux. Montrez-leur que c'est par amitié et par le besoin où ils sont d'être

redressés, que vous êtes attentif à leur conduite, et non par l'admiration de leur esprit. Contentez-vous de les former peu à peu selon les occasions qui viennent naturellement : quand même vous pourriez avancer beaucoup l'esprit d'un enfant sans le presser, vous devriez craindre de le faire; car le danger de la vanité et de la présomption est toujours plus grand que le fruit de ces éducations prématurées qui font tant de bruit.

Il faut se contenter de suivre et d'aider la nature. Les enfans savent peu, il ne faut pas les exciter à parler : mais comme ils ignorent beaucoup de choses, ils ont beaucoup de questions à faire; aussi en font-ils beaucoup. Il suffit de leur répondre précisément, et d'ajouter quelquefois certaines petites comparaisons pour rendre plus sensibles les éclaircissemens qu'on doit leur donner. S'ils jugent de quelque chose sans le bien savoir, il faut les embarrasser par quelque question nouvelle, pour leur faire sentir leur faute, sans les confondre rudement; en même temps il leur faut faire apercevoir, non par des louanges vagues, mais par quelque marque effective d'estime, qu'on les approuve bien plus quand ils doutent, et qu'ils demandent ce qu'ils ne savent pas, que quand ils décident le mieux. C'est le vrai moyen de mettre dans leur esprit, avec beaucoup de politesse, une modestie véritable, et un grand mépris pour les contestations qui

sont si ordinaires aux jeunes personnes peu éclairées.

Dès qu'il paroît que leur raison a fait quelque progrès, il faut se servir de cette expérience pour les prémunir contre la présomption. Vous voyez, direz-vous, que vous êtes plus raisonnable maintenant que vous ne l'étiez l'année passée; dans un an vous verrez encore des choses que vous n'êtes pas capable de voir aujourd'hui. Si l'année passée vous aviez voulu juger des choses que vous savez maintenant et que vous ignoriez alors, vous en auriez mal jugé. Vous auriez eu grand tort de prétendre savoir ce qui étoit au-delà de votre portée. Il en est de même aujourd'hui des choses qui vous restent à connoître, vous verrez un jour combien vos jugemens présens sont imparfaits. Cependant fiez-vous aux conseils des personnes qui jugent comme vous jugerez vous-même quand vous aurez leur âge et leur expérience.

La curiosité des enfans est un penchant de la nature qui va comme au-devant de l'instruction; ne manquez pas d'en profiter. Par exemple, à la campagne ils voient un moulin, et ils veulent savoir ce que c'est; il faut leur montrer comment se prépare l'aliment qui nourrit l'homme. Ils aperçoivent des moissonneurs, et il faut leur expliquer ce qu'ils font, comment on sème le blé, et comment il se multiplie dans la terre. A

la ville, ils voient des boutiques où s'exercent plusieurs arts et où l'on vend diverses marchandises. Il ne faut jamais être importuné de leurs demandes, ce sont des ouvertures que la nature vous offre pour faciliter l'instruction : témoignez y prendre plaisir; par là, vous leur enseignerez insensiblement comment se font toutes les choses qui servent à l'homme et sur lesquelles roule le commerce. Peu à peu, sans étude particulière, ils connoîtront la bonne manière de faire toutes ces choses qui sont de leur usage, et le juste prix de chacune, ce qui est le vrai fond de l'économie. Ces connoissances, qui ne doivent être méprisées de personne puisque tout le monde a besoin de ne se pas laisser tromper dans sa dépense, sont principalement nécessaires aux filles.

CHAPITRE IV.

Imitation à craindre.

L'IGNORANCE des enfans, dans le cerveau desquels rien n'est encore imprimé, et qui n'ont aucune habitude, les rend souples et enclins à imiter tout ce qu'ils voient. C'est pourquoi il est capital de ne leur offrir que de bons modèles. Il ne faut laisser approcher d'eux que des gens dont les exemples soient utiles à suivre : mais comme il n'est pas possible qu'ils ne voient,

malgré les précautions qu'on prend, beaucoup de choses irrégulières, il faut leur faire remarquer de bonne heure l'impertinence de certaines personnes vicieuses et déraisonnables, sur la réputation desquelles il n'y a rien à ménager; il faut leur montrer combien on est méprisé et digne de l'être, combien on est misérable, quand on s'abandonne à ses passions et qu'on ne cultive point sa raison. On peut ainsi, sans les accoutumer à la moquerie, leur former le goût et les rendre sensibles aux vraies bienséances; il ne faut pas même s'abstenir de les prévenir en général sur certains défauts, quoiqu'on puisse craindre de leur ouvrir par là les yeux sur les foiblesses des gens qu'ils doivent respecter : car, outre qu'on ne doit pas espérer et qu'il n'est point juste de les entretenir dans l'ignorance des véritables règles là-dessus, d'ailleurs le plus sûr moyen de les tenir dans leur devoir est de leur persuader qu'il faut supporter les défauts d'autrui, qu'on ne doit pas même en juger légèrement, qu'ils paroissent souvent plus grands qu'ils ne sont, qu'ils sont réparés par des qualités avantageuses, et que, rien n'étant parfait sur la terre, on doit admirer ce qui a le moins d'imperfection; enfin, quoiqu'il faille réserver de telles instructions pour l'extrémité, il faut pourtant leur donner les vrais principes, et les préserver d'imiter tout le mal qu'ils ont devant les yeux.

Il faut aussi les empêcher de contrefaire les gens ridicules; car ces manières moqueuses et comédiennes ont quelque chose de bas et de contraire aux sentimens honnêtes : il est à craindre que les enfans ne les prennent, parce que la chaleur de leur imagination et la souplesse de leur corps, jointes à leur enjouement, leur font aisément prendre toutes sortes de formes pour représenter ce qu'ils voient de ridicule.

Cette pente à imiter, qui est dans les enfans, produit des maux infinis quand on les livre à des gens sans vertu qui ne se contraignent guère devant eux. Mais Dieu a mis par cette pente, dans les enfans, de quoi se plier facilement à tout ce qu'on leur montre pour leur bien. Souvent, sans leur parler, on n'auroit qu'à leur faire voir en autrui ce qu'on voudroit qu'ils fissent.

CHAPITRE V.

Instructions indirectes : il ne faut pas presser les enfans.

Je crois même qu'il faudroit souvent se servir de ces instructions indirectes, qui ne sont point ennuyeuses comme les leçons et les remontrances, seulement pour réveiller leur attention sur les exemples qu'on leur donneroit.

Une personne pourroit demander quelquefois

devant eux à une autre, pourquoi faites-vous cela? et l'autre répondroit, je le fais par telle raison. Par exemple : pourquoi avez-vous avoué votre faute? C'est que j'en aurois fait encore une plus grande de la désavouer lâchement par un mensonge, et qu'il n'y a rien de plus beau que de dire franchement, j'ai tort. Après cela, la première personne peut louer celle qui s'est ainsi accusée elle-même : mais il faut que tout cela se fasse sans affectation, car les enfans sont bien plus pénétrans qu'on ne croit; et dès qu'ils ont aperçu quelque finesse dans ceux qui les gouvernent, ils perdent la simplicité et la confiance qui leur sont naturelles.

Nous avons remarqué que le cerveau des enfans est tout ensemble chaud et humide, ce qui leur cause un mouvement continuel. Cette mollesse de cerveau fait que toutes choses s'y impriment facilement, et que les images de tous les objets sensibles y sont très vives : ainsi il faut se hâter d'écrire dans leur tête pendant que les caractères s'y forment aisément. Mais il faut bien choisir les images qu'on y doit graver; car on ne doit verser dans un réservoir si petit et si précieux que des choses exquises; il faut se souvenir qu'on ne doit à cet âge verser dans les esprits que ce qu'on souhaite qui y demeure toute la vie. Les premières images gravées pendant que le cerveau est encore mou et que rien n'y est écrit, sont les

plus profondes. D'ailleurs elles se durcissent à mesure que l'âge dessèche le cerveau; ainsi elles deviennent ineffaçables : de là vient que, quand on est vieux, on se souvient distinctement des choses de la jeunesse, quoiqu'éloignées; au lieu qu'on se souvient moins de celles qu'on a vues dans un âge plus avancé, parce que les traces en ont été faites dans le cerveau lorsqu'il étoit déjà desséché et plein d'autres images.

Quand on entend faire ces raisonnemens, on a peine à les croire. Il est pourtant vrai qu'on raisonne de même sans s'en apercevoir. Ne dit-on pas tous les jours, J'ai pris mon pli, Je suis trop vieux pour changer, J'ai été nourri de cette façon? D'ailleurs ne sent-on pas un plaisir singulier à rappeler les images de la jeunesse? les plus fortes inclinations ne sont-elles pas celles qu'on a prises à cet âge? Tout cela ne prouve-t-il pas que les premières habitudes sont les plus fortes? Si l'enfance est propre à graver des images dans le cerveau, il faut avouer qu'elle l'est moins au raisonnement. Cette humidité du cerveau qui rend les impressions faciles, étant jointe à une grande chaleur, fait une agitation qui empêche toute application suivie.

Le cerveau des enfans est comme une bougie allumée dans un lieu exposé au vent : sa lumière vacille toujours. L'enfant vous fait une question, et avant que vous répondiez, ses yeux s'enlèvent

vers le plancher, il compte toutes les figures qui y sont peintes, ou tous les morceaux de vitres qui sont aux fenêtres : si vous voulez le ramener à son premier objet, vous le gênez comme si vous le teniez en prison. Ainsi il faut ménager avec grand soin les organes en attendant qu'ils s'affermissent : répondez-lui promptement à sa question, et laissez-lui en faire d'autres à son gré. Entretenez seulement sa curiosité, et faites dans sa mémoire un amas de bons matériaux : viendra le temps qu'ils s'assembleront d'eux-mêmes, et que, le cerveau ayant plus de consistance, l'enfant raisonnera de suite. Cependant bornez-vous à le redresser quand il ne raisonnera pas juste, et à lui faire sentir sans empressement, selon les ouvertures qu'il vous donnera, ce que c'est que tirer droit une conséquence.

Laissez donc jouer un enfant, et mêlez l'instruction avec le jeu ; que la sagesse ne se montre à lui que par intervalle et avec un visage riant ; gardez-vous de le fatiguer par une exactitude indiscrète.

Si l'enfant se fait une idée triste et sombre de la vertu, si la liberté et le déréglement se présentent à lui sous une figure agréable, tout est perdu, vous travaillez en vain. Ne le laissez jamais flatter par des esprits ou par des gens sans règle : on s'accoutume à aimer les mœurs et les sentimens des gens qu'on aime ; le plaisir qu'on

trouve d'abord avec les malhonnêtes gens fait peu à peu estimer ce qu'ils ont même de méprisable.

Pour rendre les gens de bien agréables aux enfans, faites-leur remarquer ce qu'ils ont d'aimable et de commode, leur sincérité, leur modestie, leur désintéressement, leur fidélité, leur discrétion, mais surtout leur piété, qui est la source de tout le reste.

Si quelqu'un d'entre eux a quelque chose de choquant, dites : La piété ne donne point ces défauts-là, quand elle est parfaite, elle les ôte, ou du moins elle les adoucit. Après tout, il ne faut point s'opiniâtrer à faire goûter aux enfans certaines personnes pieuses dont l'extérieur est dégoûtant.

Quoique vous veilliez sur vous-même pour n'y laisser rien voir que de bon, n'attendez pas que l'enfant ne trouve jamais aucun défaut en vous; souvent il apercevra jusqu'à vos fautes les plus légères.

Saint Augustin nous apprend qu'il avoit remarqué dès son enfance la vanité de ses maîtres sur les études. Ce que vous avez de meilleur et de plus pressé à faire, c'est de connoître vous-même vos défauts aussi bien que l'enfant les connoîtra, et de vous en faire avertir par des amis sincères. D'ordinaire ceux qui gouvernent les enfans ne leur pardonnent rien, et se pardonnent tout à

eux-mêmes : cela excite dans les enfans un esprit de critique et de malignité ; de façon que, quand ils ont vu faire quelque faute à la personne qui les gouverne, ils en sont ravis, et ne cherchent qu'à la mépriser.

Évitez cet inconvénient : ne craignez point de parler des défauts qui sont visibles en vous, et des fautes qui vous auront échappé devant l'enfant. Si vous le voyez capable d'entendre raison là-dessus, dites-lui que vous voulez lui donner l'exemple de se corriger de ses défauts, en vous corrigeant des vôtres ; par là, vous tirerez de vos imperfections mêmes de quoi instruire et édifier l'enfant, de quoi l'encourager pour sa correction ; vous éviterez même le mépris et le dégoût que vos défauts pourroient lui donner pour votre personne.

En même temps il faut chercher tous les moyens de rendre agréables à l'enfant les choses que vous exigez de lui. En avez-vous quelqu'une de fâcheuse à proposer, faites-lui entendre que la peine sera bientôt suivie du plaisir : montrez-lui l'utilité des choses que vous lui enseignez ; faites-lui en voir l'usage par rapport au commerce du monde et aux devoirs des conditions. Sans cela, l'étude lui paroît un travail abstrait, stérile et épineux : A quoi sert, disent-ils en eux-mêmes, d'apprendre toutes ces choses dont on ne parle point dans les conversations, et qui n'ont aucun

rapport à tout ce qu'on est obligé de faire? Il faut donc leur rendre raison de tout ce qu'on leur enseigne : C'est, leur direz-vous, pour vous mettre en état de bien faire ce que vous ferez un jour; c'est pour vous former le jugement, c'est pour vous accoutumer à bien raisonner sur toutes les affaires de la vie. Il faut toujours leur montrer un but solide et agréable qui les soutienne dans le travail; et ne prétendez jamais les assujettir par une autorité sèche et absolue.

A mesure que leur raison augmente, il faut aussi de plus en plus raisonner avec eux sur les besoins de leur éducation, non pour suivre toutes leurs pensées, mais pour en profiter lorsqu'ils feront connoître leur état véritable, pour éprouver leur discernement, et pour leur faire goûter les choses qu'on veut qu'ils fassent.

Ne prenez jamais sans une extrême nécessité un air austère et impérieux, qui fait trembler les enfans. Souvent c'est affectation et pédanterie dans ceux qui gouvernent : car, pour les enfans, ils ne sont d'ordinaire que trop timides et honteux. Vous leur fermeriez le cœur, et leur ôteriez la conscience, sans laquelle il n'y a nul fruit à espérer de l'éducation. Faites-vous aimer d'eux; qu'ils soient libres avec vous, et qu'ils ne craignent point de vous laisser voir leurs défauts. Pour y réussir, soyez indulgent à ceux qui ne se déguisent point devant vous. Ne paroissez ni

étonné ni irrité de leurs mauvaises inclinations; au contraire, compatissez à leurs foiblesses. Quelquefois il en arrivera cet inconvénient, qu'ils seront moins retenus par la crainte; mais, à tout prendre, la confiance et la sincérité leur sont plus utiles que l'autorité rigoureuse.

D'ailleurs, l'autorité ne laissera pas de trouver sa place, si la confiance et la persuasion ne sont pas assez fortes : mais il faut toujours commencer par une conduite ouverte, gaie, et familière sans bassesse, qui vous donne moyen de voir agir les enfans dans leur état naturel, et de les connoître à fond. Enfin, quand même vous les réduiriez par l'autorité à observer toutes vos règles, vous n'iriez pas à votre but; tout se tourneroit en formalités gênantes, et peut-être en hypocrisie; vous les dégoûteriez du bien, dont vous devez chercher uniquement de leur inspirer l'amour.

Si le sage a toujours recommandé aux parens de tenir la verge assidument levée sur les enfans, s'il a dit qu'un père qui se joue avec son fils pleurera dans la suite, ce n'est pas qu'il ait blâmé une éducation douce et patiente : il condamne seulement ces parens foibles et inconsidérés qui flattent les passions de leurs enfans, et qui ne cherchent qu'à s'en divertir pendant leur enfance, jusqu'à leur souffrir toutes sortes d'excès.

Ce qu'il en faut conclure est que les parens doivent toujours conserver de l'autorité pour la

correction, car il y a des naturels qu'il faut dompter par la crainte; mais, encore une fois, il ne faut le faire que quand on ne sauroit faire autrement.

Un enfant qui n'agit encore que par imagination, et qui confond dans sa tête les choses qui se présentent à lui liées ensemble, hait l'étude et la vertu, parce qu'il est prévenu d'aversion pour la personne qui lui en parle.

Voilà d'où vient cette idée si sombre et si affreuse de la piété, qu'il retient toute sa vie; c'est souvent tout ce qui lui reste d'une éducation sévère. Souvent il faut tolérer des choses qui auroient besoin d'être corrigées, et attendre le moment où l'esprit de l'enfant sera disposé à profiter de la correction. Ne le reprenez jamais, ni dans son premier mouvement ni dans le vôtre. Si vous le faites dans le vôtre, il s'aperçoit que vous agissez par humeur et par promptitude, et non par raison et par amitié : vous perdrez sans ressource votre autorité. Si vous le reprenez dans son premier mouvement, il n'a pas l'esprit assez libre pour avouer sa faute, pour vaincre sa passion, et pour sentir l'importance de vos avis: c'est même exposer l'enfant à perdre le respect qu'il vous doit. Montrez-lui toujours que vous vous possédez : rien ne le lui fera mieux voir que votre patience. Observez tous les momens pendant plusieurs jours, s'il le faut, pour bien placer

une correction. Ne dites point à l'enfant son défaut, sans ajouter quelque moyen de le surmonter qui l'encourage à le faire, car il faut éviter le chagrin et le découragement que la correction inspire quand elle est sèche. Si on trouve un enfant un peu raisonnable, je crois qu'il faut l'engager insensiblement à demander qu'on lui dise ses défauts, c'est le moyen de les lui dire sans l'affliger : ne lui en dites même jamais plusieurs à la fois.

Il faut considérer que les enfans ont la tête foible, que leur âge ne les rend encore sensibles qu'au plaisir, et qu'on leur demande souvent une exactitude et un sérieux dont ceux qui l'exigent seroient incapables. On fait même une dangereuse impression d'ennui et de tristesse sur leur tempérament, en leur parlant toujours de mots et de choses qu'ils n'entendent point : nulle liberté, nul enjouement; toujours leçon, silence, posture gênée, correction et menaces.

Les anciens l'entendoient bien mieux : c'est par le plaisir des vers et de la musique que les principales sciences, les maximes des vertus et la politesse des mœurs s'introduisirent chez les Hébreux, chez les Égyptiens et chez les Grecs. Les gens sans lecture ont peine à le croire, tant cela est éloigné de nos coutumes. Cependant, si peu qu'on connoisse l'histoire, il n'y a pas moyen de douter que ce n'ait été la pratique vulgaire de

plusieurs siècles. Du moins retranchons-nous, dans le nôtre, à joindre l'agréable à l'utile autant que nous le pouvons.

Mais quoiqu'on ne puisse guère espérer de se passer toujours d'employer la crainte pour le commun des enfans, dont le naturel est dur et indocile, il ne faut pourtant y avoir recours qu'après avoir éprouvé patiemment tous les autres remèdes. Il faut même toujours faire entendre distinctement aux enfans à quoi se réduit tout ce qu'on leur demande, et moyennant quoi on sera content d'eux; car il faut que la joie et la confiance soient leur disposition ordinaire : autrement on obscurcit leur esprit, on abat leur courage; s'ils sont vifs, on les irrite; s'ils sont mous, on les rend stupides. La crainte est comme les remèdes violens qu'on emploie dans les maladies extrêmes : ils purgent; mais ils altèrent le tempérament, et usent les organes. Une âme menée par la crainte en est toujours plus foible.

Au reste, quoiqu'il ne faille pas toujours menacer sans châtier, de peur de rendre les menaces méprisables, il faut pourtant châtier encore moins qu'on ne menace. Pour les châtimens, la peine doit être aussi légère qu'il est possible, mais accompagnée de toutes les circonstances qui peuvent piquer l'enfant de honte et de remords : par exemple, montrez-lui tout ce que vous avez fait pour éviter cette extrémité; paroissez-lui en être

affligé; parlez devant lui, avec d'autres personnes, du malheur de ceux qui manquent de raison et d'honneur jusqu'à se faire châtier; retranchez les marques d'amitié ordinaires, jusqu'à ce que vous voyiez qu'il ait besoin de consolation; rendez ce châtiment public ou secret, selon que vous jugerez qu'il sera plus utile à l'enfant, ou de lui causer une grande honte, ou de lui montrer qu'on la lui épargne; réservez cette honte publique pour servir de dernier remède; servez-vous quelquefois d'une personne raisonnable qui console l'enfant, qui lui dise ce que vous ne devez pas alors lui dire vous-même, qui le guérisse de la mauvaise honte, qui le dispose à revenir à vous, et à qui l'enfant, dans son émotion, puisse ouvrir son cœur plus librement qu'il n'oseroit le faire devant vous. Mais surtout qu'il ne paroisse jamais que vous demandiez de l'enfant que les soumissions nécessaires; tâchez de faire en sorte qu'il s'y condamne lui-même, qu'il les exécute de bonne grâce, et qu'il ne vous reste qu'à adoucir la peine qu'il aura acceptée. Chacun doit employer les règles générales selon les besoins particuliers: les hommes, et surtout les enfans, ne se ressemblent pas toujours à eux-mêmes; ce qui est bon aujourd'hui est dangereux demain; une conduite toujours uniforme ne peut être utile.

Le moins qu'on peut faire de leçons en forme, c'est le meilleur. On peut insinuer une infinité

d'instructions plus utiles que les leçons mêmes, dans des conversations gaies. J'ai vu divers enfans qui ont appris à lire en se jouant : on n'a qu'à leur raconter des choses divertissantes qu'on tire d'un livre en leur présence, et leur faire connoître insensiblement les lettres; après cela, ils souhaitent d'eux-mêmes de pouvoir aller à la source de ce qui leur a donné du plaisir.

Les deux choses qui gâtent tout, c'est qu'on leur fait apprendre à lire d'abord en latin, ce qui leur ôte tout le plaisir de la lecture, et qu'on veut les accoutumer à lire avec une emphase forcée et ridicule. Il faut leur donner un livre bien relié, doré même sur la tranche, avec de belles images et des caractères bien formés. Tout ce qui réjouit l'imagination facilite l'étude : il faut tâcher de choisir un livre plein d'histoires courtes et merveilleuses. Cela fait, ne soyez pas en peine que l'enfant n'apprenne à lire : ne le fatiguez pas même pour le faire lire exactement, laissez-le prononcer naturellement comme il parle; les autres tons sont toujours mauvais, et sentent la déclamation du collége : quand sa langue sera dénouée, sa poitrine plus forte, et l'habitude de lire plus grande, il lira sans peine, avec plus de grâce et plus distinctement.

La manière d'enseigner à écrire doit être à peu près de même. Quand les enfans savent déjà un peu lire, on peut leur faire un divertissement de

former les lettres; et s'ils sont plusieurs ensemble, il faut y mettre de l'émulation. Les enfans se portent d'eux-mêmes à faire des figures sur le papier : si peu qu'on aide cette inclination sans la gêner trop, ils formeront les lettres en se jouant, et s'accoutumeront peu à peu à écrire. On peut même les y exciter en leur promettant quelque récompense qui soit de leur goût, et qui n'ait point de conséquence dangereuse.

Écrivez-moi un billet, dira-t-on; mandez telle chose à votre frère ou à votre cousin : tout cela fait plaisir à l'enfant, pourvu qu'aucune image triste de leçon réglée ne le trouble. Une libre curiosité, dit saint Augustin sur sa propre expérience, excite bien plus l'esprit des enfans, qu'une règle et une nécessité imposée par la crainte.

Remarquez un grand défaut des éducations ordinaires : on met tout le plaisir d'un côté, et tout l'ennui de l'autre; tout l'ennui dans l'étude, tout le plaisir dans les divertissemens. Que peut faire un enfant? sinon supporter impatiemment cette règle, et courir ardemment après les jeux.

Tâchons donc de changer cet ordre : rendons l'étude agréable; cachons-la sous l'apparence de la liberté et du plaisir; souffrons que les enfans interrompent quelquefois l'étude par de petites saillies de divertissement; ils ont besoin de ces distractions pour délasser leur esprit.

Laissons leur vue se promener un peu; per-

mettons-leur même de temps en temps quelque digression ou quelque jeu, afin que leur esprit se mette au large; puis ramenons-les doucement au but. Une régularité trop exacte pour exiger d'eux des études sans interruption leur nuit beaucoup : souvent ceux qui les gouvernent affectent cette régularité, parce qu'elle leur est plus commode qu'une sujétion continuelle à profiter de tous les momens. En même temps, ôtons aux divertissemens des enfans tout ce qui peut les passionner trop : mais tout ce qui peut délasser l'esprit, lui offrir une variété agréable, satisfaire sa curiosité pour les choses utiles, exercer le corps aux arts convenables, tout cela doit être employé dans les divertissemens des enfans. Ceux qu'ils aiment le mieux sont ceux où le corps est en mouvement; ils sont contens, pourvu qu'ils changent souvent de place; un volant ou une boule suffit. Ainsi il ne faut pas être en peine de leurs plaisirs, ils en inventent assez eux-mêmes; il suffit de les laisser faire, de les observer avec un visage gai, et de les modérer dès qu'ils s'échauffent trop. Il est bon seulement de leur faire sentir, autant qu'il est possible, les plaisirs que l'esprit peut donner, comme la conversation, les nouvelles, les histoires, et plusieurs jeux d'industrie qui renferment quelque instruction. Tout cela aura son usage en son temps : mais il ne faut pas forcer le goût des enfans là-dessus, on ne

doit que leur offrir des ouvertures; un jour leur corps sera moins disposé à se remuer, et leur esprit agira davantage.

Le soin qu'on prendra cependant à assaisonner de plaisirs les occupations sérieuses servira beaucoup à ralentir l'ardeur de la jeunesse pour les divertissemens dangereux. C'est la sujétion et l'ennui qui donnent tant d'impatience de se divertir. Si une fille s'ennuyoit moins à être auprès de sa mère, elle n'auroit pas tant d'envie de lui échapper pour aller chercher des compagnies moins bonnes.

Dans le choix des divertissemens, il faut éviter toutes les sociétés suspectes. Point de garçons avec les filles, ni même des filles dont l'esprit ne soit réglé et sûr. Les jeux qui dissipent et qui passionnent trop, ou qui accoutument à une agitation de corps immodeste pour une fille, les fréquentes sorties de la maison, et les conversations qui peuvent donner l'envie d'en sortir souvent, doivent être évités. Quand on ne s'est encore gâté par aucun grand divertissement, et qu'on n'a fait naître en soi aucune passion ardente, on trouve aisément la joie; la santé et l'innocence en sont les vraies sources : mais les gens qui ont eu le malheur de s'accoutumer aux plaisirs violens, perdent le goût des plaisirs modérés, et s'ennuient toujours dans une recherche inquiète de la joie.

On se gâte le goût pour les divertissemens comme pour les viandes : on s'accoutume tellement aux choses de haut goût, que les. viandes communes et simplement assaisonnées deviennent fades et insipides. Craignons donc ces grands ébranlemens de l'âme qui préparent l'ennui et le dégoût ; surtout ils sont plus à craindre pour les enfans, qui résistent moins à ce qu'ils sentent, et qui veulent être toujours émus : tenons-les dans le goût des choses simples ; qu'il ne faille point de grands apprêts de viandes pour les nourrir, ni de grands divertissemens pour les réjouir. La sobriété donne toujours assez d'appétit, sans avoir besoin de le réveiller par des ragoûts qui portent à l'intempérance. La tempérance, disoit un ancien, est la meilleure ouvrière de la volupté : avec cette tempérance, qui fait la santé du corps et de l'âme, on est toujours dans une joie douce et modérée : on n'a besoin ni de machines, ni de spectacles, ni de dépenses pour se réjouir; un petit jeu qu'on invente, une lecture, un travail qu'on entreprend, une promenade, une conversation innocente qui délasse après le travail, font sentir une joie plus pure que la musique la plus charmante.

Les plaisirs simples sont moins vifs et moins sensibles, il est vrai : les autres enlèvent l'âme en remuant les ressorts des passions. Mais les plaisirs simples sont d'un meilleur usage; ils donnent

une joie égale et durable sans aucune suite maligne. Ils sont toujours bienfaisans, au lieu que les autres plaisirs sont comme les vins frelatés, qui plaisent d'abord plus que les naturels, mais qui altèrent et qui nuisent à la santé. Le tempérament de l'âme se gâte, aussi-bien que le goût, par la recherche de ces plaisirs vifs et piquans. Tout ce qu'on peut faire pour les enfans qu'on gouverne, c'est de les accoutumer à cette vie simple, d'en fortifier en eux l'habitude le plus long-temps qu'on peut, de les prévenir de la crainte des inconvéniens attachés aux autres plaisirs, et de ne les point abandonner à eux-mêmes, comme on fait d'ordinaire, dans l'âge où les passions commencent à se faire sentir, et où par conséquent ils ont plus besoin d'être retenus.

Il faut avouer que de toutes les peines de l'éducation, aucune n'est comparable à celle d'élever des enfans qui manquent de sensibilité. Les naturels vifs et sensibles sont capables de terribles égaremens; les passions et la présomption les entraînent : mais aussi ils ont de grandes ressources, et reviennent souvent de loin : l'instruction est en eux un germe caché qui pousse et qui fructifie quelquefois quand l'expérience vient au secours de la raison, et que les passions s'attiédissent : au moins on sait par où on peut les rendre attentifs, et réveiller leur curiosité; on a en eux de quoi les intéresser à ce qu'on

leur enseigne, et les piquer d'honneur, au lieu qu'on n'a aucune prise sur les naturels indolens. Toutes les pensées de ceux-ci sont des distractions; ils ne sont jamais où ils doivent être; on ne peut même les toucher jusqu'au vif par les corrections; ils écoutent tout et ne sentent rien. Cette indolence rend l'enfant négligent, et dégoûté de tout ce qu'il fait. C'est alors que la meilleure éducation court risque d'échouer, si on ne se hâte d'aller au-devant du mal dès la première enfance. Beaucoup de gens qui n'approfondissent guère, concluent de ce mauvais succès, que c'est la nature qui fait tout pour former des hommes de mérite, et que l'éducation n'y peut rien : au lieu qu'il faudroit seulement conclure qu'il y a des naturels semblables aux terres ingrates, sur qui la culture fait peu. C'est encore bien pis, quand ces éducations si difficiles sont traversées ou négligées, ou mal réglées dans leur commencement.

Il faut encore observer qu'il y a des naturels d'enfans auxquels on se trompe beaucoup. Ils paroissent d'abord jolis, parce que les premières grâces de l'enfance ont un lustre qui couvre tout : on y voit je ne sais quoi de tendre et d'aimable, qui empêche d'examiner de près le détail des traits du visage. Tout ce qu'on trouve d'esprit en eux surprend, parce qu'on n'en attend point de cet âge ; toutes les fautes de juge-

ment leur sont permises, et ont la grâce de l'ingénuité; on prend une certaine vivacité du corps, qui ne manque jamais de paroître dans les enfans, pour celle de l'esprit. De là vient que l'enfance semble promettre tant, et qu'elle donne si peu : tel a été célèbre par son esprit à l'âge de cinq ans, et qui est tombé dans l'obscurité et dans le mépris à mesure qu'on l'a vu croître. De toutes les qualités qu'on voit dans les enfans, il n'y en a qu'une sur laquelle on puisse compter, c'est le bon raisonnement; il croît toujours avec eux, pourvu qu'il soit bien cultivé : les grâces de l'enfance s'effacent; la vivacité s'éteint; la tendresse de cœur se perd même souvent, parce que les passions et le commerce des hommes politiques endurcissent insensiblement les jeunes gens qui entrent dans le monde. Tâchez donc de découvrir, au travers de l'enfance, si le naturel que vous avez à gouverner manque de curiosité, et s'il est peu sensible à une honnête émulation. En ce cas, il est difficile que toutes les personnes chargées de son éducation ne se rebutent bientôt dans un travail si ingrat et si épineux. Il faut donc remuer promptement tous les ressorts de l'âme de l'enfant pour le tirer de son assoupissement. Si vous prévoyez cet inconvénient, ne pressez pas d'abord les instructions suivies : gardez-vous bien de charger sa mémoire, car c'est ce qui étonne et qui appesan-

tit le cerveau; ne le fatiguez point par des regles gênantes, égayez-le; puisqu'il tombe dans l'extrémité contraire à la présomption, ne craignez point de lui montrer avec discrétion de quoi il est capable; contentez-vous de peu; faites-lui remarquer ses moindres succès; représentez-lui combien mal à propos il a craint de ne pouvoir réussir dans des choses qu'il fait bien; mettez en œuvre l'émulation. La jalousie est plus violente dans les enfans, qu'on ne sauroit se l'imaginer : on en voit quelquefois qui sèchent et qui dépérissent d'une langueur secrète, parce que d'autres sont plus aimés et plus caressés qu'eux. C'est une cruauté trop ordinaire aux mères, que de leur faire souffrir ce tourment; mais il faut savoir employer ce remède dans les besoins pressans contre l'indolence : mettez, devant l'enfant que vous élevez, d'autres enfans qui ne fassent guère mieux que lui; des exemples disproportionnés à sa foiblesse achèveroient de le décourager.

Donnez-lui de temps en temps de petites victoires sur ceux dont il est jaloux; engagez-le, si vous le pouvez, à rire librement avec vous de sa timidité; faites-lui voir des gens timides comme lui, qni surmontent enfin leur tempérament; apprenez-lui par des instructions indireotes, à l'occasion d'autrui, que la timidité et la paresse étouffent l'esprit; que les gens mous et inappli-

qués, quelque génie qu'ils aient, se rendent imbéciles, et se dégradent eux-mêmes : mais gardez-vous bien de lui donner ces instructions d'un ton austère et impatient, car rien ne renfonce tant au-dedans de lui-même un enfant mou et timide, que la rudesse; au contraire, redoublez vos soins pour assaisonner de facilité et de plaisirs proportionnés à son naturel, le travail que vous ne pouvez lui épargner; peut-être faudra-t-il même de temps en temps le piquer par le mépris et par les reproches. Vous ne devez pas le faire vous-même; il faut qu'une personne inférieure, comme un autre enfant, le fasse sans que vous paroissiez le savoir.

Saint Augustin raconte qu'un reproche fait à sainte Monique sa mère, dans son enfance, par une servante, la toucha jusqu'à la corriger d'une mauvaise habitude de boire du vin pur, dont la véhémence et la sévérité de sa gouvernante n'avoient pu la préserver. Enfin, il faut tâcher de donner du goût à l'esprit de ces sortes d'enfans comme on tâche d'en donner au corps de certains malades. On leur laisse chercher ce qui peut guérir leur dégoût; on leur souffre quelques fantaisies aux dépens même des règles, pourvu qu'elles n'aillent pas à des excès dangereux. Il est bien plus difficile de donner du goût à ceux qui n'en ont pas, que de former le goût de ceux qui ne l'ont pas encore tel qu'il doit être.

Il y a une autre espèce de sensibilité encore plus difficile et plus importante à donner, c'est celle de l'amitié. Dès qu'un enfant en est capable, il n'est plus question que de tourner son cœur vers des personnes qui lui soient utiles. L'amitié le menera presque à toutes les choses qu'on voudra de lui; on a un lien assuré pour l'attirer au bien, pourvu qu'on sache s'en servir : il ne reste plus à craindre que l'excès ou le mauvais choix dans ses affections. Mais il y a d'autres enfans qui naissent politiques, cachés, indifférens, pour rapporter secrètement tout à eux-mêmes : ils trompent leurs parens, que la tendresse rend crédules; ils font semblant de les aimer; ils étudient leurs inclinations pour s'y conformer; ils paroissent plus dociles que les autres enfans du même âge, qui agissent sans déguisement selon leur humeur; leur souplesse, qui cache une volonté âpre, paroît une véritable douceur; et leur naturel dissimulé ne se déploie tout entier, que quand il n'est plus temps de le redresser

S'il y a quelque naturel d'enfant sur lequel l'éducation ne puisse rien, on peut dire que c'est celui-là; et cependant il faut avouer que le nombre en est plus grand qu'on ne s'imagine. Les parens ne peuvent se résoudre à croire que leurs enfans aient le cœur mal fait : quand ils ne veulent pas le voir d'eux-mêmes, personne n'ose entreprendre de les en convaincre, et le mal aug-

mente toujours. Le principal remède seroit de mettre les enfans, dès le premier âge, dans une grande liberté de découvrir leurs inclinations. Il faut toujours les connoître à fond avant que de les corriger. Ils sont naturellement simples et ouverts; mais, si peu qu'on les gêne ou qu'on leur donne quelque exemple de déguisement, ils ne reviennent plus à cette première simplicité. Il est vrai que Dieu seul donne la tendresse et la bonté du cœur : on peut seulement tâcher de l'exciter par des exemples généreux, par des maximes d'honneur et de désintéressement, par le mépris des gens qui s'aiment trop eux-mêmes. Il faut essayer de faire goûter de bonne heure aux enfans, avant qu'ils aient perdu cette première simplicité des mouvemens les plus naturels, le plaisir d'une amitié cordiale et réciproque. Rien n'y servira tant que de mettre d'abord auprès d'eux des gens qui ne leur montrent jamais rien de dur, de faux, de bas et d'intéressé. Il vaudroit mieux souffrir auprès d'eux des gens qui auroient d'autres défauts, et qui fussent exempts de ceux-là. Il faut encore louer les enfans de tout ce que l'amitié leur fait faire, pourvu qu'elle ne soit point trop déplacée ou trop ardente. Il faut encore que les parens leur paroissent pleins d'une amitié sincère pour eux; car les enfans apprennent souvent de leurs parens mêmes à n'aimer rien. Enfin je voudrois retrancher devant eux à

l'égard des amis tous les complimens superflus, toutes les démonstrations feintes d'amitié, et toutes les fausses caresses, par lesquelles on leur enseigne à payer de vaines apparences les personnes qu'ils doivent aimer.

Il y a un défaut opposé à celui que nous venons de représenter, qui est bien plus ordinaire dans les filles; c'est celui de se passionner sur les choses même les plus indifférentes. Elles ne sauroient voir deux personnes qui sont mal ensemble, sans prendre parti dans leur cœur pour l'une contre l'autre : elles sont toutes pleines d'affections ou d'aversions sans fondement; elles n'aperçoivent aucun défaut dans ce qu'elles estiment, ni aucune bonne qualité dans ce qu'elles méprisent. Il ne faut pas d'abord s'y opposer; car la contradiction fortifieroit ces fantaisies; mais il faut peu à peu faire remarquer à une jeune personne qu'on connoît mieux qu'elle tout ce qu'il y a de bon dans ce qu'elle aime, et tout ce qu'il y a de mauvais dans ce qui la choque. Prenez soin en même temps de lui faire sentir dans les occasions l'incommodité des défauts qui se trouvent dans ce qui la charme, et la commodité des qualités avantageuses qui se rencontrent dans ce qui lui déplaît. Ne la pressez pas, vous verrez qu'elle reviendra d'elle-même. Après cela, faites-lui remarquer ses entêtemens passés avec leurs circonstances les plus déraisonnables : dites-lui douce-

ment qu'elle verra de même ceux dont elle n'est pas encore guérie, quand ils seront finis. Racontez-lui les erreurs semblables où vous avez été à son âge; surtout montrez-lui le plus sensiblement que vous pourrez le grand mélange de bien et de mal qu'on trouve dans tout ce qu'on peut aimer et haïr, pour ralentir l'ardeur de ses amitiés et de ses aversions.

Ne promettez jamais aux enfans, pour récompenses, des ajustemens ou des friandises; c'est faire deux maux: le premier, de leur inspirer l'estime de ce qu'ils doivent mépriser; et le second, de vous ôter le moyen d'établir d'autres récompenses qui faciliteroient votre travail. Gardez-vous bien de les menacer de les faire étudier, ou de les assujettir à quelque règle. Il faut faire le moins de règles qu'on peut; et lorsqu'on ne peut éviter d'en faire quelqu'une, il faut la faire passer doucement, sans lui donner ce nom, et montrant toujours quelque raison de commodité pour faire une chose dans un temps et dans un lieu plutôt que dans un autre. On courroit risque de décourager les enfans, si on ne les louoit jamais lorsqu'ils font bien. Quoique les louanges soient à craindre, à cause de la vanité, il faut tâcher de s'en servir pour animer les enfans sans les enivrer.

Nous voyons que saint Paul les emploie souvent pour encourager les foibles, et pour faire

passer plus doucement la correction. Les Pères en ont fait le même usage. Il est vrai que, pour les rendre utiles, il faut les assaisonner de manière qu'on en ôte l'exagération, la flatterie, et qu'en même temps on rapporte tout le bien à Dieu comme à sa source. On peut aussi récompenser les enfans par des jeux innocens et mêlés de quelque industrie, par des promenades où la conversation ne soit pas sans fruit, par de petits présens qui seront des espèces de prix, comme des tableaux, ou des estampes, ou des médailles, ou des cartes de géographie, ou des livres dorés.

CHAPITRE VI.

De l'usage des histoires pour les enfans.

Les enfans aiment avec passion les contes ridicules; on les voit tous les jours transportés de joie, ou versant des larmes, au récit des aventures qu'on leur raconte. Ne manquez pas de profiter de ce penchant; quand vous les voyez disposés à vous entendre, racontez-leur quelque fable courte et jolie : mais choisissez quelques fables d'animaux qui soient ingénieuses et innocentes; donnez-les pour ce qu'elles sont; montrez-en le but sérieux. Pour les fables païennes, une fille sera heureuse de les ignorer toute sa vie, à cause qu'elles sont impures et pleines d'ab-

surdités impies. Si vous ne pouvez les faire ignorer à l'enfant, inspirez-en l'horreur. Quand vous aurez raconté une fable, attendez que l'enfant vous demande d'en dire d'autres; ainsi laissez-le toujours dans une espèce de faim d'en apprendre davantage. Ensuite, la curiosité étant excitée, racontez certaines histoires choisies, mais en peu de mots; liez-les ensemble, et remettez d'un jour à l'autre à dire la suite, pour tenir les enfans en suspens et leur donner de l'impatience de voir la fin. Animez vos récits de tons vifs et familiers, faites parler tous vos personnages : les enfans, qui ont l'imagination vive, croiront les voir et les entendre. Par exemple, racontez l'histoire de Joseph; faites parler ses frères comme des brutaux, Jacob comme un père tendre et affligé; que Joseph parle lui-même; qu'il prenne plaisir, étant maître en Égypte, à se cacher à ses frères, à leur faire peur, et puis à se découvrir. Cette représentation naïve, jointe au merveilleux de cette histoire, charmera un enfant, pourvu qu'on ne le charge pas trop de semblables récits, qu'on les lui laisse désirer, qu'on les lui promette même pour récompense quand il sera sage, qu'on ne leur donne point l'air d'étude, qu'on n'oblige point l'enfant de les répéter : ces répétitions, à moins qu'ils ne s'y portent d'eux-mêmes, gênent les enfans, et leur ôtent tout l'agrément de ces sortes d'histoires.

Il faut néanmoins observer que si l'enfant a quelque facilité de parler, il se portera de lui-même à raconter aux personnes qu'il aime les histoires qui lui auront donné plus de plaisir; mais ne lui en faites point une règle. Vous pouvez vous servir de quelque personne qui sera libre avec l'enfant, et qui paroîtra désirer apprendre de lui son histoire : l'enfant sera ravi de la lui raconter. Ne faites pas semblant de l'entendre; laissez-le dire sans le reprendre de ses fautes. Lorsqu'il sera plus accoutumé à raconter, vous pourrez lui faire remarquer doucement la meilleure manière de faire une narration, qui est de la rendre courte, simple et naïve, par le choix des circonstances qui représentent mieux le naturel de chaque chose. Si vous avez plusieurs enfans, accoutumez-les peu à peu à représenter les personnages des histoires qu'ils ont apprises; l'un sera Abraham, et l'autre Isaac : ces représentations les charmeront plus que d'autres jeux, les accoutumeront à penser et à dire des choses sérieuses avec plaisir, et rendront ces histoires ineffaçables dans leur mémoire.

Il faut tâcher de leur donner plus de goût pour les histoires saintes que pour les autres, non en leur disant qu'elles sont plus belles, ce qu'ils ne croiroient peut-être pas, mais en le leur faisant sentir sans le dire. Faites-leur remarquer combien elles sont importantes, singulières, merveilleuses,

pleines de peintures naturelles et d'une noble vivacité. Celles de la création, de la chute d'Adam, du déluge, de la vocation d'Abraham, du sacrifice d'Isaac, des aventures de Joseph que nous avons touchées, de la naissance et de la fuite de Moïse, ne sont pas seulement propres à réveiller la curiosité des enfans; mais, en leur découvrant l'origine de la religion, elles en posent les fondemens dans leur esprit. Il faut ignorer profondément l'essentiel de la religion, pour ne pas voir qu'elle est tout historique; c'est par un tissu de faits merveilleux que nous trouvons son établissement, sa perpétuité, et tout ce qui doit nous la faire pratiquer et croire. Il ne faut pas s'imaginer qu'on veuille engager les gens à s'enfoncer dans la science, quand on leur propose toutes ces histoires; elles sont courtes, variées, propres à plaire aux gens les plus grossiers. Dieu, qui connoît mieux que personne l'esprit de l'homme qu'il a formé, a mis la religion dans des faits populaires qui, bien loin de surcharger les simples, leur aident à concevoir et à retenir les mystères. Par exemple, dites à un enfant qu'en Dieu trois personnes égales ne sont qu'une seule nature: à force d'entendre et de répéter ces termes, il les retiendra dans sa mémoire, mais je doute qu'il en conçoive le sens. Racontez-lui que Jésus-Christ sortant des eaux du Jourdain, le Père fit entendre cette voix du ciel : C'est mon fils bien aimé en qui

j'ai mis ma complaisance, écoutez-le; ajoutez que le Saint-Esprit descendit sur le Sauveur en forme de colombe : vous lui faites sensiblement trouver la Trinité dans une histoire qu'il n'oubliera point. Voilà trois personnes qu'il distinguera toujours par la différence de leurs actions : vous n'aurez plus qu'à lui apprendre que toutes ensemble elles ne font qu'un seul Dieu. Cet exemple suffit pour montrer l'utilité des histoires : quoiqu'elles semblent allonger l'instruction, elles l'abrégent beaucoup, et lui ôtent la sécheresse des catéchismes, où les mystères sont détachés des faits; aussi voyons-nous qu'anciennement on instruisoit par les histoires. La manière admirable dont saint Augustin veut qu'on instruise tous les ignorans n'étoit point une méthode que ce Père eût seul introduite; c'étoit la méthode et la pratique universelle de l'Église. Elle consistoit à montrer, par la suite de l'histoire, la religion aussi ancienne que le monde, Jésus-Christ attendu dans l'Ancien Testament, et Jésus-Christ régnant dans le Nouveau; c'est le fond de l'instruction chrétienne.

Cela demande un peu plus de temps et de soin que l'instruction à laquelle beaucoup de gens se bornent : mais aussi on sait véritablement la religion, quand on sait ce détail; au lieu que quand on l'ignore, on n'a que des idées confuses sur Jésus-Christ, sur l'Évangile, sur l'Église, sur la nécessité de se soumettre absolument à ses déci-

sions, et sur le fond des vertus que le nom de chrétien doit nous inspirer. Le catéchisme historique imprimé depuis peu de temps, qui est un livre simple, court, et bien plus clair que les catéchismes ordinaires, renferme tout ce qu'il faut savoir là-dessus; ainsi on ne peut pas dire qu'on demande beaucoup d'étude. Ce dessein est même celui du concile de Trente; avec cette différence, que le catéchisme du concile est un peu trop mêlé de termes théologiques pour les personnes simples.

Joignons donc aux histoires que j'ai remarquées, le passage de la mer Rouge, et le séjour du peuple au désert, où il mangeoit un pain qui tomboit du ciel, et buvoit une eau que Moïse faisoit couler d'un rocher en le frappant avec sa verge. Représentez la conquête miraculeuse de la terre promise, où les eaux du Jourdain remontent vers leur source, et les murailles d'une ville tombent d'elles-mêmes à la vue des assiégeans. Peignez au naturel les combats de Saül et de David; montrez celui-ci dès sa jeunesse, sans armes et avec son habit de berger, vainqueur du fier géant Goliath. N'oubliez pas la gloire et la sagesse de Salomon; faites-le décider entre les deux femmes qui se disputent un enfant: mais montrez-le tombant du haut de cette sagesse, et se déshonorant par la mollesse, suite presque inévitable d'une trop grande prospérité.

Faites parler les prophètes aux rois de la part de Dieu; qu'ils lisent dans l'avenir comme dans un livre; qu'ils paroissent humbles, austères, et souffrant de continuelles persécutions pour avoir dit la vérité. Mettez en sa place la première ruine de Jérusalem : faites voir le temple brûlé, et la ville sainte ruinée pour les péchés du peuple. Racontez la captivité de Babylone, où les Juifs pleuroient leur chère Sion. Avant leur retour, montrez en passant les aventures délicieuses de Tobie et de Judith, d'Esther et de Daniel. Il ne seroit pas même inutile de faire déclarer les enfans sur les différens caractères de ces saints, pour savoir ceux qu'ils goûtent le plus. L'un préféreroit Esther, l'autre Judith; et cela exciteroit entre eux une petite contention qui imprimeroit plus fortement dans leur esprit ces histoires, et formeroit leur jugement. Puis ramenez le peuple à Jérusalem, et faites-lui réparer ses ruines; faites une peinture riante de sa paix et de son bonheur. Bientôt après faites un portrait du cruel et impie Antiochus, qui meurt dans une fausse pénitence; montrez sous ce persécuteur les victoires des Machabées, et le martyre des sept frères du même nom. Venez à la naissance miraculeuse de saint Jean. Racontez plus en détail celle de Jésus-Christ; après quoi il faut choisir dans l'Évangile tous les endroits les plus éclatans de sa vie, sa prédication dans le temple à l'âge de douze ans, son baptême,

sa retraite au désert, et sa tentation; la vocation de ses apôtres; la multiplication des pains; la conversion de la pécheresse qui oignit les pieds du Sauveur d'un parfum, les lava de ses larmes, et les essuya avec ses cheveux. Représentez encore la Samaritaine instruite, l'aveugle-né guéri, Lazare ressuscité, Jésus-Christ qui entre triomphant à Jérusalem. Faites voir sa passion; peignez-le sortant du tombeau. Ensuite il faut marquer la familiarité avec laquelle il fut quarante jours avec ses disciples, jusqu'à ce qu'ils le virent montant au ciel; la descente du Saint-Esprit, la lapidation de saint Étienne, la conversion de saint Paul, la vocation du centenier Corneille. Les voyages des apôtres, et particulièrement de saint Paul, sont encore très agréables. Choisissez les plus merveilleuses des histoires des martyrs, et quelque chose en gros de la vie céleste des premiers chrétiens : mêlez-y le courage des jeunes vierges, les plus étonnantes austérités des solitaires, la conversion des empereurs et de l'empire, l'aveuglement des Juifs, et leur punition terrible qui dure encore.

Toutes ces histoires, ménagées discrètement, feroient entrer avec plaisir dans l'imagination des enfans, vive et tendre, tout une suite de religion, depuis la création du monde jusqu'à nous, qui leur en donneroit de très nobles idées, et qui ne s'effaceroit jamais. Ils verroient même dans cette histoire la main de Dieu toujours levée pour dé-

livrer les justes et pour confondre les impies. Ils s'accoutumeroient à voir Dieu faisant tout en toutes choses, et menant secrètement à ses desseins les créatures qui paroissent le plus s'en éloigner. Mais il faudroit recueillir dans ces histoires tout ce qui donne les images les plus riantes et les plus magnifiques, parce qu'il faut employer tout pour faire en sorte que les enfans trouvent la religion belle, aimable et auguste, au lieu qu'ils se la représentent d'ordinaire comme quelque chose de triste et de languissant.

Outre l'avantage inestimable d'enseigner ainsi la religion aux enfans, ce fonds d'histoires agréables qu'on jette de bonne heure dans leur mémoire éveille leur curiosité pour les choses sérieuses, les rend sensibles aux plaisirs de l'esprit, fait qu'ils s'intéressent à ce qu'ils entendent dire des autres histoires qui ont quelque liaison avec celles qu'ils savent déjà. Mais encore une fois il faut bien se garder de leur faire jamais une loi d'écouter ni de retenir ces histoires, encore moins d'en faire des leçons réglées; il faut que le plaisir fasse tout. Ne les pressez pas, vous en viendrez à bout, même pour les esprits communs; il n'y a qu'à ne les point trop charger, et laisser venir leur curiosité peu à peu. Mais, direz-vous, comment leur raconter ces histoires d'une manière vive, courte, naturelle et agréable? Où sont les gouvernantes qui savent le faire? A cela je réponds

que je ne le propose qu'afin qu'on tâche de choisir des personnes de bon esprit pour gouverner les enfans, et qu'on leur inspire autant qu'on pourra cette méthode d'enseigner : chaque gouvernante en prendra selon la mesure de son talent. Mais enfin, si peu qu'elles aient d'ouverture d'esprit, la chose ira moins mal quand on les formera à cette manière, qui est naturelle et simple.

Elles peuvent ajouter à leurs discours la vue des estampes ou des tableaux qui représentent agréablement les histoires saintes. Les estampes peuvent suffire, il faut s'en servir pour l'usage ordinaire : mais quand on aura la commodité de montrer aux enfans de bons tableaux, il ne faut pas le négliger ; car la force des couleurs, avec la grandeur des figures au naturel, frappera bien davantage leur imagination.

CHAPITRE VII.

Comment il faut faire entrer dans l'esprit des enfans les premiers principes de la religion.

Nous avons remarqué que le premier âge des enfans n'est pas propre à raisonner : non qu'ils n'aient déjà toutes les idées et tous les principes généraux de raison qu'ils auront dans la suite, mais parce que faute de connoître beaucoup de

faits, ils ne peuvent appliquer leur raison, et que d'ailleurs l'agitation de leur cerveau les empêche de suivre leurs pensées et de les lier.

Il faut pourtant, sans les presser, tourner doucement le premier usage de leur raison à connoître Dieu. Persuadez-les des vérités chrétiennes, sans leur donner des sujets de doute. Ils voient mourir quelqu'un; ils savent qu'on l'enterre; dites-leur : Ce mort est-il dans le tombeau? — Oui. — Il n'est donc pas en paradis? — Pardonnez-moi, il y est. — Comment est-il dans le tombeau et dans le paradis en même temps? — C'est son âme qui est en paradis; c'est son corps qui est mis dans la terre. — Son âme n'est donc pas son corps? — Non. — L'âme n'est donc point morte? — Non, elle vivra toujours dans le ciel. Ajoutez : Et vous, voulez-vous être sauvée? — Oui. — Mais qu'est-ce que se sauver? — C'est que l'âme va en paradis quand on est mort. — Et la mort qu'est-ce? — C'est que l'âme quitte le corps, et que le corps s'en va en poussière.

Je ne prétends pas qu'on mène d'abord les enfans à répondre ainsi : je puis dire néanmoins que plusieurs m'ont fait ces réponses dès l'âge de quatre ans. Mais je suppose un esprit moins ouvert et plus reculé; le pis aller, c'est de l'attendre quelques années de plus sans impatience.

Il faut montrer aux enfans une maison, et les accoutumer à comprendre que cette maison ne

s'est pas bâtie d'elle-même. Les pierres, leur direz-vous, ne se sont pas élevées sans que personne les portât. Il est bon même de leur montrer des maçons qui bâtissent; puis, faites-leur regarder le ciel, la terre, et les principales choses que Dieu y a faites pour l'usage de l'homme; dites-leur : Voyez combien le monde est plus beau et mieux fait qu'une maison. S'est-il fait de lui-même? Non, sans doute; c'est Dieu qui l'a bâti de ses propres mains.

D'abord suivez la méthode de l'Écriture : frappez vivement leur imagination; ne leur proposez rien qui ne soit revêtu d'images sensibles. Représentez Dieu assis sur un trône, avec des yeux plus brillans que les rayons du soleil, et plus perçans que les éclairs; faites-le parler; donnez-lui des oreilles qui écoutent tout, des mains qui portent l'univers, des bras toujours levés pour punir les méchans, un cœur tendre et paternel pour rendre heureux ceux qui l'aiment. Viendra le temps que vous rendrez toutes ces connoissances plus exactes. Observez toutes les ouvertures que l'esprit de l'enfant vous donnera, tâtez-le par divers endroits, pour découvrir par où les grandes vérités peuvent mieux entrer dans sa tête. Surtout ne lui dites rien de nouveau sans le lui familiariser par quelque comparaison sensible.

Par exemple, demandez-lui s'il aimeroit mieux mourir que de renoncer à Jésus-Christ; il vous

répondra, Oui. Ajoutez : Mais quoi! donneriez-vous votre tête à couper pour aller en paradis? — Oui. Jusques-là l'enfant croit qu'il auroit assez de courage pour le faire. Mais vous, qui voulez lui faire sentir qu'on ne peut rien sans la grâce, vous ne gagnerez rien, si vous lui dites simplement qu'on a besoin de grâce pour être fidèle : il n'entend point tous ces mots-là; et si vous l'accoutumez à les dire sans les entendre, vous n'en êtes pas plus avancé. Que ferez-vous donc? Racontez-lui l'histoire de saint Pierre; représentez-le qui dit d'un ton présomptueux : S'il faut mourir, je vous suivrai; quand tous les autres vous quitteroient, je ne vous abandonnerai jamais. Puis dépeignez sa chute; il renie trois fois Jésus-Christ, une servante lui fait peur. Dites pourquoi Dieu permit qu'il fût si foible : puis servez-vous de la comparaison d'un enfant ou d'un malade, qui ne sauroit marcher tout seul; et faites-lui entendre que nous avons besoin que Dieu nous porte comme une nourrice porte son enfant : par là, vous rendrez sensible le mystère de la grâce.

Mais la vérité la plus difficile à faire entendre, est que nous avons une âme plus précieuse que notre corps. On accoutume d'abord les enfans à parler de leur âme, et on fait bien : car ce langage qu'ils n'entendent point ne laisse pas de les accoutumer à supposer confusément la distinction du corps et de l'âme, en attendant qu'ils

puissent la concevoir. Autant que les préjugés de l'enfance sont pernicieux quand ils mènent à l'erreur, autant sont-ils utiles lorsqu'ils accoutument l'imagination à la vérité, en attendant que la raison puisse s'y tourner par principes. Mais enfin il faut établir une vraie persuasion. Comment le faire? Sera-ce en jetant une jeune fille dans des subtilités de philosophie? Rien n'est si mauvais. Il faut se borner à lui rendre clair et sensible, s'il se peut, ce qu'elle entend et ce qu'elle dit tous les jours.

Pour son corps, elle ne le connoît que trop; tout la porte à le flatter, à l'orner, et à s'en faire une idole : il est capital de lui en inspirer le mépris, en lui montrant quelque chose de meilleur en elle.

Dites donc à un enfant en qui la raison agit déjà : Est-ce votre âme qui mange? S'il répond mal, ne le grondez point; mais dites-lui doucement que l'âme ne mange pas. C'est le corps, direz-vous, qui mange; c'est le corps qui est semblable aux bêtes. Les bêtes ont-elles de l'esprit? sont-elles savantes? — Non, répondra l'enfant. Mais elles mangent, continuerez-vous, quoiqu'elles n'aient point d'esprit. Vous voyez donc bien que ce n'est pas l'esprit qui mange; c'est le corps qui prend les viandes pour se nourrir; c'est lui qui marche, c'est lui qui dort. Et l'âme, que fait-elle? Elle raisonne; elle connoît tout le monde; elle

aime certaines choses; il y en a d'autres qu'elle regarde avec aversion. Ajoutez, comme en vous jouant : Voyez-vous cette table ? — Oui. — Vous la connoissez donc? — Oui. — Vous voyez bien qu'elle n'est pas faite comme cette chaise; vous savez bien qu'elle est de bois, et qu'elle n'est pas comme la cheminée qui est de pierre ? — Oui, répondra l'enfant. N'allez pas plus loin sans avoir reconnu dans le ton de sa voix et dans ses yeux, que ces vérités si simples l'ont frappé. Puis dites-lui : Mais cette table vous connoît-elle ? Vous verrez que l'enfant se mettra à rire pour se moquer de cette question. N'importe, ajoutez : Qui vous aime mieux de cette table ou de cette chaise? Il rira encore. Continuez. Et la fenêtre est-elle bien sage? Puis essayez d'aller plus loin. Et cette poupée vous répond-elle quand vous lui parlez? — Non. — Pourquoi? Est-ce qu'elle n'a point d'esprit? — Non, elle n'en a pas. — Elle n'est donc pas comme vous; car vous la connoissez, et elle ne vous connoît point. Mais après votre mort, quand vous serez sous terre, ne serez-vous pas comme cette poupée? — Oui. — Vous ne sentirez plus rien ? — Non. Vous ne connoîtrez plus personne ? — Non. — Et votre âme sera dans le ciel ? — Oui. — N'y verra-t-elle pas Dieu ? — Il est vrai. — Et l'âme de la poupée, où est-elle à présent ? Vous verrez que l'enfant souriant vous répondra, ou du moins vous fera entendre, que la poupée n'a point d'âme.

Sur ce fondement, et par ces petits tours sensibles employés à diverses reprises, vous pouvez l'accoutumer peu à peu à attribuer au corps ce qui lui appartient, et à l'âme ce qui vient d'elle, pourvu que vous n'alliez point indiscrètement lui proposer certaines actions qui sont communes au corps et à l'âme. Il faut éviter les subtilités qui pourroient embrouiller ces vérités, et il faut se contenter de bien démêler les choses où la différence du corps et de l'âme est plus sensiblement marquée. Peut-être même trouvera-t-on des esprits si grossiers, qu'avec une bonne éducation ils ne pourront entendre distinctement ces vérités; mais, outre qu'on conçoit quelquefois assez clairement une chose, quoiqu'on ne sache pas l'expliquer nettement, d'ailleurs Dieu voit mieux que nous dans l'esprit de l'homme ce qu'il y a mis pour l'intelligence de ces mystères.

Pour les enfans en qui on apercevra un esprit capable d'aller plus loin, on peut, sans les jeter dans une étude qui sente trop la philosophie, leur faire concevoir, selon la portée de leur esprit, ce qu'ils disent quand on leur fait dire que Dieu est un esprit, et que leur âme est un esprit aussi. Je crois que le meilleur et le plus simple moyen de leur faire concevoir cette spiritualité de Dieu et de l'âme, est de leur faire remarquer la différence qui est entre un homme mort et un homme vivant: dans l'un, il n'y a que le corps; dans

l'autre, le corps est joint à l'esprit. Ensuite, il faut leur montrer que ce qui raisonne est bien plus parfait que ce qui n'a qu'une figure et du mouvement. Faites ensuite remarquer, par divers exemples, qu'aucun corps ne périt, qu'ils se séparent seulement : ainsi, les parties du bois brûlé tombent en cendre, ou s'envolent en fumée. Si donc, ajouterez-vous, ce qui n'est en soi-même que de la cendre, incapable de connoître et de penser, ne périt jamais; à plus forte raison notre âme, qui connoît et qui pense, ne cessera jamais d'être. Le corps peut mourir; c'est-à-dire qu'il peut quitter l'âme et être de la cendre : mais l'âme vivra, car elle pensera toujours.

Les gens qui enseignent doivent développer le plus qu'ils peuvent dans l'esprit des enfans ces connoissances, qui sont les fondemens de toute la religion. Mais, quand ils ne peuvent y réussir, ils doivent, bien loin de se rebuter des esprits durs et tardifs, espérer que Dieu les éclairera intérieurement. Il y a même une voie sensible et de pratique pour affermir cette connoissance de la distinction du corps et de l'âme; c'est d'accoutumer les enfans à mépriser l'un, et à estimer l'autre, dans tout le détail des mœurs. Louez l'instruction qui nourrit l'âme et qui la fait croître; estimez les hautes vérités qui l'animent à se rendre sage et vertueuse. Méprisez la bonne chère, les parures, et tout ce qui amollit le corps :

faites sentir combien l'honneur, la bonne conscience et la religion sont au-dessus des plaisirs grossiers. Par de tels sentimens, sans raisonner sur le corps et sur l'âme, les anciens Romains avoient appris à leurs enfans à mépriser leur corps, et à le sacrifier pour donner à l'âme le plaisir de la vertu et de la gloire. Chez eux ce n'étoit pas seulement les personnes d'une naissance distinguée, c'étoit le peuple entier qui naissoit tempérant, désintéressé, plein de mépris pour la vie, uniquement sensible à l'honneur et à la sagesse. Quand je parle des anciens Romains, j'entends ceux qui ont vécu avant que l'accroissement de leur empire eût altéré la simplicité de leurs mœurs.

Qu'on ne dise point qu'il seroit impossible de donner aux enfans de tels préjugés par l'éducation. Combien voyons-nous de maximes qui ont été établies parmi nous contre l'impression des sens par la force de la coutume! Par exemple, celle du duel fondée sur une fausse règle d'honneur. Ce n'étoit point en raisonnant, mais en supposant sans raisonner la maxime établie sur le point d'honneur, qu'on exposoit sa vie, et que tout homme d'épée vivoit dans un péril continuel. Celui qui n'avoit aucune querelle pouvoit en avoir à toute heure avec des gens qui cherchoient des prétextes pour se signaler dans quelque combat. Quelque modéré qu'on fût, on ne pouvoit,

sans perdre le faux honneur, ni éviter une querelle par un éclaircissement, ni refuser d'être second du premier venu qui vouloit se battre. Quelle autorité n'a-t-il pas fallu pour déraciner une coutume si barbare! Voyez donc combien les préjugés de l'éducation sont puissans; ils le seront bien davantage pour la vertu, quand ils seront soutenus par la raison, et par l'espérance du royaume du ciel. Les Romains dont nous avons déjà parlé, et avant eux les Grecs, dans les bons temps de leurs républiques, nourrissoient leurs enfans dans le mépris du faste et de la mollesse : ils leur apprenoient à n'estimer que la gloire; à vouloir, non pas posséder les richesses, mais vaincre les rois qui les possédoient; à croire qu'on ne peut se rendre heureux que par la vertu. Cet esprit s'étoit si fortement établi dans ces républiques, qu'elles ont fait des choses incroyables, selon ces maximes si contraires à celles de tous les autres peuples. L'exemple de tant de martyrs, et d'autres premiers chrétiens de toute condition et de tout âge, fait voir que la grâce du baptême, étant ajoutée au secours de l'éducation, peut faire des impressions encore bien plus merveilleuses dans les fidèles, pour leur faire mépriser ce qui appartient au corps. Cherchez donc tous les tours les plus agréables et les comparaisons les plus sensibles, pour représenter aux enfans que notre corps est semblable aux bêtes, et

que notre âme est semblable aux anges. Représentez un cavalier qui est monté sur un cheval, et qui le conduit : dites que l'âme est à l'égard du corps ce que le cavalier est à l'égard du cheval. Finissez en concluant qu'une âme est bien foible et bien malheureuse, quand elle se laisse emporter par son corps comme par un cheval fougueux qui la jette dans un précipice. Faites encore remarquer que la beauté du corps est une fleur qui s'épanouit le matin, et qui le soir est flétrie et foulée aux pieds ; mais que l'âme est l'image de la beauté immortelle de Dieu. Il y a, ajouterez-vous, un ordre de choses d'autant plus excellentes, qu'on ne peut les voir par les yeux grossiers de la chair, comme on voit tout ce qui est ici-bas sujet au changement et à la corruption. Pour faire sentir aux enfans qu'il y a des choses très réelles que les yeux et les oreilles ne peuvent apercevoir, il leur faut demander s'il n'est pas vrai qu'un tel est sage, et qu'un tel autre a beaucoup d'esprit. Quand ils auront répondu, *Oui*, ajoutez : Mais la sagesse d'un tel, l'avez-vous vue ? de quelle couleur est-elle ? L'avez-vous entendue ? fait-elle beaucoup de bruit ? L'avez-vous touchée ? est-elle froide ou chaude ? L'enfant rira ; il en fera autant pour les mêmes questions sur l'esprit : il paroîtra tout étonné qu'on lui demande de quelle couleur est un esprit ; s'il est rond ou carré. Alors vous pourrez lui faire remarquer qu'il connoît

donc des choses très véritables qu'on ne peut ni voir, ni toucher, ni entendre, et que ces choses sont spirituelles. Mais il faut entrer fort sobrement dans ces sortes de discours pour les filles. Je ne les propose ici que pour celles dont la curiosité et le raisonnement vous meneroient malgré vous jusqu'à ces questions. Il faut se régler selon l'ouverture de leur esprit et selon leur besoin.

Retenez leur esprit le plus que vous pourrez dans les bornes communes, et apprenez-leur qu'il doit y avoir pour leur sexe une pudeur sur la science, presque aussi délicate que celle qui inspire l'horreur du vice.

En même temps il faut faire venir l'imagination au secours de l'esprit, pour leur donner des images charmantes des vérités de la religion, que le corps ne peut voir. Il faut leur peindre la gloire céleste telle que saint Jean nous la représente : les larmes de tout œil essuyées, plus de mort, plus de douleurs ni de cris, les gémissemens s'enfuiront : les maux seront passés ; une joie éternelle sera sur la tête des bienheureux, comme les eaux sont sur la tête d'un homme abîmé au fond de la mer. Montrez cette glorieuse Jérusalem dont Dieu sera lui-même le soleil, pour y former des jours sans fin ; un fleuve de paix, un torrent de délices, une fontaine de vie l'arrosera ; tout y sera or, perles et pierreries. Je

sais bien que toutes ces images attachent aux choses sensibles; mais après avoir frappé les enfans par un si beau spectacle pour les rendre attentifs, on se sert des moyens que nous avons touchés pour les ramener aux choses spirituelles.

Concluez que nous ne sommes ici-bas que comme des voyageurs dans une hôtellerie, ou sous une tente; que le corps va périr; qu'on ne peut retarder que de peu d'années sa corruption; mais que l'âme s'envolera dans cette céleste patrie, où elle doit vivre à jamais de la vie de Dieu. Si on peut donner aux enfans l'habitude d'envisager avec plaisir ces grands objets, et de juger des choses communes par rapport à de si hautes espérances, on aplanit des difficultés infinies.

Je voudrois encore tâcher de leur donner de fortes impressions sur la résurrection des corps. Apprenez-leur que la nature n'est qu'un ordre commun que Dieu a établi dans ses ouvrages, et que les miracles ne sont que des exceptions à ces règles générales; qu'ainsi il ne coûte pas plus à Dieu de faire cent miracles, qu'à moi de sortir de ma chambre un quart d'heure avant le temps où j'avois accoutumé d'en sortir. Ensuite rappelez l'histoire de la résurrection de Lazare, puis celle de la résurrection de Jésus-Christ, et de ses apparitions familières pendant quarante jours, devant tant de personnes. Enfin montrez qu'il ne peut être difficile à celui qui a fait les hommes

de les refaire. N'oubliez pas la comparaison du grain de blé qu'on sème dans la terre et qu'on fait pourrir, afin qu'il ressuscite et se multiplie.

Au reste, il ne s'agit point d'enseigner par mémoire cette morale aux enfans, comme on leur enseigne le catéchisme; cette méthode n'aboutiroit qu'à tourner la religion en un langage affecté, du moins, en des formalités ennuyeuses : aidez seulement leur esprit, et mettez-les en chemin de trouver ces vérités dans leur propre fonds; elles leur en seront plus propres et plus agréables, elles s'imprimeront plus vivement : profitez des ouvertures pour leur faire développer ce qu'ils ne voient encore que confusément.

Mais prenez garde qu'il n'est rien de si dangereux que de leur parler du mépris de cette vie, sans leur faire voir, par tout le détail de votre conduite, que vous parlez sérieusement. Dans tous les âges, l'exemple a un pouvoir étonnant sur nous; dans l'enfance il peut tout. Les enfans se plaisent fort à imiter; ils n'ont point encore d'habitude qui leur rende l'imitation d'autrui difficile : de plus, n'étant pas capables de juger par eux-mêmes du fond des choses, ils en jugent bien plus par ce qu'ils voient dans ceux qui les proposent, que par les raisons dont ils les appuient; les actions mêmes sont bien plus sensibles que les paroles : si donc ils voient faire le contraire de ce qu'on leur enseigne, ils s'accou-

tument à regarder la religion comme une belle cérémonie, et la vertu comme une idée impraticable.

Ne prenez jamais la liberté de faire devant les enfans certaines railleries sur des choses qui ont rapport à la religion. On se moquera de la dévotion de quelque esprit simple; on rira sur ce qu'il consulte son confesseur, ou sur les pénitences qui lui sont imposées. Vous croyez que tout cela est innocent : mais vous vous trompez, tout tire à conséquence dans cette matière. Il ne faut jamais parler de Dieu ni des choses qui concernent son culte, qu'avec un sérieux et un respect bien éloigné de ces libertés. Ne vous relâchez jamais sur aucune bienséance, principalement sur celles-là. Souvent les gens qui sont les plus délicats sur celles du monde, sont les plus grossiers sur celles de la religion.

Quand l'enfant aura fait les réflexions nécessaires pour se connoître soi-même, et pour connoître Dieu, joignez-y les faits d'histoire dont il sera déjà instruit; ce mélange lui fera trouver toute la religion rassemblée dans sa tête; il remarquera avec plaisir le rapport qu'il y a entre ses réflexions et l'histoire du genre humain. Il aura reconnu que l'homme ne s'est point fait lui-même, que son âme est l'image de Dieu, que son corps a été formé avec tant de ressorts admirables par une industrie et une puissance di-

vine : aussitôt il se souviendra de l'histoire de la création. Ensuite il songera qu'il est né avec des inclinations contraires à la raison ; qu'il est trompé par le plaisir, emporté par la colère, et que son corps entraîne son âme contre la raison, comme un cheval fougueux emporte un cavalier, au lieu que son âme devroit gouverner son corps : il apercevra la cause de ce désordre dans l'histoire du péché d'Adam ; cette histoire lui fera attendre le Sauveur, qui doit réconcilier les hommes avec Dieu. Voilà tout le fond de la religion.

Pour faire mieux entendre les mystères, les actions et les maximes de Jésus-Christ, il faut disposer les jeunes personnes à lire l'Évangile. Il faudroit donc les préparer de bonne heure à lire la parole de Dieu, comme on les prépare à recevoir par la communion la chair de Jésus-Christ ; il faudroit poser comme le principal fondement, l'autorité de l'Église, épouse du fils de Dieu et mère de tous les fidèles : C'est elle, direz-vous, qu'il faut écouter, parce que le Saint-Esprit l'éclaire pour nous expliquer les Écritures ; on ne peut aller que par elle à Jésus-Christ. Ne manquez pas de relire souvent avec les enfans les endroits où Jésus-Christ promet de soutenir et d'animer l'Église, afin qu'elle conduise ses enfans dans la voie de la vérité. Surtout inspirez aux filles cette sagesse sobre et tempérée que saint Paul recommande ; faites-leur craindre le piége de la nou-

veauté, dont l'amour est si naturel à leur sexe; prévenez-les d'une horreur salutaire pour toute singularité en matière de religion; proposez-leur cette perfection céleste, cette merveilleuse discipline, qui régnoit parmi les premiers chrétiens; faites-les rougir de nos relâchemens; faites-les soupirer après cette pureté évangélique; mais éloignez avec un soin extrême toutes les pensées de critique présomptueuse et de réformation indiscrète.

Songez donc à leur mettre devant les yeux l'Évangile et les grands exemples de l'antiquité; mais ne le faites qu'après avoir éprouvé leur docilité et la simplicité de leur foi. Revenez toujours à l'Église; montrez-leur, avec les promesses qui lui sont faites et avec l'autorité qui lui est donnée dans l'Évangile, la suite de tous les siècles où cette Église a conservé, parmi tant d'attaques et de révolutions, la succession inviolable des pasteurs et de la doctrine, qui font l'accomplissement manifeste des promesses divines. Pourvu que vous posiez le fondement de l'humilité, de la soumission, et de l'aversion pour toute singularité suspecte, vous montrerez avec beaucoup de fruit aux jeunes personnes tout ce qu'il y a de plus parfait dans la loi de Dieu, dans l'institution des sacremens et dans la pratique de l'ancienne Église. Je sais qu'on ne peut pas espérer de donner ces instructionsdans toute leur étendue

à toutes sortes d'enfans; je le propose seulement ici, afin qu'on les donne le plus exactement qu'on pourra, selon le temps, et selon la disposition des esprits qu'on voudra instruire.

La superstition est sans doute à craindre pour le sexe; mais rien ne la déracine ou ne la prévient mieux qu'une instruction solide. Cette instruction, quoiqu'elle doive être renfermée dans les justes bornes, et être bien éloignée de toutes les études des savans, va pourtant plus loin qu'on ne croit d'ordinaire : tel pense être bien instruit, qui ne l'est point, et dont l'ignorance est si grande, qu'il n'est pas même en état de sentir ce qui lui manque pour connoître le fond du christianisme. Il ne faut jamais laisser mêler dans la foi ou dans les pratiques de piété rien qui ne soit tiré de l'Évangile, ou autorisé par une approbation constante de l'Église; il faut prémunir discrètement les enfans contre certains abus qui sont si communs, qu'on est tenté de les regarder comme des points de la discipline présente de l'Église : on ne peut entièrement s'en garantir si on ne remonte à la source, si on ne connoît l'institution des choses, et l'usage que les saints en ont fait.

Accoutumez donc les filles, naturellement trop crédules, à n'admettre pas légèrement certaines histoires sans autorité, et à ne pas s'attacher à de certaines dévotions qu'un zèle indiscret

introduit, sans attendre que l'Église les approuve.

Le vrai moyen de leur apprendre ce qu'il faut penser là-dessus n'est pas de critiquer ces choses qu'un pieux motif a souvent introduites, mais de montrer, sans les blâmer, qu'elles n'ont point un solide fondement.

Contentez-vous de ne faire jamais entrer ces choses dans les instructions qu'on donne sur le christianisme. Ce silence suffira pour accoutumer d'abord les enfans à concevoir le christianisme dans toute son intégrité et dans toute sa perfection, sans y ajouter ces pratiques. Dans la suite, vous pourrez les préparer doucement contre les discours des calvinistes : je crois que cette instruction ne sera pas inutile, puisque nous sommes mêlés tous les jours avec des personnes préoccupées de leurs sentimens, qui en parlent dans les conversations les plus familières.

Ils nous imputent, direz-vous, mal à propos tels excès sur les images, sur l'invocation des saints, sur la prière pour les morts, sur les indulgences. Mais voyons à quoi se réduit ce que l'Église enseigne sur le baptême, sur la confirmation, sur le sacrifice de la messe, sur la pénitence, sur la confession, sur l'autorité des pasteurs, sur celle du pape, qui est le premier d'entre eux par l'institution de Jésus-Christ même, et du siége duquel on ne peut se séparer sans quitter l'Église.

Voilà, continuerez-vous après cette courte explication, tout ce qu'il faut croire; ce que les calvinistes nous accusent d'y ajouter n'est point la doctrine catholique : c'est mettre un obstacle à leur réunion, que de vouloir les assujettir à des opinions qui les choquent et que l'Église désavoue, comme si ces opinions faisoient partie de notre foi. En même temps ne négligez jamais de montrer combien les calvinistes ont condamné témérairement les cérémonies les plus anciennes et les plus saintes; ajoutez que les choses nouvellement instituées, étant conformes à l'ancien esprit, méritent un profond respect, puisque l'autorité qui les établit est toujours celle de l'épouse immortelle du fils de Dieu.

En leur parlant ainsi de ceux qui ont arraché aux anciens pasteurs une partie de leur troupeau sous prétexte d'une réforme, ne manquez pas de faire remarquer combien ces hommes superbes ont oublié la foiblesse humaine, et combien ils ont rendu la religion impraticable pour tous les simples, lorsqu'ils ont voulu engager tous les particuliers à examiner par eux-mêmes tous les articles de la doctrine chrétienne dans les Écritures, sans se soumettre aux interprétations de l'Église. Représentez l'Écriture sainte au milieu des fidèles, comme la règle souveraine de la foi. Nous ne reconnoissons pas moins que les hérétiques, direz-vous, que l'Église doit se soumettre

à l'Écriture; mais nous disons que le Saint-Esprit aide l'Église pour expliquer bien l'Écriture. Ce n'est pas l'Église que nous préférons à l'Écriture, mais l'explication de l'Écriture faite par toute l'Église, à notre propre explication. N'est-ce pas le comble de l'orgueil et de la témérité à un particulier de craindre que l'Église ne se soit trompée dans sa décision, et de ne craindre pas de se tromper soi-même en décidant contre elle?

Inspirez encore aux enfans le désir de savoir les raisons de toutes les cérémonies et de toutes les paroles qui composent l'office divin et l'administration des sacremens : montrez-leur les fonts baptismaux; qu'ils voient baptiser : qu'ils considèrent le jeudi saint comment on fait les saintes huiles, et le samedi comment on bénit l'eau des fonts. Donnez-leur le goût, non des sermons pleins d'ornemens vains et affectés, mais des discours sensés et édifians, comme des bons prônes et des homélies qui leur fassent entendre clairement la lettre de l'Évangile. Faites-leur remarquer ce qu'il y a de beau et de touchant dans la simplicité de ces instructions, et inspirez-leur l'amour de la paroisse, où le pasteur parle avec bénédiction et avec autorité, si peu qu'il ait de talent et de vertu; mais en même temps faites-leur aimer et respecter toutes les communautés qui concourent au service de l'Église. Ne souffrez jamais qu'ils se moquent de l'habit ou de l'état

des religieux; montrez la sainteté de leur institut, l'utilité que la religion en tire, et le nombre prodigieux de chrétiens qui tendent dans ces saintes retraites à une perfection qui est presque impraticable dans les engagemens du siècle. Accoutumez l'imagination des enfans à entendre parler de la mort; à voir, sans se troubler, un drap mortuaire, un tombeau ouvert, des malades même qui expirent, et des personnes déjà mortes, si vous pouvez le faire sans les exposer à un saisissement de frayeur.

Il n'est rien de plus fâcheux que de voir beaucoup de personnes qui ont de l'esprit et de la piété ne pouvoir penser à la mort sans frémir, d'autres pâlissent pour s'être trouvées au nombre de treize à table, ou pour avoir eu certains songes, ou pour avoir vu renverser une salière: la crainte de tous ces présages imaginaires est un reste grossier du paganisme; faites-en voir la vanité et le ridicule. Quoique les femmes n'aient pas les mêmes occasions que les hommes de montrer leur courage, elles doivent pourtant en avoir. La lâcheté est méprisable partout; partout elle a de méchans effets. Il faut qu'une femme sache résister à de vaines alarmes, qu'elle soit ferme contre certains périls imprévus, qu'elle ne pleure ni ne s'effraie que pour de grands sujets, encore faut-il s'y soutenir par vertu. Quand on est chrétien, de quelque sexe qu'on soit, il n'est pas

permis d'être lâche. L'âme du christianisme, si on peut parler ainsi, est le mépris de cette vie et l'amour de l'autre.

CHAPITRE VIII.

Instruction sur le Décalogue, sur les sacremens et sur la prière.

Ce qu'il y a de principal à mettre sans cesse devant les yeux des enfans, c'est Jésus-Christ, auteur et consommateur de notre foi, le centre de toute la religion, et notre unique espérance. Je n'entreprends pas de dire ici comment il faut leur enseigner le mystère de l'incarnation; car cet engagement me meneroit trop loin, et il y a assez de livres où l'on peut trouver à fond tout ce qu'on doit en enseigner. Quand les principes sont posés, il faut réformer tous les jugemens et toutes les actions de la personne qu'on instruit, sur le modèle de Jésus-Christ même, qui n'a pris un corps mortel que pour nous apprendre à vivre et à mourir, et nous montrant dans sa chair, semblable à la nôtre, tout ce que nous devons croire et pratiquer. Ce n'est pas qu'il faille à tout moment comparer les sentimens et les actions de l'enfant avec la vie de Jésus-Christ; cette comparaison deviendroit fatigante et indiscrète : mais il faut accoutumer les

enfans à regarder la vie de Jésus-Christ comme notre exemple, et sa parole comme notre loi. Choisissez, parmi ses discours et parmi ses actions, ce qui est le plus proportionné à l'enfant. S'il s'impatiente de souffrir quelque incommodité, rappelez-lui le souvenir de Jésus-Christ sur la croix : s'il ne peut se résoudre à quelque travail rebutant, montrez-lui Jésus-Christ travaillant jusqu'à trente ans dans une boutique : s'il veut être loué et estimé, parlez-lui des opprobres dont le Sauveur s'est rassasié : s'il ne peut s'accorder avec les gens qui l'environnent, faites-lui considérer Jésus-Christ conversant avec les pécheurs et avec les hypocrites les plus abominables : s'il témoigne quelque ressentiment, hâtez-vous de lui représenter Jésus-Christ mourant sur la croix pour ceux mêmes qui le faisoient mourir : s'il se laisse emporter à une joie immodeste, peignez-lui la douceur et la modestie de Jésus-Christ, dont toute la vie a été si grave et si sérieuse. Enfin, faites qu'il se représente souvent ce que Jésus-Christ penseroit et ce qu'il diroit de nos conversations, de nos amusemens et de nos occupations les plus sérieuses, s'il étoit encore visible au milieu de nous. Quel seroit, continuerez-vous, notre étonnement, s'il paroissoit tout d'un coup au milieu de nous, lorsque nous sommes dans le plus profond oubli de sa loi! Mais n'est-ce pas ce qui arrivera à chacun de nous à

la mort, et au monde entier quand l'heure secrète du jugement universel sera venue? Alors il faut peindre le renversement de la machine de l'univers, le soleil obscurci, les étoiles tombant de leurs places, les élémens embrasés s'écoulant comme des fleuves de feu, les fondemens de la terre ébranlés jusqu'au centre. De quels yeux, ajouterez-vous, devons-nous donc regarder ce ciel qui nous couvre, cette terre qui nous porte, ces édifices que nous habitons, et tous ces autres objets qui nous environnent, puisqu'ils sont réservés au feu? Montrez ensuite les tombeaux ouverts, les morts qui rassembleront les débris de leurs corps, Jésus-Christ qui descendra sur les nues avec une haute majesté; ce livre ouvert où seront écrites jusqu'aux plus secrètes pensées des cœurs; cette sentence prononcée à la face de toutes les nations et de tous les siècles; cette gloire qui s'ouvrira pour couronner à jamais les justes, et pour les faire régner avec Jésus-Christ sur le même trône; enfin, cet étang de feu et de soufre, cette nuit et cette horreur éternelle, ce grincement de dents, et cette rage commune avec les démons, qui sera le partage des âmes pécheresses.

Ne manquez pas d'expliquer à fond le Décalogue; faites voir que c'est un abrégé de la loi de Dieu, et qu'on trouve dans l'Évangile ce qui n'est contenu dans le Décalogue, que par des

conséquences éloignées. Dites ce que c'est que conseil, et empêchez les enfans que vous instruisez de se flatter, comme le commun des hommes, par une distinction qu'on pousse trop loin entre les conseils et les préceptes. Montrez que les conseils sont donnés pour faciliter les préceptes, pour assurer les hommes contre leur propre fragilité, pour les éloigner du bord du précipice où ils seroient entraînés par leur propre poids; qu'enfin les conseils deviennent des préceptes absolus pour ceux qui ne peuvent, en certaines occasions, observer les préceptes sans les conseils. Par exemple, les gens qui sont trop sensibles à l'amour du monde et aux piéges des compagnies, sont obligés de suivre le conseil évangélique de quitter tout pour se retirer dans une solitude. Répétez souvent que la lettre tue, et que c'est l'esprit qui vivifie, c'est-à-dire que la simple observation du culte extérieur est inutile et nuisible, si elle n'est intérieurement animée par l'esprit d'amour et de religion. Rendez ce langage clair et sensible : faites voir que Dieu veut être honoré du cœur et non des lèvres; que les cérémonies servent à exprimer notre religion et à l'exciter, mais que les cérémonies ne sont pas la religion même; qu'elle est toute au-dedans, puisque Dieu cherche des adorateurs en esprit et en vérité; qu'il s'agit de l'aimer intérieurement, et de nous regarder comme

s'il n'y avoit dans toute la nature que lui et nous; qu'il n'a pas besoin de nos paroles, de nos postures, ni même de notre argent; que ce qu'il veut, c'est nous-mêmes; qu'on ne doit pas seulement exécuter ce que la loi ordonne, mais encore l'exécuter pour en tirer le fruit que la loi a eu en vue quand elle l'a ordonné; qu'ainsi ce n'est rien d'entendre la messe, si on ne l'entend afin de s'unir à Jésus-Christ sacrifié pour nous, et de s'édifier de tout ce qui nous représente son immolation. Finissez en disant que tous ceux qui crieront, Seigneur! Seigneur! n'entreront pas au royaume du ciel; que si on n'entre dans les vrais sentimens d'amour de Dieu, de renoncement aux biens temporels, de mépris de soi-même, et d'horreur pour le monde, on fait du christianisme un fantôme trompeur pour soi et pour les autres.

Passez aux sacremens : je suppose que vous en avez déjà expliqué toutes les cérémonies à mesure qu'elles se sont faites en présence de l'enfant, comme nous l'avons dit. C'est ce qui en fera mieux sentir l'esprit et la fin : par là vous ferez entendre combien il est grand d'être chrétien, combien il est honteux et funeste de l'être comme on l'est dans le monde. Rappelez souvent les exorcismes et les promesses du baptême, pour montrer que les exemples et les maximes du monde, bien loin d'avoir quelque autorité sur

nous, doivent nous rendre suspect tout ce qui nous vient d'une source si odieuse et si empoisonnée : ne craignez pas même de représenter, comme saint Paul, le démon régnant dans le monde, et agitant les cœurs des hommes par toutes les passions violentes qui leur font chercher les richesses, la gloire et les plaisirs. C'est cette pompe, direz-vous, qui est encore plus celle du démon que du monde; c'est ce spectacle de vanité auquel un chrétien ne doit ouvrir ni son cœur ni ses yeux. Le premier pas qu'on fait par le baptême dans le christianisme est un renoncement à toute la pompe mondaine : rappeler le monde malgré des promesses si solennelles faites à Dieu, c'est tomber dans une espèce d'apostasie, comme un religieux qui, malgré ses vœux, quitteroit son cloître et son habit de pénitence pour rentrer dans le siècle.

Ajoutez combien nous devons fouler aux pieds les mépris mal fondés, les railleries impies et les violences même du monde, puisque la confirmation nous rend soldats de Jésus-Christ pour combattre cet ennemi. L'évêque, direz-vous, vous a frappé pour vous endurcir contre les coups les plus violens de la persécution; il a fait sur vous une onction sacrée, afin de représenter les anciens, qui s'oignoient d'huile pour rendre leurs membres plus souples et plus vigoureux quand ils alloient au combat; enfin il a fait sur vous le signe de la

croix pour vous montrer que vous devez être crucifié avec Jésus-Christ. Nous ne sommes plus, continuerez-vous, dans le temps des persécutions, où l'on faisoit mourir ceux qui ne vouloient pas renoncer à l'Évangile : mais le monde, qui ne peut cesser d'être monde, c'est-à-dire corrompu, fait toujours une persécution indirecte à la piété; il lui tend des piéges pour la faire tomber, il la décrie, il s'en moque; et il en rend la pratique si difficile dans la plupart des conditions, qu'au milieu même des nations chrétiennes, et où l'autorité souveraine appuie le christianisme, on est en danger de rougir du nom de Jésus-Christ et de l'imitation de sa vie.

Représentez fortement le bonheur que nous avons d'être incorporés à Jésus-Christ par l'eucharistie. Dans le baptême, il nous fait ses frères; dans l'eucharistie, il nous fait ses membres. Comme par l'incarnation il s'étoit donné à la nature humaine en général, par l'eucharistie, qui est une suite si naturelle de l'incarnation, il se donne à chaque fidèle en particulier. Tout est réel dans la suite de ses mystères; Jésus-Christ donne sa chair aussi réellement qu'il l'a prise : mais c'est se rendre coupable du corps et du sang du Seigneur, c'est boire et manger son jugement, que de manger la chair vivifiante de Jésus-Christ sans vivre de son esprit. Celui, dit-il lui-même, qui me mange, doit vivre pour moi.

Mais quel malheur, direz-vous encore, d'avoir besoin du sacrement de la pénitence, qui suppose qu'on a péché depuis qu'on a été fait enfant de Dieu! Quoique cette puissance toute céleste qui s'exerce sur la terre, et que Dieu a mise dans les mains des prêtres pour lier et pour délier les pécheurs selon leurs besoins, soit une si grande source de miséricordes, il faut trembler dans la crainte d'abuser des dons de Dieu et de sa patience. Pour le corps de Jésus-Christ, qui est la vie, la force et la consolation des justes, il faut désirer ardemment de pouvoir s'en nourrir tous les jours; mais pour le remède des âmes malades, il faut souhaiter de parvenir à une santé si parfaite, qu'on en diminue tous les jours le besoin. Le besoin, quoi qu'on fasse, ne sera que trop grand; mais ce seroit bien pis, si on faisoit de toute sa vie un cercle continuel et scandaleux du péché à la pénitence, et de la pénitence au péché. Il n'est donc question de se confesser que pour se convertir et se corriger; autrement les paroles de l'absolution, quelque puissantes qu'elles soient par l'institution de Jésus-Christ, ne seroient par notre indisposition que des paroles, mais des paroles funestes qui seroient notre condamnation devant Dieu. Une confession sans changement intérieur, bien loin de décharger une conscience du fardeau de ses péchés, ne fait qu'ajouter aux autres péchés celui d'un monstrueux sacrilége.

Faites lire aux enfans que vous élevez, les prières des agonisans, qui sont admirables; montrez-leur ce que l'Église fait et ce qu'elle dit en donnant l'extrême-onction aux mourans : quelle consolation pour eux de recevoir encore un renouvellement de l'onction sacrée pour ce dernier combat! Mais pour se rendre digne des grâces de la mort, il faut être fidèle à celles de la vie.

Admirez les richesses de la grâce de Jésus-Christ, qui n'a pas dédaigné d'appliquer le remède à la source du mal en sanctifiant la source de notre naissance, qui est le mariage. Qu'il étoit convenable de faire un sacrement de cette union de l'homme et de la femme, qui représente celle de Dieu avec sa créature et de Jésus-Christ avec son Église! que cette bénédiction étoit nécessaire pour modérer les passions brutales des hommes, pour répandre la paix et la consolation sur toutes les familles, pour transmettre la religion comme un héritage de génération en génération! De là il faut conclure que le mariage est un état très saint et très pur, quoiqu'il soit moins parfait que la virginité; qu'il faut y être appelé; qu'on n'y doit chercher ni les plaisirs grossiers, ni la pompe mondaine; qu'on doit seulement désirer d'y former des saints.

Louez la sagesse infinie du Fils de Dieu, qui a établi des pasteurs pour le représenter parmi nous, pour nous instruire en son nom, pour nous

donner son corps, pour nous réconcilier avec lui après nos chutes, pour former tous les jours de nouveaux fidèles, et même de nouveaux pasteurs qui nous conduisent après eux, afin que l'Église se conserve dans tous les siècles sans interruption. Montrez qu'il faut se réjouir que Dieu ait donné une telle puissance aux hommes. Ajoutez avec quel sentiment de religion on doit respecter les oints du Seigneur : ils sont les hommes de Dieu, et les dispensateurs de ses mystères. Il faut donc baisser les yeux et gémir, dès qu'on aperçoit en eux la moindre tache qui ternit l'éclat de leur ministère : il faudroit souhaiter de la pouvoir laver dans son propre sang. Leur doctrine n'est pas la leur ; qui les écoute écoute Jésus-Christ même : quand ils sont assemblés au nom de Jésus-Christ pour expliquer les Écritures, le Saint-Esprit parle avec eux. Leur temps n'est point à eux : il ne faut donc pas vouloir les faire descendre d'un si haut ministère, où ils doivent se dévouer à la parole et à la prière pour être les médiateurs entre Dieu et les hommes ; il ne faut pas les rabaisser jusqu'à des affaires du siècle. Il est encore moins permis de vouloir profiter de leurs revenus, qui sont le patrimoine des pauvres et le prix des péchés du peuple ; mais le plus affreux désordre est de vouloir élever ses parens et ses amis à ce redoutable ministère sans vocation et par des vues d'intérêt temporel.

est une chose qu'on ne peut décider ici : il doit dépendre de l'état de leur esprit, et encore plus de celui de leur conscience. Il faut leur enseigner ce que c'est que la confession dès qu'ils paroissent capables de l'entendre. Ensuite attendez la première faute un peu considérable que l'enfant fera; donnez-lui-en beaucoup de confusion et de remords. Vous verrez qu'étant déjà instruit sur la confession, il cherchera naturellement à se consoler en s'accusant au confesseur. Il faut tâcher de faire en sorte qu'il s'excite à un vif repentir, et qu'il trouve dans la confession un sensible adoucissement à sa peine, afin que cette première confession fasse une impression extraordinaire dans son esprit, et qu'elle soit une source de grâces pour toutes les autres.

La première communion, au contraire, me semble devoir être faite dans le temps où l'enfant, parvenu à l'âge de raison, paroîtra plus docile et plus exempt de tout défaut considérable. C'est parmi ces prémices de foi et d'amour de Dieu, que Jésus-Christ se fera mieux sentir et goûter à lui par les grâces de la communion. Elle doit être long-temps attendue, c'est-à-dire qu'on doit l'avoir fait espérer à l'enfant, dès sa première enfance, comme le plus grand bien qu'on puisse avoir sur la terre en attendant les joies du ciel. Je crois qu'il faudroit la rendre le plus solennelle qu'on peut : qu'il paroisse à l'en-

fant qu'on a les yeux attachés sur lui pendant ces jours-là; qu'on l'estime heureux; qu'on prend part à sa joie, et qu'on attend de lui une conduite au-dessus de son âge pour une action si grande. Mais quoiqu'il faille donc préparer beaucoup l'enfant à la communion, je crois que, quand il est préparé, on ne sauroit le prévenir trop tôt d'une si précieuse grâce, avant que son innocence soit exposée aux occasions dangereuses où elle commence à se flétrir.

CHAPITRE IX.

Remarques sur plusieurs défauts des filles.

Nous avons encore à parler du soin qu'il faut prendre pour préserver les filles de plusieurs défauts ordinaires à leur sexe. On les nourrit dans une mollesse et dans une timidité qui les rend incapables d'une conduite ferme et réglée. Au commencement il y a beaucoup d'affectation, et ensuite beaucoup d'habitude, dans ces craintes mal fondées, et dans ces larmes qu'elles versent à si bon marché. Le mépris de ces affectations peut servir beaucoup à les corriger, puisque la vanité y a tant de part.

Il faut aussi réprimer en elles les amitiés trop tendres, les petites jalousies, les complimens ex-

cessifs, les flatteries, les empressemens : tout cela les gâte, et les accoutume à trouver que tout ce qui est grave et sérieux est trop sec et trop austère. Il faut même tâcher de faire en sorte qu'elles s'étudient à parler d'une manière courte et précise. Le bon esprit consiste à retrancher tout discours inutile, et à dire beaucoup en peu de mots; au lieu que la plupart des femmes disent peu en beaucoup de paroles. Elles prennent la facilité de parler et la vivacité d'imagination pour l'esprit; elles ne choisissent point entre leurs pensées; elles n'y mettent aucun ordre par rapport aux choses qu'elles ont à expliquer; elles sont passionnées sur presque tout ce qu'elles disent, et la passion fait parler beaucoup : cependant on ne peut espérer rien de fort bon d'une femme, si on ne la réduit à réfléchir de suite, à examiner ses pensées, à les expliquer d'une manière courte, et à savoir ensuite se taire.

Une autre chose contribue beaucoup aux longs discours des femmes; c'est qu'elles sont nées artificieuses, et qu'elles usent de longs détours pour venir à leur but. Elles estiment la finesse; et comment ne l'estimeroient-elles pas, puisqu'elles ne connoissent point de meilleure prudence, et que c'est d'ordinaire la première chose que l'exemple leur a enseignée? Elles ont un naturel souple pour jouer facilement toutes sortes de comédies; les larmes ne leur coûtent rien;

leurs passions sont vives et leurs connoissances bornées; de là vient qu'elles ne négligent rien pour réussir, et que les moyens qui ne conviendroient pas à des esprits plus réglés leur paroissent bons; elles ne raisonnent guère pour examiner s'il faut désirer une chose, mais elles sont très industrieuses pour y parvenir.

Ajoutez qu'elles sont timides et pleines de fausse honte; ce qui est encore une source de dissimulation. Le moyen de prévenir un si grand mal est de ne les mettre jamais dans le besoin de la finesse, et de les accoutumer à dire ingénument leurs inclinations sur toutes les choses permises. Qu'elles soient libres pour témoigner leur ennui quand elles s'ennuient. Qu'on ne les assujettisse point à paroître goûter certaines personnes ou certains livres qui ne leur plaisent pas.

Souvent une mère, préoccupée de son directeur, est mécontente de sa fille jusqu'à ce qu'elle prenne sa direction; et la fille le fait par politique contre son goût. Surtout qu'on ne les laisse jamais soupçonner qu'on veut leur inspirer le dessein d'être religieuses; car cette pensée leur ôte la confiance en leurs parens, leur persuade qu'elles n'en sont point aimées, leur agite l'esprit, et leur fait faire un personnage forcé pendant plusieurs années. Quand elles ont été assez malheureuses pour prendre l'habitude de déguiser leurs sentimens, le moyen de les désabuser

est de les instruire solidement des maximes de la vraie prudence; comme on voit que le moyen de les dégoûter des fictions frivoles des romans est de leur donner le goût des histoires utiles et agréables. Si vous ne leur donnez une curiosité raisonnable, elles en auront une déréglée; et tout de même, si vous ne formez leur esprit à la vraie prudence, elles s'attacheront à la fausse, qui est la finesse.

Montrez-leur par des exemples comment on peut sans tromperie être discret, précautionné, appliqué aux moyens légitimes de réussir. Dites-leur : La principale prudence consiste à parler peu, à se défier bien plus de soi que des autres, mais point à faire des discours faux et des personnages brouillons. La droiture de conduite et la réputation universelle de probité attirent plus de confiance et d'estime, et par conséquent à la longue plus d'avantages, même temporels, que les voies détournées. Combien cette probité judicieuse distingue-t-elle une personne, ne la rend-elle pas propre aux plus grandes choses!

Mais ajoutez combien ce que la finesse cherche est bas et méprisable; c'est, ou une bagatelle qu'on n'oseroit dire, ou une passion pernicieuse. Quand on ne veut que ce qu'on doit vouloir, on le désire ouvertement; et on le cherche par des voies droites avec modération. Qu'y a-t-il de plus doux et de plus commode que d'être

sincère, toujours tranquille, d'accord avec soi-même, n'ayant rien à craindre ni à inventer? au lieu qu'une personne dissimulée est toujours dans l'agitation, dans les remords, dans le danger, dans la déplorable nécessité de couvrir une finesse par cent autres.

Avec toutes ces inquiétudes honteuses, les esprits artificieux n'évitent jamais l'inconvénient qu'ils fuient : tôt ou tard ils passent pour ce qu'ils sont. Si le monde est leur dupe sur quelque action détachée, il ne l'est pas sur le gros de leur vie; on les devine toujours par quelque endroit : souvent même ils sont dupes de ceux qu'ils veulent tromper; car on fait semblant de se laisser éblouir par eux, et ils se croient estimés, quoiqu'on les méprise. Mais au moins ils ne se garantissent pas des soupçons : et qu'y a-t-il de plus contraire aux avantages qu'un amour-propre sage doit chercher, que de se voir toujours suspect? Dites peu à peu ces choses, selon les occasions, les besoins et la portée des esprits.

Observez encore que la finesse vient toujours d'un cœur bas et d'un petit esprit. On n'est fin qu'à cause qu'on veut se cacher, n'étant pas tel qu'on devroit être, ou que, voulant des choses permises, on prend pour y arriver des moyens indignes faute de savoir en choisir d'honnêtes. Faites remarquer aux enfans l'impertinence de certaines finesses qu'ils voient pratiquer, le mé-

pris qu'elles attirent à ceux qui les font; et enfin faites-leur honte à eux-mêmes, quand vous les surprendrez dans quelque dissimulation. De temps en temps privez-les de ce qu'ils aiment, parce qu'ils ont voulu y arriver par la finesse, et déclarez qu'ils l'obtiendront quand ils le demanderont simplement; ne craignez pas même de compatir à leurs petites infirmités, pour leur donner le courage de les laisser voir. La mauvaise honte est le mal le plus dangereux, et le plus pressé à guérir; celui-là, si on n'y prend garde, rend tous les autres incurables.

Désabusez-les des mauvaises subtilités par lesquelles on veut faire en sorte que le prochain se trompe, sans qu'on puisse se reprocher de l'avoir trompé; il y a encore plus de bassesse et de supercherie dans ces raffinemens, que dans les finesses communes. Les autres gens pratiquent, pour ainsi dire, de bonne foi la finesse; mais ceux-ci y ajoutent un nouveau déguisement pour l'autoriser. Dites à l'enfant que Dieu est la vérité même; que c'est se jouer de Dieu, que de se jouer de la vérité dans ses paroles; qu'on doit les rendre précises et exactes, et parler peu pour ne rien dire que de juste, afin de respecter la vérité.

Gardez-vous donc bien d'imiter ces personnes qui applaudissent aux enfans lorsqu'ils ont marqué de l'esprit par quelque finesse. Bien loin de trouver ces tours jolis et de vous en divertir, re-

prenez-les sévèrement; et faites en sorte que tous leurs artifices réussissent mal, afin que l'expérience les en dégoûte. En les louant sur de telles fautes, on les persuade que c'est être habile que d'être fin.

CHAPITRE X.

La vanité de la beauté et des ajustemens.

Mais ne craignez rien tant que la vanité dans les filles : elles naissent avec un désir violent de plaire. Les chemins qui conduisent les hommes à l'autorité et à la gloire leur étant fermés, elles tâchent de se dédommager par les agrémens de l'esprit et du corps : de là vient leur conversation douce et insinuante; de là vient qu'elles aspirent tant à la beauté et à toutes les grâces extérieures, et qu'elles sont si passionnées pour les ajustemens; une coiffe, un bout de ruban, une boucle de cheveux plus haut ou plus bas, le choix d'une couleur, ce sont pour elles autant d'affaires importantes.

Ces excès vont encore plus loin dans notre nation qu'en toute autre; l'humeur changeante qui règne parmi nous cause une variété continuelle de modes : ainsi on ajoute à l'amour des ajustemens celui de la nouveauté, qui a d'étranges charmes sur de tels esprits. Ces deux folies mises

ensemble renversent les bornes des conditions, et dérèglent toutes les mœurs. Dès qu'il n'y a plus de règle pour les habits et pour les meubles, il n'y en a plus d'effectives pour les conditions : car pour la table des particuliers c'est ce que l'autorité publique peut moins régler ; chacun choisit selon son argent, ou plutôt, sans argent, selon son ambition et sa vanité.

Ce faste ruine les familles, et la ruine des familles entraîne la corruption des mœurs. D'un côté, le faste excite, dans les personnes d'une basse naissance, la passion d'une prompte fortune ; ce qui ne se peut faire sans péché, comme le Saint-Esprit nous l'assure. D'un autre côté, les gens de qualité, se trouvant sans ressource, font des lâchetés et des bassesses horribles pour soutenir leurs dépenses ; par là s'éteignent insensiblement l'honneur, la foi, la probité, et le naturel, même entre les plus proches parens.

Tous ces maux viennent de l'autorité que les femmes vaines ont de décider sur les modes : elles ont fait passer pour Gaulois ridicules tous ceux qui ont voulu conserver la gravité et la simplicité des mœurs anciennes.

Appliquez-vous donc à faire entendre aux filles combien l'honneur qui vient d'une bonne conduite et d'une vraie capacité est plus estimable que celui qu'on tire de ses cheveux ou de ses habits. La beauté, direz-vous, trompe encore plus

la personne qui la possède que ceux qui en sont éblouis; elle trouble, elle enivre l'âme; on est plus fortement idolâtre de soi-même, que les amans les plus passionnés ne le sont de la personne qu'ils aiment. Il n'y a qu'un fort petit nombre d'années de différence entre une belle femme et une autre qui ne l'est pas. La beauté ne peut être que nuisible, à moins qu'elle ne serve à faire marier avantageusement une fille. Mais comment y servira-t-elle, si elle n'est soutenue par le mérite et par la vertu? Elle ne peut espérer d'épouser qu'un jeune fou, avec qui elle sera malheureuse, à moins que sa sagesse et sa modestie ne la fassent rechercher par des hommes d'un esprit réglé et sensible aux qualités solides. Les personnes qui tirent toute leur gloire de leur beauté deviennent bientôt ridicules : elles arrivent, sans s'en apercevoir, à un certain âge, où leur beauté se flétrit; et elles sont encore charmées d'elles-mêmes, quoique le monde, bien loin de l'être, en soit dégoûté. Enfin, il est aussi déraisonnable de s'attacher uniquement à la beauté, que de vouloir mettre tout le mérite dans la force du corps, comme font les peuples barbares et sauvages.

De la beauté passons à l'ajustement. Les véritables grâces ne dépendent point d'une parure vaine et affectée. Il est vrai qu'on peut chercher la propreté, la proportion et la bienséance, dans

les habits nécessaires pour couvrir nos corps: mais, après tout, ces étoffes qui nous couvrent, et qu'on peut rendre commodes et agréables, ne peuvent jamais être des ornemens qui donnent une vraie beauté.

Je voudrois même faire voir aux jeunes filles la noble simplicité qui paroît dans les statues et dans les autres figures qui nous restent des femmes grecques et romaines; elles y verroient combien des cheveux noués négligemment par-derrière, et des draperies pleines et flottant à longs plis, sont agréables et majestueuses. Il seroit bon même qu'elles entendissent parler les peintres et les autres gens qui ont ce goût exquis de l'antiquité.

Si peu que leur esprit s'élevât au-dessus de la préoccupation des modes, elles auroient bientôt un grand mépris pour leurs frisures, si éloignées du naturel, et pour les habits d'une figure trop façonnée. Je sais bien qu'il ne faut pas souhaiter qu'elles prennent l'extérieur antique; il y auroit de l'extravagance à le vouloir : mais elles pourroient, sans aucune singularité, prendre le goût de cette simplicité d'habits si noble, si gracieuse, et d'ailleurs si convenable aux mœurs chrétiennes. Ainsi, se conformant dans l'extérieur à l'usage présent, elles sauroient au moins ce qu'il faudroit penser de cet usage : elles satisferoient à la mode comme à une servitude fâcheuse, et elles

ne lui donneroient que ce qu'elles ne pourroient lui refuser. Faites-leur remarquer souvent, et de bonne heure, la vanité et la légèreté d'esprit qui fait l'inconstance des modes. C'est une chose bien mal entendue, par exemple, de se grossir la tête de je ne sais combien de coiffes entassées : les véritables grâces suivent la nature et ne la gênent pas.

Mais la mode se détruit elle-même; elle vise toujours au parfait, et jamais elle ne le trouve, du moins elle ne veut jamais s'y arrêter : elle seroit raisonnable, si elle ne changeoit que pour ne changer plus, après avoir trouvé la perfection pour la commodité et pour la bonne grâce; mais changer pour changer sans cesse, n'est-ce pas chercher plutôt l'inconstance et le déréglement que la véritable politesse et le bon goût? Aussi n'y a-t-il d'ordinaire que caprice dans les modes. Les femmes sont en possession de décider; il n'y a qu'elles qu'on veuille en croire : ainsi les esprits les plus légers et les moins instruits entraînent les autres. Elles ne choisissent et ne quittent rien par règle; il suffit qu'une chose bien inventée ait été long-temps à la mode, afin qu'elle ne doive plus l'être, et qu'une autre, quoique ridicule, à titre de nouveauté prenne sa place et soit admirée.

Après avoir posé ce fondement, montrez les règles de la modestie chrétienne. Nous apprenons, direz-vous, par nos saints mystères, que

l'homme naît dans la corruption du péché; son corps, travaillé d'une maladie contagieuse, est une source de tentations à son âme. Jésus-Christ nous apprend à mettre toute notre vertu dans la crainte et dans la défiance de nous-mêmes. Voudriez-vous, pourra-t-on dire à une fille, hasarder votre âme et celle de votre prochain pour une folle vanité? Ayez donc horreur des nudités de gorge et de toutes les autres immodesties: quand même on commettroit ces fautes sans aucune mauvaise passion, du moins c'est une vanité, c'est un désir effréné de plaire. Cette vanité justifie-t-elle devant Dieu et devant les hommes une conduite si téméraire, si scandaleuse et si contagieuse pour autrui? Cet aveugle désir de plaire convient-il à une âme chrétienne, qui doit regarder comme une idolâtrie tout ce qui détourne de l'amour du Créateur et du mépris des créatures? Mais quand on cherche à plaire, que prétend-on? N'est-ce pas d'exciter les passions des hommes? Les tient-on dans ses mains pour les arrêter? Si elles vont trop loin, ne doit-on pas s'en imputer toutes les suites? Et ne vont-elles pas toujours trop loin, si peu qu'elles soient allumées? Vous préparez un poison et subtil et mortel, vous le versez sur tous les spectateurs: et vous vous croyez innocente! Ajoutez les exemples des personnes que leur modestie a rendues recommandables, et de celles à qui leur immodes-

tie a fait tort. Mais surtout ne permettez rien dans l'extérieur des filles qui excède leur condition : réprimez sévèrement toutes leurs fantaisies. Montrez-leur à quel danger on s'expose, et combien on se fait mépriser des gens sages, en oubliant ainsi ce qu'on est.

Ce qui reste à faire, c'est de désabuser les filles du bel esprit. Si on n'y prend garde, quand elles ont quelque vivacité, elles s'intriguent, elles veulent parler de tout, elles décident sur les ouvrages les moins proportionnés à leur capacité, elles affectent de s'ennuyer par délicatesse. Une fille ne doit parler que pour de vrais besoins, avec un air de doute et de déférence : elle ne doit pas même parler des choses qui sont au-dessus de la portée commune des filles, quoiqu'elle en soit instruite. Qu'elle ait, tant qu'elle voudra, de la mémoire, de la vivacité, des tours plaisans, de la facilité à parler avec grâce; toutes ces qualités lui seront communes avec un grand nombre d'autres femmes fort peu sensées et fort méprisables. Mais qu'elle ait une conduite égale et suivie, un esprit égal et réglé; qu'elle sache se taire et conduire quelque chose : cette qualité si rare la distinguera dans son sexe. Pour la délicatesse et l'affectation d'ennui, il faut la réprimer, en montrant que le bon goût consiste à s'accommoder des choses selon qu'elles sont utiles.

Rien n'est estimable que le bon sens et la

vertu : l'un et l'autre font regarder le dégoût et l'ennui, non comme une délicatesse louable, mais comme une foiblesse d'un esprit malade.

Puisqu'on doit vivre avec des esprits grossiers, et dans des occupations qui ne sont pas délicieuses, la raison, qui est la seule bonne délicatesse, consiste à se rendre grossier, pour ainsi dire, avec les gens qui le sont. Un esprit qui goûte la politesse, mais qui sait s'élever au-dessus d'elle, dans le besoin, pour aller à des choses plus solides, est infiniment supérieur aux esprits délicats et surmontés par leur dégoût.

CHAPITRE XI.

Instruction des femmes sur leurs devoirs.

VENONS maintenant au détail des choses dont une femme doit être instruite : quels sont ses emplois? Elle est chargée de l'éducation de ses enfans; des garçons jusqu'à un certain âge; des filles jusqu'à ce qu'elles se marient ou se fassent religieuses; de la conduite des domestiques, de leurs mœurs, de leur service; du détail de la dépense, des moyens de faire tout avec économie et honorablement, d'ordinaire même de faire les fermes et de recevoir les revenus.

La science des femmes, comme celle des hom-

mes, doit se borner à s'instruire par rapport à leurs fonctions; la différence de leurs emplois doit faire celle de leurs études. Il faut donc borner l'instruction des femmes aux choses que nous venons de dire. Mais une femme curieuse trouvera que c'est donner des bornes bien étroites à sa curiosité : elle se trompe, c'est qu'elle ne connoît pas l'importance et l'étendue des choses dont je lui propose de s'instruire.

Quel discernement lui faut-il pour connoître le naturel et le génie de chacun de ses enfans, pour trouver la manière de se conduire avec eux, la plus propre à découvrir leur humeur, leur pente, leur talent; à prévenir les passions naissantes; à leur persuader les bonnes maximes, et à guérir leurs erreurs? Quelle prudence doit-elle avoir pour acquérir et conserver sur eux l'autorité, sans perdre l'amitié et la confiance! Mais n'a-t-elle pas besoin d'observer et de connoître à fond les gens qu'elle met auprès d'eux? Sans doute : une mère de famille doit donc être pleinement instruite de la religion, et avoir un esprit mûr, ferme, appliqué et expérimenté pour le gouvernement.

Peut-on douter que les femmes ne soient chargées de tous ces soins, puisqu'ils tombent naturellement sur elles pendant la vie même de leurs maris occupés au-dehors? Ils les regardent encore de plus près si elles deviennent veuves. Enfin

saint Paul attache tellement en général leur salut à l'éducation de leurs enfans, qu'il assure que c'est par eux qu'elles se sauveront.

Je n'explique point ici tout ce que les femmes doivent savoir pour l'éducation de leurs enfans, parce que ce mémoire leur fera assez sentir l'étendue des connoissances qu'il faudroit qu'elles eussent.

Joignez à ce gouvernement l'économie. La plupart des femmes la négligent comme un emploi bas qui ne convient qu'à des paysans ou à des fermiers, tout au plus à un maître d'hôtel, ou à quelque femme de charge : surtout les femmes nourries dans la mollesse, l'abondance et l'oisiveté, sont indolentes et dédaigneuses pour tout ce détail; elles ne font pas grande différence entre la vie champêtre et celle des sauvages du Canada. Si vous leur parlez de vente de blé, de culture de terres, des différentes natures de revenus, de la levée des rentes et des autres droits seigneuriaux, de la meilleure manière de faire des fermes ou d'établir des receveurs, elles croient que vous voulez les réduire à des occupations indignes d'elles.

Ce n'est pourtant que par ignorance qu'on méprise cette science de l'économie. Les anciens Grecs et les Romains, si habiles et si polis, s'en instruisoient avec un grand soin : les plus grands esprits d'entre eux en ont fait, sur leurs propres

expériences, des livres que nous avons encore, et où ils ont marqué même le dernier détail de l'agriculture. On sait que leurs conquérans ne dédaignoient pas de labourer et de retourner à la charrue en sortant du triomphe. Cela est si éloigné de nos mœurs, qu'on ne pourroit le croire, si peu qu'il y eût dans l'histoire quelque prétexte pour en douter. Mais n'est-il pas naturel qu'on ne songe à défendre ou à augmenter son pays, que pour le cultiver paisiblement? A quoi sert la victoire, sinon à cueillir les fruits de la paix? Après tout, la solidité de l'esprit consiste à vouloir s'instruire exactement de la manière dont se font les choses qui sont les fondemens de la vie humaine; toutes les plus grandes affaires roulent là-dessus. La force et le bonheur d'un État consistent non à avoir beaucoup de provinces mal cultivées, mais à tirer de la terre qu'on possède tout ce qu'il faut pour nourrir aisément un peuple nombreux.

Il faut sans doute un génie bien plus élevé et plus étendu pour s'instruire de tous les arts qui ont rapport à l'économie, et pour être en état de policer toute une famille, qui est une petite république, que pour jouer, discourir sur les modes, et s'exercer à de petites gentillesses de conversation. C'est une sorte d'esprit bien méprisable, que celui qui ne va qu'à bien parler : on voit de tous côtés des femmes dont la conver-

sation est pleine de maximes solides, et qui, faute d'avoir été appliquées de bonne heure, n'ont rien que de frivole dans la conduite.

Mais prenez garde au défaut opposé : les femmes courent risque d'être extrêmes en tout. Il est bon de les accoutumer dès l'enfance à gouverner quelque chose, à faire des comptes, à voir la manière de faire les marchés de tout ce qu'on achète, et à savoir comment il faut que chaque chose soit faite pour être d'un bon usage. Mais craignez aussi que l'économie n'aille en elles jusqu'à l'avarice; montrez-leur en détail tous les ridicules de cette passion. Dites-leur ensuite : Prenez garde que l'avarice gagne peu, et qu'elle se déshonore beaucoup. Un esprit raisonnable ne doit chercher, dans une vie frugale et laborieuse, qu'à éviter la honte et l'injustice attachées à une conduite prodigue et ruineuse. Il ne faut retrancher les dépenses superflues, que pour être en état de faire plus libéralement celles que la bienséance, ou l'amitié, ou la charité inspirent. Souvent c'est faire un grand gain, que de savoir perdre à propos : c'est le bon ordre, et non certaines épargnes sordides, qui fait les grands profits. Ne manquez pas de représenter l'erreur grossière de ces femmes qui se savent bon gré d'épargner une bougie, pendant qu'elles se laissent tromper par un intendant sur le gros de toutes leurs affaires.

Faites pour la propreté comme pour l'écono-

mie. Accoutumez les filles à ne souffrir rien de sale ni de dérangé; qu'elles remarquent le moindre désordre dans une maison. Faites-leur même observer que rien ne contribue plus à l'économie et à la propreté, que de tenir toujours chaque chose en sa place. Cette règle ne paroît presque rien; cependant elle iroit loin, si elle étoit exactement gardée. Avez-vous besoin d'une chose? vous ne perdez jamais un moment à la chercher; il n'y a ni trouble, ni dispute, ni embarras : quand on en a besoin, vous mettez d'abord la main dessus; et quand vous vous en êtes servi, vous la remettez sur-le-champ dans la place où vous l'avez prise. Ce bel ordre fait une des plus grandes parties de la propreté; c'est ce qui frappe le plus les yeux, que de voir cet arrangement si exact. D'ailleurs, la place qu'on donne à chaque chose étant celle qui lui convient davantage, non seulement pour la bonne grâce et le plaisir des yeux, mais encore pour sa conservation, elle s'y use moins qu'ailleurs; elle ne s'y gâte d'ordinaire par aucun accident; elle y est même entretenue proprement : car, par exemple, un vase ne sera ni poudreux ni en danger de se briser, lorsqu'on le mettra dans sa place immédiatement après s'en être servi. L'esprit d'exactitude, qui fait ranger, fait aussi nettoyer. Joignez à ces avantages celui d'ôter, par cette habitude aux domestiques, l'es-

prit de paresse et de confusion. De plus, c'est beaucoup que de leur rendre le service prompt et facile, et de s'ôter à soi-même la tentation de s'impatienter souvent par les retardemens qui viennent des choses dérangées, qu'on a peine à trouver. Mais en même temps évitez l'excès de la politesse et de la propreté. La propreté, quand elle est modérée, est une vertu; mais, quand on suit trop son goût, on la tourne en petitesse d'esprit. Le bon goût rejette la délicatesse excessive : il traite les petites choses de petites, et n'en est point blessé. Moquez-vous donc, devant les enfans, des colifichets dont certaines femmes sont si passionnées, et qui leur font faire insensiblement des dépenses si indiscrètes. Accoutumez-les à une propreté simple et facile à pratiquer : montrez-leur la meilleure manière de faire les choses; mais montrez-leur encore davantage à s'en passer. Dites-leur combien il y a de petitesse d'esprit et de bassesse à gronder pour un potage mal assaisonné, pour un rideau mal plissé, pour une chaise trop haute ou trop basse.

Il est, sans doute, d'un bien meilleur esprit d'être volontairement grossier, c'est-à-dire facile, que d'être délicat sur des choses si peu importantes. Cette mauvaise délicatesse, si on ne la réprime dans les femmes qui ont de l'esprit, est encore plus dangereuse pour les conversations

que pour tout le reste : la plupart des gens leur sont fades et ennuyeux ; le moindre défaut de politesse leur paroît un monstre ; elles sont toujours moqueuses et dégoûtées. Il faut leur faire entendre de bonne heure qu'il n'est rien de si peu judicieux, que de juger superficiellement d'une personne par ses manières, au lieu d'examiner le fond de son esprit, de ses sentimens et de ses qualités utiles. Faites voir, par diverses expériences, combien un provincial d'un air grossier, ou, si vous voulez, ridicule, avec ses complimens importuns, s'il a le cœur bon et l'esprit réglé, est plus estimable qu'un courtisan qui, sous une politesse accomplie, cache un cœur ingrat, injuste, capable de toutes sortes de dissimulations et de bassesses. Ajoutez qu'il y a toujours de la foiblesse dans les esprits qui ont une grande pente à l'ennui et au dégoût. Il n'y a point de gens dont la conversation soit si mauvaise, qu'on ne puisse en tirer quelque chose de bon : quoiqu'on doive en choisir de meilleures, quand on est libre de choisir, on a de quoi se consoler quand on y est réduit, puisqu'on peut les faire parler de ce qu'ils savent, et que les personnes d'esprit peuvent toujours tirer quelque instruction des gens les moins éclairés. Mais revenons aux choses dont il faut instruire une fille.

CHAPITRE XII.

Suite des devoirs des femmes.

Il y a la science de se faire servir, qui n'est pas petite. Il faut choisir des domestiques qui aient de l'honneur et de la religion: il faut connoître les fonctions auxquelles on veut les appliquer, le temps et la peine qu'il faut donner à chaque chose, la manière de la bien faire, et la dépense qui y est nécessaire. Vous gronderez mal à propos un officier, par exemple, si vous voulez qu'il ait dressé un fruit plus promptement qu'il n'est possible, ou si vous ne savez pas à peu près le prix et la quantité de sucre et des autres choses qui doivent entrer dans ce que vous lui faites faire : ainsi vous êtes en danger d'être la dupe ou le fléau de vos domestiques, si vous n'avez quelque connoissance de leurs métiers.

Il faut encore savoir connoître leurs humeurs, ménager leurs esprits, et policer chrétiennement toute cette petite république, qui est d'ordinaire fort tumultueuse. Il faut sans doute de l'autorité; car moins les gens sont raisonnables, plus il faut que la crainte les retienne : mais comme ce sont des chrétiens, qui sont vos frères en Jésus-Christ, et que vous devez respecter comme

ses membres, vous êtes obligé de ne payer d'autorité que quand la persuasion manque.

Tâchez donc de vous faire aimer de vos gens sans aucune basse familiarité : n'entrez pas en conversation avec eux; mais aussi ne craignez pas de leur parler assez souvent avec affection et sans hauteur sur leurs besoins; qu'ils soient assurés de trouver du conseil et de la compassion. Ne les reprenez point aigrement de leurs défauts; n'en paroissez ni surpris ni rebuté, tant que vous espérerez qu'ils ne seront pas incorrigibles; faites-leur entendre doucement raison, et souffrez souvent d'eux pour le service, afin d'être en état de les convaincre de sang froid que c'est sans chagrin et sans impatience que vous leur parlez, bien moins pour votre service que pour leur intérêt. Il ne sera pas facile d'accoutumer les jeunes personnes de qualité à cette conduite douce et charitable; car l'impatience et l'ardeur de la jeunesse, jointes à la fausse idée qu'on leur donne de leur naissance, leur font regarder les domestiques à peu près comme des chevaux : on se croit d'une autre nature que les valets; on suppose qu'ils sont faits pour la commodité de leurs maîtres. Tâchez de montrer combien ces maximes sont contraires à la modestie pour soi, et à l'humanité pour son prochain. Faites entendre que les hommes ne sont point faits pour être servis; que c'est une er-

reur brutale de croire qu'il y ait des hommes nés pour flatter la paresse et l'orgueil des autres; que le service étant établi contre l'égalité naturelle des hommes, il faut l'adoucir autant qu'on le peut; que les maîtres, qui sont mieux élevés que leurs valets, étant pleins de défauts, il ne faut pas s'attendre que les valets n'en aient point, eux qui ont manqué d'instruction et de bons exemples: qu'enfin, si les valets se gâtent en servant mal, ce que l'on appelle d'ordinaire *être bien servi* gâte encore plus les maîtres; car cette facilité de se satisfaire en tout, et de se livrer à ses désirs, ne fait qu'amollir l'âme, que la rendre ardente et passionnée pour les moindres commodités.

Pour ce gouvernement domestique, rien n'est meilleur que d'y accoutumer les filles de bonne heure. Donnez-leur quelque chose à régler, à condition de vous en rendre compte: cette confiance les charmera, car la jeunesse ressent un plaisir incroyable lorsqu'on commence à se fier à elle et à la faire entrer dans quelque affaire sérieuse. On en voit un bel exemple dans la reine Marguerite. Cette princesse raconte, dans ses mémoires, que le plus sensible plaisir qu'elle ait eu en sa vie fut de voir que la reine sa mère commença à lui parler, lorsqu'elle étoit encore très jeune, comme à une personne mûre: elle se sentit transportée de joie d'entrer dans la confidence de la

reine et de son frère le duc d'Anjou pour le secret de l'État, elle qui n'avoit connu jusques-là que des jeux d'enfans. Laissez même faire quelque faute à une fille dans de tels essais, et sacrifiez quelque chose à son instruction; faites-lui remarquer doucement ce qu'il auroit fallu faire ou dire, pour éviter les inconvéniens où elle est tombée; racontez-lui vos expériences passées, et ne craignez point de lui dire les fautes semblables aux siennes que vous avez faites dans votre jeunesse: par là vous lui inspirerez la confiance, sans laquelle l'éducation se tourne en formalités gênantes.

Apprenez à une fille à lire et à écrire correctement. Il est honteux, mais ordinaire, de voir les femmes qui ont de l'esprit et de la politesse, ne savoir pas bien prononcer ce qu'elles lisent; ou elles hésitent, ou elles chantent en lisant: au lieu qu'il faut prononcer d'un ton simple et naturel, mais ferme et uni. Elles manquent encore plus grossièrement pour l'orthographe, ou pour la manière de former ou de lier des lettres en écrivant: au moins accoutumez-les à y faire leurs lignes droites, à rendre leur caractère net et lisible. Il faudroit aussi qu'une fille sût la grammaire, pour sa langue naturelle. Il n'est pas question de la lui apprendre par règles, comme les écoliers apprennent le latin en classe; accoutumez-les seulement sans affectation à ne point

prendre un temps pour un autre, à se servir des termes propres, à expliquer nettement leurs pensées avec ordre, et d'une manière courte et précise : vous les mettez en état d'apprendre un jour à leurs enfans à bien parler sans aucune étude. On sait que, dans l'ancienne Rome, la mère des Gracques contribua beaucoup, par une bonne éducation, à orner l'éloquence de ses enfans qui devinrent de si grands hommes.

Elles devroient aussi savoir les quatre règles de l'arithmétique, vous vous en servirez utilement pour leur faire faire souvent des comptes. C'est une occupation fort épineuse pour beaucoup de gens ; mais l'habitude prise dès l'enfance, jointe à la facilité de faire promptement, par le secours des règles, toutes sortes de comptes les plus embrouillés, diminuera fort ce dégoût. On sait assez que l'exactitude à compter souvent fait le bon ordre dans les maisons.

Il seroit bon aussi qu'elles sussent quelque chose des principales règles de la justice; par exemple, la différence qu'il y a entre un testament et une donation; ce que c'est qu'un contrat, une substitution, un partage de cohéritiers; les principales règles du droit ou des coutumes du pays où l'on est, pour rendre ces actes valides; ce que c'est que communauté, ce que c'est que des biens meubles et immeubles. Si elles se ma-

rient, toutes leurs principales affaires rouleront là-dessus.

Mais en même temps montrez-leur combien elles sont incapables d'enfoncer dans les difficultés du droit; combien le droit lui-même, par la foiblesse de l'esprit des hommes, est plein d'obscurités et de règles douteuses; combien la jurisprudence varie; combien tout ce qui dépend des juges, quelque clair qu'il paroisse, devient incertain; combien les longueurs des meilleures affaires mêmes sont ruineuses et insupportables. Montrez-leur l'agitation du palais, la fureur de la chicane, les détours pernicieux et les subtilités de la procédure, les frais immenses qu'elle attire, la misère de ceux qui plaident, l'industrie des avocats, des procureurs et des greffiers, pour s'enrichir bientôt en appauvrissant les parties. Ajoutez les moyens qui rendent mauvaise par la forme, une affaire bonne dans le fond, les oppositions de maximes de tribunal à tribunal : si vous êtes renvoyé à la grand'chambre, votre procès est gagné; si vous allez aux enquêtes, il est perdu. N'oubliez pas les conflits de jurisdiction, et le danger où l'on est de plaider au conseil plusieurs années pour savoir où l'on plaidera. Enfin remarquez la différence qu'on trouve souvent entre les avocats et les juges sur la même affaire; dans la consultation vous avez gain de cause, et votre arrêt vous condamne aux dépens.

Tout cela me semble important pour empêcher les femmes de se passionner sur les affaires, et de s'abandonner aveuglément à certains conseils ennemis de la paix. Lorsqu'elles sont veuves, ou maîtresses de leur bien dans un autre état, elles doivent écouter leurs gens d'affaires, mais non pas se livrer à eux.

Il faut qu'elles s'en défient dans les procès qu'ils veulent leur faire entreprendre, qu'elles consultent les gens d'un esprit plus étendu et plus attentif aux avantages d'un accommodement, et qu'enfin elles soient persuadées que la principale habileté dans les affaires est d'en prévoir les inconvéniens, et de savoir les éviter.

Les filles qui ont une naissance et un bien considérable ont besoin d'être instruites des devoirs des seigneurs dans leurs terres. Dites-leur donc ce qu'on peut faire pour empêcher les abus, les violences, les chicanes, les faussetés si ordinaires à la campagne. Joignez-y les moyens d'établir de petites écoles, et des assemblées de charité pour le soulagement des pauvres malades. Montrez aussi le trafic qu'on peut quelquefois établir en certains pays pour y diminuer la misère, mais surtout comment on peut procurer au peuple une instruction solide et une police chrétienne. Tout cela demanderoit un détail trop long pour être mis ici.

En expliquant les devoirs des seigneurs, n'ou-

bliez pas leurs droits : dites ce que c'est que fiefs, seigneur dominant, vassal, hommage, rentes, dîmes inféodées, droit de champart, lods et ventes, indemnité, amortissement et reconnoissances, papiers terriers, et autres choses semblables. Ces connoissances sont nécessaires, puisque le gouvernement des terres consiste entièrement dans toutes ces choses.

Après ces instructions, qui doivent tenir la première place, je crois qu'il n'est pas inutile de laisser aux filles, selon leur loisir et la portée de leur esprit, la lecture des livres profanes qui n'ont rien de dangereux pour les passions; c'est même le moyen de les dégoûter des comédies et des romans. Donnez-leur donc des histoires grecques et romaines; elles y verront des prodiges de courage et de désintéressement. Ne leur laissez pas ignorer l'histoire de France, qui a aussi ses beautés; mêlez celle des pays voisins, et les relations des pays éloignés judicieusement écrites. Tout cela sert à agrandir l'esprit et à élever l'âme à de grands sentimens, pourvu qu'on évite la vanité et l'affectation. On croit d'ordinaire qu'il faut qu'une fille de qualité qu'on veut bien élever apprenne l'italien et l'espagnol; mais je ne vois rien de moins utile que cette étude, à moins qu'une fille ne se trouvât attachée auprès de quelque princesse espagnole ou italienne, comme nos reines d'Autriche et de Médicis. D'ail-

leurs ces deux langues ne servent guère qu'à lire des livres dangereux et capables d'augmenter les défauts des femmes; il y a beaucoup plus à perdre qu'à gagner dans cette étude. Celle du latin seroit bien plus raisonnable; car c'est la langue de l'Église : il y a un fruit et une consolation inestimable à entendre le sens des paroles de l'office divin, où l'on assiste si souvent. Ceux mêmes qui cherchent les beautés du discours en trouveront de bien plus parfaites et plus solides dans le latin que dans l'italien et dans l'espagnol, où règnent un jeu d'esprit et une vivacité d'imagination sans règle. Mais je ne voudrois faire apprendre le latin qu'aux filles d'un jugement ferme et d'une conduite modeste, qui sauroient ne prendre cette étude que pour ce qu'elle vaut, qui renonceroient à la vaine curiosité, qui cacheroient ce qu'elles auroient appris, et qui n'y chercheroient que leur édification.

Je leur permettrois aussi, mais avec un grand choix, la lecture des ouvrages d'éloquence et de poésie, si je voyois qu'elles en eussent le goût, et que leur jugement fût assez solide pour se borner au véritable usage de ces choses; mais je craindrois d'ébranler trop les imaginations vives, et je voudrois en tout cela une exacte sobriété. Tout ce qui peut faire sentir l'amour, plus il est adouci et enveloppé, plus il me paroît dangereux.

La musique et la peinture ont besoin des mêmes

précautions; tous ces arts sont du même génie et du même goût. Pour la musique, on sait que les anciens croyoient que rien n'étoit plus pernicieux à une république bien policée que d'y laisser introduire une mélodie efféminée : elle énerve les hommes; elle rend les âmes molles et voluptueuses; les tons languissans et passionnés ne font tant de plaisir qu'à cause que l'âme s'y abandonne à l'attrait des sens jusqu'à s'y enivrer elle-même. C'est pourquoi, à Sparte, les magistrats brisoient tous les instrumens dont l'harmonie étoit trop délicieuse, et c'étoit là une de leurs plus importantes polices; c'est pourquoi Platon rejette sévèrement tous les tons délicieux qui entroient dans la musique des Asiatiques; à plus forte raison les chrétiens, qui ne doivent jamais chercher le plaisir pour le seul plaisir, doivent-ils avoir en horreur ces divertissemens empoisonnés.

La poésie et la musique, si on en retranchoit tout ce qui ne tend point au vrai but, pourroient être employées très utilement à exciter dans l'âme des sentimens vifs et sublimes pour la vertu. Combien avons-nous d'ouvrages poétiques de l'Écriture que les Hébreux chantoient, selon les apparences! Les cantiques ont été les premiers monumens qui ont conservé plus distinctement, avant l'Écriture, la tradition des choses divines parmi les hommes. Nous avons vu combien la

musique a été puissante parmi les peuples païens pour élever l'âme au-dessus des sentimens vulgaires. L'Église a cru ne pouvoir consoler mieux ses enfans que par le chant des louanges de Dieu. On ne peut donc abandonner ces arts, que l'esprit de Dieu même a consacrés. Une musique et une poésie chrétiennes seroient le plus grand de tous les secours pour dégoûter des plaisirs profanes; mais, dans les faux préjugés où est notre nation, le goût de ces arts n'est guère sans danger. Il faut donc se hâter de faire sentir à une jeune fille qu'on voit fort sensible à de telles impressions, combien on peut trouver de charmes dans la musique sans sortir des sujets pieux. Si elle a de la voix et du génie pour les beautés de la musique, n'espérez pas de les lui faire toujours ignorer : la défense irriteroit la passion. Il vaut mieux donner un cours réglé à ce torrent que d'entreprendre de l'arrêter.

La peinture se tourne chez nous plus aisément au bien; d'ailleurs elle a un privilége pour les femmes; sans elle, leurs ouvrages ne peuvent être bien conduits. Je sais qu'elles pourroient se réduire à des travaux simples qui ne demanderoient aucun art; mais, dans le dessein qu'il me semble qu'on doit avoir d'occuper l'esprit en même temps que les mains des femmes de condition, je souhaiterois qu'elles fissent des ouvrages où l'art et l'industrie assaisonnassent le

travail de quelque plaisir. De tels ouvrages ne peuvent avoir aucune vraie beauté si la connoissance des règles du dessin ne les conduit : de là vient que presque tout ce qu'on voit maintenant dans les étoffes, dans les dentelles et dans les broderies, est d'un mauvais goût; tout y est confus, sans dessein, sans proportion. Ces choses passent pour belles, parce qu'elles coûtent beaucoup de travail à ceux qui les font, et d'argent à ceux qui les achètent; leur éclat éblouit ceux qui les voient de loin, ou qui ne s'y connoissent pas. Les femmes ont fait là-dessus des règles à leur mode; qui voudroit contester passeroit pour visionnaire. Elles pourroient néanmoins se détromper en consultant la peinture, et par là se mettre en état de faire, avec une médiocre dépense et un grand plaisir, des ouvrages d'une noble variété, et d'une beauté qui seroit au-dessus des caprices irréguliers des modes.

Elles doivent également craindre et mépriser l'oisiveté. Qu'elles pensent que tous les premiers chrétiens, de quelque condition qu'ils fussent, travailloient, non pour s'amuser, mais pour faire du travail une occupation sérieuse, suivie et utile. L'ordre naturel, la pénitence imposée au premier homme, et en lui à toute sa postérité, celle dont l'homme nouveau, qui est Jésus-Christ, nous a laissé un si grand exemple, tout nous engage à une vie laborieuse, chacun en sa manière.

On doit considérer, pour l'éducation d'une jeune fille, sa condition, les lieux où elle doit passer sa vie, et la profession qu'elle embrassera selon les apparences. Prenez garde qu'elle ne conçoive des espérances au-dessus de son bien et de sa condition. Il n'y a guère de personnes à qui il n'en coûte cher pour avoir trop espéré; ce qui auroit rendu heureux n'a plus rien que de dégoûtant dès qu'on a envisagé un état plus haut. Si une fille doit vivre à la campagne, de bonne heure tournez son esprit aux occupations qu'elle doit y avoir, et ne lui laissez point goûter les amusemens de la ville; montrez-lui les avantages d'une vie simple et active. Si elle est d'une condition médiocre de la ville, ne lui faites point voir des gens de la cour; ce commerce ne serviroit qu'à lui faire prendre un air ridicule et disproportionné : renfermez-la dans les bornes de sa condition, et donnez-lui pour modèles les personnes qui y réussissent le mieux. Formez son esprit pour les choses qu'elle doit faire toute sa vie; apprenez-lui l'économie d'une maison bourgeoise, les soins qu'il faut avoir pour les revenus de la campagne, pour les rentes et pour les maisons qui sont les revenus de la ville, ce qui regarde l'éducation des enfans, et enfin le détail des autres occupations d'affaires ou de commerce dans lequel vous prévoyez qu'elle pourra entrer quand elle sera mariée. Si au contraire elle se

détermine à se faire religieuse sans y être poussée par ses parens, tournez dès ce moment toute son éducation vers l'état où elle aspire; faites-lui faire des épreuves sérieuses des forces de son esprit et de son corps, sans attendre le noviciat, qui est une espèce d'engagement par rapport à l'honneur du monde; accoutumez-la au silence, exercez-la à obéir sur des choses contraires à son humeur et à ses habitudes; essayez peu à peu de voir de quoi elle est capable pour la règle qu'elle veut prendre; tâchez de l'accoutumer à une vie grossière, sobre et laborieuse; montrez-lui en détail combien on est libre et heureux de savoir se passer des choses que la vanité et la mollesse, ou même la bienséance du siècle, rendent nécessaires hors du cloître; en un mot, en lui faisant pratiquer la pauvreté, faites-lui-en sentir le bonheur que Jésus-Christ nous a révélé. Enfin, n'oubliez rien pour ne laisser dans son cœur le goût d'aucune des vanités du monde quand elle le quittera. Sans lui faire faire des expériences trop dangereuses, découvrez-lui les épines cachées sous les faux plaisirs que le monde donne; montrez-lui des gens qui y sont malheureux au milieu des plaisirs.

CHAPITRE XIII.

Des gouvernantes.

Je prévois que ce plan d'éducation pourra passer, dans l'esprit de beaucoup de gens, pour un projet chimérique. Il faudroit, dira-t-on, un discernement, une patience, un talent extraordinaire, pour l'exécuter. Où sont les gouvernantes capables de l'entendre? A plus forte raison, où sont celles qui peuvent le suivre? Mais je prie de considérer attentivement que, quand on entreprend un ouvrage sur la meilleure éducation qu'on peut donner aux enfans, ce n'est pas pour donner des règles imparfaites : on ne doit donc pas trouver mauvais qu'on vise au plus parfait dans cette recherche. Il est vrai que chacun ne pourra pas aller dans la pratique aussi loin que vont nos pensées lorsque rien ne les arrête sur le papier : mais enfin, lors même qu'on ne pourra pas arriver jusqu'à la perfection dans ce travail, il ne sera pas inutile de l'avoir connue, et de s'être efforcé d'y atteindre; c'est le meilleur moyen d'en approcher. D'ailleurs cet ouvrage ne suppose point une nature accomplie dans les enfans, et un concours de toutes les circonstances les plus heureuses pour composer une éducation parfaite :

au contraire, je tâche de donner des remèdes pour les naturels mauvais ou gâtés; je suppose les mécomptes ordinaires dans les éducations, et j'ai recours aux moyens les plus simples pour redresser, en tout ou en partie, ce qui en a besoin. Il est vrai qu'on ne trouvera point dans ce petit ouvrage de quoi faire réussir une éducation négligée et mal conduite; mais faut-il s'en étonner? N'est-ce pas le mieux qu'on puisse souhaiter, que de trouver des règles simples dont la pratique exacte fasse une solide éducation? J'avoue qu'on peut faire et qu'on fait tous les jours pour les enfans beaucoup moins que ce que je propose; mais aussi on ne voit que trop combien la jeunesse souffre par ces négligences. Le chemin que je représente, quelque long qu'il paroisse, est le plus court, puisqu'il mène droit où l'on veut aller; l'autre chemin, qui est celui de la crainte, et d'une culture superficielle des esprits, quelque court qu'il paroisse, est trop long; car on n'arrive presque jamais par là au seul vrai but de l'éducation, qui est de persuader les esprits, et d'inspirer l'amour sincère de la vertu. La plupart des enfans qu'on a conduits par ce chemin, sont encore à recommencer quand leur éducation semble finie; et après qu'ils ont passé les premières années de leur entrée dans le monde à faire des fautes souvent irréparables, il faut que l'expérience et leurs propres réflexions leur fas-

sent trouver toutes les maximes que cette éducation gênée et superficielle n'avoit point su leur inspirer. On doit encore observer que ces premières peines que je demande qu'on prenne pour les enfans, et que les gens sans expérience regardent comme accablantes et impraticables, épargnent des désagrémens bien plus fâcheux, et aplanissent des obstacles qui deviennent insurmontables dans la suite d'une éducation moins exacte et plus rude. Enfin, considérez que, pour exécuter ce projet d'éducation, il s'agit moins de faire des choses qui demandent un grand talent, que d'éviter des fautes grossières que nous avons marquées ici en détail. Souvent il n'est question que de ne point presser les enfans, d'être assidus auprès d'eux, de les observer, de leur inspirer de la confiance, de répondre nettement et de bon sens à leurs petites questions, de laisser agir leur naturel pour les mieux connoître, et de les redresser avec patience, lorsqu'ils se trompent ou font quelque faute. Il n'est pas juste de vouloir qu'une bonne éducation puisse être conduite par une mauvaise gouvernante; c'est sans doute assez que de donner des règles pour la faire réussir par les soins d'un sujet médiocre; ce n'est pas demander trop de ce sujet médiocre, que de vouloir qu'il ait au moins le sens droit, une humeur traitable, et une véritable crainte de Dieu. Cette gouvernante ne trouvera dans cet écrit rien de

subtil ni d'abstrait; quand même elle ne l'entendroit pas tout, elle concevra le gros, et cela suffit. Faites qu'elle le lise plusieurs fois; prenez la peine de le lire avec elle; donnez-lui la liberté de vous arrêter sur tout ce qu'elle n'entend pas, et dont elle ne se sent pas persuadée; ensuite mettez-la dans la pratique; et à mesure que vous verrez qu'elle perd de vue, en parlant à l'enfant, les règles de cet écrit qu'elle étoit convenue de suivre, faites-le lui remarquer doucement en secret. Cette application vous sera d'abord pénible; mais si vous êtes le père ou la mère de l'enfant, c'est votre devoir essentiel: d'ailleurs vous n'aurez pas long-temps de grandes difficultés là-dessus; car cette gouvernante, si elle est sensée et de bonne volonté, en apprendra plus en un mois par sa pratique et par vos avis, que par de longs raisonnemens; bientôt elle marchera d'elle-même dans le droit chemin. Vous aurez encore cet avantage, pour vous décharger, qu'elle trouvera dans ce petit ouvrage les principaux discours qu'il faut faire aux enfans sur les plus importantes maximes, tout faits, en sorte qu'elle n'aura presque qu'à les suivre; ainsi elle aura devant ses yeux un recueil des conversations qu'elle doit avoir avec l'enfant sur les choses les plus difficiles à lui faire entendre. C'est une espèce d'éducation pratique, qui la conduira comme par la main. Vous pouvez encore vous servir très utilement

du Catéchisme historique dont nous avons déjà parlé ; faites que la gouvernante que vous formez le lise plusieurs fois, et surtout tâchez de lui en faire bien concevoir la préface, afin qu'elle entre dans cette méthode d'enseigner. Il faut pourtant avouer que ces sujets d'un talent médiocre, auxquels je me borne, sont rares à trouver. Mais enfin il faut un instrument propre à l'éducation ; car les choses les plus simples ne se font pas d'elles-mêmes, et elles se font toujours mal par les esprits mal faits. Choisissez donc, ou dans votre maison, ou dans vos terres, ou chez vos amis, ou dans les communautés bien réglées, quelque fille que vous croirez capable d'être formée ; songez de bonne heure à la former pour cet emploi, et tenez-la quelque temps auprès de vous pour l'éprouver, avant de lui confier une chose si précieuse. Cinq ou six gouvernantes formées de cette manière seroient capables d'en former bientôt un grand nombre d'autres. On trouveroit peut-être du mécompte en plusieurs de ces sujets ; mais enfin sur ce grand nombre, on trouveroit toujours de quoi se dédommager, et on ne seroit pas dans l'extrême embarras où l'on se trouve tous les jours. Les communautés religieuses et séculières qui s'appliquent, selon leur institut, à élever des filles, pourroient aussi entrer dans ces vues pour former leurs maîtresses de pensionnaires et leurs maîtresses d'école.

Mais quoique la difficulté de trouver des gouvernantes soit grande, il faut avouer qu'il y en a une autre plus grande encore; c'est celle de l'irrégularité des parens : tout le reste est inutile, s'ils ne veulent concourir eux-mêmes dans ce travail. Le fondement de tout est qu'ils ne donnent à leurs enfans que des maximes droites et des exemples édifians. C'est ce qu'on ne peut espérer que d'un très petit nombre de familles : on ne voit, dans la plupart des maisons, que confusion, que changement, qu'un amas de domestiques qui sont autant d'esprits de travers, que de sujets de division entre les maîtres. Quelle affreuse école pour des enfans! Souvent une mère qui passe sa vie au jeu, à la comédie, et dans des conversations indécentes, se plaint d'un ton grave qu'elle ne peut pas trouver une gouvernante capable d'élever ses filles. Mais qu'est-ce que peut la meilleure éducation sur des filles à la vue d'une telle mère? Souvent encore on voit des parens qui, comme dit saint Augustin, mènent eux-mêmes leurs enfans aux spectacles publics, et à d'autres divertissemens qui ne peuvent manquer de les dégoûter de la vie sérieuse et occupée, dans laquelle ces parens mêmes veulent les engager; ainsi ils mêlent le poison avec l'aliment salutaire. Ils ne parlent que de sagesse; mais ils accoutument l'imagination volage des enfans aux violens ébranlemens des représentations passion-

nées et de la musique, après quoi ils ne peuvent plus s'appliquer. Ils leur donnent le goût des passions, et leur font trouver fades les plaisirs innocens. Après cela ils veulent encore que l'éducation réussisse; et ils la regardent comme triste et austère, si elle ne souffre ce mélange du bien et du mal. N'est-ce pas vouloir se faire honneur du désir d'une bonne éducation de ses enfans, sans vouloir en prendre la peine, ni s'assujettir aux règles les plus nécessaires?

Finissons par le portrait que le Sage fait d'une femme forte :

Son prix, dit-il, est comme celui de ce qui vient de loin et des extrémités de la terre. Le cœur de son époux se confie à elle; elle ne manque jamais des dépouilles qu'il lui rapporte de ses victoires; tous les jours de sa vie elle lui fait du bien, et jamais du mal. Elle cherche la laine et le lin : elle travaille avec des mains pleines de sagesse. Chargée comme un vaisseau marchand, elle apporte de loin ses provisions. La nuit elle se lève, et distribue la nourriture à ses domestiques. Elle considère un champ, et l'achète de son travail, fruit de ses mains; elle y plante une vigne. Elle ceint ses reins de force, elle endurcit son bras. Elle a goûté et vu combien son commerce est utile : sa lumière ne s'éteint jamais pendant la nuit. Sa main s'attache aux travaux rudes, et ses doigts prennent le fuseau. Elle ou-

vre pourtant sa main à celui qui est dans l'indigence, elle l'étend sur le pauvre. Elle ne craint ni froid ni neige, tous ses domestiques ont de doubles habits : elle a tissu une robe pour elle, le fin lin et la pourpre sont ses vêtemens. Son époux est illustre aux portes, c'est-à-dire dans les conseils, où il est assis avec les hommes les plus vénérables. Elle fait des habits qu'elle vend, des ceintures qu'elle débite aux Chananéens. La force et la beauté sont ses vêtemens, et elle rira dans son dernier jour. Elle ouvre sa bouche à la sagesse, et une loi de douceur est sur sa langue. Elle observe dans sa maison jusqu'aux traces des pas, et elle ne mange jamais son pain sans occupations. Ses enfans se sont élevés, et l'ont dite heureuse. Son mari s'élève de même, et il la loue : Plusieurs filles, dit-il, ont amassé des richesses; vous les avez toutes surpassées. Les grâces sont trompeuses, la beauté est vaine : la femme qui craint Dieu, c'est celle qui sera louée. Donnez-lui du fruit de ses mains; et qu'aux portes, dans les conseils publics, elle soit louée par ses propres œuvres. [1]

Quoique la différence extrême des mœurs, la brièveté et la hardiesse des figures, rendent d'abord ce langage obscur, on y trouve un style si vif et si plein, qu'on est bientôt charmé si on l'examine. Mais ce que je souhaite davantage

[1] Prov. 31, 10.

qu'on en remarque, c'est l'autorité de Salomon, le plus sage de tous les hommes; c'est celle du Saint-Esprit même, dont les paroles sont si magnifiques pour faire admirer dans une femme riche et noble la simplicité des mœurs, l'économie et le travail.

AVIS DE M. DE FÉNELON

A UNE DAME DE QUALITÉ,

Sur l'éducation de mademoiselle sa fille.

PUISQUE vous le voulez, madame, je vais vous proposer mes idées sur l'éducation de mademoiselle votre fille.

Si vous en aviez plusieurs, vous pourriez en être embarrassée, à cause des affaires qui vous assujettissent à un commerce extérieur plus grand que vous ne le souhaiteriez. En ce cas vous pourriez choisir quelque bon couvent où l'éducation des pensionnaires seroit exacte. Mais puisque vous n'avez qu'une seule fille à élever, et que Dieu vous a rendue capable d'en prendre soin, je crois que vous pouvez lui donner une meilleure éducation qu'aucun couvent. Les yeux d'une mère sage, tendre et chrétienne, découvrent sans doute ce que d'autres ne peuvent découvrir. Comme ces qualités sont très rares, le plus sûr parti pour les mères est de confier aux couvens le soin d'élever

leurs filles, parce que souvent elles manquent des lumières nécessaires pour les instruire; ou, si elles les ont, elles ne les fortifient pas par l'exemple d'une conduite sérieuse et chrétienne, sans lequel les instructions les plus solides ne font aucune impression; car tout ce qu'une mère peut dire à sa fille est anéanti par ce que sa fille lui voit faire. Il n'en est pas de même de vous, madame : vous ne songez qu'à servir Dieu; la religion est le premier de vos soins, et vous n'inspirerez à mademoiselle votre fille que ce qu'elle vous verra pratiquer : ainsi je vous excepte de la règle commune, et je vous préfère, pour son éducation, à tous les couvens. Il y a même un grand avantage dans l'éducation que vous donnez à mademoiselle votre fille auprès de vous. Si un couvent n'est pas régulier, elle y verra la vanité en honneur; ce qui est le plus subtil de tous les poisons pour une jeune personne. Elle y entendra parler du monde comme d'une espèce d'enchantement; et rien ne fait une plus pernicieuse impression que cette image trompeuse du siècle, qu'on regarde de loin avec admiration, et qui en exagère tous les plaisirs sans en montrer les mécomptes et les amertumes. Le monde n'éblouit jamais tant, que quand on le voit de loin sans jamais l'avoir vu de près, et sans être prévenu contre sa séduction. Ainsi je craindrois un couvent mondain encore plus que le monde même. Si au con-

traire un couvent est dans la ferveur et dans la régularité de son institut, une jeune fille de condition y croît dans une profonde ignorance du siècle : c'est sans doute une heureuse ignorance, si elle doit durer toujours; mais si cette fille sort de ce couvent, et passe à un certain âge dans la maison paternelle, où le monde aborde, rien n'est plus à craindre que cette surprise et que ce grand ébranlement d'une imagination vive. Une fille qui n'a été détachée du monde qu'à force de l'ignorer, et en qui la vertu n'a pas encore jeté de profondes racines, est bientôt tentée de croire qu'on lui a caché ce qu'il y a de plus merveilleux. Elle sort du couvent comme une personne qu'on auroit nourrie dans les ténèbres d'une profonde caverne, et qu'on feroit tout d'un coup passer au grand jour. Rien n'est plus éblouissant que ce passage imprévu, et que cet éclat auquel on n'a jamais été accoutumé. Il vaut beaucoup mieux qu'une fille s'accoutume peu à peu au monde auprès d'une mère pieuse et discrète, qui ne lui en montre que ce qu'il lui convient d'en voir, qui lui en découvre les défauts dans les occasions, et qui lui donne l'exemple de n'en user qu'avec modération pour le seul besoin. J'estime fort l'éducation des bons couvens; mais je compte encore plus sur celle d'une bonne mère, quand elle est libre de s'y appliquer. Je conclus donc que mademoiselle votre fille est mieux auprès

de vous que dans le meilleur couvent que vous pourriez choisir. Mais il y a peu de mères à qui il soit permis de donner un pareil conseil.

Il est vrai que cette éducation auroit de grands périls, si vous n'aviez pas le soin de choisir avec précaution les femmes qui seront auprès de mademoiselle votre fille. Vos occupations domestiques et le commerce de bienséance au-dehors, ne vous permettent pas d'avoir toujours cet enfant sous vos yeux : il est à propos qu'elle vous quitte le moins qu'il sera possible; mais vous ne sauriez la mener partout avec vous. Si vous la laissez à des femmes d'un esprit léger, mal réglé et indiscret, elles lui feront plus de mal en huit jours, que vous ne pourriez lui faire de bien en plusieurs années. Ces personnes, qui n'ont eu d'ordinaire elles-mêmes qu'une mauvaise éducation, lui en donneront une à peu près semblable. Elles parleront trop librement entre elles en présence d'un enfant qui observera tout, et qui croira pouvoir faire de même : elles débiteront beaucoup de maximes fausses et dangereuses. L'enfant entendra médire, mentir, soupçonner légèrement, disputer mal à propos. Elle verra des jalousies, des inimitiés, des humeurs bizarres et incompatibles, et quelquefois des dévotions ou fausses, ou superstitieuses, et de travers, sans aucune correction des plus grossiers défauts. D'ailleurs ces personnes d'un esprit ser-

vile ne manqueront pas de vouloir plaire à cet enfant par les complaisances et par les flatteries les plus dangereuses. J'avoue que l'éducation des plus médiocres couvens seroit meilleure que cette éducation domestique. Mais je suppose que vous ne perdrez jamais de vue mademoiselle votre fille, excepté les cas d'une absolue nécessité, et que vous aurez au moins une personne sûre qui vous en répondra pour les occasions où vous serez contrainte de la quitter. Il faut que cette personne ait assez de sens et de vertu pour savoir prendre une autorité douce, pour tenir les autres femmes dans leur devoir, pour redresser l'enfant dans les besoins, sans s'attirer sa haine, et pour vous rendre compte de tout ce qui méritera quelque attention pour les suites. J'avoue qu'une telle femme n'est pas facile à trouver; mais il est capital de la chercher, et de faire la dépense nécessaire pour rendre sa condition bonne auprès de vous. Je sais qu'on peut y trouver de fâcheux mécomptes; mais il faut se contenter des qualités essentielles, et tolérer les défauts qui sont mêlés avec ces qualités. Sans un tel sujet appliqué à vous aider, vous ne sauriez réussir.

Comme mademoiselle votre fille montre un esprit assez avancé, avec beaucoup d'ouverture, de facilité et de pénétration, je crains pour elle le goût du bel esprit et un excès de curiosité vaine et dangereuse. Vous me permettrez, s'il vous

plaît, madame, de dire ce qui ne doit point vous blesser, puisqu'il ne vous regarde point. Les femmes sont d'ordinaire encore plus passionnées pour la parure de l'esprit que pour celle du corps. Celles qui sont capables d'étude et qui espèrent de se distinguer par là, ont encore plus d'empressement pour leurs livres que pour leurs ajustemens. Elles cachent un peu leur science : mais elles ne la cachent qu'à demi, pour avoir le mérite de la modestie avec celui de la capacité. D'autres vanités plus grossières se corrigent plus facilement, parce qu'on les aperçoit, qu'on se les reproche, et qu'elles marquent un caractère frivole. Mais une femme curieuse, et qui se pique de savoir beaucoup, se flatte d'être un génie supérieur dans son sexe; elle se sait bon gré de mépriser les amusemens et les vanités des autres femmes; elle se croit solide en tout, et rien ne la guérit de son entêtement. Elle ne peut d'ordinaire rien savoir qu'à demi; elle est plus éblouie qu'éclairée par ce qu'elle sait; elle se flatte de savoir tout, elle décide; elle se passionne pour un parti contre un autre dans toutes les disputes qui la surpassent, même en matière de religion : de là vient que toutes les sectes naissantes ont eu tant de progrès par des femmes qui les ont insinuées et soutenues. Les femmes sont éloquentes en conversation, et vives pour mener une cabale. Les vanités grossières des femmes déclarées vaines

sont beaucoup moins à craindre que ces vanités sérieuses et raffinées qui se tournent vers le bel esprit pour briller par une apparence de mérite solide. Il est donc capital de ramener sans cesse mademoiselle votre fille à une judicieuse simplicité. Il suffit qu'elle sache assez bien la religion pour la croire et pour la suivre exactement dans la pratique, sans se permettre jamais d'en disputer. Il faut qu'elle n'écoute que l'Église, et qu'elle suive fidèlement ceux qui prêchent sa doctrine. Son directeur doit être un homme édifiant par la régularité de ses mœurs, et habile dans la science de conduire les âmes à Dieu. Il faut qu'elle fuie les conversations des femmes qui se mêlent de raisonner témérairement sur la doctrine, et qu'elle sente combien cette liberté est indécente et dangereuse. Elle doit avoir horreur de lire les livres pernicieux, sans vouloir examiner ce qui les fait défendre. Qu'elle apprenne à se défier d'elle-même, et à craindre les piéges de la curiosité et de la présomption : qu'elle s'applique à prier Dieu en toute humilité, à devenir pauvre d'esprit, à se recueillir souvent, à obéir sans relâche, à se laisser corriger par les personnes sages et affectionnées, jusque dans ses jugemens les plus arrêtés, et à se taire, laissant parler les autres. J'aime bien mieux qu'elle soit instruite des comptes de votre maître d'hôtel, que des disputes des théologiens sur la grâce.

Occupez-la d'un ouvrage de tapisserie qui sera utile dans votre maison, et qui l'accoutumera à se passer du commerce dangereux du monde; mais ne la laissez point raisonner sur la théologie au grand péril de sa foi. Tout est perdu, et si elle s'entête du bel esprit, et si elle se dégoûte des soins domestiques. La femme forte [1] file, se renferme dans son ménage, se tait, croit et obéit; elle ne dispute point contre l'Église.

Je ne doute nullement, madame, que vous ne sachiez bien placer dans les occasions naturelles quelques réflexions sur l'indécence et sur les déréglemens qui se trouvent dans le bel esprit de certaines femmes, pour éloigner mademoiselle votre fille de cet écueil. Mais comme l'autorité d'une mère court risque de s'user, et comme ses plus sages leçons ne persuadent pas toujours une fille contre son goût, je souhaiterois que les femmes d'un mérite approuvé dans le monde qui sont de vos amies parlassent avec vous en présence de cette jeune personne, et sans paroître penser à elle, pour blâmer le caractère vain et ridicule des femmes qui affectent d'être savantes, et qui montrent quelque partialité pour les novateurs en matière de religion. Ces instructions indirectes feront, selon les apparences, plus d'impression que tous les discours que vous feriez seule et directement.

[1] Prov. ch. 31.

Pour les habits, je voudrois que vous tâchassiez d'inspirer à mademoiselle votre fille le goût d'une vraie modération. Il y a certains esprits extrêmes de femmes à qui la médiocrité est insupportable : elles aimeroient mieux une simplicité austère, qui marqueroit une réforme éclatante en renonçant à la magnificence la plus outrée, que de demeurer dans un juste milieu, qu'elles méprisent comme un défaut de goût et comme un état insipide. Il est néanmoins vrai que ce qu'il y a de plus estimable et de plus rare est de trouver un esprit sage et mesuré, qui évite les deux extrémités, et qui, donnant à la bienséance ce qu'on ne peut lui refuser, ne passe jamais cette borne. La vraie sagesse est de vouloir, pour les meubles, pour les équipages et pour les habits, qu'on n'ait rien à y remarquer, ni en bien ni en mal. Soyez assez bien, direz-vous à mademoiselle votre fille, pour ne vous faire point critiquer comme une personne sans goût, malpropre et trop négligée ; mais qu'il ne paroisse dans votre extérieur aucune affectation de parure, ni aucun faste : par là vous paroîtrez avoir une raison et une vertu au-dessus de vos meubles, de vos équipages et de vos habits ; vous vous en servirez, et vous n'en serez pas esclave. Il faut faire entendre à cette jeune personne que c'est le luxe qui confond toutes les conditions, qui élève les personnes d'une basse naissance, et enrichies à la hâte par

des moyens odieux, au-dessus des personnes de la condition la plus distinguée ; que c'est ce désordre qui corrompt les mœurs d'une nation, qui excite l'avidité, qui accoutume aux intrigues et aux bassesses, et qui sape peu à peu tous les fondemens de la probité. Elle doit comprendre aussi qu'une femme, quelque grands biens qu'elle porte dans une maison, la ruine bientôt, si elle y introduit le luxe, avec lequel nul bien ne peut suffire. En même temps accoutumez-la à considérer avec compassion les misères affreuses des pauvres, et à sentir combien il est indigne de l'humanité que certains hommes qui ont tout, ne se donnent aucune borne dans l'usage du superflu, pendant qu'ils refusent cruellement le nécessaire aux autres. Si vous teniez mademoiselle votre fille dans un état trop inférieur à celui des autres personnes de son âge et de sa condition, vous courriez risque de l'éloigner de vous : elle pourroit se passionner pour ce qu'elle ne pourroit pas avoir et qu'elle admireroit de loin en autrui; elle seroit tentée de croire que vous êtes trop sévère et trop rigoureuse; il lui tarderoit peut-être de se voir maîtresse de sa conduite, pour se jeter sans mesure dans la vanité. Vous la retiendrez beaucoup mieux en lui proposant un juste milieu, qui sera toujours approuvé des personnes sensées et estimables : il lui paroîtra que vous voulez qu'elle ait tout ce qui convient à la

bienséance, que vous ne tombez dans aucune économie sordide, que vous avez même pour elle toutes les complaisances permises, et que vous voulez seulement la garantir des excès des personnes dont la vanité ne connoît point de bornes. Ce qui est essentiel est de ne vous relâcher jamais sur aucune des immodesties qui sont indignes du christianisme. Vous pouvez vous servir des raisons de bienséance et d'intérêt, pour aider et pour soutenir la religion en ce point. Une jeune fille hasarde tout pour le repos de sa vie, si elle épouse un homme vain, léger et déréglé. Il lui est donc capital de se mettre à portée d'en trouver un sage, réglé, d'un esprit solide et propre à réussir dans les emplois. Pour trouver un tel homme, il faut être modeste, et ne laisser voir en soi rien de frivole et d'évaporé. Quel est l'homme sage et discret qui voudra une femme vaine, et dont la vertu paroît ambiguë, à en juger par son extérieur?

Mais votre principale ressource est de gagner le cœur de mademoiselle votre fille pour la vertu chrétienne. Ne l'effarouchez point sur la piété par une sévérité inutile; laissez-lui une liberté honnête et une joie innocente; accoutumez-la à se réjouir en deçà du péché, et à mettre son plaisir loin des divertissemens contagieux. Cherchez-lui des compagnies qui ne la gâtent point, et des amusemens à certaines heures, qui ne la dégoû-

tent jamais des occupations sérieuses du reste de la journée. Tâchez de lui faire goûter Dieu : ne souffrez pas qu'elle ne le regarde que comme un juge puissant et inexorable, qui veille sans cesse pour nous censurer et pour nous contraindre en toute occasion ; faites-lui voir combien il est doux, combien il se proportionne à nos besoins, et a pitié de nos foiblesses; familiarisez-la avec lui comme avec un père tendre et compatissant. Ne lui laissez point regarder l'oraison comme une oisiveté ennuyeuse, et comme une gêne d'esprit où l'on se met pendant que l'imagination échappée s'égare. Faites-lui entendre qu'il s'agit de rentrer souvent au-dedans de soi pour y trouver Dieu, parce que son règne est au-dedans de nous. Il s'agit de parler simplement à Dieu à toute heure, pour lui avouer nos fautes, pour lui représenter nos besoins, et pour prendre avec lui les mesures nécessaires par rapport à la correction de nos défauts. Il s'agit d'écouter Dieu dans le silence intérieur, en disant : *J'écouterai ce que le Seigneur dit au-dedans de moi.* Il s'agit de prendre l'heureuse habitude d'agir en sa présence, et de faire gaiement toutes choses, grandes ou petites, pour son amour. Il s'agit de renouveler cette présence toutes les fois qu'on s'aperçoit de l'avoir perdue. Il s'agit de laisser tomber les pensées qui nous distraient, dès qu'on les remarque, sans se distraire à force de combattre les distrac-

tions, et sans s'inquiéter de leur fréquent retour. Il faut avoir patience avec soi-même, et ne se rebuter jamais, quelque légèreté d'esprit qu'on éprouve en soi. Les distractions involontaires ne nous éloignent point de Dieu; rien ne lui est si agréable que cette humble patience d'une âme toujours prête à recommencer pour revenir vers lui. Mademoiselle votre fille entrera bientôt dans l'oraison, si vous lui en ouvrez bien la véritable entrée. Il ne s'agit ni de grands efforts d'esprit, ni de saillies d'imagination, ni de sentimens délicieux, que Dieu donne et qu'il ôte comme il lui plaît. Quand on ne connoît point d'autre oraison que celle qui consiste dans toutes ces choses si sensibles et si propres à nous flatter intérieurement, on se décourage bientôt; car une telle oraison tarit, et on croit alors avoir tout perdu. Mais dites-lui que l'oraison ressemble à une société simple, familière et tendre, ou, pour mieux dire, qu'elle est cette société même. Accoutumez-la à épancher son cœur devant Dieu, à se servir de tout pour l'entretenir, et à lui parler avec confiance, comme on parle librement et sans réserve à une personne qu'on aime, et dont on est sûr d'être aimé du fond du cœur. La plupart des personnes qui se bornent à une certaine oraison contrainte sont avec Dieu comme on est avec les personnes qu'on respecte, qu'on voit rarement, par pure formalité, sans les aimer et

sans être aimé d'elles : tout s'y passe en cérémonies et en complimens ; on s'y gêne, on s'y ennuie, on a impatience de sortir. Au contraire les personnes véritablement intérieures sont avec Dieu comme on est avec ses intimes amis : on ne mesure point ce qu'on dit, parce qu'on sait à qui on parle; on ne dit rien que de l'abondance et de la simplicité du cœur; on parle à Dieu des affaires communes qui sont sa gloire et notre salut. Nous lui disons nos défauts que nous voulons corriger, nos devoirs que nous avons besoin de remplir, nos tentations qu'il faut vaincre, les délicatesses et les artifices de notre amour-propre qu'il faut réprimer. On lui dit tout : on l'écoute sur tout; on repassé ses commandemens, et on va jusqu'à ses conseils. Ce n'est plus un entretien de cérémonie; c'est une conversation libre, de vraie amitié : alors Dieu devient l'ami du cœur, le père dans le sein duquel l'enfant se console, l'époux avec lequel on n'est plus qu'un même esprit par la grâce. On s'humilie sans se décourager; on a une vraie confiance en Dieu, avec une entière défiance de soi; on ne s'oublie jamais pour la correction de ses fautes, mais on s'oublie pour n'écouter jamais les conseils flatteurs de l'amour-propre. Si vous mettez dans le cœur de mademoiselle votre fille cette piété simple et nourrie par le fond, elle fera de grands progrès. Je souhaite, etc.

MÉMOIRE

SUR LES OCCUPATIONS

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

POUR obéir à ce qui est porté dans la délibération du 23 novembre 1713, je proposerai ici mon avis sur les travaux qui peuvent être les plus convenables à l'Académie par rapport à son institution et à ce que le public attend d'un corps si célèbre. Pour le faire avec quelque ordre, je diviserai ce que j'ai à dire en deux parties : la première regardera l'occupation de l'Académie pendant qu'elle travaille encore au Dictionnaire ; la deuxième, l'occupation qu'elle peut se donner lorsque le Dictionnaire sera entièrement achevé.

PREMIÈRE PARTIE.

Occupation de l'Académie pendant qu'elle travaille encore au Dictionnaire.

Je suis persuadé qu'il faut continuer le travail du Dictionnaire, et qu'on ne peut y donner trop

de soin ni trop d'application, jusqu'à ce qu'il ait reçu toute la perfection dont peut être susceptible le dictionnaire d'une langue vivante, c'est-à-dire sujette à de continuels changemens.

Mais c'est une occupation véritablement digne de l'Académie. Les mauvaises plaisanteries des ignorans, et sur le temps qu'on y emploie, et sur les mots que l'on y trouve, n'empêcheront pas que ce ne soit le meilleur et le plus parfait ouvrage qui ait été fait en ce genre-là jusqu'à présent. Je crois que cela ne suffit pas encore, et que pour rendre ce grand ouvrage aussi utile qu'il le peut être, il faut y joindre un recueil très ample et très exact de toutes les remarques que l'on peut faire sur la langue française, et commencer dès aujourd'hui à y travailler. Voici les raisons de mon avis.

Le dictionnaire le plus parfait ne contient jamais que la moitié d'une langue : il ne présente que les mots et leur signification; comme un clavecin bien accordé ne fournit que des touches, qui expriment, à la vérité, la juste valeur de chaque son, mais qui n'enseignent ni l'art de les employer, ni les moyens de juger de l'habileté de ceux qui les emploient.

Les Français naturels peuvent trouver, dans l'usage du monde et dans le commerce des honnêtes gens, ce qui leur est nécessaire pour bien

parler leur langue; mais les étrangers ne peuvent le trouver que dans des remarques.

C'est ce qu'ils attendent de l'Académie; et c'est peut-être la seule chose qui manque à notre langue pour devenir la langue universelle de toute l'Europe, et, pour ainsi dire, de tout le monde. Elle a fourni une infinité d'excellens livres en toutes sortes d'arts et de sciences. Les étrangers de tout pays, de tout âge, de tout sexe, de toute condition, se font aujourd'hui un honneur et un mérite de la savoir. C'est à nous à faire en sorte que ce soit pour eux un plaisir de l'apprendre.

On le peut aisément par le moyen de ces remarques, qui seront également solides dans leurs décisions, et agréables par la manière dont elles seront écrites.

Et certainement rien n'est plus propre à redoubler dans les étrangers l'amour qu'ils ont déjà pour notre langue, que la facilité qu'on leur donnera de se la rendre familière, et l'espérance qu'ils auront de trouver en un seul volume la solution de toutes les difficultés qui les arrêtent dans la lecture de nos bons auteurs.

J'en ai souvent fait l'expérience avec des Espagnols, des Italiens, des Anglais, et des Allemands même : ils étoient ravis de voir qu'avec un secours médiocre ils parvenoient d'eux-mêmes à entendre nos poètes français plus facilement qu'ils n'en-

tendent ceux mêmes qui ont écrit dans leur propre langue, et qu'ils se croient cependant obligés d'admirer, quoiqu'ils avouent qu'ils n'en ont qu'une intelligence très imparfaite.

M. Prior, anglais, dont l'esprit et les lumières sont connus de tout le monde, et qui est peut-être, de tous les étrangers, celui qui a le plus étudié notre langue, m'a parlé cent fois de la nécessité du travail que je propose, et de l'impatience avec laquelle il est attendu.

Voici, à ce qu'il me semble, les moyens de l'entreprendre avec succès.

Il faudroit convenir que tous les académiciens qui sont à Paris seroient obligés d'apporter par écrit ou d'envoyer chaque jour d'assemblée une question sur la langue, telle qu'ils jugeroient à propos, sans même se mettre en peine de savoir si elle aura déjà été traitée par le P. Bouhours, par Ménage, ou par d'autres.

On en doit seulement excepter celles de Vaugelas qui ont été revues par l'Académie, aux sages décisions de laquelle il se faut tenir. Ceux qui apporteront leurs questions pourront à leur choix, ou les proposer eux-mêmes, ou les remettre à M. le secrétaire perpétuel, pour être par lui proposées; et elles le seront selon l'ordre dans lequel chacun sera arrivé à l'assemblée.

Les questions des absens seront remises à M. le secrétaire perpétuel, et par lui proposées après

toutes les autres et dans l'ordre qu'il jugera à propos.

On emploiera depuis trois heures jusqu'à quatre au travail du Dictionnaire, et depuis quatre jusqu'à cinq à examiner les questions : les décisions seront rédigées au bas de chaque question, ou par celui qui l'aura proposée s'il le désire, ou par M. le secrétaire perpétuel, ou par ceux qu'il voudra prier de le soulager dans ce travail.

La meilleure manière de trouver aisément des questions et d'en rendre l'examen doublement utile, ce sera de les chercher dans nos bons livres en faisant attention à toutes les façons de parler qui le mériteront, ou par leur élégance, ou par leur irrégularité, ou par la difficulté que les étrangers peuvent avoir à les entendre; et en cela je ne propose que l'exécution du vingt-cinquième article de nos statuts.

Les académiciens qui sont dans les provinces ne seront point exempts de ce travail, et seront obligés d'envoyer tous les mois ou tous les trois mois à M. le secrétaire perpétuel autant de questions qu'il y aura eu de jours d'assemblée. On tirera de ce travail des avantages très considérables : ce sera pour les étrangers un excellent commentaire sur tous nos bons auteurs, et pour nous-mêmes un moyen sûr de développer le fond de notre langue, qui n'est pas encore parfaitement connu.

De ces remarques mises en ordre, on pourra aisément former le plan d'une nouvelle grammaire française, et elle sera peut-être la seule bonne qu'on ait vue jusqu'à présent.

Elles seront encore très utiles pour conserver le mérite du Dictionnaire : car il s'établit tous les jours des mots nouveaux dans notre langue ; ceux qui y sont établis perdent leur ancienne signification et en acquièrent de nouvelles. Il est impossible de faire une édition du Dictionnaire à chaque changement; et cependant ces changemens le rendroient défectueux en peu d'années, si l'on ne trouve le moyen d'y suppléer par ces remarques, qui seront, pour ainsi dire, le journal de notre langue et le dépôt éternel de tous les changemens que fera l'usage.

Je ne dois point omettre que ce nouveau genre d'occupation rendra nos assemblées plus vives et plus animées, et par conséquent y attirera un plus grand nombre d'académiciens, à qui la longue et pesante uniformité de notre ancien travail ne laisse pas de paroître ennuyeuse. Le public même prendra part à nos exercices, et travaillera, pour ainsi dire, avec nous; la cour et la ville nous fourniront des questions en grand nombre, indépendamment de celles qui se trouvent dans les livres : donc l'intérêt que chacun prendra à la question qu'il aura proposée produira, dans les esprits, une émulation qui est

capable de porter notre langue à un degré de perfection où elle n'est point encore arrivée. On en peut juger par le progrès que la géométrie et la musique ont fait dans ce royaume depuis trente ans.

Il faudra imprimer régulièrement, et au commencement de chaque trimestre, le travail de tout ce qui aura été fait dans le trimestre précédent : la révision de l'ouvrage et le soin de l'impression pourront être remis à deux ou trois commissaires que l'Académie nommera tous les trois mois, pour soulager M. le secrétaire perpétuel.

Chacun de ces volumes, dont il faut espérer que la lecture sera très agréable et le prix très modique, se distribuera aisément, non seulement par toute la France, mais par toute l'Europe; et l'on ne sera pas long-temps sans en reconnoître l'utilité.

Et, pour éviter l'ennui que trop d'uniformité jette toujours dans les meilleures choses, il sera à propos de varier le style de ces remarques, en les proposant en forme de lettre, de dialogue ou de question, suivant le goût et le génie de ceux qui les proposeront.

SECONDE PARTIE.

Occupation de l'Académie après que le Dictionnaire sera achevé

Mon avis est que l'Académie entreprenne d'examiner les ouvrages de tous les bons auteurs qui ont écrit en notre langue, et qu'elle en donne au public une édition accompagnée de trois sortes de notes :

1°. Sur le style et le langage ;

2°. Sur les pensées et les sentimens ;

3°. Sur le fond et sur les règles de l'art de chacun de ces ouvrages.

Nous avons, dans les remarques de l'Académie sur le *Cid*, et dans ses observations sur quelques odes de Malherbe, un modèle très parfait de cette sorte de travail ; et l'Académie ne manque ni de lumières ni du courage nécessaire pour l'imiter.

Il ne faut pas toutefois espérer que cela se fasse avec la même ardeur que dans les premiers temps, ni que plusieurs commissaires s'assemblent régulièrement, comme ils faisoient alors, pour examiner un même ouvrage, et en faire ensuite leur rapport dans l'assemblée générale : ainsi il faut que chacun des académiciens, sans en excepter ceux qui sont dans les provinces, choisisse, selon son goût, l'auteur qu'il voudra examiner, et qu'il apporte ou qu'il en-

voie ses remarques par écrit aux jours d'assemblée.

Le public ne jugera pas indigne de l'Académie un travail qui a fait autrefois celui d'Aristote, de Denys d'Halicarnasse, de Démétrius, d'Hermogène, de Quintilien et de Longin; et peut-être que par là nous mériterons un jour, de la postérité, la même reconnoissance que nous conservons aujourd'hui pour ces grands hommes, qui nous ont si utilement instruits sur les beautés et les défauts des plus fameux ouvrages de leur temps.

D'ailleurs rien ne sauroit être plus utile, pour exécuter le dessein que l'Académie a toujours eu de donner au public une Rhétorique et une Poétique. L'article XXVI de nos statuts porte, en termes exprès, que ces ouvrages seront composés sur les observations de l'Académie : c'est donc par ces observations qu'il faut commencer, et c'est ce que je propose.

S'il ne s'agissoit que de mettre en français les règles d'éloquence et de poésie que nous ont données les Grecs et les Latins, il ne nous resteroit plus rien à faire. Ils ont été traduits en notre langue, et sont entre les mains de tout le monde; et la Poétique d'Aristote n'étoit peut-être pas si intelligible de son temps pour les Athéniens, qu'elle l'est aujourd'hui pour les Français, depuis l'excellente traduction que nous

en avons, et qui est accompagnée des meilleures notes qui aient peut-être jamais été faites sur aucun auteur de l'antiquité.

Mais il s'agit d'appliquer ces préceptes à notre langue, de montrer comment on peut être éloquent en français, et comment on peut, dans la langue de Louis-le-Grand, trouver le même sublime et les mêmes grâces qu'Homère et Démosthène, Cicéron et Virgile, avoient trouvés dans la langue d'Alexandre et dans celle d'Auguste.

Or cela ne se fera pas en se contentant d'assurer, avec une confiance peut-être mal fondée, que nous sommes capables d'égaler et même de surpasser les anciens. Ce n'est en effet que par la lecture de nos bons auteurs, et par un examen sérieux de leurs ouvrages, que nous pouvons connoître nous-mêmes, et faire ensuite sentir aux autres ce que peut notre langue et ce qu'elle ne peut pas, et comment elle veut être maniée pour produire les miracles qui sont les effets ordinaires de l'éloqucene et de la poésie.

Chaque langue a son génie, son éloquence, sa poésie, et, si j'ose ainsi parler, ses talens particuliers.

Les Italiens ni les Espagnols ne feront jamais peut-être de bonnes tragédies ni de bonnes épigrammes, ni les Français de bon poëmes épiques ni de bons sonnets.

Nos anciens poètes avoient voulu faire des vers sur les mesures d'Horace, comme Horace en avoit fait sur les mesures des Grecs : cela ne nous a pas réussi, et il a fallu inventer des mesures convenables aux mots dont notre langue est composée.

Depuis cent ans l'éloquence de nos orateurs pour la chaire et pour le barreau a changé de forme trois ou quatre fois. Combien de styles différens avons-nous admirés dans les prédicateurs avant que d'avoir éprouvé celui du P. Bourdaloue, qui a effacé tous les autres, et qui est peut-être arrivé à la perfection dont notre langue est capable dans ce genre d'éloquence!

Il seroit inutile d'entrer dans un plus grand détail; il suffit de dire en un mot que les plus importans et les plus utiles préceptes que nous ont laissés les anciens, soit pour l'éloquence, ou pour la poésie, ne sont autre chose que les sages et judicieuses réflexions qu'ils avoient faites sur les ouvrages de leurs plus célèbres écrivains.

Voilà le travail que j'estime être le seul digne de l'Académie après que le Dictionnaire sera achevé, et je proposerai la manière de le conduire avec ordre et avec facilité au cas qu'elle en fasse le même jugement que moi.

Je demande cependant qu'à l'exemple de l'ancienne Rome on me permette de sortir un peu de mon sujet, et de dire mon avis sur une chose

qui n'a point été mise en délibération, mais que je crois très importante à l'Académie.

Je dis donc qu'avant toutes choses nous devons songer très sérieusement à rétablir dans la compagnie une discipline exacte, qui est très nécessaire, et qui peut-être n'y a jamais été depuis son établissement.

Sans cela, nos plus beaux projets et nos plus fermes résolutions s'en iront en fumée, et n'auront point d'autre effet que de nous attirer les railleries du public.

Il n'y a point de compagnies, de toutes celles qui s'assemblent sous l'autorité publique dans le royaume, qui n'aient leurs lois et leurs statuts, et elles ne se maintiennent qu'en les observant.

Eschine disoit à ses concitoyens qu'il faut qu'une république périsse lorsque les lois n'y sont point observées, ou qu'elle a des lois qui se détruisent l'une l'autre; et il seroit aisé de montrer que l'Académie est dans ces deux cas.

Il faut donc remédier à ce désordre, qui entraîneroit infailliblement la ruine de l'Académie : mais, pour le faire avec succès, et pour pouvoir, même en nous faisant des lois, conserver l'indépendance et la liberté que nous procure la glorieuse protection dont nous sommes honorés, je suis d'avis que l'Académie commence par députer au roi pour demander à sa majesté la permission de se réformer elle-même, d'abroger ses

anciens statuts, et d'en faire de nouveaux, selon qu'elle le jugera convenable.

Qu'elle demande aussi la permission de nommer pour ce travail des commissaires en tel nombre qu'elle trouvera à propos, et qu'elle supplie sa majesté de vouloir bien lui faire l'honneur de marquer elle-même un ou deux de ceux qu'elle aura le plus agréable qui soient nommés.

POÉSIES DIVERSES.

POÉSIES DIVERSES.

ODE

A L'ABBÉ DE LANGERON.

DESCRIPTION DU PRIEURÉ DE CARENAC.[1]

MONTAGNES [2] de qui l'audace
Va porter jusques aux cieux
Un front d'éternelle glace
Soutien du séjour des dieux;
Dessus vos têtes chenues
Je cueille au-dessus des nues
Toutes les fleurs du printemps.
A mes pieds, contre la terre,
J'entends gronder le tonnerre
Et tomber mille torrens.

[1] Cette ode a été imprimée dans l'édition du *Télémaque* donnée en 1717 par le chevalier de Ramsai. Fénelon la composa en 1681, pendant le séjour qu'il fit en Périgord, auprès de l'évêque de Sarlat, son oncle, qui venoit de lui résigner le prieuré de Carenac, dans le diocèse de Sarlat.

[2] Les montagnes du Périgord où étoit Fénelon lorsqu'il composa cette Ode.

Semblables aux monts de Thrace,
Qu'un géant audacieux
Sur les autres monts entasse
Pour escalader les cieux,
Vos sommets sont des campagnes
Qui portent d'autres montagnes;
Et, s'élevant par degrés,
De leurs orgueilleuses têtes
Vont affronter les tempêtes
De tous les vents conjurés.

Dès que la vermeille Aurore
De ses feux étincelans
Toutes ces montagnes dore,
Les tendres agneaux bêlans
Errent dans les pâturages;
Bientôt les sombres bocages,
Plantés le long des ruisseaux,
Et que les zéphyrs agitent,
Bergers et troupeaux invitent
A dormir au bruit des eaux.

Mais dans ce rude paysage,
Où tout est capricieux
Et d'une beauté sauvage,
Rien ne rappelle à mes yeux
Les bords que mon fleuve arrose;
Fleuve où jamais le vent n'ose
Les moindres flots soulever,
Où le ciel serein nous donne

Le printemps après l'automne,
Sans laisser place à l'hiver.

Solitude [1], où la rivière
Ne laisse entendre autre bruit
Que celui d'une onde claire
Qui tombe, écume et s'enfuit;
Où deux îles fortunées,
De rameaux verts couronnées,
Font pour le charme des yeux
Tout ce que le cœur désire;
Que ne puis-je sur ma lyre
Te chanter du chant des dieux!

De zéphyr la douce haleine,
Qui reverdit nos buissons,
Fait sur le dos de la plaine
Flotter les jaunes moissons
Dont Cérès emplit nos granges;
Bacchus lui-même aux vendanges
Vient empourprer le raisin,
Et du penchant des collines
Sur les campagnes voisines
Verse des fleuves de vin.

Je vois au bout des campagnes,
Pleines de sillons dorés,

[1] Cette solitude est le prieuré de Carenac, situé sur les bords de la Dordogne.

S'enfuir vallons et montagnes
Dans des lointains azurés
Dont la bizarre figure
Est un jeu de la nature :
Sur les rives du canal,
Comme en un miroir fidèle,
L'horizon se renouvelle
Et se peint dans ce cristal.

Avec les fruits de l'automne
Sont les parfums du printemps,
Et la vigne se couronne
De mille festons pendans;
Le fleuve aimant les prairies,
Qui dans des îles fleuries
Ornent ses canaux divers,
Par des eaux ici dormantes,
Là rapides et bruyantes,
En baigne les tapis verts.

Dansant sur les violettes,
Le berger mêle sa voix
Avec le son des musettes,
Des flûtes et des hautbois.
Oiseaux, par votre ramage,
Tous soucis dans ce bocage
De tous cœurs sont effacés;
Colombes et tourterelles,
Tendres, plaintives, fidèles,
Vous seules y gémissez.

Une herbe tendre et fleurie
M'offre des lits de gazon,
Une douce rêverie
Tient mes sens et ma raison :
A ce charme je me livre,
De ce nectar je m'enivre,
Et les dieux en sont jaloux.
De la cour flatteurs mensonges
Vous ressemblez à mes songes,
Trompeurs comme eux, mais moins doux.

A l'abri des noirs orages
Qui vont foudroyer les grands,
Je trouve sous ces feuillages
Un asile en tous les temps :
Là, pour commencer à vivre,
Je puise seul et sans livre
La profonde vérité;
Puis la fable avec l'histoire
Viennent peindre à ma mémoire
L'ingénue antiquité.

Des Grecs je vois le plus sage [1],
Jouet d'un indigne sort,
Tranquille dans son naufrage
Et circonspect dans le port;
Vainqueur des vents en furie,
Pour sa sauvage patrie

[1] Ulysse.

Bravant les flots nuit et jour.
O combien de mon bocage
Le calme, le frais, l'ombrage,
Méritent mieux mon amour!

Je goûte, loin des alarmes,
Des Muses l'heureux loisir;
Rien n'expose au bruit des armes
Mon silence et mon plaisir.
Mon cœur, content de ma lyre,
A nul autre honneur n'aspire
Qu'à chanter un si doux bien.
Loin, loin, trompeuse fortune,
Et toi faveur importune;
Le monde entier ne m'est rien.

En quelque climat que j'erre,
Plus que tous les autres lieux
Cet heureux coin de la terre
Me plaît, et rit à mes yeux;
Là, pour couronner ma vie,
La main d'une Parque amie
Filera mes plus beaux jours;
Là reposera ma cendre;
Là Tyrcis [1] viendra répandre
Les pleurs dus à nos amours.

[1] Sous ce nom emprunté, Fénelon désigne l'abbé de Langeron, le plus cher de ses amis, à qui cette ode est adressée.

SUR LA PRISE DE PHILISBOURG,

PAR LE DAUPHIN, FILS DE LOUIS XIV, EN 1688.

Depuis les colonnes d'Hercule,
Où le soleil éteint ses feux,
Jusques aux rivages qu'il brûle
Quand il remonte dans les cieux;
De la zone ardente du Maure
Jusques aux glaces du Bosphore,
D'effroi les peuples sont saisis;
Tout à coup un nouveau tonnerre,
En grondant, fait trembler la terre
Sous la main d'un nouveau Louis.

Philisbourg, c'est toi qu'il menace,
Par toi commencent ses hauts faits;
N'oppose point à son audace
Ni ton rocher, ni tes marais :
Sur tes murs va tomber la foudre,
Et tes guerriers mordront la poudre
Sous les coups du jeune vainqueur;
Frankendal, Manheim, Worms et Spire,
Bientôt ouvriront tout l'Empire
A cette rapide valeur.

Tel qu'Hippolyte en son jeune âge,
Il amusoit, dans les forêts,

Sa noble ardeur et son courage;
Mais, lassé d'une longue paix,
Comme son père, après la gloire,
Sur les ailes de la victoire,
Il vole; et sa puissante main
Ne s'exercera dans la guerre
Qu'à purger, comme lui, la terre
Des monstres nourris dans son sein.

TRADUCTION DU PSAUME Ier.

Beatus vir, etc.

Heureux qui, loin de l'impie,
Loin des traces des pécheurs,
Dérobe sa pure vie
A cette peste des mœurs,
Et qui nuit et jour médite
La loi dans son cœur écrite.

Tel sur les rives des eaux
L'arbre voit ses feuilles vertes
De fleurs et de fruits couvertes
Orner ses tendres rameaux.
Non, non, tel n'est pas l'impie.
Comme poudre au gré des vents
Sa grandeur évanouie
Devient le jouet des ans.

De nos saintes assemblées,
Des faveurs du ciel comblées,
Il ne verra plus la paix;
Et, dans l'horreur de son crime,
Sous ses pas s'ouvre l'abîme
Qui l'engloutit à jamais.

TRADUCTION DU PSAUME CXXXVI.

Super flumina Babylonis.

Sur les rives du fleuve, auprès de Babylone,
Là, pénétrés d'affliction,
Chacun de nous assis aux larmes s'abandonne,
Se ressouvenant de Sion.

Nos instrumens muets sont suspendus aux saules;
Mais le peuple victorieux.
Veut entendre le chant des divines paroles
Qu'en paix chantèrent nos aïeux.

Ceux qui nous ont traînés hors de Sion, loin d'elle,
Chantez, nous disent-ils, vos vers.
Hélas! comment chanter? cette terre infidèle
Entendroit nos sacrés concerts.

Plutôt que t'oublier, ô Sion! ô patrie!
Que ma langue, pour me punir,
Se sèche en mon palais! que ma droite j'oublie,
Si je perds ton doux souvenir!

Seigneur, au jour des tiens, au grand jour de ta gloire,
Souviens-toi des enfans d'Edom.
Ils ont dit : effacez, effacez sa mémoire;
En cendre réduisez Sion.

O Babylone impie, ô mère déplorable!
Heureux qui ces maux te rendra!
Qui, traînant tes enfans hors de ton sein coupable,
Sur la pierre les brisera!

ODE

SUR L'ENFANCE CHRÉTIENNE. [1]

Adieu, vaine prudence,
Je ne te dois plus rien;
Une heureuse ignorance
Est ma science;

[1] Le P. de Querbeuf, en citant, dans la *Vie de Fénelon* (page 749), les deux premières strophes de cette ode, fait les réflexions suivantes, qu'il ne sera peut-être pas inutile de transcrire: « Un « historien bel esprit, mais peu exact (Voltaire), a voulu cepen- « dant faire mourir Fénelon en philosophe qui se livre aveuglément « à sa destinée, sans crainte ni espérance. Il cite en preuve quelques « vers qu'il prétend que M. de Cambrai répéta dans les derniers « jours de sa maladie; mais il n'a garde de faire observer que ces « vers sont tirés d'un cantique de M. de Fénelon sur cette simplicité « d'une enfance sainte et divine, qui renonce à la prudence humaine « et aux inquiétudes de l'avenir pour s'abandonner, sans toutes ces « prévoyances inutiles, et souvent nuisibles, à la confiance dans la « miséricorde de Dieu et dans les mérites de Jésus-Christ. »

Jésus et son enfance
Est tout mon bien.

Jeune, j'étois trop sage,
Et voulois tout savoir;
Je n'ai plus en partage
Que badinage,
Et touche au dernier âge
Sans rien prévoir.

Au gré de ma folie
Je vais sans savoir où :
Tais-toi, philosophie;
Que tu m'ennuie !
Les savans je défie,
Heureux les foux !

Quel malheur d'être sage,
Et conserver ce *moi*,
Maître dur et sauvage,
Trompeur volage !
O le rude esclavage
Que d'être à soi !

Loin de toute espérance,
Je vis en pleine paix;
Je n'ai ni confiance,
Ni défiance;
Mais l'intime assurance
Ne meurt jamais.

Amour, toi seul peux dire
Par quel puissant moyen
Tu fais, sous ton empire,
Ce doux martyre
Où toujours l'on soupire
Sans vouloir rien.

Amour pur, on t'ignore;
Un rien te peut ternir:
Le dieu jaloux abhorre
Que je l'adore,
Si, m'offrant, j'ose encore
Me retenir.

O Dieu! ta foi m'appelle,
Et je marche à tâtons;
Elle aveugle mon zèle,
Je n'entends qu'elle;
Dans ta nuit éternelle
Perds ma raison.

Content dans cet abîme,
Où l'amour m'a jeté,
Je n'en vois plus la cime
Et Dieu m'opprime;
Mais je suis la victime
De vérité.

État qu'on ne peut peindre;
Ne plus rien désirer,

Vivre sans se contraindre
    Et sans se plaindre,
Enfin ne pouvoir craindre
    De s'égarer.

CONTRE LA PRUDENCE HUMAINE.

RÉPONSE.

Heureux, si la prudence
N'est plus pour nous un bien!
Une docte ignorance
    Est la science
Qui, dans la sainte enfance,
    Sert de soutien.

Ce seroit être sage,
De prétendre savoir
Quel sera le partage
    Et l'avantage
Que dans le dernier âge
    On peut avoir.

O la sage folie,
D'aller sans savoir où!
Sotte philosophie,
    Je te défie
D'embarrasser la vie
    D'un heureux fou.

En cessant d'être sage
Je sors enfin de toi ;
Je quitte l'esclavage
    Dur et sauvage
D'un moi trompeur, volage,
    Pour vivre en foi.

En perdant l'espérance,
On retrouve la paix ;
L'amour, sans confiance
    Ni défiance,
Est l'unique assurance
    Pour un jamais.

Amour, de qui l'empire
Est rigoureux et doux ;
On souffre le martyre
    Sans l'oser dire,
Quoique le cœur soupire
    Dessous tes coups.

Il vit dans cet abîme
Où l'amour l'a jeté ;
Il ne voit plus de crime ;
    Rien ne l'opprime,
Quoiqu'il soit la victime
    De vérité.

LETTRE A BOSSUET,

SUR LA CAMPAGNE DE GERMIGNY.

De myrte et de laurier, de jasmins et de roses,
De lis, de fleurs d'orange en son beau sein écloses,
Germigny se couronne, et sème les plaisirs.
Taisez-vous, aquilons, dont l'insolente rage
Attaque le printemps, caché dans son bocage;
Zéphyrs, portez-lui seuls mes plus tendres soupirs.
O souffles amoureux, allez caresser Flore;
Qu'en ce rivage heureux à jamais elle ignore
La barbare saison qui vient pour la ternir.
Loin donc les noirs frimas, loin la neige et la glace;
Verdure, tendres fleurs, que rien ne vous efface!
O jours doux et sereins, gardez-vous de finir!
Que par les feux naissans d'une vermeille aurore
Le sombre azur des cieux chaque matin s'y dore;
Que l'air exhale en paix les parfums du printemps;
Que le fleuve, jaloux des beaux lieux qu'il arrose,
Leur garde une onde pure, et que jamais il n'ose
Abandonner ses flots aux caprices des vents!
Hiver, cruel hiver, dont frémit la nature,
Ah! si tu flétrissois cette vive peinture!
Hâtez-vous donc, forêts, montagnes d'alentour,
Défendez vôtre gloire, arrêtez son audace;

Tremblez, nymphes, tremblez, c'est Tempé qu'il menace;
Des grâces et des jeux c'est le riant séjour.

Voilà, Monseigneur, ce qu'un de mes amis vous envoie; il vous prie d'en faire part à Germigny, pour le consoler dans les disgrâces de la saison. Nous avons reçu votre lettre, partie de Meaux le même jour que vous étiez parti de Paris. Nous avons tous senti et admiré sa diligence. On travaille à profiter de l'avis. Je saurai de M. l'abbé Fleury s'il travaille à la traduction, pour ne mettre point ma faux en moisson étrangère. Je ne sais aucune nouvelle. Ce n'en est pas une de vous dire, Monseigneur, que je suis tout ce que je dois être, et que je n'oserois dire, à cause que vous avez défendu à mes lettres tout compliment.

Paris, dimanche 7 décembre (1681 ou 1687).

SOUPIRS DU POÈTE

POUR LE RETOUR DU PRINTEMPS.

Bois, fontaines, gazons, rivages enchantés,
Quand est-ce que mes yeux reverront vos beautés,
Au retour du printemps, jeunes et refleuries?
Cruel sort qui me tient! que ne puis-je courir?

Creux vallons, riantes prairies,
Où de si douces rêveries
A mon cœur enivré venoient sans cesse offrir
Plaisirs purs et nouveaux, qui ne pouvoient tarir!
Hélas! que ces douceurs pour moi semblent taries!
Loin de vous je languis, rien ne peut me guérir :
Mes espérances sont péries,
Moi-même je me sens périr.
Colines, hâtez-vous, hâtez-vous de fleurir.
Hâtez-vous, paroissez, venez me secourir.
Montrez-vous à mes yeux, ô campagnes chéries!
Puissé-je encore un jour vous revoir, et mourir.

FABLE.

LE BOUFFON ET LE PAYSAN.

Un grand seigneur, voulant plaire à la populace,
Assembla les faiseurs de tours de passe-passe,
Leur promettant des prix
S'ils pouvoient inventer quelque nouveau spectacle.
Un bouffon dit : Chacun sera surpris
En me voyant faire un miracle.
Aussitôt on accourt; tout le peuple empressé
Crie, pousse, se bat pour être bien placé.
Le bouffon paroît seul : on attend en silence.
Il met le nez sous son manteau,

Imite le cri d'un pourceau;
Et déjà tout le peuple pense
Qu'en son sein il porte un cochon.
Secouez vos habits, dit-on;
Sans que rien tombe, il les secoue.
On l'admire, on le loue.
J'en ferai demain autant,
S'écria d'abord un paysan.
Qui, vous? Oui, moi. La suivante journée
On vit grossir l'assemblée.
Chacun, se prévenant en faveur du bouffon,
De l'étourdi paysan se préparoit à rire.
Le bouffon recommence à faire le cochon,
Derechef on l'admire.
Le paysan, comme l'autre, avoit mis son manteau
En homme chargé d'un pourceau.
Mais qui l'eût soupçonné, voyant l'autre merveille?
Un vrai cochon pourtant étoit dans son giron;
Il le faisoit crier en lui pinçant l'oreille.
Chacun, se récriant, soutint que le bouffon
Contrefaisoit mieux le cochon.
On vouloit chasser le rustique;
Alors, en montrant l'animal,
Faut-il donc, leur dit-il, que pour juger si mal
De juger on se pique?

sa victoire,

r sa gloire

s,

céleste;

dangers,

eautés,

l'athlète,

chantés.

prie,

ie.

is;

s,

tans,

Tout fondans en sueur, tout couverts de poussière,
Font entendre une voix sévère.
Que Simonide vienne, et qu'il ne tarde pas.
A peine est-il sorti, que les murs qui s'affaissent
Écrasent en tombant la troupe et le repas;
Et les deux fils de Lède aussitôt disparoissent.
La renommée en tous lieux,
Par cette histoire, publie
Que Simonide tient la vie,
Comme en récompense des dieux.

FABLE.

LE VIEILLARD ET L'ANE.

Qui change de gouvernement
Sans nul profit change de maître.
Un timide vieillard, dans un pré faisant paître
Son âne, l'ennemi donne l'alarme au camp.
Fuyons, s'écria-t-il à la bête, autrement
Nous serons pris. Pourquoi nous enfuir de la sorte?
Dit l'animal fourrageant en repos,
Le vainqueur mettra-t-il double faix sur mes os?
Non, dit l'homme. Hé bien, que m'importe,
Reprit l'âne, par qui le bât est sur mon dos!

OPUSCULES DIVERS.

OPUSCULES DIVERS.

I.

LE FANTASQUE.

Qu'est-il donc arrivé de funeste à Mélanthe? Rien au-dehors, tout au-dedans. Ses affaires vont à souhait; tout le monde cherche à lui plaire. Quoi donc? c'est que sa rate fume. Il se coucha hier les délices du genre humain : ce matin on est honteux pour lui, il faut le cacher. En se levant, le pli d'un chausson lui a déplu; toute la journée sera orageuse, et tout le monde en souffrira. Il fait peur, il fait pitié : il pleure comme un enfant, il rugit comme un lion. Une vapeur maligne et farouche trouble et noircit son imagination, comme l'encre de son écritoire barbouille ses doigts. N'allez pas lui parler des choses qu'il aimoit le mieux il n'y a qu'un moment : par la raison qu'il les a aimées, il ne les sauroit plus souffrir. Les parties de divertissement qu'il a tant désirées lui deviennent ennuyeuses, il faut les rompre. Il cherche à contredire, à se plaindre, à piquer les autres; il s'irrite de voir qu'ils ne veulent point

se fâcher. Souvent il porte ses coups en l'air, comme un taureau furieux, qui, de ses cornes aiguisées, va se battre contre les vents. Quand il manque de prétexte pour attaquer les autres, il se tourne contre lui-même : il se blâme, il ne se trouve bon à rien, il se décourage; il trouve fort mauvais qu'on veuille le consoler. Il veut être seul et ne peut supporter la solitude; il revient à la compagnie, et s'aigrit contre elle. On se tait; ce silence affecté le choque. On parle tout bas; il s'imagine que c'est contre lui. On parle tout haut; il trouve qu'on parle trop, et qu'on est trop gai pendant qu'il est triste. On est triste; cette tristesse lui paroît un reproche de ses fautes. On rit; il soupçonne qu'on se moque de lui. Que faire? Être aussi ferme et aussi patient qu'il devient insupportable, et attendre en paix qu'il revienne demain aussi sage qu'il étoit hier. Cette humeur étrange s'en va comme elle vient. Quand elle le prend, on diroit que c'est un ressort de machine qui se démonte tout à coup : il est comme on dépeint les possédés; sa raison est comme à l'envers; c'est la déraison elle-même en personne. Poussez-le, vous lui ferez dire en plein jour qu'il est nuit; car il n'y a plus ni jour ni nuit pour une tête démontée par son caprice. Quelquefois il ne peut s'empêcher d'être étonné de ses excès et de ses fougues. Malgré son chagrin, il sourit des paroles extravagantes qui lui ont échappé. Mais

quel moyen de prévoir ces orages, et de conjurer la tempête? Il n'y en a aucun; point de bons almanachs pour prédire ce mauvais temps. Gardez-vous bien de dire : Demain, nous irons nous divertir dans un tel jardin; l'homme d'aujourd'hui ne sera point celui de demain; celui qui vous promet maintenant disparoîtra tantôt : vous ne saurez plus où le prendre pour le faire souvenir de sa parole; en sa place, vous trouverez un je ne sais quoi qui n'a ni forme ni nom, qui n'en peut avoir, et que vous ne sauriez définir deux instans de suite de la même manière. Étudiez-le bien, puis dites-en tout ce qu'il vous plaira; il ne sera plus vrai le moment d'après que vous l'aurez dit. Ce je ne sais quoi veut et ne veut pas; il menace, il tremble; il mêle des hauteurs ridicules avec des bassesses indignes. Il pleure, il rit; il badine, il est furieux. Dans sa fureur la plus bizarre et la plus insensée, il est plaisant, éloquent, subtil, plein de tours nouveaux, quoiqu'il ne lui reste pas seulement une ombre de raison. Prenez bien garde de ne lui rien dire qui ne soit juste, précis et exactement raisonnable : il sauroit bien en prendre avantage, et vous donner adroitement le change; il passeroit d'abord de son tort au vôtre, et deviendroit raisonnable pour le seul plaisir de vous convaincre que vous ne l'êtes pas. C'est un rien qui l'a fait monter jusques aux nues; mais ce rien qu'est-il devenu? il s'est perdu dans

la mêlée; il n'en est plus question : il ne sait plus ce qui l'a fâché, il sait seulement qu'il se fâche et qu'il veut se fâcher; encore même ne le sait-il pas toujours. Il s'imagine souvent que tous ceux qui lui parlent sont emportés, et que c'est lui qui se modère; comme un homme qui a la jaunisse croit que tous ceux qu'il voit sont jaunes, quoique le jaune ne soit que dans ses yeux. Mais peut-être qu'il épargnera certaines personnes auxquelles il doit plus qu'aux autres, ou qu'il paroît aimer davantage. Non; sa bizarrerie ne connoît personne, elle se prend sans choix à tout ce qu'elle trouve; le premier venu lui est bon pour se décharger; tout lui est égal pourvu qu'il se fâche, il diroit des injures à tout le monde. Il n'aime plus les gens, il n'en est point aimé; on le persécute, on le trahit; il ne doit rien à qui que ce soit. Mais attendez un moment, voici une autre scène. Il a besoin de tout le monde; il aime, on l'aime aussi; il flatte, il s'insinue, il ensorcelle tous ceux qui ne pouvoient plus le souffrir; il avoue son tort, il rit de ses bizarreries, il se contrefait; et vous croiriez que c'est lui-même dans ses accès d'emportement, tant il se contrefait bien. Après cette comédie, jouée à ses propres dépens, vous croyez bien qu'au moins il ne fera plus le démoniaque. Hélas! vous vous trompez : il le fera encore ce soir, pour s'en moquer demain sans se corriger.

II.

LA MÉDAILLE.[1]

Je crois, Monsieur, que je ne dois point perdre de temps pour vous informer d'une chose très curieuse, et sur laquelle vous ne manquerez pas de faire bien des réflexions. Nous avons en ce pays un savant nommé M. Wanden, qui a de grandes correspondances avec les antiquaires d'Italie. Il prétend avoir reçu par eux une médaille antique, que je n'ai pu voir jusqu'ici, mais dont il a fait frapper des copies qui sont très bien faites, et qui se répandront bientôt, selon les apparences, dans tous les pays où il y a des curieux. J'espère que dans deux jours je vous en enverrai une. En attendant, je vais vous en faire la plus exacte description que je pourrai.

D'un côté, cette médaille, qui est fort grande, représente un enfant d'une figure très belle et très noble; on voit Pallas qui le couvre de son égide; en même temps les trois Grâces sèment

[1] Cette lettre prétendue de Bayle à Fénelon n'est qu'une fiction imaginée par celui-ci, et dont le but est de prouver qu'avec les plus belles qualités l'homme le plus parfait a son mauvais côté; d'où il suit que personne ne doit compter sur ses talens, mais que chacun doit travailler sans relâche à combattre ses défauts.

son chemin de fleurs ; Apollon, suivi des Muses, lui offre sa lyre ; Vénus paroît en l'air dans son char attelé de colombes, qui laisse tomber sur lui sa ceinture ; la Victoire lui montre d'une main un char de triomphe, et de l'autre lui présente une couronne. Les paroles sont prises d'Horace : *Non sine dîs animosus infans.* Le revers est bien différent. Il est manifeste que c'est le même enfant, car on reconnoît d'abord le même air de tête ; mais il n'a autour de lui que des masques grotesques et hideux, des reptiles venimeux, comme des vipères et des serpens, des insectes, des hibous, enfin des harpies sales, qui répandent de l'ordure de tous côtés, et qui déchirent tout avec leurs ongles crochus. Il y a une troupe de Satyres impudens et moqueurs, qui font les postures les plus bizarres, qui rient, et qui montrent du doigt la queue d'un poisson monstrueux, par où finit le corps de ce bel enfant. Au bas, on lit ces paroles, qui, comme vous savez, sont aussi d'Horace : *Turpiter atrum desinit in piscem.*

Les savans se donnent beaucoup de peine pour découvrir en quelle occasion cette médaille a pu être frappée dans l'antiquité. Quelques uns soutiennent qu'elle représente Caligula, qui, étant fils de Germanicus, avoit donné dans son enfance de hautes espérances pour le bonheur de l'empire, mais qui dans la suite devint un monstre. D'autres veulent que tout ceci ait été fait pour

Néron, dont les commencemens furent si heureux et la fin si horrible. Les uns et les autres conviennent qu'il s'agit d'un jeune prince éblouissant, qui promettoit beaucoup, et dont toutes les espérances ont été trompeuses. Mais il y en a d'autres plus défians, qui ne croient point que cette médaille soit antique. Le mystère que fait M. Wanden pour cacher l'original, donne de grands soupçons. On s'imagine voir quelque chose de notre temps figuré dans cette médaille; peut-être signifie-t-elle de grandes espérances qui se tourneront en de grands malheurs : il semble qu'on affecte de faire entrevoir malignement quelque jeune prince dont on tâche de rabaisser toutes les bonnes qualités par des défauts qu'on lui impute. D'ailleurs, M. Wanden n'est pas seulement curieux; il est encore politique, fort attaché au prince d'Orange, et on soupçonne que c'est d'intelligence avec lui qu'il veut répandre cette médaille dans toutes les cours de l'Europe. Vous jugerez bien mieux que moi, Monsieur, ce qu'il faut en croire. Il me suffit de vous avoir fait part de cette nouvelle, qui fait raisonner ici avec beaucoup de chaleur tous nos gens de lettres, et de vous assurer que je suis toujours votre très humble et très obéissant serviteur,

BAYLE.

D'Amsterdam, le 4 mai 1691.

III.

VOYAGE SUPPOSÉ,

EN 1690.

Il y a quelques années que nous fîmes un beau voyage, dont vous serez bien aise que je vous raconte le détail. Nous partîmes de Marseille pour la Sicile, et nous résolûmes d'aller visiter l'Égypte. Nous arrivâmes à Damiette, nous passâmes au Grand-Caire.

Après avoir vu les bords du Nil, en remontant vers le sud, nous nous engageâmes insensiblement à aller voir la mer Rouge. Nous trouvâmes sur cette côte un vaisseau qui s'en alloit dans certaines îles qu'on assuroit être encore plus délicieuses que les îles Fortunées. La curiosité de voir ces merveilles nous fit embarquer; nous voguâmes pendant trente jours : enfin nous aperçûmes la terre de loin. A mesure que nous approchions, on sentoit les parfums que ces îles répandoient dans toute la mer.

Quand nous abordâmes, nous reconnûmes que tous les arbres de ces îles étoient d'un bois odoriférant comme le cèdre. Ils étoient chargés en même temps de fruits délicieux, et de fleurs d'une odeur exquise. La terre même, qui étoit noire,

avoit un goût de chocolat, et on en faisoit des pastilles. Toutes les fontaines étoient de liqueurs glacées; là, de l'eau de groseille; ici, de l'eau de fleur d'orange; ailleurs, des vins de toutes les façons. Il n'y avoit aucune maison dans toutes ces îles, parce que l'air n'y étoit jamais ni froid ni chaud. Il y avoit partout, sous les arbres, des lits de fleurs, où l'on se couchoit mollement pour dormir; pendant le sommeil, on avoit toujours des songes de nouveaux plaisirs; il sortoit de la terre des vapeurs douces qui représentoient à l'imagination des objets encore plus enchantés que ceux qu'on voyoit en veillant : ainsi on dormoit moins pour le besoin que pour le plaisir. Tous les oiseaux de la campagne savoient la musique, et faisoient entre eux des concerts.

Les zéphyrs n'agitoient les feuilles des arbres qu'avec règle, pour faire une douce harmonie. Il y avoit dans tout le pays beaucoup de cascades naturelles : toutes ces eaux, en tombant sur des rochers creux, faisoient un son d'une mélodie semblable à celle des meilleurs instrumens de musique. Il n'y avoit aucun peintre dans tout le pays : mais quand on vouloit avoir le portrait d'un ami, un beau paysage, ou un tableau qui représentât quelque autre objet, on mettoit de l'eau dans de grands bassins d'or ou d'argent; puis on opposoit cette eau à l'objet qu'on vouloit peindre. Bientôt l'eau, se congelant, devenoit

comme une glace de miroir, où l'image de cèt objet demeuroit ineffaçable. On l'emportoit où l'on vouloit, et c'étoit un tableau aussi fidèle que les plus polies glaces de miroir. Quoiqu'on n'eût aucun besoin de bâtimens, on ne laissoit pas d'en faire, mais sans peine. Il y avoit des montagnes dont la superficie étoit couverte de gazons toujours fleuris. Le dessous étoit d'un marbre plus solide que le nôtre, mais si tendre et si léger, qu'on le coupoit comme du beurre, et qu'on le transportoit cent fois plus facilement que du liége; ainsi on n'avoit qu'à tailler avec un ciseau, dans les montagnes, des palais ou des temples de la plus magnifique architecture : puis deux enfans emportoient sans peine le palais dans la place où l'on vouloit le mettre.

Les hommes un peu sobres ne se nourrissoient que d'odeurs exquises. Ceux qui vouloient une plus forte nourriture mangeoient de cette terre mise en pastilles de chocolat, et buvoient de ces liqueurs glacées qui couloient des fontaines. Ceux qui commençoient à vieillir alloient se renfermer pendant huit jours dans une profonde caverne, où ils dormoient tout ce temps-là avec des songes agréables : il ne leur étoit permis d'apporter en ce lieu ténébreux aucune lumière. Au bout de huit jours, ils s'éveilloient avec une nouvelle vigueur; leurs cheveux redevenoient blonds; leurs rides étoient effacées, ils n'avoient

plus de barbe; toutes les grâces de la plus tendre jeunesse revenoient en eux. En ce pays tous les hommes avoient de l'esprit; mais ils n'en faisoient aucun bon usage. Ils faisoient venir des esclaves des pays étrangers, et les faisoient penser pour eux; car ils ne croyoient pas qu'il fût digne d'eux de prendre jamais la peine de penser eux-mêmes. Chacun vouloit avoir des penseurs à gages, comme on a ici des porteurs de chaise pour s'épargner la peine de marcher.

Ces hommes, qui vivoient avec tant de délices et de magnificence, étoient fort sales: il n'y avoit dans tout le pays rien de puant ni de malpropre que l'ordure de leur nez, et ils n'avoient point d'horreur de la manger. On ne trouvoit ni politesse ni civilité parmi eux. Ils aimoient à être seuls; ils avoient un air sauvage et farouche; ils chantoient des chansons barbares qui n'avoient aucun sens. Ouvroient-ils la bouche? c'étoit pour dire non à tout ce qu'on leur proposoit. Au lieu qu'en écrivant nous faisons nos lignes droites, ils faisoient les leurs en demi-cercle. Mais ce qui me surprit davantage, c'est qu'ils dansoient les pieds en dedans; ils tiroient la langue; ils faisoient des grimaces qu'on ne voit jamais en Europe, ni en Asie, ni même en Afrique, où il y a tant de monstres. Ils étoient froids, timides et honteux devant les étrangers, hardis et emportés contre ceux qui étoient dans leur familiarité.

Quoique le climat soit très doux et le ciel très constant en ce pays-là, l'humeur des hommes y est inconstante et rude. Voici un remède dont on se sert pour les adoucir. Il y a dans ces îles certains arbres qui portent un grand fruit d'une forme longue, qui pend du haut des branches. Quand ce fruit est cueilli, on en ôte tout ce qui est bon à manger, et qui est délicieux; il reste une écorce dure, qui forme un grand creux, à peu près de la figure d'un luth. Cette écorce a de longs filamens durs et fermes, comme des cordes, qui vont d'un bout à l'autre. Ces espèces de cordes, dès qu'on les touche un peu, rendent d'elles-mêmes tous les sons qu'on veut. On n'a qu'à prononcer le nom de l'air qu'on demande, ce nom, soufflé sur les cordes, leur imprime aussitôt cet air. Par cette harmonie, on adoucit un peu les esprits farouches et violens. Mais, malgré les charmes de la musique, ils retombent toujours dans leur humeur sombre et incompatible.

Nous demandâmes soigneusement s'il n'y avoit point dans le pays des lions, des ours, des tigres, des panthères; et je compris qu'il n'y avoit dans ces charmantes îles rien de féroce que les hommes. Nous aurions passé volontiers notre vie dans une si heureuse terre; mais l'humeur insupportable de ses habitans nous fit renoncer à tant de délices. Il fallut, pour se délivrer d'eux, se rembarquer et retourner par la mer Rouge en

Égypte, d'où nous retournâmes en Sicile en fort peu de jours; puis nous vînmes de Palermé à Marseille avec un vent très favorable.

Je ne vous raconte point ici beaucoup d'autres circonstances merveilleuses de la nature de ce pays, et des mœurs de ses habitans. Si vous en êtes curieux, il me sera facile de satisfaire votre curiosité.

Mais qu'en conclurez-vous? que ce n'est pas un beau ciel, une terre fertile et riante, ce qui amuse, ce qui flatte les sens, qui nous rendent bons et heureux. N'est-ce pas là au contraire ce qui nous amollit, ce qui nous dégrade, ce qui nous fait oublier que nous avons une âme raisonnable, et négliger le soin et la nécessité de vaincre nos inclinations perverses, et de travailler à devenir vertueux?

IV.

DIALOGUE.

CHROMIS ET MNASILE.

Jugement sur différentes statues.

CHROMIS. — CE bocage a une fraîcheur délicieuse; les arbres en sont grands, le feuillage épais, les allées sombres; on n'y entend d'autre bruit

que celui des rossignols qui chantent leurs amours.

Mnasile. — Il y a ici des beautés encore plus touchantes.

Chr. — Quoi donc? veux-tu parler de ces statues? je ne les trouve guère jolies. En voilà une qui a l'air bien grossier.

Mnas. — Elle représente un Faune. Mais n'en parlons pas; car tu connois un de nos bergers qui en a déjà dit tout ce que l'on en peut dire.

Chr. — Quoi donc? est-ce cet autre qui est penché au-dessus de la fontaine?

Mnas. — Non, je n'en parle point; le berger Lycidas l'a chanté sur sa flûte, et je n'ai garde d'entreprendre de louer après lui.

Chr. — Quoi donc? cette statue qui représente une jeune femme....?

Mnas. — Oui. Elle n'a point cet air rustique des deux autres : aussi est-ce une plus grande divinité; c'est Pomone, ou au moins une Nymphe. Elle tient d'une main une corne d'abondance, pleine de tous les doux fruits de l'automne; de l'autre elle porte un vase d'où tombent en confusion des pièces de monnoie : ainsi, elle tient en même temps les fruits de la terre, qui sont les richesses de la simple nature, et les trésors auxquels l'art des hommes donne un si haut prix.

Chr. — Elle a la tête un peu penchée; pourquoi cela?

Mnas. — Il est vrai : c'est que toutes figures

faites pour être posées en des lieux élevés, et pour être vues d'en bas, sont mieux au point de vue quand elles sont un peu penchées vers les spectateurs.

CHR. — Mais quelle est donc cette coiffure? elle est inconnue à nos bergères.

MNAS. — Elle est pourtant très négligée, et elle n'en est pas moins gracieuse. Ce sont des cheveux bien partagés sur le front, qui pendent un peu sur les côtés avec une frisure naturelle, et qui se nouent par-derrière.

CHR. — Et cet habit? pourquoi tant de plis?

MNAS. — C'est un habit qui a le même air de négligence : il est attaché par une ceinture, afin que la Nymphe puisse aller plus commodément dans ces bois. Ces plis flottans font une draperie plus agréable que des habits étroits et façonnés. La main de l'ouvrier semble avoir amolli le marbre pour faire des plis si délicats; vous voyez même le nu sous cette draperie. Ainsi vous trouvez tout ensemble la tendresse de la chair avec la variété des plis de la draperie.

CHR. — Ho! ho! te voilà bien savant! Mais puisque tu sais tout, dis moi : cette corne d'abondance est-ce celle du fleuve Achéloüs arrachée par Hercule, ou bien celle de la chèvre Amalthée, nourrice de Jupiter sur le mont Ida?

MNAS. — Cette question est encore à décider; cependant je cours à mon troupeau. Bonjour.

V.

JUGEMENT SUR DIFFÉRENS TABLEAUX.

Le premier tableau que j'ai vu à Chantilly est une tête de saint Jean-Baptiste, qu'on donne au Titien, et qui est assez petite. L'air de tête est noble et touchant; l'expression est heureuse. Il paroît que c'est un homme qui a expiré dans la paix et dans la joie du Saint-Esprit; mais je ne sais si cette tête est assez morte.

Les amours des dieux me parurent d'abord du Titien, tant c'est sa manière; mais on me dit que ce tableau étoit du Poussin, dans ces temps où, n'ayant pas encore pris un caractère original, il imitoit le Titien. Cet ouvrage ne m'a guère touché.

Il y a une autre pièce du même peintre qui me plaît infiniment davantage. C'est un paysage d'une fraîcheur délicieuse sur le devant, et les lointains s'enfuient avec une variété très agréable. On voit par là combien un horizon de montagnes bizarres est plus beau que les coteaux les plus riches quand ils sont unis. Il y a sur le devant une île, dans une eau claire qui fait plusieurs tours et retours dans des prairies et dans des bocages où on voudroit être, tant ces lieux paroissent aimables. Personne, ce me semble, ne fait des arbres comme le Poussin, quoique son vert soit un peu gris. Je

parle en ignorant, et j'avoue que ces paysages me plaisent beaucoup plus que ceux du Titien.

Il y a un Christ avec deux apôtres d'Antonio Moro. C'est un ouvrage médiocre; les airs de tête n'ont rien de noble, et sont sans expression : mais cela est bien peint; c'est une vraie chair.

Le portrait de Moro, fait par lui-même, est bien meilleur. C'est une grosse tête avec une barbe horrible, une physionomie fantasque, et un habillement qui l'est encore plus. Il est enveloppé d'une robe de chambre noire, qui est ample et avec tant de gros plis, qu'on croit le voir suer sous tant d'étoffe.

Il y a une Assomption de la Vierge, de Van-Dyck, qui ne sert qu'à montrer qu'il n'auroit jamais dû travailler qu'en portraits.

On voit deux tableaux faits avec émulation pour feu M. le Prince : l'un est Andromède, par Mignard; l'autre est de M. le Brun, et représente Vénus avec Vulcain qui lui donne des armes pour Achille. Le premier me paroît foible : l'autre est plus fort, et il a même un plus beau coloris que la plupart des ouvrages de M. le Brun. Mais ce tableau me paroît peu touchant; la Vénus même n'est point assez Vénus.

Il y a une Andromède de Jacomo Palme, qui efface bien celle de M. Mignard. Elle est effrayée, et son visage montre tout ce qu'elle doit sentir à la vue du monstre.

Il y a une Vénus de Van-Dyck bien meilleure que celle de M. le Brun. Mars lui dit adieu, elle s'attendrit. Mars est trop grossier, et elle est trop maniéréc.

VI.

ÉLOGE DE FABRICIUS,

PAR PYRRHUS SON ENNEMI.

Un an après que les Romains eurent vaincu et repoussé Pyrrhus jusqu'à Tarente, on envoya Fabricius pour continuer cette guerre. Celui-ci, ayant été auparavant chez Pyrrhus avec d'autres ambassadeurs, avoit rejeté l'offre que ce prince lui fit de la quatrième partie de son royaume, pour le corrompre. Pendant que les deux armées campoient en présence l'une de l'autre, le médecin de Pyrrhus vint la nuit trouver Fabricius, lui promettant d'empoisonner son maître, pourvu qu'on lui donnât une récompense. Fabricius le renvoya enchaîné à son maître, et fit dire à Pyrrhus ce que son médecin avoit offert contre sa vie. On dit que le roi répondit avec admiration : C'est ce Fabricius qui est plus difficile à détourner de la vertu, que le soleil de sa course.

VII.

EXPÉDITION DE FLAMINIUS

CONTRE PHILIPPE, ROI DE MACÉDOINE.

Titus Quintius Flaminius fut envoyé par le peuple romain contre Philippe, roi de Macédoine, qui dans la chute de la ligue des Achéens étoit devenu le tyran de toute la Grèce. Flaminius, qui vouloit rendre Philippe odieux, et faire aimer le nom romain, passa par la Thessalie avec toute sorte de précautions, pour empêcher ses troupes de faire aucune violence ni aucun dégât. Cette modération toucha tellement toutes les villes de Thessalie, qu'elles lui ouvrirent leurs portes comme à leur allié qui venoit pour les secourir. Plusieurs villes grecques voyant avec quelle humanité et quelle douceur il avoit traité les Thessaliens, imitèrent leur exemple, et se mirent entre ses mains. Ils le louoient déjà comme le libérateur de toute la Grèce. Mais sa réputation et l'amour des peuples augmentèrent beaucoup quand on le vit offrir la paix à Philippe, à condition que ce roi demeureroit borné à ses États, et qu'il rendroit la liberté à toutes les villes grecques. Philippe refusa ces offres; il fallut décider par les armes. Flaminius donna une bataille où Phi-

lippe fut contraint de s'enfuir. Huit mille Macédoniens furent tués, et les Romains en prirent cinq mille. Après cette victoire, Flaminius ne fut pas moins modéré qu'auparavant. Il accorda la paix à Philippe, à condition que le roi abandonneroit toute la Grèce; qu'il paieroit la somme de... talens pour les frais de la guerre; qu'il n'auroit plus désormais en mer que dix vaisseaux, et qu'il donneroit aux Romains en otage, pour assurance du traité de paix, le jeune Démétrius son fils aîné, qu'on auroit soin d'élever à Rome selon sa naissance. Les Grecs, si heureusement délivrés de la guerre par le secours de Flaminius, ne songèrent plus qu'à goûter les doux fruits de la paix. Ils s'assemblèrent de toutes les extrémités de la Grèce pour célébrer les jeux Isthmiques. Flaminius y envoya un héraut pour publier au milieu de cette grande assemblée que le sénat et le consul Flaminius affranchissoient la Grèce de toute sorte de tributs. Le héraut ne put être entendu la première fois, à cause de la grande multitude qui faisoit un bruit confus.

Le héraut éleva davantage sa voix, et recommença la proclamation. Aussitôt le peuple jeta de grands cris de joie. Les jeux furent abandonnés; tous accourent en foule pour embrasser Flaminius. Ils l'appeloient le bienfaiteur, le protecteur, et le libérateur de la Grèce. Il partit ensuite pour aller de ville en ville réformer les abus, rétablir

la justice et les bonnes lois, rappeler les bannis et les fugitifs, terminer tous les différends, réunir les concitoyens, et réconcilier les villes entre elles, enfin travailler en père commun à leur faire goûter les fruits de la liberté et de la paix. Une conduite si douce gagna tous les cœurs; ils reçurent avec joie les gouverneurs envoyés par Flaminius, ils allèrent au-devant d'eux pour se soumettre. Les rois et les princes opprimés par les Macédoniens, ou par quelque autre puissance voisine, eurent recours à eux avec confiance.

Flaminius, suivant son dessein de protéger les foibles accablés, déclara la guerre à Nabis, tyran des Lacédémoniens; c'étoit faire plaisir à toute la Grèce. Mais, dans une occasion où il pouvoit prendre le tyran, il le laissa échapper, apparemment pour être plus long-temps nécessaire aux Grecs, et pour mieux affermir par la durée des troubles l'autorité romaine. Il fit même peu de temps après la paix avec Nabis, et lui abandonna la ville de Sparte; ce qui surprit étrangement les Grecs.

VIII.

HISTOIRE

D'UN PETIT ACCIDENT ARRIVÉ AU DUC DE BOURGOGNE DANS UNE PROMENADE A TRIANON.

Pendant qu'un jeune prince, d'une course rapide et d'un pied léger, parcourt les sentiers hérissés de buissons, une épine aiguë se fiche dans son pied. Aussitôt le soulier mince est percé, la peau tendre est déchirée, le sang coule : mais à peine le prince sentit la blessure; il vouloit continuer sa course et ses jeux. Mais le sage modérateur a soin de le ramener; il est porté en carrosse; les chirurgiens accourent en foule; ils délibèrent, ils examinent la plaie, ils ne trouvent en aucun endroit la pointe de l'épine fatale ; nulle douleur ne retarde la démarche du blessé ; il rit, il est gai. Le lendemain il se promène, il court çà et là; il saute comme un faon. Tout à l'heure il part; il verra les bords de la Seine; puis il entrera dans la vaste forêt où Diane sans cesse perce les daims de ses traits.

IX.

HISTOIRE NATURELLE DU VER A SOIE.

Les habits *étoient d'abord de* feuilles; *puis de* peaux d'animaux morts sans violence, *de* fils tirés des plantes, et d'écorces; *puis de* laine : par là on apprit à filer.

Les vers à soie *furent long-temps* libres aux Indes; puis employés par *les* filles de l'île de Coos; mais *la* soie *étoit encore* très chère sous Aurélien. Sous Justinien, *les* œufs de ces vers *furent* transportés des Indes à Constantinople.

L'œuf de ver à soie produit *un* ver au printemps, *qui* est éclos en trois jours par chaleur humaine. *Il est* d'abord violet, puis bleu, ensuite couleur de soufre, enfin de cendre. Le ver est enfermé dans *une* écorce transparente comme *une* perle. Ce ver affamé a percé son œuf: il est sorti montrant tête et queue. La tête est grosse à proportion du reste, et par le microscope ressemble à celle d'un corbeau. *Ses* côtés ont des bosses dont *les* extrémités ont *des* poils longs et rouges. Dès qu'il vit, il mange *de* tendres feuilles de mûrier, y fait *de* petits trous, fait déjà *des* pe-

lotons de soie de fibres de feuilles rongées : il s'y suspend. [1]

Il est composé d'anneaux : au premier, *il* est blanc; *cette* couleur se communique insensiblement aux anneaux voisins. Le bas, vers *les* cuisses, a *quelques* taches rouges : puis *la* couleur *est* cendrée, avec *des* taches rouges et verdâtres des feuilles, etc. Tout ceci en dix jours jusqu'au premier sommeil.

Après *ce* premier sommeil, *il* quitte *sa* vieille peau; *il en paroît une* autre blanche; sa tête croît triplement; *il* mange trois fois le jour.

Le mûrier blanc *a les* feuilles plus longues et plus délicates. *Cet* arbre *étoit* inconnu autrefois en Italie. En Sicile, *les* feuilles de mûrier noir font *une* soie plus ferme. Si *vous* donnez *aux vers à soie* laurier, vigne, orme, myrte sauvage, ils meurent. Quelques uns les ont nourris de laitues.

La partie supérieure devient argentée; le reste de taches fuligineuses et spirales, qui s'étendent le long des anneaux. Son crâne prend la couleur d'agate. Il croît, a des taches rouges, devient transparent : on voit *les* feuilles à travers *son corps*. — Changement de peau blanche en pourprée : *sa* vieille peau se déchire : alors il se resserre, pousse entrailles en haut, *sa* vieille peau

[1] Histoire du mûrier. Pyrame et Thisbé. (OVID. *Metam.* lib. III.)

se ride, et passe d'anneau en anneau; cependant léthargie.

Après *ce* sommeil, *paroissent de* nouvelles dents : alternativement *il* dort et mange. *La* dernière fois, *il* se tourmente trois jours pour changer de peau. Alors *il* allonge : *il a* treize anneaux. *Le* corps du ver *est* appuyé sur beaucoup de cuisses : au milieu, quatre paires de cuisses. *Il a* des ongles aux pieds comme *des* os : quarante à chaque pied.

Le vent du midi les rend hydropiques et de couleur de safran. *Le* froid les affoiblit et retarde *leur* ouvrage.

Le ver commence à tirer de soi comme de l'ambre (comme *un* fil pendu à *une* quenouille), l'attache à quelque petit morceau de bois qui accroche le fil, puis s'en retire, et conduit ainsi *un* fil gluant qui s'épaissit à l'air. C'est un rets assez lâche. — Petite trompe d'où sort la soie. — Quelquefois deux vers filent ensemble *la* même soie.

La peau *du ver* tombe en une minute. Il maigrit. Déjà *les* ailes du papillon sont cachées. *Le* papillon engendre en vieillesse : œufs, environ quatre cents. *Le* papillon, en canicule, vit douze jours : en hiver, un mois. *La* femelle meurt *la* première : *les* poils *ou* plumes tombent : *le* corps *devient* de couleur de citron.

Les œufs du papillon s'attachent à un linge. *On les conserve* en été dans une cave; en hiver, sous

des lits, de peur qu'ils ne se gèlent. Au printemps, on les arrose de vin et d'eau tiède : ils sont couvés sous les aisselles des femmes.

La partie de la soie la plus voisine du ver est la plus délicate ; *elle* est trop fine, et ne sert *pas*. Elle ne peut se démêler. Mais ce qui est retors est de cent six pieds. Par-dessus, un quart en coton.

RECUEIL DE FABLES

COMPOSÉES POUR L'ÉDUCATION

DE MGR LE DUC DE BOURGOGNE.

I.

HISTOIRE D'UNE VIEILLE REINE, ET D'UNE JEUNE PAYSANNE.

Il étoit une fois une reine si vieille, si vieille, qu'elle n'avoit plus ni dents ni cheveux; sa tête branloit comme les feuilles que le vent remue; elle ne voyoit goutte, même avec ses lunettes; le bout de son nez et celui de son menton se touchoient; elle étoit rapetissée de la moitié, et toute en un peloton, avec le dos si courbé, qu'on auroit cru qu'elle avoit toujours été contrefaite. Une fée, qui avoit assisté à sa naissance, l'aborda, et lui dit : Voulez-vous rajeunir? Volontiers, répondit la reine : je donnerois tous mes joyaux pour n'avoir que vingt ans. Il faut donc, continua la fée, donner votre vieillesse à quelque autre dont vous prendrez la jeunesse et la santé. A qui

donnerons-nous vos cent ans? La reine fit chercher partout quelqu'un qui voulût être vieux pour la rajeunir. Il vint beaucoup de gueux qui vouloient vieillir pour être riches : mais quand ils avoient vu la reine tousser, cracher, râler, vivre de bouillie, être sale, hideuse, puante, souffrante, et radoter un peu, ils ne vouloient plus se charger de ses années; ils aimoient mieux mendier, et porter des haillons. Il venoit aussi des ambitieux, à qui elle promettoit de grands rangs et de grands honneurs. Mais que faire de ces rangs? disoient-ils après l'avoir vue; nous n'oserions nous montrer étant si dégoûtans et si horribles. Mais enfin il se présenta une jeune fille de village, belle comme le jour, qui demanda la couronne pour prix de sa jeunesse; elle se nommoit Péronnelle. La reine s'en fâcha d'abord : mais que faire? à quoi sert-il de se fâcher? elle vouloit rajeunir. Partageons, dit-elle à Péronnelle, mon royaume; vous en aurez une moitié, et moi l'autre : c'est bien assez pour vous qui êtes une petite paysanne. Non, répondit la fille, ce n'est pas assez pour moi : je veux tout. Laissez-moi mon bavolet, avec mon teint fleuri; je vous laisserai vos cent ans avec vos rides et la mort qui vous talonne. Mais aussi, répondit la reine, que ferois-je, si je n'avois plus de royaume? Vous ririez, vous danseriez, vous chanteriez comme moi, lui dit cette fille. En parlant ainsi,

elle se mit à rire, à danser et à chanter. La reine, qui étoit bien loin d'en faire autant, lui dit : Que feriez-vous en ma place? vous n'êtes point accoutumée à la vieillesse. Je ne sais pas, dit la paysanne, ce que je ferois : mais je voudrois bien l'essayer ; car j'ai toujours ouï dire qu'il est beau d'être reine. Pendant qu'elles étoient en marché, la fée survient, qui dit à la paysanne : Voulez-vous faire votre apprentissage de vieille reine, pour savoir si ce métier vous accommodera? Pourquoi non? dit la fille. A l'instant des rides couvrent son front; ses cheveux blanchissent; elle devient grondeuse et rechignée ; sa tête branle et toutes ses dents aussi ; elle a déjà cent ans. La fée ouvre une petite boîte, et en tire une foule d'officiers et de courtisans richement vêtus, qui croissent à mesure qu'ils en sortent, et qui rendent mille respects à la nouvelle reine. On lui sert un grand festin : mais elle est dégoûtée, et ne sauroit mâcher; elle est honteuse et étonnée ; elle ne sait ni que dire ni que faire; elle tousse à crever ; elle crache sur son menton ; elle a au nez une roupie gluante qu'elle essuie avec sa manche ; elle se regarde au miroir, et se trouve plus laide qu'une guenuche. Cependant la véritable reine étoit dans un coin, qui rioit, et qui commençoit à devenir jolie; ses cheveux revenoient et ses dents aussi; elle reprenoit un bon teint frais et vermeil ; elle se redressoit avec mille petites fa-

çons ; mais elle étoit crasseuse, court vêtue, et faite comme un petit torchon qui a traîné dans les cendres. Elle n'étoit pas accoutumée à cet équipage; et les gardes, la prenant pour quelque servante de cuisine, vouloient la chasser du palais. Alors Péronnelle lui dit : Vous voilà bien embarrassée de n'être plus reine, et moi encore davantage de l'être : tenez, voilà votre couronne; rendez-moi ma cotte grise. L'échange fut aussitôt fait; et la reine de revieillir, et la paysanne de rajeunir. A peine le changement fut fait, que toutes deux s'en repentirent; mais il n'étoit plus temps. La fée les condamna à demeurer chacune dans sa condition. La reine pleuroit tous les jours. Dès qu'elle avoit mal au bout du doigt, elle disoit : Hélas! si j'étois Péronnelle, à l'heure que je parle, je serois logée dans une chaumière, et je vivrois de châtaignes; mais je danserois sous l'orme avec les bergers au son de la flûte. Que me sert d'avoir un beau lit, où je ne fais que souffrir, et tant de gens, qui ne peuvent me soulager ? Ce chagrin augmenta ses maux ; les médecins, qui étoient sans cesse douze autour d'elle, les augmentèrent aussi. Enfin elle mourut au bout de deux mois. Péronnelle faisoit une danse ronde le long d'un clair ruisseau avec ses compagnes, quand elle apprit la mort de la reine : alors elle reconnut qu'elle avoit été plus heureuse que sage d'avoir perdu la royauté. La fée revint la voir, et

lui donna à choisir de trois maris : l'un, vieux, chagrin, désagréable, jaloux et cruel, mais riche, puissant, et très grand seigneur, qui ne pourroit ni jour ni nuit se passer de l'avoir auprès de lui ; l'autre, bien fait, doux, commode, aimable et d'une grande naissance, mais pauvre et malheureux en tout ; le dernier, paysan comme elle, qui ne seroit ni beau ni laid, qui ne l'aimeroit ni trop ni peu, qui ne seroit ni riche ni pauvre. Elle ne savoit lequel prendre ; car naturellement elle aimoit fort les beaux habits, les équipages et les grands honneurs. Mais la fée lui dit : Allez, vous êtes une sotte. Voyez-vous ce paysan ? voilà le mari qu'il vous faut. Vous aimeriez trop le second ; vous seriez trop aimée du premier ; tous deux vous rendroient malheureuse : c'est bien assez que le troisième ne vous batte point. Il vaut mieux danser sur l'herbe ou sur la fougère que dans un palais, et être Péronnelle au village, qu'une dame malheureuse dans le beau monde. Pourvu que vous n'ayez aucun regret aux grandeurs, vous serez heureuse avec votre laboureur toute votre vie.

II.

HISTOIRE DE LA REINE GISÈLE ET DE LA FÉE CORYSANTE.

Il étoit une fois une reine nommée Gisèle, qui avoit beaucoup d'esprit et un grand royaume. Son palais étoit tout de marbre; le toit étoit d'argent; tous les meubles qui sont ailleurs de fer ou de cuivre, étoient couverts de diamans. Cette reine étoit fée; et elle n'avoit qu'à faire des souhaits, aussitôt tout ce qu'elle vouloit ne manquoit pas d'arriver. Il n'y avoit qu'un seul point qui ne dépendoit pas d'elle; c'est qu'elle avoit cent ans; et elle ne pouvoit se rajeunir. Elle avoit été plus belle que le jour, et elle étoit devenue si laide et si horrible, que les gens mêmes qui venoient lui faire la cour cherchoient en lui parlant des prétextes pour tourner la tête, de peur de la regarder. Elle étoit toute courbée, tremblante, boiteuse, ridée, crasseuse, chassieuse, toussant et crachant toute la journée avec une saleté qui faisoit bondir le cœur. Elle étoit borgne et presque aveugle; ses yeux de travers avoient une bordure d'écarlate : enfin elle avoit une barbe grise au menton. En cet état, elle ne pouvoit se regarder elle-même, et elle avoit fait casser tous les miroirs de son palais. Elle n'y pouvoit souffrir aucune

jeune personne d'une figure raisonnable. Elle ne se faisoit servir que par des gens borgnes, bossus, boiteux et estropiés. Un jour on présenta à la reine une jeune fille de quinze ans, d'une merveilleuse beauté, nommée Corysante. D'abord elle se récria : Qu'on ôte cet objet de devant mes yeux. Mais la mère de cette jeune fille lui dit : Madame, ma fille est fée, et elle a le pouvoir de vous donner en un moment toute sa jeunesse et toute sa beauté. La reine, détournant ses yeux, répondit : Hé bien, que faut-il lui donner en récompense ? Tous vos trésors, et votre couronne même, lui répondit la mère. C'est de quoi je ne me dépouillerai jamais, s'écria la reine ; j'aime mieux mourir. Cette offre ayant été rebutée, la reine tomba malade d'une maladie qui la rendoit si puante et si infecte, que ses femmes n'osoient approcher d'elle pour la servir, et que ses médecins jugèrent qu'elle mourroit dans peu de jours. Dans cette extrémité, elle envoya chercher la jeune fille, et la pria de prendre sa couronne et tous ses trésors, pour lui donner sa jeunesse avec sa beauté. La jeune fille lui dit : Si je prends votre couronne et vos trésors, en vous donnant ma beauté et mon âge, je deviendrai tout à coup vieille et difforme comme vous. Vous n'avez pas voulu d'abord faire ce marché, et moi j'hésite à mon tour pour savoir si je dois le faire. La reine la pressa beaucoup ; et comme la jeune fille sans

expérience étoit fort ambitieuse, elle se laissa toucher au plaisir d'être reine. Le marché fut conclu. En un moment Gisèle se redressa, et sa taille devint majestueuse; son teint prit les plus belles couleurs; ses yeux parurent vifs; la fleur de la jeunesse se répandit sur son visage; elle charma toute l'assemblée. Mais il fallut qu'elle se retirât dans un village, et sous une cabane, étant couverte de haillons. Corysante, au contraire, perdit tous ses agrémens, et devint hideuse. Elle demeura dans ce superbe palais, et commanda en reine. Dès qu'elle se vit dans un miroir, elle soupira, et dit qu'on n'en présentât jamais aucun devant elle. Elle chercha à se consoler par ses trésors. Mais son or et ses pierreries ne l'empêchoient point de souffrir tous les maux de la vieillesse. Elle vouloit danser, comme elle étoit accoutumée à le faire avec ses compagnes, dans des prés fleuris à l'ombre des bocages; mais elle ne pouvoit plus se soutenir qu'avec un bâton. Elle vouloit faire des festins; mais elle étoit si languissante et si dégoûtée, que les mets les plus délicieux lui faisoient mal au cœur. Elle n'avoit même aucune dent, et ne pouvoit se nourrir que d'un peu de bouillie. Elle vouloit entendre des concerts de musique, mais elle étoit sourde. Alors elle regretta sa jeunesse et sa beauté, qu'elle avoit follement quittées pour une couronne et pour des trésors dont elle ne pouvoit se servir. De plus,

elle qui avoit été bergère, et qui étoit accoutumée à passer les jours à chanter en conduisant ses moutons, elle étoit à tout moment importunée des affaires difficiles qu'elle ne pouvoit point régler. D'un autre côté, Gisèle, accoutumée à régner, à posséder tous les plus grands biens, avoit déjà oublié les incommodités de la vieillesse; elle étoit inconsolable de se voir si pauvre. Quoi! disoit-elle, seraî-je toujours couverte de haillons? A quoi me sert toute ma beauté sous cet habit crasseux et déchiré? A quoi me sert-il d'être belle, pour n'être vue que dans un village par des gens si grossiers? On me méprise; je suis réduite à servir et à conduire des bêtes. Hélas! j'étois reine; je suis bien malheureuse d'avoir quitté ma couronne et tant de trésors! Oh! si je pouvois les ravoir! Il est vrai que je mourrois bientôt; hé bien, les autres reines ne meurent-elles pas? Ne faut-il pas avoir le courage de souffrir et de mourir plutôt que de faire une bassesse pour devenir jeune? Corysante sent que Gisèle regrettoit son premier état, et lui dit qu'en qualité de fée elle pouvoit faire un second échange. Chacune reprit son premier état. Gisèle redevint reine, mais vieille et horrible. Corysante reprit ses charmes et la pauvreté de bergère. Bientôt Gisèle accablée de maux s'en repentit, et déplora son aveuglement. Mais Corysante, qu'elle pressoit de changer encore, lui répondit : J'ai main-

tenant éprouvé les deux conditions : j'aime mieux être jeune, et manger du pain noir, et chanter tous les jours en gardant mes moutons, que d'être reine comme vous dans le chagrin et dans la douleur.

III.

HISTOIRE D'UNE JEUNE PRINCESSE.

Il y avoit une fois un roi et une reine, qui n'avoient point d'enfans. Ils en étoient si fâchés, si fâchés, que personne n'a jamais été plus fâché. Enfin la reine devint grosse, et accoucha d'une fille, la plus belle qu'on ait jamais vue. Les fées vinrent à sa naissance; mais elles dirent toutes à la reine que le mari de sa fille auroit onze bouches, ou que, si elle ne se marioit avant l'âge de vingt-deux ans, elle deviendroit crapaud. Cette prédiction troubla la reine. La fille avoit à peine quinze ans, qu'il se présenta un homme qui avoit les onze bouches et dix-huit pieds de haut; mais la princesse le trouva si hideux, qu'elle n'en voulut jamais. Cependant l'âge fatal approchoit, et le roi, qui aimoit mieux voir sa fille mariée à un monstre, que devenir crapaud, résolut de la donner à l'homme à onze bouches. La reine trouva l'alternative fâcheuse. Comme tout se préparoit

pour les noces, la reine se souvint d'une certaine fée qui avoit été autrefois de ses amies; elle la fit venir, et lui demanda si elle ne pouvoit les empêcher. Je ne le puis, madame, lui répondit-elle, qu'en changeant votre fille en linotte. Vous l'aurez dans votre chambre; elle parlera toutes les nuits, et chantera toujours. La reine y consentit. Aussitôt la princesse fut couverte de plumes fines, et s'envola chez le roi; de là elle revint à la reine, qui lui fit mille caresses. Cependant le roi fit chercher la princesse; on ne la trouva point. Toute la cour étoit en deuil. La reine faisoit semblant de s'affliger comme les autres; mais elle avoit toujours sa linotte; elle s'entretenoit toutes les nuits avec elle. Un jour le roi lui demanda comment elle avoit eu une linotte si spirituelle; elle lui répondit que c'étoit une fée de ses amies qui la lui avoit donnée. Deux mois se passèrent tristement. Enfin le monstre, lassé d'attendre, dit au roi qu'il le mangeroit avec toute sa cour, si dans huit jours il ne lui donnoit la princesse; car il étoit ogre. Cela inquiéta la reine, qui découvrit tout au roi. On envoya querir la fée, qui rendit à la princesse sa première forme. Cependant il arriva un prince, qui, outre sa bouche naturelle, en avoit une au bout de chaque doigt de la main. Le roi auroit bien voulu lui donner sa fille; mais il craignoit le monstre. Le prince, qui étoit devenu amoureux

de la princesse, résolut de se battre contre l'ogre. Le roi n'y consentit qu'avec beaucoup de peine. On prit le jour : lorsqu'il fut arrivé, les champions s'avancèrent dans le lieu du combat. Tout le monde faisoit des vœux pour le prince; mais, à voir le géant si terrible, on trembloit de peur pour le prince. Le monstre portoit une massue de chêne, dont il déchargea un coup sur Aglaor; car c'étoit ainsi que se nommoit le prince : mais Aglaor ayant évité le coup, lui coupa le jarret de son épée, et l'ayant fait tomber, lui ôta la vie. Tout le monde cria victoire; et le prince Aglaor épousa la princesse avec d'autant plus de contentement, qu'il l'avoit délivrée d'un rival aussi terrible qu'incommode.

IV.

HISTOIRE DE FLORISE.

Une paysanne connoissoit dans le voisinage une fée. Elle la pria de venir à une de ses couches, où elle eut une fille. La fée prit d'abord l'enfant entre ses bras, et dit à la mère : Choisissez; elle sera, si vous voulez, belle comme le jour, d'un esprit encore plus charmant que sa beauté, et reine d'un grand royaume, mais malheureuse; ou bien elle sera laide et paysanne comme vous,

mais contente dans sa condition. La paysanne choisit d'abord pour cet enfant la beauté et l'esprit avec une couronne, au hasard de quelque malheur. Voilà la petite fille dont la beauté commence déjà à effacer toutes celles qu'on avoit jamais vues. Son esprit étoit doux, poli, insinuant; elle apprenoit tout ce qu'on vouloit lui apprendre, et le savoit bientôt mieux que ceux qui le lui avoient appris. Elle dansoit sur l'herbe, les jours de fête, avec plus de grâce que toutes ses compagnes. Sa voix étoit plus touchante qu'aucun instrument de musique, et elle faisoit elle-même les chansons qu'elle chantoit. D'abord elle ne savoit point qu'elle étoit belle : mais, en jouant avec ses compagnes sur le bord d'une claire fontaine, elle se vit, elle remarqua combien elle étoit différente des autres, elle s'admira. Tout le pays, qui accouroit en foule pour la voir, lui fit encore plus connoître ses charmes. Sa mère, qui comptoit sur les prédictions de la fée, la regardoit déjà comme une reine, et la gâtoit par ses complaisances. La jeune fille ne vouloit ni filer, ni coudre, ni garder les moutons; elle s'amusoit à cueillir des fleurs, à en parer sa tête, à chanter, et à danser à l'ombre des bois. Le roi de ce pays-là étoit fort puissant, et il n'avoit qu'un fils nommé Rosimond, qu'il vouloit marier. Il ne put jamais se résoudre à entendre parler d'aucune princesse des États voisins, parce qu'une fée lui avoit assuré

qu'il trouveroit une paysanne plus belle et plus parfaite que toutes les princesses du monde. Il prit la résolution de faire assembler toutes les jeunes villageoises de son royaume au-dessous de dix-huit ans, pour choisir celle qui seroit la plus digne d'être choisie. On exclut d'abord une quantité innombrable de filles qui n'avoient qu'une médiocre beauté, et on en sépara trente qui surpassoient infiniment toutes les autres. Florise (c'est le nom de notre jeune fille) n'eut pas de peine à être mise dans ce nombre. On rangea ces trente filles au milieu d'une grande salle, dans une espèce d'amphithéâtre, où le roi et son fils les pouvoient regarder toutes à la fois. Florise parut d'abord, au milieu de toutes les autres, ce qu'une belle anémone paroîtroit parmi des soucis, ou ce qu'un oranger fleuri paroîtroit au milieu des buissons sauvages. Le roi s'écria qu'elle méritoit sa couronne. Rosimond se crut heureux de posséder Florise. On lui ôta ses habits du village; on lui en donna qui étoient tout brodés d'or. En un instant elle se vit couverte de perles et de diamans. Un grand nombre de dames étoient occupées à la servir. On ne songeoit qu'à deviner ce qui pouvoit lui plaire, pour le lui donner avant qu'elle eût la peine de le demander. Elle étoit logée dans un magnifique appartement du palais, qui n'avoit, au lieu de tapisseries, que de grandes glaces de miroir de toute la hauteur des cham-

bres et des cabinets, afin qu'elle eût le plaisir de voir sa beauté multipliée de tous côtés, et que le prince pût l'admirer en quelque endroit qu'il jetât les yeux. Rosimond avoit quitté la chasse, le jeu, tous les exercices du corps, pour être sans cesse auprès d'elle : et comme le roi son père étoit mort bientôt après le mariage, c'étoit la sage Florise, devenue reine, dont les conseils décidoient de toutes les affaires de l'État. La reine mère du nouveau roi, nommée Gronipote, fut jalouse de sa belle-fille. Elle étoit artificieuse, maligne, cruelle. La vieillesse avoit ajouté une affreuse difformité à sa laideur naturelle, et elle ressembloit à une furie. La beauté de Florise la faisoit paroître encore plus hideuse, et l'irritoit à tout moment : elle ne pouvoit souffrir qu'une si belle personne la défigurât. Elle craignoit aussi son esprit, et elle s'abandonna à toutes les fureurs de l'envie. Vous n'avez point de cœur, disoit-elle souvent à son fils, d'avoir voulu épouser cette petite paysanne ; et vous avez la bassesse d'en faire votre idole : elle est fière comme si elle étoit née dans la place où elle est. Quand le roi votre père voulut se marier, il me préféra à toute autre, parce que j'étois la fille d'un roi égal à lui. C'est ainsi que vous devriez faire. Renvoyez cette petite bergère dans son village, et songez à quelque jeune princesse dont la naissance vous convienne. Rosimond résistoit à sa mère : mais Gronipote enleva un

jour un billet que Florise écrivoit au roi, et le donna à un jeune homme de la cour, qu'elle obligea d'aller porter ce billet au roi, comme si Florise lui avoit témoigné toute l'amitié qu'elle ne devoit avoir que pour le roi seul. Rosimond, aveuglé par sa jalousie et par les conseils malins que lui donna sa mère, fit enfermer Florise pour toute sa vie dans une haute tour bâtie sur la pointe d'un rocher qui s'élevoit dans la mer. Là, elle pleuroit nuit et jour, ne sachant par quelle injustice le roi, qui l'avoit tant aimée, la traitoit si indignement. Il ne lui étoit permis de voir qu'une vieille femme à qui Gronipote l'avoit confiée, et qui lui insultoit à tout moment dans cette prison. Alors Florise se ressouvint de son village, de sa cabane et de tous ses plaisirs champêtres. Un jour, pendant qu'elle étoit accablée de douleur, et qu'elle déploroit l'aveuglement de sa mère, qui avoit mieux aimé qu'elle fût belle et reine malheureuse, que bergère laide et contente dans son état, la vieille qui la traitoit si mal vint lui dire que le roi envoyoit un bourreau pour lui couper la tête, et qu'elle n'avoit plus qu'à se résoudre à la mort. Florise répondit qu'elle étoit prête à recevoir le coup. En effet, le bourreau envoyé par les ordres du roi, sur les conseils de Gronipote, tenoit un grand coutelas pour l'exécution, quand il parut une femme qui dit qu'elle venoit de la part de cette reine pour dire deux

mots en secret à Florise avant sa mort. La vieille la laissa parler à elle, parce que cette personne lui parut une des dames du palais; mais c'étoit la fée qui avoit prédit les malheurs de Florise à sa naissance, et qui avoit pris la figure de cette dame de la reine-mère. Elle parla à Florise en particulier, en faisant retirer tout le monde. Voulez-vous, lui dit-elle, renoncer à la beauté qui vous a été si funeste? Voulez-vous quitter le titre de reine, reprendre vos anciens habits, et retourner dans votre village? Florise fut ravie d'accepter cette offre. La fée lui appliqua sur le visage un masque enchanté : aussitôt les traits de son visage devinrent grossiers, et perdirent toute leur proportion; elle devint aussi laide qu'elle avoit été belle et agréable. En cet état, elle n'étoit plus reconnoissable, et elle passa sans peine au travers de tous ceux qui étoient venus là pour être témoins de son supplice. Elle suivit la fée, et repassa avec elle dans son pays. On eut beau chercher Florise, on ne la put trouver dans aucun endroit de la tour. On alla en porter la nouvelle au roi et à Gronipote, qui la firent encore chercher, mais inutilement, par tout le royaume. La fée l'avoit rendue à sa mère, qui ne l'eût pas connue dans un si grand changement, si elle n'en eût été avertie. Florise fut contente de vivre laide, pauvre et inconnue dans son village, où elle gardoit des moutons. Elle entendoit tous les jours raconter

ses aventures et déplorer ses malheurs. On en avoit fait des chansons qui faisoient pleurer tout le monde; elle prenoit plaisir à les chanter souvent avec ses compagnes, et elle en pleuroit comme les autres : mais elle se croyoit heureuse en gardant son troupeau, et ne voulut jamais découvrir à personne qui elle étoit.

V.

HISTOIRE DU ROI ALFAROUTE ET DE CLARIPHILE.

Il y avoit un roi nommé Alfaroute, qui étoit craint de tous ses voisins et aimé de tous ses sujets. Il étoit sage, bon, juste, vaillant, habile; rien ne lui manquoit. Une fée vint le trouver, et lui dire qu'il lui arriveroit bientôt de grands malheurs, s'il ne se servoit pas de la bague qu'elle lui mit au doigt. Quand il tournoit le diamant de la bague en dedans de sa main, il devenoit d'abord invisible; et dès qu'il le retournoit en dehors, il étoit visible comme auparavant. Cette bague lui fut très commode, et lui fit grand plaisir. Quand il se défioit de quelqu'un de ses sujets, il alloit dans le cabinet de cet homme, avec son diamant tourné en dedans; il entendoit et il voyoit tous les secrets domestiques, sans être aperçu. S'il craignoit les

desseins de quelque roi voisin de son royaume, il s'en alloit jusque dans ses conseils les plus secrets, où il apprenoit tout sans être jamais découvert. Ainsi il prévenoit sans peine tout ce qu'on vouloit faire contre lui; il détourna plusieurs conjurations formées contre sa personne, et déconcerta ses ennemis qui vouloient l'accabler. Il ne fut pourtant pas content de sa bague, et il demanda à la fée un moyen de se transporter en un moment d'un pays dans un autre, pour pouvoir faire un usage plus prompt et plus commode de l'anneau qui le rendoit invisible. La fée lui répondit en soupirant : Vous en demandez trop! Craignez que ce dernier don ne vous soit nuisible. Il n'écouta rien, et la pressa toujours de le lui accorder. Hé bien! dit-elle, il faut donc, malgré moi, vous donner ce que vous vous repentirez d'avoir. Alors elle lui frotta les épaules d'une liqueur odoriférante. Aussitôt il sentit de petites ailes qui naissoient sur son dos. Ces petites ailes ne paroissoient point sous ses habits : mais quand il avoit résolu de voler, il n'avoit qu'à les toucher avec la main; aussitôt elles devenoient si longues, qu'il étoit en état de surpasser infiniment le vol rapide d'un aigle. Dès qu'il ne vouloit plus voler, il n'avoit qu'à retoucher ses ailes : d'abord elles se rapetissoient, en sorte qu'on ne pouvoit les apercevoir sous ses habits. Par ce moyen, le

roi alloit partout en peu de momens, il savoit tout, et on ne pouvoit concevoir par où il devinoit tant de choses; car il se renfermoit, et paroissoit demeurer presque toute la journée dans son cabinet, sans que personne osât y entrer. Dès qu'il y étoit, il se rendoit invisible par sa bague, étendoit ses ailes en les touchant, et parcouroit des pays immenses. Par là il s'engagea dans de grandes guerres où il remporta toutes les victoires qu'il voulut : mais comme il voyoit sans cesse les secrets des hommes, il les connut si méchans et si dissimulés, qu'il n'osoit plus se fier à personne. Plus il devenoit puissant et redoutable, moins il étoit aimé, et il voyoit qu'il n'étoit aimé d'aucun de ceux mêmes à qui il avoit fait les plus grands biens. Pour se consoler, il résolut d'aller dans tous les pays du monde chercher une femme parfaite qu'il pût épouser, dont il pût être aimé, et par laquelle il pût se rendre heureux. Il la chercha longtemps; et comme il voyoit tout sans être vu, il connoissoit les secrets les plus impénétrables. Il alla dans toutes les cours : il trouva partout des femmes dissimulées, qui vouloient être aimées, et qui s'aimoient trop elles-mêmes pour aimer de bonne foi un mari. Il passa dans toutes les maisons particulières : l'une avoit l'esprit léger et inconstant; l'autre étoit artificieuse, l'autre hautaine, l'autre bizarre; presque toutes faus-

ses, vaines et idolâtres de leur personne. Il descendit jusqu'aux plus basses conditions, et il trouva enfin la fille d'un pauvre laboureur, belle comme le jour, mais simple et ingénue dans sa beauté qu'elle comptoit pour rien, et qui étoit en effet sa moindre qualité; car elle avoit un esprit et une vertu qui surpassoient toutes les grâces de sa personne. Toute la jeunesse de son voisinage s'empressoit pour la voir, et chaque jeune homme eût cru assurer le bonheur de sa vie en l'épousant. Le roi Alfaroute ne put la voir sans en être passionné. Il la demanda à son père, qui fut transporté de joie de voir que sa fille seroit une grande reine. Clariphile (c'étoit son nom) passa de la cabane de son père dans un riche palais, où une cour nombreuse la reçut. Elle n'en fut point éblouie; elle conserva sa simplicité, sa modestie, sa vertu, et elle n'oublia point d'où elle étoit venue, lorsqu'elle fut au comble des honneurs. Le roi redoubla sa tendresse pour elle, et crut qu'il parviendroit à être heureux. Peu s'en falloit qu'il ne le fût déjà, tant il commençoit à se fier au bon cœur de la reine. Il se rendoit à toute heure invisible pour l'observer et pour la surprendre; mais il ne découvrit rien en elle qu'il ne trouvât digne d'être admiré. Il n'y avoit plus qu'un reste de jalousie et de défiance, qui le troubloit encore un peu dans son amitié. La fée, qui lui avoit prédit les

suites funestes de son dernier don, l'avertissoit souvent, et il en fut importuné. Il donna ordre qu'on ne la laissât plus entrer dans le palais, et dit à la reine qu'il lui défendoit de la recevoir. La reine promit avec beaucoup de peine d'obéir, parce qu'elle aimoit fort cette bonne fée. Un jour la fée, voulant instruire la reine sur l'avenir, entra chez elle sous la figure d'un officier, et déclara à la reine qui elle étoit. Aussitôt la reine l'embrassa tendrement. Le roi, qui étoit alors invisible, l'aperçut, et fut transporté de jalousie jusqu'à la fureur. Il tira son épée et en perça la reine, qui tomba mourante entre ses bras. Dans ce moment, la fée reprit sa véritable figure. Le roi la reconnut, et comprit l'innocence de la reine. Alors il voulut se tuer. La fée arrêta le coup, et tâcha de le consoler. La reine, en expirant, lui dit : Quoique je meure de votre main, je meurs toute à vous. Alfaroute déplora son malheur d'avoir voulu, malgré la fée, un don qui lui étoit si funeste. Il lui rendit la bague, et la pria de lui ôter ses ailes. Le reste de ses jours se passa dans l'amertume et dans la douleur. Il n'avoit point d'autre consolation que d'aller pleurer sur le tombeau de Clariphile.

VI

HISTOIRE DE ROSIMOND ET DE BRAMINTE.

Il étoit une fois un jeune homme plus beau que le jour, nommé Rosimond, et qui avoit autant d'esprit et de vertu que son frère aîné Braminte étoit mal fait, désagréable, brutal et méchant. Leur mère, qui avoit horreur de son fils aîné, n'avoit des yeux que pour voir le cadet. L'aîné, jaloux, invente une calomnie horrible pour perdre son frère : il dit à son père que Rosimond alloit souvent chez un voisin, qui étoit son ennemi, pour lui rapporter tout ce qui se passoit au logis, et pour lui donner le moyen d'empoisonner son père. Le père, fort emporté, battit cruellement son fils, le mit en sang, puis le tint trois jours en prison, sans nourriture, et enfin le chassa de sa maison, en le menaçant de le tuer, s'il revenoit jamais. La mère épouvantée n'osa rien dire; elle ne fit que gémir. L'enfant s'en alla pleurant; et ne sachant où se retirer, il traversa sur le soir un grand bois : la nuit le surprit au pied d'un rocher; il se mit à l'entrée d'une caverne sur un tapis de mousse où couloit un clair ruisseau, et il s'y endormit de lassitude. Au point du jour, en s'éveillant, il vit une belle

femme, montée sur un cheval gris, avec une housse en broderie d'or, qui paroissoit aller à la chasse. N'avez-vous point vu passer un cerf et des chiens ? lui dit-elle. Il répondit que non. Puis elle ajouta : Il me semble que vous êtes affligé. Qu'avez-vous? lui dit-elle. Tenez, voilà une bague qui vous rendra le plus heureux et le plus puissant des hommes, pourvu que vous n'en abusiez jamais. Quand vous tournerez le diamant en dedans, vous serez d'abord invisible ; dès que vous le tournerez en dehors, vous paroîtrez à découvert. Quand vous mettrez l'anneau à votre petit doigt, vous paroîtrez le fils du roi, suivi de toute une cour magnifique : quand vous le mettrez au quatrième doigt, vous paroîtrez dans votre figure naturelle. Aussitôt le jeune homme comprit que c'étoit une fée qui lui parloit. Après ces paroles, elle s'enfonça dans le bois. Pour lui, il s'en retourna aussitôt chez son père, avec impatience de faire l'essai de sa bague. Il vit et entendit tout ce qu'il voulut sans être découvert. Il ne tint qu'à lui de se venger de son frère, sans s'exposer à aucun danger. Il se montra seulement à sa mère, l'embrassa, et lui dit toute sa merveilleuse aventure. Ensuite, mettant l'anneau enchanté à son petit doigt, il parut tout à coup comme le prince, fils du roi, avec cent beaux chevaux, et un grand nombre d'officiers richement vêtus. Son père fut bien étonné de voir le

fils du roi dans sa petite maison ; il étoit embarrassé, ne sachant quels respects il devoit lui rendre. Alors Rosimond lui demanda combien il avoit de fils. Deux, répondit le père. Je les veux voir; faites-les venir tout à l'heure, lui dit Rosimond : je les veux emmener tous deux à la cour pour faire leur fortune. Le père timide répondit en hésitant : Voilà l'aîné que je vous présente. Où est donc le cadet? je le veux voir aussi, dit encore Rosimond. Il n'est pas ici, dit le père. Je l'avois châtié pour une faute, et il m'a quitté. Alors Rosimond lui dit : Il falloit l'instruire, mais non pas le chasser. Donnez-moi toujours l'aîné; qu'il me suive. Et vous, dit-il, parlant au père, suivez deux gardes qui vous conduiront au lieu que je leur marquerai. Aussitôt deux gardes emmenèrent le père; et la fée dont nous avons parlé l'ayant trouvé dans une forêt, elle le frappa d'une verge d'or, et le fit entrer dans une caverne sombre et profonde, où il demeura enchanté. Demeurez-y, dit-elle, jusqu'à ce que votre fils vienne vous en tirer. Cependant le fils alla à la cour du roi, dans un temps où le jeune prince s'étoit embarqué pour aller faire la guerre dans une île éloignée. Il avoit été emporté par les vents sur des côtes inconnues, où, après un naufrage, il étoit captif chez un peuple sauvage. Rosimond parut à la cour, comme s'il eût été le prince qu'on croyoit perdu, et que tout le monde pleuroit,

Il dit qu'il étoit revenu par le secours de quelques marchands, sans lesquels il seroit péri. Il fit la joie publique. Le roi parut si transporté, qu'il ne pouvoit parler; et il ne se lassoit point d'embrasser ce fils qu'il avoit cru mort. La reine fut encore plus attendrie. On fit de grandes réjouissances dans tout le royaume. Un jour celui qui passoit pour le prince, dit à son véritable frère : Braminte, vous voyez que je vous ai tiré de votre village pour faire votre fortune; mais je sais que vous êtes un menteur, et que vous avez, par vos impostures, causé le malheur de votre frère Rosimond: il est ici caché. Je veux que vous parliez à lui, et qu'il vous reproche vos impostures. Braminte, tremblant, se jeta à ses pieds, et lui avoua sa faute. N'importe, dit Rosimond, je veux que vous parliez à votre frère, et que vous lui demandiez pardon. Il sera bien généreux s'il vous pardonne; il est dans mon cabinet, où je vous le ferai voir tout à l'heure. Cependant je m'en vais dans une chambre voisine, pour vous laisser librement avec lui. Braminte entra pour obéir dans le cabinet. Aussitôt Rosimond changea son anneau, passa dans cette chambre, et puis il entra par une autre porte de derrière avec sa figure naturelle dans le cabinet où Braminte fut bien honteux de le voir. Il lui demanda pardon, et lui promit de réparer toutes ses fautes. Rosimond l'embrassa en pleurant, lui pardonna, et

lui dit : Je suis en pleine faveur auprès du prince; il ne tient qu'à moi de vous faire périr, ou de vous tenir toute votre vie dans une prison : mais je veux être aussi bon pour vous que vous avez été méchant pour moi. Braminte, honteux et confondu, lui répondit avec soumission, n'osant lever les yeux ni le nommer son frère. Ensuite Rosimond fit semblant de faire un voyage en secret pour aller épouser une princesse d'un royaume voisin : mais, sous ce prétexte, il alla voir sa mère, à laquelle il raconta tout ce qu'il avoit fait à la cour, et lui donna, dans le besoin, quelque petit secours d'argent; car le roi lui laissoit prendre tout celui qu'il vouloit, mais il n'en prenoit jamais beaucoup. Cependant il s'éleva une furieuse guerre entre le roi et un autre roi voisin, qui étoit injuste et de mauvaise foi. Rosimond alla à la cour du roi ennemi; entra, par le moyen de son anneau, dans tous les conseils secrets de ce prince, demeurant toujours invisible. Il profita de tout ce qu'il apprit des mesures des ennemis : il les prévint, et les déconcerta en tout; il commanda l'armée contre eux; il les défit entièrement dans une grande bataille, et conclut bientôt avec eux une paix glorieuse, à des conditions équitables. Le roi ne songeoit qu'à le marier avec une princesse héritière d'un royaume voisin, et plus belle que les Grâces. Mais un jour, pendant que Rosimond étoit à la chasse dans la

même forêt où il avoit autrefois trouvé la fée, elle se présenta à lui. Gardez-vous bien, lui dit-elle d'une voix sévère, de vous marier comme si vous étiez le prince; il ne faut tromper personne: il est juste que le prince pour qui l'on vous prend revienne succéder à son père. Allez le chercher dans une île où les vents que j'enverrai enfler les voiles de votre vaisseau vous meneront sans peine. Hâtez-vous de rendre ce service à votre maître, contre ce qui pourroit flatter votre ambition, et songez à rentrer en homme de bien dans votre condition naturelle. Si vous ne le faites, vous serez injuste et malheureux; je vous abandonnerai à vos anciens malheurs. Rosimond profita sans peine d'un si sage conseil. Sous prétexte d'une négociation secrète dans un état voisin, il s'embarqua sur un vaisseau, et les vents le menèrent d'abord dans l'île où la fée lui avoit dit qu'étoit le vrai fils du roi. Ce prince étoit captif chez un peuple sauvage, où on lui faisoit garder des troupeaux. Rosimond, invisible, l'alla enlever dans les pâturages où il conduisoit son troupeau; et le couvrant de son propre manteau, qui étoit invisible comme lui, il le délivra des mains de ces peuples cruels: ils s'embarquèrent. D'autres vents, obéissant à la fée, les ramenèrent; ils arrivèrent ensemble dans la chambre du roi. Rosimond se présenta à lui, et lui dit: Vous m'avez cru votre fils, je ne le suis pas: mais je vous le

rends; tenez, le voilà lui-même. Le roi, bien étonné, s'adressa à son fils, et lui dit : N'est-ce pas vous, mon fils, qui avez vaincu mes ennemis, et qui avez fait glorieusement la paix? ou bien est-il vrai que vous avez fait un naufrage, que vous avez été captif, et que Rosimond vous a délivré? Oui, mon père, répondit-il. C'est lui qui est venu dans le pays où j'étois captif. Il m'a enlevé; je lui dois la liberté, et le plaisir de vous revoir. C'est lui, et non pas moi, à qui vous devez la victoire. Le roi ne pouvoit croire ce qu'on lui disoit : mais Rosimond, changeant sa bague, se montra au roi sous la figure du prince; et le roi épouvanté vit, à la fois, deux hommes qui lui parurent tous deux ensemble son même fils. Alors il offrit, pour tant de services, des sommes immenses à Rosimond, qui les refusa; il demanda seulement au roi la grâce de conserver à son frère Braminte une charge qu'il avoit à la cour. Pour lui, il craignit l'inconstance de la fortune, l'envie des hommes, et sa propre fragilité : il voulut se retirer dans son village avec sa mère, où il se mit à cultiver la terre. La fée, qu'il revit encore dans les bois, lui montra la caverne où son père étoit, et lui dit les paroles qu'il falloit prononcer pour le délivrer; il prononça avec une très sensible joie ces paroles; il délivra son père, qu'il avoit depuis long-temps impatience de délivrer, et lui donna de quoi passer doucement sa

chanté de son frère. Pour le découvrir il se servit d'un étranger d'une nation ennemie, à qui il donna une grande somme. Cet homme vint la nuit offrir à Braminte, de la part du roi ennemi, des biens et des honneurs immenses, s'il vouloit lui faire savoir par des espions tout ce qu'il pourroit apprendre des secrets de son roi.

Braminte promit tout, alla même dans un lieu où on lui donna une somme très grande pour commencer sa récompense. Il se vanta d'avoir un anneau qui le rendoit invisible. Le lendemain, le roi l'envoya chercher, et le fit d'abord saisir. On lui ôta l'anneau, et on trouva sur lui plusieurs papiers qui prouvoient ses crimes. Rosimond revint à la cour pour demander la grâce de son frère, qui lui fut refusée. On fit mourir Braminte; et l'anneau lui fut plus funeste qu'il n'avoit été utile à son frère.

Le roi, pour consoler Rosimond de la punition de Braminte, lui rendit l'anneau, comme un trésor d'un prix infini. Rosimond affligé n'en jugea pas de même : il retourna chercher la fée dans les bois. Tenez, lui dit-il, votre anneau. L'expérience de mon frère m'a fait comprendre ce que je n'avois pas bien compris d'abord quand vous me le dîtes. Gardez cet instrument fatal de la perte de mon frère. Hélas! il seroit encore vivant; il n'auroit pas accablé de douleur et de honte la vieillesse de mon père et de ma mère;

il seroit peut-être sage et heureux, s'il n'avoit jamais eu de quoi contenter ses désirs. Oh! qu'il est dangereux de pouvoir plus que les autres hommes! Reprenez votre anneau : malheur à ceux à qui vous le donnerez! L'unique grâce que je vous demande, c'est de ne le donner jamais à aucune personne pour qui je m'intéresse.

VII.

L'ANNEAU DE GYGÈS.

PENDANT le règne du fameux Crésus, il y avoit en Lydie un jeune homme bien fait, plein d'esprit, très vertueux, nommé Callimaque, de la race des anciens rois, et devenu si pauvre, qu'il fut réduit à se faire berger. Se promenant un jour sur des montagnes écartées où il rêvoit sur ses malheurs en menant son troupeau, il s'assit au pied d'un arbre pour se délasser. Il aperçut auprès de lui une ouverture étroite dans un rocher. La curiosité l'engage à y entrer. Il trouve une caverne large et profonde. D'abord il ne voit goutte; enfin ses yeux s'accoutument à l'obscurité. Il entrevoit dans une lueur sombre une urne d'or, sur laquelle ces mots étoient gravés : « Ici tu trouveras l'anneau de Gygès. O mortel, « qui que tu sois, à qui les dieux destinent un

« si grand bien, montre-leur que tu n'es pas « ingrat, et garde-toi d'envier jamais le bonheur « d'aucun autre homme. »

Callimaque ouvre l'urne, trouve l'anneau, le prend, et, dans le transport de sa joie, il laissa l'urne, quoiqu'il fût très pauvre et qu'elle fût d'un grand prix. Il sort de la caverne, et se hâte d'éprouver l'anneau enchanté, dont il avoit si souvent entendu parler depuis son enfance. Il voit de loin le roi Crésus qui passoit pour aller de Sardes dans une maison délicieuse sur les bords du Pactole. D'abord il s'approche de quelques esclaves qui marchoient devant, et qui portoient des parfums pour les répandre sur les chemins où le roi devoit passer. Il se mêle parmi eux après avoir tourné son anneau en dedans, et personne ne l'aperçoit. Il fait du bruit tout exprès en marchant : il prononce même quelques paroles. Tous prêtèrent l'oreille; tous furent étonnés d'entendre une voix et de ne voir personne. Ils se disoient les uns aux autres : Est-ce un songe ou une vérité? N'avez-vous pas cru entendre parler quelqu'un? Callimaque, ravi d'avoir fait cette expérience, quitte ces esclaves et s'approche du roi. Il est déjà tout auprès de lui sans être découvert; il monte avec lui sur son char, qui étoit tout d'argent, orné d'une merveilleuse sculpture. La reine étoit auprès de lui, et ils parloient ensemble des plus grands secrets

de l'État, que Crésus ne confioit qu'à la reine seule. Callimaque les entendit pendant tout le chemin.

On arrive dans cette maison, dont tous les murs étoient de jaspe; le toit étoit de cuivre fin et brillant comme l'or : les lits étoient d'argent, et tout le reste des meubles de même : tout étoit orné de diamans et de pierres précieuses. Tout le palais étoit sans cesse rempli des plus doux parfums; et, pour les rendre plus agréables, on en répandoit de nouveaux à chaque heure du jour. Tout ce qui servoit à la personne du roi étoit d'or. Quand il se promenoit dans ses jardins, les jardiniers avoient l'art de faire naître les plus belles fleurs sous ses pas. Souvent on changeoit, pour lui donner une agréable surprise, la décoration des jardins, comme on change une décoration de scène. On transportoit promptement, par de grandes machines, les arbres avec leurs racines, et on en apportoit d'autres tout entiers; en sorte que chaque matin le roi, en se levant, apercevoit ses jardins entièrement renouvelés. Un jour c'étoient des grenadiers, des oliviers, des myrtes, des orangers et une forêt de citronniers. Un autre jour paroissoit tout à coup un désert sablonneux avec des pins sauvages, de grands chênes, de vieux sapins, qui paroissoient aussi vieux que la terre. Un autre jour on voyoit des gazons fleuris, des prés d'une herbe

fine et naissante, tout émaillés de violettes, au travers desquels couloient impétueusement de petits ruisseaux. Sur leurs rives étoient plantés de jeunes saules d'une tendre verdure, de hauts peupliers qui montoient jusqu'aux nues; des ormes touffus et des tilleuls odoriférans, plantés sans ordre, faisoient une agréable irrégularité. Puis tout à coup, le lendemain, tous ces petits canaux disparoissoient; on ne voyoit plus qu'un canal de rivière, d'une eau pure et transparente. Ce fleuve étoit le Pactole dont les eaux couloient sur un sable doré. On voyoit sur ce fleuve des vaisseaux avec des rameurs vêtus des plus riches étoffes couvertes d'une broderie d'or. Les bancs des rameurs étoient d'ivoire; les rames, d'ébène; le bec des proues, d'argent; tous les cordages, de soie; les voiles, de pourpre; et le corps des vaisseaux, de bois odoriférans comme le cèdre. Tous les cordages étoient ornés de festons; tous les matelots étoient couronnés de fleurs. Il couloit quelquefois, dans l'endroit des jardins qui étoit sous les fenêtres de Crésus, un ruisseau d'essence, dont l'odeur exquise s'exhaloit dans tout le palais. Crésus avoit des lions, des tigres et des léopards, auxquels on avoit limé les dents et les griffes, qui étoient attelés à de petits chars d'écaille de tortue garnis d'argent. Ces animaux féroces étoient conduits par un frein d'or et par des rênes de soie. Ils servoient au roi et à toute

la cour pour se promener dans les vastes routes d'une forêt qui conservoit sous ses rameaux impénétrables une éternelle nuit. Souvent on faisoit aussi des courses avec ces chars le long du fleuve dans une prairie unie comme un tapis vert. Ces fiers animaux couroient si légèrement et avec tant de rapidité, qu'ils ne laissoient pas même sur l'herbe tendre la moindre trace de leurs pas, ni des roues qu'ils traînoient après eux. Chaque jour on inventoit de nouvelles espèces de courses pour exercer la vigueur et l'adresse des jeunes gens. Crésus, à chaque nouveau jeu, attachoit quelque grand prix pour le vainqueur. Aussi les jours couloient dans les délices et parmi les plus agréables spectacles.

Callimaque résolut de surprendre tous les Lydiens par le moyen de son anneau. Plusieurs jeunes hommes de la plus haute naissance avoient couru devant le roi, qui étoit descendu de son char dans la prairie pour les voir courir. Dans le moment où tous les prétendans eurent achevé leur course, et que Crésus examinoit à qui le prix devoit appartenir, Callimaque se met dans le char du roi. Il demeure invisible : il pousse les lions, le char vole. On eût cru que c'étoit celui d'Achille, traîné par des coursiers immortels; ou celui de Phébus même, lorsque après avoir parcouru la voûte immense des cieux il précipite ses chevaux enflammés dans le sein des ondes. D'abord

on crut que les lions, s'étant échappés, s'enfuyoient au hasard : mais bientôt on reconnut qu'ils étoient guidés avec beaucoup d'art, et que cette course surpasseroit toutes les autres. Cependant le char paroissoit vide, et tout le monde demeuroit immobile d'étonnement. Enfin la course est achevée, et le prix remporté, sans qu'on puisse comprendre par qui. Les uns croient que c'est une divinité qui se joue des hommes : les autres assurent que c'est un homme nommé Orodes, venu de Perse, qui avoit l'art des enchantemens, qui évoquoit les ombres des enfers, qui tenoit dans ses mains toute la puissance d'Hécate, qui envoyoit à son gré la Discorde et les Furies dans l'âme de ses ennemis, qui faisoit entendre la nuit les hurlemens de Cerbère et les gémissemens profonds de l'Érèbe, enfin qui pouvoit éclipser la lune et la faire descendre du ciel sur la terre. Crésus crut qu'Orodes avoit mené le char; il le fit appeler. On le trouva qui tenoit dans son sein des serpens entortillés, et qui, prononçant entre ses dents des paroles inconnues et mystérieuses, conjuroit les divinités infernales. Il n'en fallut pas davantage pour persuader qu'il étoit le vainqueur invisible de cette course. Il assura que non; mais le roi ne put le croire. Callimaque étoit ennemi d'Orodes, parce que celui-ci avoit prédit à Crésus que ce jeune homme lui causeroit un jour de grands embarras, et seroit la cause de la ruine

entière de son royaume. Cette prédiction avoit obligé Crésus à tenir Callimaque loin du monde dans un désert, et réduit à une grande pauvreté. Callimaque sentit le plaisir de la vengeance, et fut bien aise de voir l'embarras de son ennemi. Crésus pressa Orodes, et ne put pas l'obliger à dire qu'il avoit couru pour le prix. Mais comme le roi le menaça de le punir, ses amis lui conseillèrent d'avouer la chose et de s'en faire honneur. Alors il passa d'une extrémité à l'autre; la vanité l'aveugla. Il se vanta d'avoir fait ce coup merveilleux par la vertu de ses enchantemens. Mais, dans le moment où on lui parloit, on fut bien surpris de voir le même char recommencer la même course. Puis le roi entendit une voix qui lui disoit à l'oreille : Orodes se moque de toi; il se vante de ce qu'il n'a pas fait. Le roi, irrité contre Orodes, le fit aussitôt charger de fers, et jeter dans une profonde prison.

Callimaque, ayant senti le plaisir de contenter ses passions par le secours de son anneau, perdit peu à peu les sentimens de modération et de vertu qu'il avoit eus dans sa solitude et dans ses malheurs. Il fut même tenté d'entrer dans la chambre du roi, et de le tuer dans son lit. Mais on ne passe point tout d'un coup aux plus grands crimes; il eut horreur d'une action si noire, et ne put endurcir son cœur pour l'exécuter. Mais il partit pour s'en aller en Perse trouver Cyrus : il lui dit

les secrets de Crésus qu'il avoit entendus, et le dessein des Lydiens de faire une ligue contre les Perses avec les colonies grecques de toute la côte de l'Asie-Mineure; en même temps il lui expliqua les préparatifs de Crésus et les moyens de le prévenir. Aussitôt Cyrus part de dessus les bords du Tygre, où il étoit campé avec une armée innombrable, et vient jusqu'au fleuve Halys, où Crésus se présenta à lui avec des troupes plus magnifiques que courageuses. Les Lydiens vivoient trop délicieusement pour ne craindre point la mort. Leurs habits étoient brodés d'or, et semblables à ceux des femmes les plus vaines; leurs armes étoient toutes dorées; ils étoient suivis d'un nombre prodigieux de chariots superbes; l'or, l'argent, les pierres précieuses, éclatoient partout dans leurs tentes, dans leurs vases, dans leurs meubles, et jusque sur leurs esclaves. Le faste et la mollesse de cette armée ne devoient faire attendre qu'imprudence et lâcheté, quoique les Lydiens fussent en beaucoup plus grand nombre que les Perses. Ceux-ci, au contraire, ne montroient que pauvreté et courage : ils étoient légèrement vêtus; ils vivoient de peu, se nourrissoient de racines et de légumes, ne buvoient que de l'eau, dormoient sur la terre, exposés aux injures de l'air, exerçoient sans cesse leurs corps pour les endurcir au travail; ils n'avoient pour tout ornement que le fer; leurs troupes étoient toutes hé-

rissées de piques, de dards et d'épées : aussi n'avoient-ils que du mépris pour des ennemis noyés dans les délices. A peine la bataille mérita-t-elle le nom d'un combat. Les Lydiens ne purent soutenir le premier choc : ils se renversent les uns sur les autres; les Perses ne font que tuer; ils nagent dans le sang. Crésus s'enfuit jusqu'à Sardes. Cyrus l'y poursuit sans perdre un moment. Le voilà assiégé dans sa ville capitale. Il succombe après un long siége; il est pris, on le mène au supplice. En cette extrémité, il prononce le nom de Solon. Cyrus veut savoir ce qu'il dit. Il apprend que Crésus déplore son malheur de n'avoir pas cru ce Grec qui lui avoit donné de si sages conseils; Cyrus, touché de ces paroles, donne la vie à Crésus.

Alors Callimaque commença à se dégoûter de sa fortune. Cyrus l'avoit mis au rang de ses satrapes, et lui avoit donné d'assez grandes richesses. Un autre en eût été content : mais le Lydien, avec son anneau, se sentoit en état de monter plus haut. Il ne pouvoit souffrir de se voir borné à une condition où il avoit tant d'égaux et un maître. Il ne pouvoit se résoudre à tuer Cyrus, qui lui avoit fait tant de bien. Il avoit même quelquefois du regret d'avoir renversé Crésus de son trône. Lorsqu'il l'avoit vu conduit au supplice, il avoit été saisi de douleur. Il ne pouvoit plus demeurer dans un pays où il avoit

causé tant de maux, et où il ne pouvoit rassasier son ambition. Il part; il cherche un pays inconnu : il traverse des terres immenses, éprouve partout l'effet magique et merveilleux de son anneau, élève à son gré et renverse les rois et les royaumes, amasse de grandes richesses, parvient au faîte des honneurs, et se trouve cependant toujours dévoré de désirs. Son talisman lui procure tout, excepté la paix et le bonheur. C'est qu'on ne les trouve que dans soi-même, qu'ils sont indépendans de tous ces avantages extérieurs auxquels nous mettons tant de prix, et que, quand dans l'opulence et la grandeur on perd la simplicité, l'innocence et la modération, alors le cœur et la conscience, qui sont les vrais siéges du bonheur, deviennent la proie du trouble, de l'inquiétude, de la honte et du remords.

VIII.

VOYAGE DANS L'ÎLE DES PLAISIRS.

Après avoir long-temps vogué sur la mer Pacifique, nous aperçûmes de loin une île de sucre avec des montagnes de compote, des rochers de sucre candi et de caramel, et des rivières de sirop qui couloient dans la campagne. Les habitans, qui étoient fort friands, léchoient tous les che-

mins, et suçoient leurs doigts après les avoir trempés dans les fleuves. Il y avoit aussi des forêts de réglisse, et de grands arbres d'où tomboient des gaufres que le vent emportoit dans la bouche des voyageurs, si peu qu'elle fût ouverte. Comme tant de douceurs nous parurent fades, nous voulûmes passer en quelque autre pays où l'on pût trouver des mets d'un goût plus relevé. On nous assura qu'il y avoit, à dix lieues de là, une autre île où il y avoit des mines de jambons, de saucisses et de ragoûts poivrés. On les creusoit comme on creuse les mines d'or dans le Pérou. On y trouvoit aussi des ruisseaux de sauces à l'ognon. Les murailles des maisons sont de croûtes de pâté. Il y pleut du vin couvert quand le temps est chargé; et, dans les plus beaux jours la rosée du matin est toujours de vin blanc, semblable au vin grec ou à celui de Saint-Laurent. Pour passer dans cette île, nous fîmes mettre sur le port de celle d'où nous voulions partir, douze hommes d'une grosseur prodigieuse, et qu'on avoit endormis : ils souffloient si fort en ronflant, qu'ils remplirent nos voiles d'un vent favorable. A peine fûmes-nous arrivés dans l'autre île, que nous trouvâmes sur le rivage des marchands qui vendoient de l'appétit; car on en manquoit souvent parmi tant de ragoûts. Il y avoit aussi d'autres gens qui vendoient le sommeil. Le prix en étoit réglé tant par heure; mais il y avoit des sommeils

plus chers les uns que les autres, à proportion des songes qu'on vouloit avoir. Les plus beaux songes étoient fort chers. J'en demandai des plus agréables pour mon argent; et comme j'étois las, j'allai d'abord me coucher. Mais à peine fus-je dans mon lit que j'entendis un grand bruit; j'eus peur, et je demandai du secours. On me dit que c'étoit la terre qui s'entr'ouvroit. Je crus être perdu; mais on me rassura en me disant qu'elle s'entr'ouvroit ainsi toutes les nuits à une certaine heure, pour vomir avec grand effort des ruisseaux bouillans de chocolat moussé, et des liqueurs glacées de toutes les façons. Je me levai à la hâte pour en prendre, et elles étoient délicieuses. Ensuite je me recouchai, et, dans mon sommeil, je crus voir que tout le monde étoit de cristal; que les hommes se nourrissoient de parfums quand il leur plaisoit; qu'ils ne pouvoient marcher qu'en dansant, ni parler qu'en chantant; qu'ils avoient des ailes pour fendre les airs, et des nageoires pour passer les mers. Mais ces hommes étoient comme des pierres à fusil: on ne pouvoit les choquer qu'aussitôt ils ne prissent feu. Ils s'enflammoient comme une mèche, et je ne pouvois m'empêcher de rire voyant combien ils étoient faciles à émouvoir. Je voulus demander à l'un d'eux pourquoi il paroissoit si animé : il me répondit, en me montrant le poing, qu'il ne se mettoit jamais en colère.

A peine fus-je éveillé, qu'il vint un marchand d'appétit, me demandant de quoi je voulois avoir faim, et si je voulois qu'il me vendît des relais d'estomacs pour manger toute la journée. J'acceptai la condition. Pour mon argent, il me donna douze petits sachets de taffetas que je mis sur moi, et qui devoient me servir comme douze estomacs, pour digérer sans peine douze grands repas en un jour. A peine eus-je pris les douze sachets, que je commençai à mourir de faim. Je passai ma journée à faire douze festins délicieux. Dès qu'un repas étoit fini, la faim me reprenoit, et je ne lui donnois pas le temps de me presser. Mais comme j'avois une faim avide, on remarqua que je ne mangeois pas proprement : les gens du pays sont d'une délicatesse et d'une propreté exquises. Le soir je fus lassé d'avoir passé toute la journée à table comme un cheval à son ratelier. Je pris la résolution de faire tout le contraire le lendemain, et de ne me nourrir que de bonnes odeurs. On me donna à déjeûner de la fleur d'orange. A dîner, ce fut une nourriture plus forte : on me servit des tubéreuses et puis des peaux d'Espagne. Je n'eus que des jonquilles à collation. Le soir, on me donna à souper de grandes corbeilles pleines de toutes les fleurs odoriférantes, et on y ajouta des cassolettes de toutes sortes de parfums. La nuit, j'eus une indigestion pour avoir trop senti tant d'odeurs

nourrissantes. Le jour suivant, je jeûnai pour me délasser de la fatigue des plaisirs de la table. On me dit qu'il y avoit en ce pays-là une ville toute singulière, et on me promit de m'y mener par une voiture qui m'étoit inconnue. On me mit dans une petite chaise de bois fort léger et toute garnie de grandes plumes, et on attacha à cette chaise, avec des cordes de soie, quatre grands oiseaux, grands comme des autruches, qui avoient des ailes proportionnées à leurs corps. Ces oiseaux prirent d'abord leur vol. Je conduisis les rênes du côté de l'orient qu'on m'avoit marqué. Je voyois à mes pieds les hautes montagnes, et nous volâmes si rapidement, que je perdois presque l'haleine en fendant le vague de l'air. En une heure nous arrivâmes à cette ville si renommée. Elle est toute de marbre, et elle est grande trois fois comme Paris. Toute la ville n'est qu'une seule maison. Il y a vingt-quatre grandes cours, dont chacune est grande comme le plus grand palais du monde; et au milieu de ces vingt-quatre cours, il y en a une vingt-cinquième qui est six fois plus grande que chacune des autres. Tous les logemens de cette maison sont égaux, car il n'y a point d'inégalité de condition entre les habitans de cette ville. Il n'y a là ni domestiques ni petit peuple; chacun se sert soi-même, personne n'est servi : il y a seulement des souhaits, qui sont de petits esprits follets et voltigeans, qui donnent à

chacun tout ce qu'il désire dans le moment même. En arrivant, je reçus un de ces esprits qui s'attacha à moi, et qui ne me laissa manquer de rien : à peine me donnoit-il le temps de désirer. Je commençois même à être fatigué des nouveaux désirs que cette liberté de me contenter excitoit sans cesse en moi; et je compris, par expérience, qu'il valoit mieux se passer des choses superflues, que d'être sans cesse dans de nouveaux désirs, sans pouvoir jamais s'arrêter à la jouissance tranquille d'aucun plaisir. Les habitans de cette ville étoient polis, doux et obligeans. Ils me reçurent comme si j'avois été l'un d'entre eux. Dès que je voulois parler, ils devinoient ce que je voulois, et le faisoient sans attendre que je m'expliquasse. Cela me surprit, et j'aperçus qu'ils ne parloient jamais entre eux : ils lisent dans les yeux les uns des autres tout ce qu'ils pensent, comme on lit dans un livre; quand ils veulent cacher leurs pensées, ils n'ont qu'à fermer les yeux. Ils me menèrent dans une salle où il y eut une musique de parfums. Ils assemblent les parfums comme nous assemblons les sons. Un certain assemblage de parfums, les uns plus forts, les autres plus doux, fait une harmonie qui chatouille l'odorat, comme nos concerts flattent l'oreille par des sons tantôt graves et tantôt aigus. En ce pays-là, les femmes gouvernent les hommes, elles jugent les procès, elles enseignent les

sciences et vont à la guerre. Les hommes s'y fardent, s'y ajustent depuis le matin jusqu'au soir; ils filent, ils cousent, ils travaillent à la broderie, et ils craignent d'être battus par leurs femmes, quand ils ne leur ont pas obéi. On dit que la chose se passoit autrement il y a certain nombre d'années : mais les hommes, servis par les souhaits, sont devenus si lâches, si paresseux et si ignorans, que les femmes furent honteuses de se laisser gouverner par eux. Elles s'assemblèrent pour réparer les maux de la république. Elles firent des écoles publiques, où les personnes de leur sexe qui avoient le plus d'esprit se mirent à étudier. Elles désarmèrent leurs maris, qui ne demandoient pas mieux que de n'aller jamais aux coups. Elles les débarrassèrent de tous les procès à juger, veillèrent à l'ordre public, établirent des lois, les firent observer, et sauvèrent la chose publique, dont l'inapplication, la légèreté, la mollesse des hommes, auroient sûrement causé la ruine totale. Touché de ce spectacle, et fatigué de tant de festins et d'amusemens, je conclus que les plaisirs des sens, quelque variés, quelque faciles qu'ils soient, avilissent et ne rendent point heureux. Je m'éloignai donc de ces contrées en apparence si délicieuses; et, de retour chez moi, je trouvai dans une vie sobre, dans un travail modéré, dans des mœurs pures, dans la pratique de la vertu, le bonheur

et la santé que n'avoient pu me procurer la continuité de la bonne chère et la variété des plaisirs.

IX.

LA PATIENCE ET L'ÉDUCATION CORRIGENT BIEN DES DÉFAUTS.

Une ourse avoit un petit ours qui venoit de naître. Il étoit horriblement laid. On ne reconnoissoit en lui aucune figure d'animal : c'étoit une masse informe et hideuse. L'ourse, toute honteuse d'avoir un tel fils, va trouver sa voisine la corneille, qui faisoit un grand bruit par son caquet sous un arbre. Que ferai-je, lui dit-elle, ma bonne commère, de ce petit monstre? j'ai envie de l'étrangler. Gardez-vous-en bien, dit la causeuse : j'ai vu d'autres ourses dans le même embarras que vous. Allez : léchez doucement votre fils; il sera bientôt joli, mignon, et propre à vous faire honneur. La mère crut facilement ce qu'on lui disoit en faveur de son fils. Elle eut la patience de le lécher long-temps. Enfin il commença à devenir moins difforme, et elle alla remercier la corneille en ces termes : Si vous n'eussiez modéré mon impatience, j'aurois cruellement déchiré mon fils, qui fait maintenant tout le plaisir de ma vie.

Oh! que l'impatience empêche de biens, et cause de maux!

X.

LE HIBOU.

Un jeune hibou, qui s'étoit vu dans une fontaine, et qui se trouvoit plus beau, je ne dirai pas que le jour, car il le trouvoit fort désagréable, mais que la nuit, qui avoit de grands charmes pour lui, disoit en lui-même : J'ai sacrifié aux Grâces; Vénus a mis sur moi sa ceinture dans ma naissance; les tendres Amours, accompagnés des Jeux et des Ris, voltigent autour de moi pour me caresser. Il est temps que le blond Hyménée me donne des enfans gracieux comme moi; ils seront l'ornement des bocages et les délices de la nuit. Quel dommage que la race des plus parfaits oiseaux se perdît! heureuse l'épouse qui passera sa vie à me voir! Dans cette pensée, il envoie la corneille demander de sa part une petite aiglonne, fille de l'aigle, reine [1] des airs. La corneille avoit peine à se charger de cette

[1] On lit *roi* dans toutes les éditions; mais Fénelon a écrit *reine*. La Fontaine, liv. II, fable VIII, dit : *On fit entendre à l'aigle, enfin,* QU'ELLE *avoit tort;* liv. XII, fable XI : *L'aigle,* REINE *des airs;* et l'Académie, jusqu'en 1740, au mot *Aigle*, le fait de tout genre. (*Édit. de Vers.*)

ambassade : Je serai mal reçue, disoit-elle, de proposer un mariage si mal assorti. Quoi ! l'aigle, qui ose regarder fixement le soleil, se marieroit avec vous qui ne sauriez seulement ouvrir les yeux tandis qu'il est jour ! c'est le moyen que les deux époux ne soient jamais ensemble ; l'un sortira le jour, et l'autre la nuit. Le hibou, vain et amoureux de lui-même, n'écouta rien. La corneille, pour le contenter, alla enfin demander l'aiglonne. On se moqua de sa folle demande. L'aigle lui répondit : Si le hibou veut être mon gendre, qu'il vienne après le lever du soleil me saluer au milieu de l'air. Le hibou présomptueux y voulut aller. Ses yeux furent d'abord éblouis ; il fut aveuglé par les rayons du soleil, et tomba du haut de l'air sur un rocher. Tous les oiseaux se jetèrent sur lui, et lui arrachèrent ses plumes. Il fut trop heureux de se cacher dans son trou, et d'épouser la chouette, qui fut une digne dame du lieu. Leur hymen fut célébré la nuit, et ils se trouvèrent l'un et l'autre très beaux et très agréables.

Il ne faut rien chercher au-dessus de soi, ni se flatter sur ses avantages.

XI.

L'ABEILLE ET LA MOUCHE.

Un jour un abeille aperçut une mouche auprès de sa ruche. Que viens-tu faire ici? lui dit-elle d'un ton furieux. Vraiment, c'est bien à toi, vil animal, à te mêler avec les reines de l'air! Tu as raison, répondit froidement la mouche: on a toujours tort de s'approcher d'une nation aussi fougueuse que la vôtre. Rien n'est plus sage que nous, dit l'abeille : nous seules avons des lois et une république bien policée; nous ne broutons que des fleurs odoriférantes; nous ne faisons que du miel délicieux, qui égale le nectar. Ote-toi de ma présence, vilaine mouche importune, qui ne fais que bourdonner et chercher ta vie sur des ordures. Nous vivons comme nous pouvons, répondit la mouche: la pauvreté n'est pas un vice; mais la colère en est un grand. Vous faites du miel qui est doux, mais votre cœur est toujours amer; vous êtes sages dans vos lois, mais emportées dans votre conduite. Votre colère, qui pique vos ennemis, vous donne la mort, et votre folle cruauté vous fait plus de mal qu'à personne. Il vaut mieux avoir des qualités moins éclatantes; avec plus de modération.

XII.

LE RENARD PUNI DE SA CURIOSITÉ.

Un renard des montagnes d'Aragon, ayant vieilli dans la finesse, voulut donner ses derniers jours à la curiosité. Il prit le dessein d'aller voir en Castille le fameux Escurial, qui est le palais des rois d'Espagne, bâti par Philippe II. En arrivant il fut surpris, car il étoit peu accoutumé à la magnificence : jusqu'alors il n'avoit vu que son terrier, et le poulailler d'un fermier voisin, où il étoit d'ordinaire assez mal reçu. Il voit là des colonnes de marbre, là des portes d'or, des bas-reliefs de diamant. Il entra dans plusieurs chambres dont les tapisseries étoient admirables : on y voyoit des chasses, des combats, des fables où les dieux se jouoient parmi les hommes; enfin l'histoire de don Quichotte, où Sancho, monté sur son grison, alloit gouverner l'île que le duc lui avoit confiée. Puis il aperçut des cages où l'on avoit renfermé des lions et des léopards. Pendant que le renard regardoit ces merveilles, deux chiens du palais l'étranglèrent. Il se trouva mal de sa curiosité.

XIII.

LES DEUX RENARDS.

Deux renards entrèrent la nuit par surprise dans un poulailler; ils étranglèrent le coq, les poules et les poulets : après ce carnage, ils apaisèrent leur faim. L'un, qui étoit jeune et ardent, vouloit tout dévorer; l'autre, qui étoit vieux et avare, vouloit garder quelque provision pour l'avenir. Le vieux disoit : Mon enfant, l'expérience m'a rendu sage; j'ai vu bien des choses depuis que je suis au monde. Ne mangeons pas tout notre bien en un seul jour. Nous avons fait fortune; c'est un trésor que nous avons trouvé, il faut le ménager. Le jeune répondoit : Je veux tout manger pendant que j'y suis, et me rassasier pour huit jours : car pour ce qui est de revenir ici, chansons! il n'y fera pas bon demain; le maître, pour venger la mort de ses poules, nous assommeroit. Après cette conversation, chacun prend son parti. Le jeune mange tant, qu'il se crève, et peut à peine aller mourir dans son terrier. Le vieux, qui se croit bien plus sage de modérer ses appétits et de vivre d'économie, veut le lendemain retourner à sa proie, et est assommé par le maître.

Ainsi chaque âge a ses défauts : les jeunes gens sont fougueux et insatiables dans leurs plaisirs; les vieux sont incorrigibles dans leur avarice.

XIX.

LE DRAGON ET LES RENARDS.

Un dragon gardoit un trésor dans une profonde caverne; il veilloit jour et nuit pour le conserver. Deux renards, grands fourbes et grands voleurs de leur métier, s'insinuèrent auprès de lui par leurs flatteries. Ils devinrent ses confidens. Les gens les plus complaisans et les plus empressés ne sont pas les plus sûrs. Ils le traitoient de grand personnage, admiroient toutes ses fantaisies, étoient toujours de son avis, et se moquoient entre eux de leur dupe. Enfin il s'endormit un jour au milieu d'eux; ils l'étranglèrent, et s'emparèrent du trésor. Il fallut le partager entre eux : c'étoit une affaire bien difficile, car deux scélérats ne s'accordent que pour faire le mal. L'un d'eux se mit à moraliser : A quoi, disoit-il, nous servira tout cet argent? un peu de chasse nous vaudroit mieux ; on ne mange point du métal; les pistoles sont de mauvaise digestion. Les hommes sont des fous d'aimer tant ces fausses richesses : ne soyons pas aussi insensés qu'eux.

L'autre fit semblant d'être touché de ces réflexions, et assura qu'il vouloit vivre en philosophe comme Bias, portant tout son bien sur lui. Chacun fait semblant de quitter le trésor : mais ils se dressèrent des embûches et s'entre-déchirèrent. L'un d'eux en mourant dit à l'autre, qui étoit aussi blessé que lui : Que voulois-tu faire de cet argent? La même chose que tu voulois en faire, répondit l'autre. Un homme passant apprit leur aventure, et les trouva bien fous. Vous ne l'êtes pas moins que nous, lui dit un des renards. Vous ne sauriez non plus que nous, vous nourrir d'argent, et vous vous tuez pour en avoir. Du moins notre race jusqu'ici a été assez sage pour ne mettre en usage aucune monnoie. Ce que vous avez introduit chez vous pour la commodité fait votre malheur. Vous perdez les vrais biens pour chercher les biens imaginaires.

XV.

LE LOUP ET LE JEUNE MOUTON.

Des moutons étoient en sûreté dans leur parc; les chiens dormoient; et le berger, à l'ombre d'un grand ormeau, jouoit de la flûte avec d'autres bergers voisins. Un loup affamé vint, par les fentes de l'enceinte, reconnoître l'état du trou-

peau. Un jeune mouton sans expérience, et qui n'avoit jamais rien vu, entra en conversation avec lui : Que venez-vous chercher ici? dit-il au glouton. L'herbe tendre et fleurie, lui répondit le loup. Vous savez que rien n'est plus doux que de paître dans une verte prairie émaillée de fleurs, pour apaiser sa faim, et d'aller éteindre sa soif dans un clair ruisseau : j'ai trouvé ici l'un et l'autre. Que faut-il davantage? J'aime la philosophie qui enseigne à se contenter de peu. Est-il donc vrai, repartit le jeune mouton, que vous ne mangez point la chair des animaux, et qu'un peu d'herbe vous suffit? Si cela est, vivons comme frères, et paissons ensemble. Aussitôt le mouton sort du parc dans la prairie, où le sobre philosophe le mit en pièces et l'avala.

Défiez-vous des belles paroles des gens qui se vantent d'être vertueux. Jugez-en par leurs actions, et non par leurs discours.

XVI.

LE CHAT ET LES LAPINS.

Un chat, qui faisoit le modeste, étoit entré dans une garenne peuplée de lapins. Aussitôt toute la république alarmée ne songea qu'à s'enfoncer dans ses trous. Comme le nouveau venu

étoit au guet auprès d'un terrier, les députés de la nation lapine, qui avoient vu ses terribles griffes, comparurent dans l'endroit le plus étroit de l'entrée du terrier, pour lui demander ce qu'il prétendoit. Il protesta d'une voix douce qu'il vouloit seulement étudier les mœurs de la nation; qu'en qualité de philosophe il alloit dans tous les pays pour s'informer des coutumes de chaque espèce d'animaux. Les députés, simples et crédules, retournèrent dire à leurs frères que cet étranger, si vénérable par son maintien modeste et par sa majestueuse fourrure, étoit un philosophe, sobre, désintéressé, pacifique, qui vouloit seulement rechercher la sagesse de pays en pays; qu'il venoit de beaucoup d'autres lieux où il avoit vu de grandes merveilles; qu'il y auroit bien du plaisir à l'entendre, et qu'il n'avoit garde de croquer les lapins, puisqu'il croyoit en bon Bramin la métempsycose, et ne mangeoit d'aucun aliment qui eût eu vie. Ce beau discours toucha l'assemblée. En vain un vieux lapin rusé, qui étoit le docteur de la troupe, représenta combien ce grave philosophe étoit suspect : malgré lui on va saluer le Bramin, qui étrangla du premier salut sept ou huit de ces pauvres gens. Les autres regagnent leurs trous, bien effrayés, et bien honteux de leur faute. Alors dom Mitis revint à l'entrée du terrier, protestant, d'un ton plein de cordialité, qu'il n'avoit fait ce meurtre

que malgré lui, pour son pressant besoin; que désormais il vivroit d'autres animaux, et feroit avec eux une alliance éternelle. Aussitôt les lapins entrent en négociation avec lui, sans se mettre néanmoins à la portée de sa griffe. La négociation dure, on l'amuse. Cependant un lapin des plus agiles sort par les derrières du terrier, et va avertir un berger voisin, qui aimoit à prendre dans un lacs de ces lapins nourris de genièvre. Le berger, irrité contre ce chat exterminateur d'un peuple si utile, accourt au terrier avec un arc et des flèches: il aperçoit le chat, qui n'étoit attentif qu'à sa proie; il le perce d'une de ses flèches; et le chat expirant dit ces dernières paroles : Quand on a une fois trompé, on ne peut plus être cru de personne; on est haï, craint, détesté; et on est enfin attrapé par ses propres finesses.

XVII.

LE LIÈVRE QUI FAIT LE BRAVE.

Un lièvre, qui étoit honteux d'être poltron, cherchoit quelque occasion de s'aguerrir. Il alloit quelquefois par un trou d'une haie dans les choux du jardin d'un paysan, pour s'accoutumer au bruit du village. Souvent même il passoit assez près de quelques mâtins, qui se contentoient

d'aboyer après lui. Au retour de ces grandes expéditions, il se croyoit plus redoutable qu'Alcide après tous ses travaux. On dit même qu'il ne rentroit dans son gîte qu'avec des feuilles de laurier, et faisoit l'ovation. Il vantoit ses prouesses à ses compères les lièvres voisins. Il représentoit les dangers qu'il avoit courus, les alarmes qu'il avoit données aux ennemis, les ruses de guerre qu'il avoit faites en expérimenté capitaine, et surtout son intrépidité héroïque. Chaque matin il remercioit Mars et Bellone de lui avoir donné des talens et un courage pour dompter toutes les nations à longues oreilles. Jean lapin, discourant un jour avec lui, lui dit d'un ton moqueur : Mon ami, je te voudrois voir avec cette belle fierté au milieu d'une meute de chiens courans. Hercule fuiroit bien vite, et feroit une laide contenance. Moi, répondit notre preux chevalier, je ne reculerois pas, quand toute la gent chienne viendroit m'attaquer. A peine eut-il parlé, qu'il entendit un petit tournebroche d'un fermier voisin, qui glapissoit dans des buissons assez loin de lui. Aussitôt il tremble, il frissonne, il a la fièvre; ses yeux se troublent comme ceux de Pâris quand il vit Ménélas qui venoit ardemment contre lui. Il se précipite d'un rocher escarpé dans une profonde vallée, où il pensa se noyer dans un ruisseau. Jean lapin, le voyant faire le saut, s'écria de son terrier : Le voilà ce foudre de guerre! le

voilà cet Hercule qui doit purger la terre de tous les monstres dont elle est pleine!

XVIII.

LE SINGE.

Un vieux singe malin étant mort, son ombre descendit dans la sombre demeure de Pluton, où elle demanda à retourner parmi les vivans. Pluton vouloit la renvoyer dans le corps d'un âne pesant et stupide, pour lui ôter sa souplesse, sa vivacité et sa malice : mais elle fit tant de tours plaisans et badins, que l'inflexible roi des enfers ne put s'empêcher de rire, et lui laissa le choix d'une condition. Elle demanda à entrer dans le corps d'un perroquet. Au moins, disoit-elle, je conserverai par là quelque ressemblance avec les hommes, que j'ai si long-temps imités. Étant singe, je faisois des gestes comme eux; et étant perroquet, je parlerai avec eux dans les plus agréables conversations. A peine l'âme du singe fut introduite dans ce nouveau métier, qu'une vieille femme causeuse l'acheta. Il fit ses délices; elle le mit dans une belle cage. Il faisoit bonne chère, et discouroit toute la journée avec la vieille radoteuse, qui ne parloit pas plus sensément que lui. Il joignoit à son nouveau talent

d'étourdir tout le monde, je ne sais quoi de son ancienne profession : il remuoit sa tête ridiculement; il faisoit craquer son bec; il agitoit ses ailes de cent façons, et faisoit de ses pates plusieurs tours qui sentoient encore les grimaces de Fagotin. La vieille prenoit à toute heure ses lunettes pour l'admirer. Elle étoit bien fâchée d'être un peu sourde, et de perdre quelquefois des paroles de son perroquet, à qui elle trouvoit plus d'esprit qu'à personne. Ce perroquet gâté devint bavard, importun et fou. Il se tourmenta si fort dans sa cage, et but tant de vin avec la vieille, qu'il en mourut. Le voilà revenu devant Pluton, qui voulut cette fois le faire passer dans le corps d'un poisson pour le rendre muet : mais il fit encore une farce devant le roi des ombres; et les princes ne résistent guère aux demandes des mauvais plaisans qui les flattent. Pluton accorda donc à celui-ci qu'il iroit dans le corps d'un homme. Mais comme le dieu eut honte de l'envoyer dans le corps d'un homme sage et vertueux, il le destina au corps d'un harangueur ennuyeux et importun, qui mentoit, qui se vantoit sans cesse, qui faisoit des gestes ridicules, qui se moquoit de tout le monde, qui interrompoit toutes les conversations les plus polies et les plus solides, pour dire des riens ou les sottises les plus grossières. Mercure, qui le reconnut dans ce nouvel état, lui dit en riant : Ho! ho! je te re-

connois ; tu n'es qu'un composé du singe et du perroquet que j'ai vus autrefois. Qui t'ôteroit tes gestes et tes paroles apprises par cœur sans jugement, ne laisseroit rien de toi. D'un joli singe et d'un bon perroquet, on n'en fait qu'un sot homme.

Oh ! combien d'hommes dans le monde, avec des gestes façonnés, un petit caquet et un air capable, n'ont ni sens ni conduite !

XIX.

LES DEUX SOURIS.

Une souris ennuyée de vivre dans les périls et dans les alarmes, à cause de Mitis et de Rodilardus, qui faisoient grand carnage de la nation souriquoise, appela sa commère, qui étoit dans un trou de son voisinage. Il m'est venu, lui dit-elle, une bonne pensée. J'ai lu, dans certains livres que je rongeois ces jours passés, qu'il y a un beau pays nommé les Indes, où notre peuple est mieux traité et plus en sûreté qu'ici. En ce pays-là, les sages croient que l'âme d'une souris a été autrefois l'âme d'un grand capitaine, d'un roi, d'un merveilleux fakir, et qu'elle pourra, après la mort de la souris, entrer dans le corps de quelque belle dame ou de quelque grand Pandiar [1]. Si je m'en

[1] Dans l'édition de Didot et dans celles qui l'ont suivie, on lit

souviens bien, cela s'appelle métempsycose. Dans cette opinion, ils traitent tous les animaux avec une charité fraternelle : on voit des hôpitaux de souris, qu'on met en pension, et qu'on nourrit comme personnes de mérite. Allons, ma sœur, partons pour un si beau pays où la police est si bonne, et où l'on fait justice à notre mérite. La commère lui répondit : Mais, ma sœur, n'y a-t-il point de chats qui entrent dans ces hôpitaux? Si cela étoit, ils feroient en peu de temps bien des métempsycoses : un coup de dent ou de griffe feroit un roi ou un fakir; merveille dont nous nous passerions très bien. Ne craignez point cela, dit la première; l'ordre est parfait dans ce pays-là : les chats ont leurs maisons, comme nous les nôtres, et ils ont aussi leurs hôpitaux d'invalides, qui sont à part. Sur cette conversation nos deux souris partent ensemble; elles s'embarquent dans un vaisseau qui alloit faire un voyage de long cours, en se coulant le long des cordages le soir de la veille de l'embarquement. On part; elles sont ravies de se voir sur la mer, loin des terres maudites où les chats exerçoient leur tyrannie. La navigation fut heureuse; elles arrivent à Surate, non pour amasser des richesses comme les

potentat. L'édition de 1718 porte *Pendiar*, et Fénelon a écrit *Pandiar*. On appelle ainsi les Brames qui s'occupent de l'astronomie. Mais le nom est un peu défiguré ; Sonnerat les nomme *Pandjacarers*. (*Édit. de Vers.*)

marchands, mais pour se faire bien traiter par les Indous. A peine furent-elles entrées dans une maison destinée aux souris, qu'elles y prétendirent les premières places. L'une prétendoit se souvenir d'avoir été autrefois un fameux Bramin sur la côte de Malabar; l'autre protestoit qu'elle avoit été une belle dame du même pays avec de longues oreilles. Elles firent tant les insolentes, que les souris indiennes ne purent les souffrir. Voilà une guerre civile. On donna sans quartier sur ces deux Franguis [1], qui vouloient faire la loi aux autres; au lieu d'être mangées par les chats, elles furent étranglées par leurs propres sœurs.

On a beau aller loin pour éviter le péril; si on n'est modeste et sensé, on va chercher son malheur bien loin : autant vaudroit-il le trouver chez soi.

XX.

LE PIGEON PUNI DE SON INQUIÉTUDE.

Deux pigeons vivoient ensemble dans un colombier avec une paix profonde. Ils fendoient l'air de leurs ailes, qui paroissoient immobiles

[1] En Orient on appelle *Frankis* ou *Francs* les Européens. Fénelon a écrit *Franguis*. (*Édit. de Vers.*)

par leur rapidité. Ils se jouoient en volant l'un auprès de l'autre, se fuyant et se pousuivant tour à tour. Puis ils alloient chercher du grain dans l'aire du fermier ou dans les prairies voisines. Aussitôt ils alloient se désaltérer dans l'onde pure d'un ruisseau qui couloit au travers de ces prés fleuris. De là ils revenoient voir leurs pénates dans le colombier blanchi et plein de petits trous: ils y passoient le temps dans une douce société avec leurs fidèles compagnes. Leurs cœurs étoient tendres; le plumage de leurs cous étoit changeant, et peint d'un plus grand nombre de couleurs que l'inconstante Iris. On entendoit le doux murmure de ces heureux pigeons, et leur vie étoit délicieuse. L'un d'eux, se dégoûtant des plaisirs d'une vie paisible, se laissa séduire par une folle ambition, et livra son esprit aux projets de la politique. Le voilà qui abandonne son ancien ami; il part, il va du côté du Levant. Il passe au-dessus de la mer Méditerranée, et vogue avec ses ailes dans les airs, comme un navire avec ses voiles dans les ondes de Téthys. Il arrive à Alexandrette; de là il continue son chemin, traversant les terres jusques à Alep. En y arrivant, il salue les autres pigeons de la contrée, qui servent de courriers réglés, et il envie leur bonheur. Aussitôt il se répand parmi eux un bruit, qu'il est venu un étranger de leur nation, qui a traversé des pays immenses. Il est mis au rang des

courriers : il porte toutes les semaines les lettres d'un bacha attachées à son pied, et il fait vingt-huit lieues en moins d'une journée. Il est orgueilleux de porter les secrets de l'État, et il a pitié de son ancien compagnon, qui vit sans gloire dans les trous de son colombier. Mais un jour, comme il portoit des lettres du bacha, soupçonné d'infidélité par le Grand-Seigneur, on voulut découvrir par les lettres de ce bacha s'il n'avoit point quelque intelligence secrète avec les officiers du roi de Perse : une flèche tirée perce le pauvre pigeon, qui d'une aile traînante se soutient encore un peu, pendant que son sang coule. Enfin il tombe, et les ténèbres de la mort couvrent déjà ses yeux : pendant qu'on lui ôte les lettres pour les lire, il expire plein de douleur, condamnant sa vaine ambition, et regrettant le doux repos de son colombier, où il pouvoit vivre en sûreté avec son ami.

XXI.

LE JEUNE BACCHUS ET LE FAUNE.

Un jour le jeune Bacchus, que Silène instruisoit, cherchoit les Muses dans un bocage dont le silence n'étoit troublé que par le bruit des fontaines et par le chant des oiseaux. Le soleil n'en pouvoit, avec ses rayons, percer la sombre ver-

dure. L'enfant de Sémélé, pour étudier la langue des dieux, s'assit dans un coin au pied d'un vieux chêne, du tronc duquel plusieurs hommes de l'âge d'or étoient nés. Il avoit même autrefois rendu des oracles, et le Temps n'avoit osé l'abattre de sa tranchante faux. Auprès de ce chêne sacré et antique se cachoit un jeune Faune, qui prêtoit l'oreille aux vers que chantoit l'enfant, et qui marquoit à Silène, par un ris moqueur, toutes les fautes que faisoit son disciple. Aussitôt les Naïades et les autres Nymphes du bois sourioient aussi. Ce critique étoit jeune, gracieux et folâtre; sa tête étoit couronnée de lierre et de pampre; ses tempes étoient ornées de grappes de raisin; de son épaule gauche pendoit sur son côté droit, en écharpe, un feston de lierre: et le jeune Bacchus se plaisoit à voir ces feuilles consacrées à sa divinité. Le Faune étoit enveloppé au-dessous de la ceinture par la dépouille affreuse et hérissée d'une jeune lionne qu'il avoit tuée dans les forêts. Il tenoit dans sa main une houlette courbée et noueuse. Sa queue paroissoit derrière, comme se jouant sur son dos. Mais comme Bacchus ne pouvoit souffrir un rieur malin, toujours prêt à se moquer de ses expressions si elles n'étoient pures et élégantes, il lui dit d'un ton fier et impatient: Comment oses-tu te moquer du fils de Jupiter? Le Faune répondit sans s'émouvoir : Hé! comment le fils de Jupiter ose-t-il faire quelque faute ?

XXII.

LE NOURRISSON DES MUSES FAVORISÉ DU SOLEIL.

Le Soleil, ayant laissé le vaste tour du ciel en paix, avoit fini sa course, et plongé ses chevaux fougueux dans le sein des ondes de l'Hespérie. Le bord de l'horizon étoit encore rouge comme la pourpre, et enflammé des rayons ardens qu'il y avoit répandus sur son passage. La brûlante canicule desséchoit la terre; toutes les plantes altérées languissoient; les fleurs ternies penchoient leurs têtes, et leurs tiges malades ne pouvoient plus les soutenir; les zéphirs mêmes retenoient leurs douces haleines; l'air que les animaux respiroient étoit semblable à de l'eau tiède. La nuit, qui répand avec ses ombres une douce fraîcheur, ne pouvoit tempérer la chaleur dévorante que le jour avoit causée : elle ne pouvoit verser sur les hommes abattus et défaillans, ni la rosée qu'elle fait distiller quand Vesper brille à la queue des autres étoiles, ni cette moisson de pavots qui font sentir les charmes du sommeil à toute la nature fatiguée. Le Soleil seul, dans le sein de Téthys, jouissoit d'un profond repos : mais ensuite, quand il fut obligé de remonter sur son char attelé par les Heures, et devancé par l'Aurore, qui sème son

chemin de roses, il aperçut tout l'Olympe couvert de nuages; il vit les restes d'une tempête qui avoit effrayé les mortels pendant toute la nuit. Les nuages étoient encore empestés de l'odeur des vapeurs soufrées qui avoient allumé les éclairs et fait gronder le menaçant tonnerre; les vents séditieux, ayant rompu leurs chaînes et forcé leurs cachots profonds, mugissoient encore dans les vastes plaines de l'air; des torrens tomboient des montagnes dans tous les vallons. Celui dont l'œil plein de rayons anime toute la nature, voyoit de toutes parts, en se levant, le reste d'un cruel orage. Mais, ce qui l'émut davantage, il vit un jeune nourrisson des Muses qui lui étoit fort cher, et à qui la tempête avoit dérobé le sommeil lorsqu'il commençoit déjà à étendre ses sombres ailes sur ses paupières. Il fut sur le point de ramener ses chevaux en arrière, et de retarder le jour, pour rendre le repos à celui qui l'avoit perdu. Je veux, dit-il, qu'il dorme : le sommeil rafraîchira son sang, apaisera sa bile, lui donnera la santé et la force dont il aura besoin pour imiter les travaux d'Hercule, lui inspirera je ne sais quelle douceur tendre qui pourroit seule lui manquer. Pourvu qu'il dorme, qu'il rie, qu'il adoucisse son tempérament, qu'il aime les jeux de la société, qu'il prenne plaisir à aimer les hommes et à se faire aimer d'eux, toutes les grâces de l'esprit et du corps viendront en foule pour l'orner.

XXIII.

ARISTÉE ET VIRGILE.

Virgile, étant descendu aux enfers, entra dans ces campagnes fortunées où les héros et les hommes inspirés des dieux passent une vie bienheureuse sur des gazons toujours émaillés de fleurs et entrecoupés de mille ruisseaux. D'abord le berger Aristée, qui étoit là au nombre des demi-dieux, s'avança vers lui, ayant appris son nom. Que j'ai de joie, lui dit-il, de voir un si grand poète! Vos vers coulent plus doucement que la rosée sur l'herbe tendre; ils ont une harmonie si douce qu'ils attendrissent le cœur, et qu'ils tirent les larmes des yeux. Vous en avez fait pour moi et pour mes abeilles, dont Homère même pourroit être jaloux. Je vous dois, autant qu'au Soleil et à Cyrène, la gloire dont je jouis. Il n'y a pas encore long-temps que je les récitai, ces vers si tendres et si gracieux, à Linus, à Hésiode et à Homère. Après les avoir entendus, ils allèrent tous trois boire de l'eau du fleuve Léthé pour les oublier; tant ils étoient affligés de repasser dans leur mémoire des vers si dignes d'eux, qu'ils n'avoient pas faits. Vous savez que la nation des poètes est jalouse. Venez donc parmi eux prendre votre place. Elle

sera bien mauvaise, cette place, répondit Virgile, puisqu'ils sont si jaloux. J'aurai de mauvaises heures à passer dans leur compagnie; je vois bien que vos abeilles n'étoient pas plus faciles à irriter que ce chœur des poètes. Il est vrai, reprit Aristée; ils bourdonnent comme les abeilles; comme elles, ils ont un aiguillon perçant pour piquer tout ce qui enflamme leur colère. J'aurai encore, dit Virgile, un autre grand homme à ménager ici; c'est le divin Orphée. Comment vivez-vous ensemble? Assez mal, répondit Aristée. Il est encore jaloux de sa femme, comme les trois autres de la gloire des vers; mais pour vous, il vous recevra bien, car vous l'avez traité honorablement, et vous avez parlé beaucoup plus sagement qu'Ovide de sa querelle avec les femmes de Thrace qui le massacrèrent. Mais ne tardons pas davantage; entrons dans ce petit bois sacré, arrosé de tant de fontaines plus claires que le cristal: vous verrez que toute la troupe sacrée se levera pour vous faire honneur. N'entendez-vous pas déjà la lyre d'Orphée? Écoutez Linus qui chante le combat des dieux contre les géans. Homère se prépare à chanter Achille, qui venge la mort de Patrocle par celle d'Hector. Mais Hésiode est celui que vous avez le plus à craindre; car, de l'humeur dont il est, il sera bien fâché que vous ayez osé traiter avec tant d'élégance toutes les choses rustiques qui ont été son partage. A peine

Aristée eut achevé ces mots, qu'ils arrivèrent dans cet ombrage frais, où règne un éternel enthousiasme qui possède ces hommes divins. Tous se levèrent; on fit asseoir Virgile, on le pria de chanter ses vers. Il les chanta d'abord avec modestie, et puis avec transport. Les plus jaloux sentirent malgré eux une douceur qui les ravissoit. La lyre d'Orphée, qui avoit enchanté les rochers et les bois, échappa de ses mains, et des larmes amères coulèrent de ses yeux. Homère oublia, pour un moment, la magnificence rapide de l'Iliade, et la variété agréable de l'Odyssée. Linus crut que ces beaux vers avoient été faits par son père Apollon; il étoit immobile, saisi, et suspendu par un si doux chant. Hésiode, tout ému, ne pouvoit résister à ce charme. Enfin, revenant un peu à lui, il prononça ces paroles pleines de jalousie et d'indignation. O Virgile, tu as fait des vers plus durables que l'airain et que le bronze! Mais je te prédis qu'un jour on verra un enfant qui les traduira en sa langue, et qui partagera avec toi la gloire d'avoir chanté les abeilles.

XXIV.

LE ROSSIGNOL ET LA FAUVETTE.

Sur les bords toujours verts du fleuve Alphée, il y a un bocage sacré, où trois Naïades répandent à grand bruit leurs eaux claires, et arrosent les fleurs naissantes : les Grâces y vont souvent se baigner. Les arbres de ce bocage ne sont jamais agités par les vents qui les respectent; ils sont seulement caressés par le souffle des doux zéphirs. Les Nymphes et les Faunes y font la nuit des danses au son de la flûte de Pan. Le soleil ne sauroit percer de ses rayons l'ombre épaisse que forment les rameaux entrelacés de ce bocage. Le silence, l'obscurité et la délicieuse fraîcheur y règnent le jour comme la nuit. Sous ce feuillage, on entend Philomèle qui chante d'une voix plaintive et mélodieuse ses anciens malheurs dont elle n'est pas encore consolée. Une jeune fauvette, au contraire, y chante ses plaisirs, et elle annonce le printemps à tous les bergers d'alentour. Philomèle même est jalouse des chansons tendres de sa compagne. Un jour elles aperçurent un jeune berger qu'elles n'avoient point encore vu dans ces bois: il leur parut gracieux, noble, aimant les Muses et l'har-

monie : elles crurent que c'étoit Apollon, tel qu'il fut autrefois sous le roi Admète, ou du moins quelque jeune héros du sang de ce dieu. Les deux oiseaux, inspirés par les Muses, commencèrent à chanter ainsi :

« Quel est donc ce berger, ou ce dieu inconnu, « qui vient orner notre bocage? Il est sensible à « nos chansons; il aime la poésie : elle adoucira « son cœur, et le rendra aussi aimable qu'il est « fier. »

Alors Philomèle continua seule :

« Que ce jeune héros croisse en vertu, comme « une fleur que le printemps fait éclore! qu'il « aime les doux jeux de l'esprit! que les grâces « soient sur ses lèvres! que la sagesse de Minerve « règne dans son cœur! »

La fauvette lui répondit :

« Qu'il égale Orphée par les charmes de sa « voix, et Hercule par ses hauts faits! qu'il porte « dans son cœur l'audace d'Achille, sans en avoir « la férocité! Qu'il soit bon, qu'il soit sage, bien- « faisant, tendre pour les hommes et aimé d'eux! « Que les Muses fassent naître en lui toutes les « vertus! »

Puis les deux oiseaux inspirés reprirent ensemble :

« Il aime nos douces chansons; elles entrent « dans son cœur, comme la rosée tombe sur nos « gazons brûlés par le soleil. Que les dieux le

« modèrent, et le rendent toujours fortuné ! « qu'il tienne en sa main la corne d'abondance ! « que l'âge d'or revienne pour lui ! que la sa- « gesse se répande de son cœur sur tous les mor- « tels ! et que les fleurs naissent sous ses pas ! »

Pendant qu'elles chantèrent, les zéphirs retinrent leurs haleines; toutes les fleurs du bocage s'épanouirent; les ruisseaux, formés par les trois fontaines, suspendirent leur cours; les Satyres et les Faunes, pour mieux écouter, dressoient leurs oreilles aiguës; Écho redisoit ces belles paroles à tous les rochers d'alentour; et toutes les Dryades sortirent du sein des arbres verts, pour admirer celui que Philomèle et sa compagne venoient de chanter.

XXV.

LE DÉPART DE LYCON.

Quand la Renommée, par le son éclatant de sa trompette, eut annoncé aux divinités rustiques et aux bergers de Cynthe le départ de Lycon; tous ces bois si sombres retentirent de plaintes amères. Écho les répétoit tristement à tous les vallons d'alentour. On n'entendoit plus le doux son de la flûte ni celui du hautbois. Les bergers mêmes, dans leur douleur, brisoient

leurs chalumeaux. Tout languissoit : la tendre verdure des arbres commençoit à s'effacer; le ciel, jusqu'alors si serein, se chargeoit de noires tempêtes; les cruels aquilons faisoient déjà frémir les bocages comme en hiver. Les divinités, même les plus champêtres, ne furent pas insensibles à cette perte : les Dryades sortoient des troncs creux des vieux chênes, pour regretter Lycon. Il se fit une assemblée de ces tristes divinités autour d'un grand arbre, qui élevoit ses branches vers les cieux, et qui couvroit de son ombre épaisse la terre sa mère, depuis plusieurs siècles. Hélas! autour de ce vieux tronc noueux et d'une grosseur prodigieuse, les Nymphes de ce bois, accoutumées à faire leurs danses et leurs jeux folâtres, vinrent raconter leur malheur. C'en est fait, disoient-elles, nous ne reverrons plus Lycon; il nous quitte; la fortune ennemie nous l'enlève : il va être l'ornement et les délices d'un autre bocage plus heureux que le nôtre. Non, il n'est plus permis d'espérer d'entendre sa voix, ni de le voir tirant de l'arc, et perçant de ses flèches les rapides oiseaux. Pan lui-même accourut, ayant oublié sa flûte; les Faunes et les Satyres suspendirent leurs danses. Les oiseaux mêmes ne chantoient plus : on n'entendoit que les cris affreux des hibous et des autres oiseaux de mauvais présage. Philomèle et ses compagnes gardoient un morne silence.

Alors Flore et Pomone parurent tout à coup, d'un air riant, au milieu du bocage, se tenant par la main : l'une étoit couronnée de fleurs, et en faisoit naître sous ses pas empreints sur le gazon; l'autre portoit, dans une corne d'abondance, tous les fruits que l'automne répand sur la terre pour payer l'homme de ses peines. Consolez-vous, dirent-elles à cette assemblée de dieux consternés : Lycon part, il est vrai; mais il n'abandonne pas cette montagne consacrée à Apollon. Bientôt vous le reverrez ici cultivant lui-même nos jardins fortunés : sa main y plantera les verts arbustes, les plantes qui nourrissent l'homme, et les fleurs qui font ses délices. O aquilons, gardez-vous de flétrir jamais, par vos souffles empestés, ces jardins où Lycon prendra des plaisirs innocens. Il préférera la simple nature au faste et aux divertissemens désordonnés; il aimera ces lieux; il les abandonne à regret! A ces mots, la tristesse se change en joie; on chante les louanges de Lycon; on dit qu'il sera amateur des jardins, comme Apollon a été berger conduisant les troupeaux d'Admète : mille chansons divines remplissent le bocage, et le nom de Lycon passe, de l'antique forêt, jusque dans les campagnes les plus reculées. Les bergers le répètent sur leurs chalumeaux; les oiseaux mêmes, dans leurs doux ramages, font entendre je ne sais quoi qui ressemble au nom

de Lycon. La terre se pare de fleurs, et s'enrichit de fruits. Les jardins, qui attendent son retour, lui préparent les grâces du printemps et les magnifiques dons de l'automne. Les seuls regards de Lycon, qu'il jette encore de loin sur cette agréable montagne, la fertilisent. Là, après avoir arraché les plantes sauvages et stériles, il cueillera l'olive et le myrte, en attendant que Mars lui fasse cueillir ailleurs des lauriers.

XXVI.

CHASSE DE DIANE.

Il y avoit dans le pays des Celtes, et assez près du fameux séjour des Druides, une sombre forêt dont les chênes, aussi anciens que la terre, avoient vu les eaux du déluge, et conservoient sous leurs épais rameaux une profonde nuit au milieu du jour. Dans cette forêt reculée étoit une belle fontaine plus claire que le cristal, et qui donnoit son nom au lieu où elle couloit. Diane alloit souvent percer de ses traits des cerfs et des daims dans cette forêt pleine de rochers escarpés et sauvages. Après avoir chassé avec ardeur, elle alloit se plonger dans les pures eaux de la fontaine, et la Naïade se glorifioit de faire les délices de la déesse et de toutes les Nymphes. Un jour Diane chassa

en ces lieux un sanglier plus grand et plus furieux que celui de Calydon. Son dos étoit armé d'une soie dure, aussi hérissée et aussi horrible que les piques d'un bataillon. Ses yeux étincelans étoient pleins de sang et de feu. Il jetoit d'une gueule béante et enflammée une écume mêlée d'un sang noir. Sa hure monstrueuse ressembloit à la proue recourbée d'un navire. Il étoit sale et couvert de la boue de sa bauge où il s'étoit vautré. Le souffle brûlant de sa gueule agitoit l'air tout autour de lui, et faisoit un bruit effroyable. Il s'élançoit rapidement comme la foudre; il renversoit les moissons dorées, et ravageoit toutes les campagnes voisines; il coupoit les hautes tiges des arbres les plus durs pour aiguiser ses défenses contre leurs troncs. Ses défenses étoient aiguës et tranchantes comme les glaives recourbés des Perses. Les laboureurs épouvantés se réfugioient dans leurs villages. Les bergers, oubliant leurs foibles troupeaux errans dans les pâturages, couroient vers leurs cabanes. Tout étoit consterné; les chasseurs mêmes, avec leurs dards et leurs épieux, n'osoient entrer dans la forêt. Diane seule, ayant pitié de ce pays, s'avance avec son carquois doré et ses flèches. Une troupe de Nymphes la suit, et elle les surpasse de toute la tête. Elle est dans sa course plus légère que les zéphirs, et plus prompte que les éclairs. Elle atteint le monstre furieux, le perce d'une de ses

flèches au-dessous de l'oreille, à l'endroit où l'épaule commence. Le voilà qui se roule dans les flots de son sang : il pousse des cris dont toute la forêt retentit, et montre en vain ses défenses prêtes à déchirer ses ennemis. Les nymphes en frémissent. Diane seule s'avance, met le pied sur sa tête, et enfonce son dard ; puis se voyant rougie du sang de ce sanglier, qui avoit rejailli sur elle, elle se baigne dans la fontaine, et se retire charmée d'avoir délivré les campagnes de ce monstre.

XXVII.

LES ABEILLES ET LES VERS A SOIE.

Un jour les abeilles montèrent jusque dans l'Olympe au pied du trône de Jupiter, pour le prier d'avoir égard au soin qu'elles avoient pris de son enfance, quand elles le nourrirent de leur miel sur le mont Ida. Jupiter voulut leur accorder les premiers honneurs entre tous les petits animaux. Mais Minerve, qui préside aux arts, lui représenta qu'il y avoit une autre espèce qui disputoit aux abeilles la gloire des inventions utiles. Jupiter voulut en savoir le nom. Ce sont les vers à soie, répondit-elle. Aussitôt le père des dieux ordonna à Mercure de faire venir sur les

ailes des doux zéphyrs des députés de ce petit peuple, afin qu'on pût entendre les raisons des deux partis. L'abeille ambassadrice de sa nation représenta la douceur du miel qui est le nectar des hommes, son utilité, l'artifice avec lequel il est composé ; puis elle vanta la sagesse des lois qui policent la république volante des abeilles. Nulle autre espèce d'animaux, disoit l'orateur, n'a cette gloire ; et c'est une récompense d'avoir nourri dans un antre le père des dieux. De plus, nous avons en partage la valeur guerrière, quand notre roi anime nos troupes dans les combats. Comment est-ce que ces vers, insectes vils et méprisables, oseroient nous disputer le premier rang ? Ils ne savent que ramper, pendant que nous prenons un noble essor, et que de nos ailes dorées nous montons jusque vers les astres. Le harangueur des vers à soie répondit : Nous ne sommes que de petits vers, et nous n'avons ni ce grand courage pour la guerre, ni ces sages lois ; mais chacun de nous montre les merveilles de la nature, et se consume dans un travail utile. Sans lois, nous vivons en paix, et on ne voit jamais de guerres civiles chez nous, pendant que les abeilles s'entre-tuent à chaque changement de roi. Nous avons la vertu de Protée pour changer de forme. Tantôt nous sommes de petits vers composés d'onze petits anneaux entrelacés avec la variété des plus vives couleurs qu'on admire dans les fleurs d'un

parterre. Ensuite nous filons de quoi vêtir les hommes les plus magnifiques jusque sur le trône, et de quoi orner les temples des dieux. Cette parure si belle et si durable vaut bien du miel, qui se corrompt bientôt. Enfin, nous nous transformons en fève, mais en fève qui sent, qui se meut, et qui montre toujours de la vie. Après ces prodiges, nous devenons tout à coup des papillons avec l'éclat des plus riches couleurs. C'est alors que nous ne cédons plus aux abeilles pour nous élever d'un vol hardi jusque vers l'Olympe. Jugez maintenant, ô père des dieux. Jupiter, embarrassé pour la décision, déclara enfin que les abeilles tiendroient le premier rang, à cause des droits qu'elles avoient acquis depuis les anciens temps. Quel moyen, dit-il, de les dégrader? je leur ai trop d'obligation; mais je crois que les hommes doivent encore plus aux vers à soie.

XXVIII.

L'ASSEMBLÉE DES ANIMAUX POUR CHOISIR UN ROI.

Le lion étant mort, tous les animaux accoururent dans son antre, pour consoler la lionne sa veuve, qui faisoit retentir de ses cris les montagnes et les forêts. Après lui avoir fait leurs compli-

mens, ils commencèrent l'élection d'un roi : la couronne du défunt étoit au milieu de l'assemblée. Le lionceau étoit trop jeune et trop foible pour obtenir la royauté sur tant de fiers animaux. Laissez-moi croître, disoit-il ; je saurai bien régner et me faire craindre à mon tour. En attendant, je veux étudier l'histoire des belles actions de mon père, pour égaler un jour sa gloire. Pour moi, dit le léopard, je prétends être couronné ; car je ressemble plus au lion que tous les autres prétendans. Et moi, dit l'ours, je soutiens qu'on m'avoit fait une injustice, quand on me préféra le lion : je suis fort, courageux, carnassier, tout autant que lui ; et j'ai un avantage singulier, qui est de grimper sur les arbres. Je vous laisse à juger, messieurs, dit l'éléphant, si quelqu'un peut me disputer la gloire d'être le plus grand, le plus fort et le plus brave de tous les animaux. Je suis le plus noble et le plus beau, dit le cheval. Et moi, le plus fin, dit le renard. Et moi, le plus léger à la course, dit le cerf. Où trouverez-vous, dit le singe, un roi plus agréable et plus ingénieux que moi ? Je divertirai chaque jour mes sujets. Je ressemble même à l'homme, qui est le véritable roi de toute la nature. Le perroquet alors harangua ainsi : Puisque tu te vantes de ressembler à l'homme, je puis m'en vanter aussi. Tu ne lui ressembles que par ton laid visage et par quelques grimaces ridicules : pour moi, je lui ressemble par la voix,

qui est la marque de la raison et le plus bel ornement de l'homme. Tais-toi, maudit causeur, lui répondit le singe : tu parles, mais non pas comme l'homme ; tu dis toujours la même chose, sans entendre ce que tu dis. L'assemblée se moqua de ces deux mauvais copistes de l'homme, et on donna la couronne à l'éléphant, parce qu'il a la force et la sagesse, sans avoir ni la cruauté des bêtes furieuses, ni la sotte vanité de tant d'autres qui veulent toujours paroître ce qu'elles ne sont pas.

XXIX.

LES DEUX LIONCEAUX.

Deux lionceaux avoient été nourris ensemble dans la même forêt : ils étoient de même âge, de même taille, de mêmes forces. L'un fut pris dans de grands filets à une chasse du Grand-Mogol : l'autre demeura dans des montagnes escarpées. Celui qu'on avoit pris fut mené à la cour, où il vivoit dans les délices : on lui donnoit chaque jour une gazelle à manger ; il n'avoit qu'à dormir dans une loge où on avoit soin de le faire coucher mollement. Un eunuque blanc avoit soin de peigner deux fois le jour sa longue crinière dorée. Comme il étoit apprivoisé, le roi même

le caressoit souvent. Il étoit gras, poli, de bonne mine, et magnifique; car il portoit un collier d'or, et on lui mettoit aux oreilles des pendans garnis de perles et de diamans : il méprisoit tous les autres lions qui étoient dans des loges voisines, moins belles que la sienne, et qui n'étoient pas en faveur comme lui. Ces prospérités lui enflèrent le cœur; il crut être un grand personnage, puisqu'on le traitoit si honorablement. La cour où il brilloit lui donna le goût de l'ambition; il s'imaginoit qu'il auroit été un héros, s'il eût habité les forêts. Un jour, comme on ne l'attachoit plus à sa chaîne, il s'enfuit du palais, et retourna dans le pays où il avoit été nourri. Alors le roi de toute la nation lionne venoit de mourir, et on avoit assemblé les États pour lui choisir un successeur. Parmi beaucoup de prétendans, il y en avoit un qui effaçoit tous les autres par sa fierté et par son audace; c'étoit cet autre lionceau, qui n'avoit point quitté les déserts, pendant que son compagnon avoit fait fortune à la cour. Le solitaire avoit souvent aiguisé son courage par une cruelle faim; il étoit accoutumé à ne se nourrir qu'au travers des plus grands périls et par des carnages; il déchiroit et troupeaux et bergers. Il étoit maigre, hérissé, hideux : le feu et le sang sortoient de ses yeux; il étoit léger, nerveux, accoutumé à grimper, à s'élancer, intrépide contre les épieux et les dards. Les deux anciens compagnons de-

mandèrent le combat, pour décider qui régneroit. Mais une vieille lionne, sage et expérimentée, dont toute la république respectoit les conseils, fut d'avis de mettre d'abord sur le trône celui qui avoit étudié la politique à la cour. Bien des gens murmuroient, disant qu'elle vouloit qu'on préférât un personnage vain et voluptueux à un guerrier qui avoit appris, dans la fatigue et dans les périls, à soutenir les grandes affaires. Cependant l'autorité de la vieille lionne prévalut : on mit sur le trône le lion de cour. D'abord il s'amollit dans les plaisirs; il n'aima que le faste; il usoit de souplesse et de ruse, pour cacher sa cruauté et sa tyrannie. Bientôt il fut haï, méprisé, détesté. Alors la vieille lionne dit : Il est temps de le détrôner. Je savois bien qu'il étoit indigne d'être roi : mais je voulois que vous en eussiez un gâté par la mollesse et par la politique, pour vous mieux faire sentir ensuite le prix d'un autre qui a mérité la royauté par sa patience et par sa valeur. C'est maintenant qu'il faut les faire combattre l'un contre l'autre. Aussitôt on les mit dans un champ clos, où les deux champions servirent de spectacle à l'assemblée. Mais le spectacle ne fût pas long : le lion amolli trembloit, et n'osoit se présenter à l'autre : il fuit honteusement, et se cache; l'autre le poursuit, et lui insulte. Tous s'écrièrent: Il faut l'égorger et le mettre en pièces. Non, non, répondit-il; quand on a un ennemi si

lâche, il y auroit de la lâcheté à le craindre. Je veux qu'il vive; il ne mérite pas de mourir. Je saurai bien régner sans m'embarrasser de le tenir soumis. En effet, le vigoureux lion régna avec sagesse et autorité. L'autre fut très content de lui faire bassement sa cour, d'obtenir de lui quelques morceaux de chair, et de passer sa vie dans une oisiveté honteuse.

XXX.

LES ABEILLES.

Un jeune prince, au retour des zéphyrs, lorsque toute la nature se ranime, se promenoit dans un jardin délicieux; il entendit un grand bruit, et aperçut une ruche d'abeilles. Il s'approche de ce spectacle, qui étoit nouveau pour lui; il vit avec étonnement l'ordre, le soin et le travail de cette petite république. Les cellules commençoient à se former, et à prendre une figure régulière. Une partie des abeilles les remplissoient de leur doux nectar: les autres apportoient des fleurs qu'elles avoient choisies entre toutes les richesses du printemps. L'oisiveté et la paresse étoient bannies de ce petit État: tout y étoit en mouvement, mais sans confusion et sans trouble. Les plus

considérables d'entre les abeilles conduisoient les autres, qui obéissoient sans murmure et sans jalousie contre celles qui étoient au-dessus d'elles. Pendant que le jeune prince admiroit cet objet qu'il ne connoissoit pas encore, une abeille, que toutes les autres reconnoissoient pour leur reine, s'approcha de lui, et lui dit : La vue de nos ouvrages et de notre conduite vous réjouit; mais elle doit encore plus vous instruire. Nous ne souffrons point chez nous le désordre ni la licence; on n'est considérable parmi nous que par son travail, et par les talens qui peuvent être utiles à notre république. Le mérite est la seule voie qui élève aux premières places. Nous ne nous occupons nuit et jour qu'à des choses dont les hommes retirent toute l'utilité. Puissiez-vous être un jour comme nous, et mettre dans le genre humain l'ordre que vous admirez chez nous! Vous travaillerez par là à son bonheur et au vôtre; vous remplirez la tâche que le destin vous a imposée : car vous ne serez au-dessus des autres que pour les protéger, que pour écarter les maux qui les menacent, que pour leur procurer tous les biens qu'ils ont droit d'attendre d'un gouvernement vigilant et paternel.

XXXI.

LE NIL ET LE GANGE.

Un jour deux fleuves, jaloux l'un de l'autre, se présentèrent à Neptune pour disputer le premier rang. Le dieu étoit sur un trône d'or, au milieu d'une grotte profonde. La voûte étoit de pierres ponces, mêlées de rocailles et de conques marines. Les eaux immenses venoient de tous côtés, et se suspendoient en voûte au-dessus de la tête du dieu. Là, paroissoient le vieux Nérée, ridé et courbé comme Saturne; le grand Océan, père de tant de Nymphes; Téthys pleine de charmes; Amphitrite avec le petit Palémon; Ino et Mélicerte, la foule des jeunes Néréides couronnées de fleurs. Protée même y étoit accouru avec ses troupeaux marins, qui, de leurs vastes narines ouvertes, avaloient l'onde amère pour la revomir comme des fleuves rapides qui tombent des rochers escarpés. Toutes les petites fontaines transparentes, les ruisseaux bondissans et écumeux, les fleuves qui arrosent la terre, les mers qui l'environnent, venoient apporter le tribut de leurs eaux dans le sein immobile du souverain père des ondes. Les deux fleuves, dont l'un est le Nil et l'autre le Gange, s'avancent. Le Nil tenoit dans sa

main une palme, et le Gange ce roseau indien dont la moelle rend un suc si doux que l'on nomme sucre. Ils étoient couronnés de jonc. La vieillesse des deux étoit également majestueuse et vénérable. Leurs corps nerveux étoient d'une vigueur et d'une noblesse au-dessus de l'homme. Leur barbe, d'un vert bleuâtre, flottoit jusqu'à leur ceinture. Leurs yeux étoient vifs et étincelans, malgré un séjour si humide. Leurs sourcils épais et mouillés tomboient sur leurs paupières. Ils traversent la foule des monstres marins; les troupeaux de Tritons folâtres sonnoient de la trompette avec leurs conques recourbées; les dauphins s'élevoient au-dessus de l'onde qu'ils faisoient bouillonner par les mouvemens de leurs queues, et ensuite se replongeoient dans l'eau avec un bruit effroyable, comme si les abîmes se fussent ouverts.

Le Nil parla le premier ainsi: O grand fils de Saturne, qui tenez le vaste empire des eaux, compatissez à ma douleur; on m'enlève injustement la gloire dont je jouis depuis tant de siècles: un nouveau fleuve, qui ne coule qu'en des pays barbares, ose me disputer le premier rang. Avez-vous oublié que la terre d'Égypte, fertilisée par mes eaux, fut l'asile des dieux quand les géans voulurent escalader l'Olympe? C'est moi qui donne à cette terre son prix: c'est moi qui fais l'Égypte si délicieuse et si puissante. Mon cours

est immense : je viens de ces climats brûlans dont les mortels n'osent approcher ; et quand Phaéton sur le char du Soleil embrasoit les terres, pour l'empêcher de faire tarir mes eaux, je cachai si bien ma tête superbe, qu'on n'a point encore pu, depuis ce temps-là, découvrir où est ma source et mon origine. Au lieu que les débordemens déréglés des autres fleuves ravagent les campagnes, le mien, toujours régulier, répand l'abondance dans ces heureuses terres d'Égypte, qui sont plutôt un beau jardin qu'une campagne. Mes eaux dociles se partagent en autant de canaux qu'il plaît aux habitans pour arroser leurs terres et pour faciliter leur commerce. Tous mes bords sont pleins de villes, et on en compte jusqu'à vingt mille dans la seule Égypte. Vous savez que mes catadoupes ou cataractes font une chute merveilleuse de toutes mes eaux de certains rochers en bas, au-dessus des plaines d'Égypte. On dit même que le bruit de mes eaux, dans cette chute, rend sourds tous les habitans du pays. Sept bouches différentes apportent mes eaux dans votre empire ; et le Delta qu'elles forment est la demeure du plus sage, du plus savant, du mieux policé et du plus ancien peuple de l'univers ; il compte beaucoup de milliers d'années dans son histoire, et dans la tradition de ses prêtres. J'ai donc pour moi la longueur de mon cours, l'ancienneté de mes peuples, les merveilles des dieux

accomplies sur mes rivages, la fertilité des terres par mes inondations, la singularité de mon origine inconnue. Mais pourquoi raconter tous mes avantages contre un adversaire qui en a si peu? Il sort des terres sauvages et glacées des Scythes, se jette dans une mer qui n'a aucun commerce qu'avec des barbares; ces pays ne sont célèbres que pour avoir été subjugués par Bacchus, suivi d'une troupe de femmes ivres et échevelées, dansant avec des thyrses en main. Il n'a sur ses bords ni peuples polis et savans, ni villes magnifiques, ni monumens de la bienveillance des dieux: c'est un nouveau venu qui se vante sans preuve. O puissant dieu, qui commandez aux vagues et aux tempêtes, confondez sa témérité.

C'est la vôtre qu'il faut confondre, répliqua alors le Gange. Vous êtes, il est vrai, plus anciennement connu; mais vous n'existiez pas avant moi. Comme vous, je descends de hautes montagnes, je parcours de vastes pays, je reçois le tribut de beaucoup de rivières, je me rends par plusieurs bouches dans le sein des mers, et je fertilise les plaines que j'inonde. Si je voulois, à votre exemple, donner dans le merveilleux, je dirois, avec les Indiens, que je descends du ciel, et que mes eaux bienfaisantes ne sont pas moins salutaires à l'âme qu'au corps. Mais ce n'est pas devant le dieu des fleuves et des mers qu'il faut se prévaloir de ces prétentions chimériques. Créé

cependant quand le monde sortit du chaos, plusieurs écrivains me font naître dans le jardin de délices qui fut le séjour du premier homme. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que j'arrose encore plus de royaumes que vous; c'est que je parcours des terres aussi riantes et aussi fécondes; c'est que je roule cette poudre d'or si recherchée, et peut-être si funeste au bonheur des hommes; c'est qu'on trouve sur mes bords des perles, des diamans, et tout ce qui sert à l'ornement des temples et des mortels; c'est qu'on voit sur mes rives des édifices superbes, et qu'on y célèbre de longues et magnifiques fêtes. Les Indiens, comme les Égyptiens, ont aussi leurs antiquités, leurs métamorphoses, leurs fables; mais ce qu'ils ont plus qu'eux, ce sont d'illustres gymnosophistes, des philosophes éclairés. Qui de vos prêtres si renommés pourriez-vous comparer au fameux Pilpay? Il a enseigné aux princes les principes de la morale et l'art de gouverner avec justice et bonté. Ses apologues ingénieux ont rendu son nom immortel; on les lit, mais on n'en profite guère dans les États que j'enrichis: et ce qui fait notre honte à tous les deux, c'est que nous ne voyons sur nos bords que des princes malheureux, parce qu'ils n'aiment que les plaisirs et une autorité sans bornes; c'est que nous ne voyons dans les plus belles contrées du monde que des peuples misérables, parce qu'ils sont presque

tous esclaves, presque tous victimes des volontés arbitraires et de la cupidité insatiable des maîtres qui les gouvernent ou plutôt qui les écrasent. A quoi me servent donc et l'antiquité de mon origine, et l'abondance de mes eaux, et tout le spectacle des merveilles que j'offre au navigateur? Je ne veux ni les honneurs ni la gloire de la préférence, tant que je ne contribuerai pas plus au bonheur de la multitude, tant que je ne servirai qu'à entretenir la mollesse ou l'avidité de quelques tyrans fastueux et inappliqués. Il n'y a rien de grand, rien d'estimable, que ce qui est utile au genre humain.

Neptune et l'assemblée des dieux marins applaudirent au discours du Gange, louèrent sa tendre compassion pour l'humanité vexée et souffrante. Ils lui firent espérer que, d'une autre partie du monde, il se transporteroit dans l'Inde des nations policées et humaines, qui pourroient éclairer les princes sur leur vrai bonheur, et leur faire comprendre qu'il consiste principalement, comme il le croyoit avec tant de vérité, à rendre heureux tous ceux qui dépendent d'eux, et à les gouverner avec sagesse et modération.

XXXII.

PRIÈRE INDISCRÈTE DE NÉLÉE, PETIT-FILS DE NESTOR.

Entre tous les mortels qui avoient été aimés des dieux, nul ne leur avoit été plus cher que Nestor; ils avoient versé sur lui leurs dons les plus précieux, la sagesse, la profonde connoissance des hommes, une éloquence douce et insinuante. Tous les Grecs l'écoutoient avec admiration ; et, dans une extrême vieillesse, il avoit un pouvoir absolu sur les cœurs et sur les esprits. Les dieux, avant la fin de ses jours, voulurent lui accorder encore une faveur, qui fut de voir naître un fils de Pisistrate. Quand il vint au monde, Nestor le prit sur ses genoux ; et levant les yeux au ciel : O Pallas! dit-il, vous avez comblé la mesure de vos bienfaits ; je n'ai plus rien à souhaiter sur la terre, sinon que vous remplissiez de votre esprit l'enfant que vous m'avez fait voir. Vous ajouterez, j'en suis sûr, puissante déesse, cette faveur à toutes celles que j'ai reçues de vous. Je ne demande point de voir le temps où mes vœux seront exaucés, la terre m'a porté trop long-temps ; coupez, fille de Jupiter, le fil de mes jours. Ayant prononcé ces mots, un doux sommeil se répand sur ses yeux, il fut uni avec celui

de la mort ; et, sans effort, sans douleur, son âme quitta son corps glacé et presque anéanti par trois âges d'homme qu'il avoit vécu.

Ce petit-fils de Nestor s'appeloit Nélée. Nestor, à qui la mémoire de son père avoit toujours été chère, voulut qu'il portât son nom. Quand Nélée fut sorti de l'enfance, il alla faire un sacrifice à Minerve dans un bois proche de la ville de Pylos, qui étoit consacré à cette déesse. Après que les victimes couronnées de fleurs eurent été égorgées, pendant que ceux qui l'avoient accompagné s'occupoient aux cérémonies qui suivoient l'immolation, que les uns coupoient du bois, que les autres faisoient sortir le feu des veines des cailloux, qu'on écorchoit les victimes, et qu'on les coupoit en plusieurs morceaux, tous étant éloignés de l'autel, Nélée étoit demeuré auprès. Tout d'un coup il entendit la terre trembler, du creux des arbres sortoient d'affreux mugissemens, l'autel paroissoit en feu, et sur le haut des flammes parut une femme d'un air si majestueux et si vénérable, que Nélée en fut ébloui. Sa figure étoit au-dessus de la forme humaine, ses regards étoient plus perçans que les éclairs ; sa beauté n'avoit rien de mou ni d'efféminé : elle étoit pleine de grâces, et marquoit de la force et de la vigueur. Nélée, ressentant l'impression de la divinité, se prosterne à terre : tous ses membres se trouvent agités par un violent tremblement, son sang se

glace dans ses veines, sa langue s'attache à son palais et ne peut plus proférer aucune parole; il demeure interdit, immobile et presque sans vie. Alors Pallas lui rend la force, qui l'avoit abandonné. Ne craignez rien, lui dit cette déesse; je suis descendue du haut de l'Olympe pour vous témoigner le même amour que j'ai fait ressentir à votre aïeul Nestor : je mets votre bonheur dans vos mains, j'exaucerai tous vos vœux; mais pensez attentivement à ce que vous me devez demander. Alors Nélée, revenu de son étonnement, et charmé par la douceur des paroles de la déesse, sentit au-dedans de lui la même assurance que s'il n'eût été que devant une personne mortelle. Il étoit à l'entrée de la jeunesse : dans cet âge où les plaisirs qu'on commence à ressentir occupent et entraînent l'âme tout entière, on n'a point encore connu l'amertume, suite inséparable des plaisirs; on n'a point encore été instruit par l'expérience. O déesse! s'écria-t-il, si je puis toujours goûter la douceur de la volupté, tous mes souhaits seront accomplis. L'air de la déesse étoit auparavant gai et ouvert; à ces mots elle en prit un froid et sérieux : Tu ne comptes, lui dit-elle, que ce qui flatte les sens : hé bien, tu vas être rassasié des plaisirs que ton cœur désire. La déesse aussitôt disparut. Nélée quitte l'autel et reprend le chemin de Pylos. Il voit sous ses pas naître et éclore des fleurs d'une odeur si déli-

cieuse, que les hommes n'avoient jamais ressenti un si précieux parfum. Le pays s'embellit, et prend une forme qui charme les yeux de Nélée. La beauté des Grâces, compagnes de Vénus, se répand sur toutes les femmes qui paroissent devant lui. Tout ce qu'il boit devient nectar, tout ce qu'il mange devient ambrosie : son âme se trouve noyée dans un océan de plaisirs. La volupté s'empare du cœur de Nélée, il ne vit plus que pour elle ; il n'est plus occupé que d'un seul soin, qui est que les divertissemens se succèdent toujours les uns aux autres, et qu'il n'y ait pas un seul moment où ses sens ne soient agréablement charmés. Plus il goûte les plaisirs, plus il les souhaite ardemment. Son esprit s'amollit et perd toute sa vigueur; les affaires lui deviennent un poids d'une pesanteur horrible; tout ce qui est sérieux lui donne un chagrin mortel. Il éloigne de ses yeux les sages conseillers qui avoient été formés par Nestor, et qui étoient regardés comme le plus précieux héritage que ce prince eût laissé à son petit-fils. La raison, les remontrances utiles deviennent l'objet de son aversion la plus vive, et il frémit si quelqu'un ouvre la bouche devant lui pour lui donner un sage conseil. Il fait bâtir un magnifique palais où on ne voit luire que l'or, l'argent et le marbre, où tout est prodigué pour contenter les yeux et appeler le plaisir. Le fruit de tant de soins pour se satisfaire, c'est l'ennui,

l'inquiétude. A peine a-t-il ce qu'il souhaite, qu'il s'en dégoûte: il faut qu'il change souvent de demeure, qu'il coure sans cesse de palais en palais, qu'il abatte et qu'il réédifie. Le beau, l'agréable, ne le touchent plus; il lui faut du singulier, du bizarre, de l'extraordinaire : tout ce qui est naturel et simple lui paroît insipide, et il tombe dans un tel engourdissement, qu'il ne vit plus, qu'il ne sent plus que par secousse, par soubresaut. Pylos sa capitale change de face. On y aimoit le travail, on y honoroit les dieux; la bonne foi régnoit dans le commerce, tout y étoit dans l'ordre; et le peuple même trouvoit, dans les occupations utiles qui se succédoient sans l'accabler, l'aisance et la paix. Un luxe effréné prend la place de la décence et des vraies richesses : tout y est prodigué aux vains agrémens, aux commodités recherchées. Les maisons, les jardins, les édifices publics changent de forme; tout y devient singulier; le grand, le majestueux, qui sont toujours simples, ont disparu. Mais ce qui est encore plus fâcheux, les habitans, à l'exemple de Nélée, n'aiment, n'estiment, ne recherchent que la volupté : on la poursuit aux dépens de l'innocence et de la vertu; on s'agite, on se tourmente pour saisir une ombre vaine et fugitive de bonheur, et l'on en perd le repos et la tranquillité; personne n'est content, parce qu'on veut l'être trop, parce qu'on ne sait rien souffrir

ni rien attendre. L'agriculture et les autres arts utiles sont devenus presque avilissans : ce sont ceux que la mollesse a inventés, qui sont en honneur, qui mènent à la richesse, et auxquels on prodigue les encouragemens. Les trésors que Nestor et Pisistrate avoient amassés sont bientôt dissipés ; les revenus de l'État deviennent la proie de l'étourderie et de la cupidité. Le peuple murmure, les grands se plaignent, les sages seuls gardent quelque temps le silence ; ils parlent enfin, et leur voix respectueuse se fait entendre à Nélée. Ses yeux s'ouvrent, son cœur s'attendrit. Il a encore recours à Minerve : il se plaint à la déesse de sa facilité à exaucer ses vœux téméraires ; il la conjure de retirer ses dons perfides ; il lui demande la sagesse et la justice. Que j'étois aveugle ! s'écria-t-il : mais je connois mon erreur, je déteste la faute que j'ai faite, je veux la réparer, et chercher dans l'application à mes devoirs, dans le soin de soulager mon peuple, et dans l'innocence et la pureté des mœurs, le repos et le bonheur que j'ai vainement cherchés dans les plaisirs des sens.

XXXIII.

HISTOIRE D'ALIBÉE, PERSAN.

Schah-Abbas, roi de Perse, faisant un voyage, s'écarta de toute sa cour, pour passer dans la campagne sans y être connu, et pour y voir les peuples dans toute leur liberté naturelle. Il prit seulement avec lui un de ses courtisans. Je ne connois point, lui dit le roi, les véritables mœurs des hommes ; tout ce qui nous aborde est déguisé; c'est l'art, et non pas la nature simple, qui se montre à nous. Je veux étudier la vie rustique, et voir ce genre d'hommes qu'on méprise tant, quoiqu'ils soient le vrai soutien de toute la société humaine. Je suis las de voir des courtisans qui m'observent pour me surprendre en me flattant : il faut que j'aille voir des laboureurs et des bergers qui ne me connoissent pas. Il passa, avec son confident, au milieu de plusieurs villages où l'on faisoit des danses; et il étoit ravi de trouver, loin des cours, des plaisirs tranquilles et sans dépense. Il fit un repas dans une cabane; et comme il avoit grand' faim, après avoir marché plus qu'à l'ordinaire, les alimens grossiers qu'il y prit lui parurent plus agréables que tous les mets exquis de sa table. En passant dans une

prairie semée de fleurs, qui bordoit un clair ruisseau, il aperçut un jeune berger qui jouoit de la flûte à l'ombre d'un grand ormeau, auprès de ses moutons paissans. Il l'aborde, il l'examine; il lui trouve une physionomie agréable, un air simple et ingénu, mais noble et gracieux. Les haillons dont le berger étoit couvert ne diminuoient point l'éclat de sa beauté. Le roi crut d'abord que c'étoit quelque personne de naissance illustre, qui s'étoit déguisée; mais il apprit du berger que son père et sa mère étoient dans un village voisin, et que son nom étoit Alibée. A mesure que le roi le questionnoit, il admiroit en lui un esprit ferme et raisonnable. Ses yeux étoient vifs, et n'avoient rien d'ardent ni de farouche; sa voix étoit douce, insinuante et propre à toucher : son visage n'avoit rien de grossier; mais ce n'étoit pas une beauté molle et efféminée. Le berger, d'environ seize ans, ne savoit point qu'il fût tel qu'il paroissoit aux autres : il croyoit penser, parler, être fait comme tous les autres bergers de son village; mais, sans éducation, il avoit appris tout ce que la raison fait apprendre à ceux qui l'écoutent. Le roi, l'ayant entretenu familièrement, en fut charmé : il sut de lui, sur l'état des peuples, tout ce que les rois n'apprennent jamais d'une foule de flatteurs qui les environnent. De temps en temps il rioit de la naïveté de cet enfant, qui ne ména-

geoit rien dans ses réponses. C'étoit une grande nouveauté pour le roi, que d'entendre parler si naturellement : il fit signe au courtisan qui l'accompagnoit de ne point découvrir qu'il étoit le roi; car il craignoit qu'Alibée ne perdît en un moment toute sa liberté et toutes ses grâces, s'il venoit à savoir devant qui il parloit. Je vois bien, disoit le prince au courtisan, que la nature n'est pas moins belle dans les plus basses conditions que dans les plus hautes. Jamais enfant de roi n'a paru mieux né que celui-ci, qui garde les moutons. Je me trouverois trop heureux d'avoir un fils aussi beau, aussi sensé, aussi aimable. Il me paroît propre à tout; et, si on a soin de l'instruire, ce sera assurément un jour un grand homme : je veux le faire élever auprès de moi. Le roi emmena Alibée, qui fut bien surpris d'apprendre à qui il s'étoit rendu agréable. On lui fit apprendre à lire, à écrire, à chanter, et ensuite on lui donna des maîtres pour les arts et pour les sciences qui ornent l'esprit. D'abord il fut un peu ébloui de la cour; et son grand changement de fortune changea un peu son cœur. Son âge et sa faveur joints ensemble altérèrent un peu sa sagesse et sa modération. Au lieu de sa houlette, de sa flûte et de son habit de berger, il prit une robe de pourpre, brodée d'or, avec un turban couvert de pierreries. Sa beauté effaça tout ce que la cour avoit

de plus agréable. Il se rendit capable des affaires les plus sérieuses, et mérita la confiance de son maître, qui, connoissant le goût exquis d'Alibée pour toutes les magnificences d'un palais, lui donna enfin une charge très considérable en Perse, qui est celle de garder tout ce que le prince a de pierreries et de meubles précieux.

Pendant toute la vie du grand Schah-Abbas, la faveur d'Alibée ne fit que croître. A mesure qu'il s'avança dans un âge plus mûr, il se ressouvint enfin de son ancienne condition, et souvent il la regrettoit. O beaux jours, disoit-il en lui-même, jours innocens, jours où j'ai goûté une joie pure et sans péril, jours depuis lesquels je n'en ai vu aucun de si doux, ne vous reverrai-je jamais? Celui qui m'a privé de vous, en me donnant tant de richesses, m'a tout ôté. Il voulut aller revoir son village; il s'attendrit dans tous les lieux où il avoit autrefois dansé, chanté, joué de la flûte avec ses compagnons. Il fit quelque bien à tous ses parens et à tous ses amis; mais il leur souhaita pour principal bonheur de ne quitter jamais la vie champêtre, et de n'éprouver jamais les malheurs de la cour.

Il les éprouva ces malheurs. Après la mort de son bon maître Schah-Abbas, son fils Schah-Sephi succéda à ce prince. Des courtisans envieux et pleins d'artifice trouvèrent moyen de le prévenir contre Alibée. Il a abusé, disoient-ils,

de la confiance du feu roi ; il a amassé des trésors immenses, et a détourné plusieurs choses d'un très grand prix, dont il étoit dépositaire. Schah-Sephi étoit tout ensemble jeune et prince; il n'en falloit pas tant pour être crédule, inappliqué, et sans précaution. Il eut la vanité de vouloir paroître réformer ce que le roi son père avoit fait, et juger mieux que lui. Pour avoir un prétexte de déposséder Alibée de sa charge, il lui demanda, selon le conseil de ses courtisans envieux, de lui apporter un cimeterre garni de diamans d'un prix immense, que le roi son grand-père avoit accoutumé de porter dans les combats. Schah-Abbas avoit fait autrefois ôter de ce cimeterre tous ces beaux diamans; et Alibée prouva, par de bons témoins, que la chose avoit été faite par l'ordre du feu roi, avant que la charge eût été donnée à Alibée. Quand les ennemis d'Alibée virent qu'ils ne pouvoient plus se servir de ce prétexte pour le perdre, ils conseillèrent à Schah-Sephi de lui commander de faire, dans quinze jours, un inventaire exact de tous les meubles précieux dont il étoit chargé. Au bout de quinze jours, il demanda à voir lui-même toutes choses. Alibée lui ouvrit toutes les portes, et lui montra tout ce qu'il avoit en garde. Rien n'y manquoit; tout étoit propre, bien rangé, et conservé avec grand soin. Le roi, bien mécompté de trouver partout tant d'ordre et d'exac-

titude, étoit presque revenu en faveur d'Alibée, lorsqu'il aperçut au bout d'une grande galerie, pleine de meubles très somptueux, une porte de fer, qui avoit trois grandes serrures. C'est là, lui dirent à l'oreille les courtisans jaloux, qu'Alibée a caché toutes les choses précieuses qu'il vous a dérobées. Aussitôt le roi en colère s'écria : Je veux voir ce qui est au-delà de cette porte. Qu'y avez-vous mis ? montrez-le-moi. A ces mots Alibée se jeta à ses genoux, le conjurant, au nom de Dieu, de ne lui ôter pas ce qu'il avoit de plus précieux sur la terre. Il n'est pas juste, disoit-il, que je perde en un moment ce qui me reste, et qui fait ma ressource, après avoir travaillé tant d'années auprès du roi votre père. Otez-moi, si vous voulez, tout le reste ; mais laissez-moi ceci. Le roi ne douta point que ce ne fût un trésor mal acquis, qu'Alibée avoit amassé. Il prit un ton plus haut, et voulut absolument qu'on ouvrît cette porte. Enfin Alibée, qui en avoit les clefs, l'ouvrit lui-même. On ne trouva en ce lieu que la houlette, la flûte, et l'habit de berger qu'Alibée avoit porté autrefois, et qu'il revoyoit souvent avec joie, de peur d'oublier sa première condition. Voilà, dit-il, ô grand roi, les précieux restes de mon ancien bonheur : ni la fortune ni votre puissance n'ont pu me les ôter. Voilà mon trésor, que je garde pour m'enrichir quand vous m'aurez fait

pauvre. Reprenez tout le reste; laissez-moi ces chers gages de mon premier état. Les voilà mes vrais biens, qui ne me manqueront jamais. Les voilà ces biens simples, innocens, toujours doux à ceux qui savent se contenter du nécessaire, et ne se tourmenter point pour le superflu. Les voilà ces biens dont la liberté et la sûreté sont les fruits. Les voilà ces biens qui ne m'ont jamais donné un moment d'embarras. O chers instrumens d'une vie simple et heureuse! je n'aime que vous; c'est avec vous que je veux vivre et mourir. Pourquoi faut-il que d'autres biens trompeurs soient venus me tromper, et troubler le repos de ma vie? Je vous les rends, grand roi, toutes ces richesses qui me viennent de votre libéralité: je ne garde que ce que j'avois quand le roi votre père vint, par ses grâces, me rendre malheureux.

Le roi, entendant ces paroles, comprit l'innocence d'Alibée; et, étant indigné contre les courtisans qui l'avoient voulu perdre, il les chassa d'auprès de lui. Alibée devint son principal officier, et fut chargé des affaires les plus secrètes: mais il revoyoit tous les jours sa houlette, sa flûte et son ancien habit, qu'il tenoit toujours prêts dans son trésor, pour les reprendre dès que la fortune inconstante troubleroit sa faveur. Il mourut dans une extrême vieillesse, sans avoir jamais voulu ni faire punir ses ennemis, ni amasser aucun bien, et ne laissant à ses parens que de

quoi vivre dans la condition de bergers, qu'il crut toujours la plus sûre et la plus heureuse.

XXXIV.

LE BERGER CLÉOBULE ET LA NYMPHE PHIDILE.

Un berger rêveur menoit son troupeau sur les rives fleuries du fleuve Acheloüs. Les Faunes et les Satyres, cachés dans les bocages voisins, dansoient sur l'herbe au doux son de sa flûte. Les Naïades, cachées dans les ondes du fleuve, levèrent leurs têtes au-dessus des roseaux pour écouter ses chansons. Acheloüs lui-même, appuyé sur son urne penchée, montra son front où il ne restoit plus qu'une corne depuis son combat avec le grand Hercule; et cette mélodie suspendit pour un peu de temps les peines de ce dieu vaincu. Le berger étoit peu touché de voir ces Naïades qui l'admiroient: il ne pensoit qu'à la bergère Phidile, simple, naïve, sans aucune parure, à qui la fortune ne donna jamais d'éclat emprunté, et que les Grâces seules avoient ornée et embellie de leurs propres mains. Elle sortoit de son village, ne songeant qu'à faire paître ses moutons. Elle seule ignoroit sa beauté. Toutes les autres bergères en étoient jalouses. Le berger l'aimoit, et n'osoit le lui dire. Ce qu'il aimoit le plus en elle, c'étoit

cette vertu simple et sévère qui écartoit les amans, et qui fait le vrai charme de la beauté. Mais la passion ingénieuse fait trouver l'art de représenter ce qu'on n'oseroit dire ouvertement: il finit donc toutes ses chansons les plus agréables, pour en commencer une qui pût toucher le cœur de cette bergère. Il savoit qu'elle aimoit la vertu des héros qui ont acquis de la gloire dans les combats: il chanta sous un nom supposé ses propres aventures; car, en ce temps, les héros mêmes étoient bergers, et ne méprisoient point la houlette. Il chanta donc ainsi:

Quand Polynice alla assiéger la ville de Thèbes pour renverser du trône son frère Étéocle, tous les rois de la Grèce parurent sous les armes, et poussoient leurs chariots contre les assiégés. Adraste, beau-père de Polynice, abattoit les troupes de soldats et les capitaines, comme un moissonneur, de sa faux tranchante, coupe les moissons. D'un autre côté, le devin Amphiaraüs, qui avoit prévu son malheur, s'avançoit dans la mêlée, et fut tout à coup englouti par la terre, qui ouvrit ses abîmes pour le précipiter dans les sombres rives du Styx. En tombant, il déploroit son infortune, d'avoir eu une femme infidèle. Assez près de là, on voyoit les deux frères fils d'Œdipe qui s'attaquoient avec fureur: comme un léopard et un tigre qui s'entre-déchirent dans les rochers du Caucase, ils se rouloient tous deux

dans le sable, chacun paroissant altéré du sang de son frère. Pendant cet horrible spectacle, Cléobule, qui avoit suivi Polynice, combattit contre un vaillant Thébain que le dieu Mars rendoit presque invincible. La flèche du Thébain, conduite par le dieu, auroit percé le cou de Cléobule, qui se détourna promptement. Aussitôt Cléobule lui enfonça son dard jusqu'au fond des entrailles. Le sang du Thébain ruisselle, ses yeux s'éteignent, sa bonne mine et sa fierté le quittent, la mort efface ses beaux traits. Sa jeune épouse, du haut d'une tour, le vit mourant, et eut le cœur percé d'une douleur inconsolable. Dans son malheur je le trouve heureux d'avoir été aimé et plaint : je mourrois comme lui avec plaisir, pourvu que je pusse être aimé de même. A quoi servent la valeur et la gloire des plus fameux combats ; à quoi servent la jeunesse et la beauté, quand on ne peut ni plaire, ni toucher ce qu'on aime ?

La bergère, qui avoit prêté l'oreille à une si tendre chanson, comprit que ce berger étoit Cléobule, vainqueur du Thébain. Elle devint sensible à la gloire qu'il avoit acquise, aux grâces qui brilloient en lui, et aux maux qu'il souffroit pour elle. Elle lui donna sa main et sa foi. Un heureux hymen les joignit : bientôt leur bonheur fut envié des bergers d'alentour, et des divinités champêtres. Ils égalèrent par leur union, par leur vie innocente, par leurs plaisirs rustiques, jusque

dans une extrême vieillesse, la douce destinée de Philémon et de Baucis.

XXXV.

LES AVENTURES DE MÉLÉSICHTHON.

MÉLÉSICHTHON, né à Mégare, d'une race illustre parmi les Grecs, ne songea dans sa jeunesse qu'à imiter dans la guerre les exemples de ses ancêtres: il signala sa valeur et ses talens dans plusieurs expéditions; et comme toutes ses inclinations étoient magnifiques, il y fit une dépense éclatante qui le ruina bientôt. Il fut contraint de se retirer dans une maison de campagne, sur le bord de la mer, où il vivoit dans une profonde solitude avec sa femme Proxinoé. Elle avoit de l'esprit, du courage, de la fierté. Sa beauté et sa naissance l'avoient fait rechercher par des partis beaucoup plus riches que Mélésichthon; mais elle l'avoit préféré à tous les autres, pour son seul mérite. Ces deux personnes, qui, par leur vertu et leur amitié, s'étoient rendues naturellement heureuses pendant plusieurs années, commencèrent alors à se rendre mutuellement malheureuses, par la compassion qu'elles avoient l'une pour l'autre. Mélésichthon auroit supporté plus facilement ses malheurs, s'il eût pu les souffrir tout

seul, et sans une personne qui lui étoit si chère. Proxinoé sentoit qu'elle augmentoit les peines de Mélésichthon. Ils cherchoient à se consoler par deux enfans qui sembloient avoir été formés par les Grâces ; le fils se nommoit Mélibée, et la fille Poéménis. Mélibée, dans un âge tendre, commençoit déjà à montrer de la force, de l'adresse et du courage : il surmontoit à la lutte, à la course, et aux autres exercices, les enfans de son voisinage. Il s'enfonçoit dans les forêts, et ses flèches ne portoient pas des coups moins assurés que celles d'Apollon ; il suivoit encore plus ce dieu dans les sciences et dans les beaux-arts, que dans les exercices du corps. Mélésichthon, dans sa solitude, lui enseignoit tout ce qui peut cultiver et orner l'esprit, tout ce qui peut faire aimer la vertu, et régler les mœurs. Mélibée avoit un air simple, doux et ingénu, mais noble, ferme et hardi. Son père jetoit les yeux sur lui, et ses yeux se noyoient de larmes. Poéménis étoit instruite par sa mère dans tous les beaux-arts que Minerve a donnés aux hommes : elle ajoutoit aux ouvrages les plus exquis les charmes d'une voix qu'elle joignoit avec une lyre plus touchante que celle d'Orphée. A la voir, on eût cru que c'étoit la jeune Diane sortie de l'île flottante où elle naquit. Ses cheveux blonds étoient noués négligemment derrière sa tête ; quelques uns échappés flottoient sur son cou au gré des vents. Elle n'avoit qu'une

robe légère, avec une ceinture qui la relevoit un peu pour être plus en état d'agir. Sans parure, elle effaçoit tout ce qu'on peut voir de plus beau, et elle ne le savoit pas: elle n'avoit même jamais songé à se regarder sur le bord des fontaines; elle ne voyoit que sa famille, et ne songeoit qu'à travailler. Mais le père, accablé d'ennuis, et ne voyant plus aucune ressource dans ses affaires, ne cherchoit que la solitude. Sa femme et ses enfans faisoient son supplice. Il alloit souvent sur le rivage de la mer, au pied d'un grand rocher plein d'antres sauvages: là, il déploroit ses malheurs; puis il entroit dans une profonde vallée, qu'un bois épais déroboit aux rayons du soleil au milieu du jour. Il s'asseyoit sur le gazon qui bordoit une claire fontaine, et toutes les plus tristes pensées revenoient en foule dans son cœur. Le doux sommeil étoit loin de ses yeux: il ne parloit plus qu'en gémissant: la vieillesse venoit avant le temps flétrir et rider son visage: il oublioit même tous les besoins de la vie, et succomboit à sa douleur.

Un jour, comme il étoit dans cette vallée si profonde, il s'endormit de lassitude et d'épuisement: alors il vit en songe la déesse Cérès, couronnée d'épis dorés, qui se présenta à lui avec un visage doux et majestueux. Pourquoi, lui dit-elle en l'appelant par son nom, vous laissez-vous abattre aux rigueurs de la fortune? Hélas! répon-

dit-il, mes amis m'ont abandonné; je n'ai plus de bien: il ne me reste que des procès et des créanciers: ma naissance fait le comble de mon malheur, et je ne puis me résoudre à travailler comme un esclave pour gagner ma vie.

Alors Cérès lui répondit: La noblesse consiste-t-elle dans les biens? Ne consiste-t-elle pas plutôt à imiter la vertu de ses ancêtres? Il n'y a de nobles que ceux qui sont justes. Vivez de peu; gagnez ce peu par votre travail; ne soyez à charge à personne: vous serez le plus noble de tous les hommes. Le genre humain se rend lui-même misérable par sa mollesse et par sa fausse gloire. Si les choses nécessaires vous manquent, pourquoi voulez-vous les devoir à d'autres qu'à vous-même? Manquez-vous de courage pour vous les donner par une vie laborieuse?

Elle dit: et aussitôt elle lui présenta une charrue d'or avec une corne d'abondance. Alors Bacchus parut couronné de lierre, et tenant un thyrse dans sa main: il étoit suivi de Pan, qui jouoit de la flûte, et qui faisoit danser les Faunes et les Satyres. Pomone se montra chargée de fruits, et Flore ornée des fleurs les plus vives et les plus odoriférantes. Toutes les divinités champêtres jetèrent un regard favorable sur Mélésichthon.

Il s'éveilla, comprenant la force et le sens de ce songe divin; il se sentit consolé, et plein de

goût pour tous les travaux de la vie champêtre. Il parle de ce songe à Proxinoé, qui entra dans tous ses sentimens. Le lendemain ils congédièrent leurs domestiques inutiles, on ne vit plus chez eux de gens dont le seul emploi fût le service de leurs personnes. Ils n'eurent plus ni char ni conducteur. Proxinoé avec Poéménis filoient en menant paître leurs moutons; ensuite elles faisoient leurs toiles et leurs étoffes; puis elles tailloient et cousoient elles-mêmes leurs habits et ceux du reste de la famille. Au lieu des ouvrages de soie, d'or et d'argent, qu'elles avoient accoutumé de faire avec l'art exquis de Minerve, elles n'exerçoient plus leurs doigts qu'au fuseau ou à d'autres travaux semblables. Elles préparoient de leurs propres mains les légumes qu'elles cueilloient dans leur jardin pour nourrir toute la maison. Le lait de leur troupeau, qu'elles alloient traire, achevoit de mettre l'abondance. On n'achetoit rien; tout étoit préparé promptement et sans peine. Tout étoit bon, simple, naturel, assaisonné par l'appétit inséparable de la sobriété et du travail.

Dans une vie si champêtre, tout étoit chez eux net et propre. Toutes les tapisseries étoient vendues; mais les murailles de la maison étoient blanches, et on ne voyoit nulle part rien de sale ni de dérangé; les meubles n'étoient jamais couverts de poussière : les lits étoient d'étoffes

grossières, mais propres. La cuisine même avoit une propreté qui n'est point dans les grandes maisons; tout y étoit bien rangé et luisant. Pour régaler la famille dans les jours de fête, Proxinoé faisoit des gâteaux excellens. Elle avoit des abeilles, dont le miel étoit plus doux que celui qui couloit du tronc des chênes creux pendant l'âge d'or. Les vaches venoient d'elles-mêmes offrir des ruisseaux de lait. Cette femme laborieuse avoit dans son jardin toutes les plantes qui peuvent aider à nourrir l'homme en chaque saison, et elle étoit toujours la première à avoir les fruits et les légumes de chaque temps : elle avoit même beaucoup de fleurs, dont elle vendoit une partie, après avoir employé l'autre à orner sa maison. La fille secondoit sa mère, et ne goûtoit d'autre plaisir que celui de chanter en travaillant, ou en conduisant ses moutons dans les pâturages. Nul autre troupeau n'égaloit le sien : la contagion et les loups même n'osoient en approcher. A mesure qu'elle chantoit, ses tendres agneaux dansoient sur l'herbe, et tous les échos d'alentour sembloient prendre plaisir à répéter ses chansons.

Mélésichthon labouroit lui-même son champ; lui-même il conduisoit sa charrue, semoit et moissonnoit : il trouvoit les travaux de l'agriculture moins durs, plus innocens et plus utiles que ceux de la guerre. A peine avoit-il fauché

l'herbe de ses prairies, qu'il se hâtoit d'enlever les dons de Cérès, qui le payoient au centuple du grain semé. Bientôt Bacchus faisoit couler pour lui un nectar digne de la table des dieux. Minerve lui donnoit aussi le fruit de son arbre, qui est utile à l'homme. L'hiver étoit la saison du repos, où toute la famille assemblée goûtoit une joie innocente, et remercioit les dieux d'être si désabusée des faux plaisirs. Ils ne mangeoient de viande que dans les sacrifices, et leurs troupeaux n'étoient destinés qu'aux autels.

Mélibée ne montroit presque aucune des passions de la jeunesse : il conduisoit les grands troupeaux; il coupoit de grands chênes dans les forêts; il creusoit de petits canaux pour arroser les prairies; il étoit infatigable pour soulager son père. Ses plaisirs, quand le travail n'étoit pas de saison, étoient la chasse, les courses avec les jeunes gens de son âge, et la lecture, dont son père lui avoit donné le goût.

Bientôt Mélésichthon, en s'accoutumant à une vie si simple, se vit plus riche qu'il ne l'avoit été auparavant. Il n'avoit chez lui que les choses nécessaires à la vie; mais il les avoit toutes en abondance. Il n'avoit presque de société que dans sa famille. Ils s'aimoient tous; ils se rendoient mutuellement heureux : ils vivoient loin des palais des rois, et des plaisirs qu'on achète si cher; les leurs étoient doux, innocens, simples, faciles à



trouver, et sans aucune suite dangereuse. Mélibée et Poéménis furent ainsi élevés dans le goût des travaux champêtres. Ils ne se souvinrent de leur naissance, que pour avoir plus de courage en supportant la pauvreté. L'abondance revenue dans toute cette maison n'y ramena point le faste : la famille entière fut toujours simple et laborieuse. Tout le monde disoit à Mélésichthon : Les richesses rentrent chez vous; il est temps de reprendre votre ancien éclat. Alors il répondoit ces paroles : A qui voulez-vous que je m'attache, ou au faste qui m'avoit perdu, ou à une vie simple et laborieuse qui m'a rendu riche et heureux? Enfin se trouvant un jour dans ce bois sombre où Cérès l'avoit instruit par un songe si utile, il s'y reposa sur l'herbe avec tant de joie qu'il y avoit eu d'amertume dans le temps passé. Il s'endormit; et la déesse, se montrant à lui comme dans son premier songe, lui dit ces paroles : La vraie noblesse consiste à ne recevoir rien de personne, et à faire du bien aux autres. Ne recevez donc rien que du sein fécond de la terre et de votre propre travail. Gardez-vous bien de quitter jamais, par mollesse ou par fausse gloire, ce qui est la source naturelle et inépuisable de tous les biens.

XXXVI.

LES AVENTURES D'ARISTONOÜS.

Sophronyme, ayant perdu les biens de ses ancêtres par des naufrages et par d'autres malheurs, s'en consoloit par sa vertu dans l'île de Délos. Là, il chantoit sur une lyre d'or les merveilles du dieu qu'on y adore; il cultivoit les Muses, dont il étoit aimé : il recherchoit curieusement tous les secrets de la nature, le cours des astres et des cieux, l'ordre des élémens, la structure de l'univers, qu'il mesuroit de son compas; la vertu des plantes; la conformation des animaux : mais surtout il s'étudioit lui-même, et s'appliquoit à orner son âme par la vertu. Ainsi la fortune, en voulant l'abattre, l'avoit élevé à la véritable gloire, qui est celle de la sagesse.

Pendant qu'il vivoit heureux sans biens, dans cette retraite, il aperçut un jour sur le rivage de la mer un vieillard vénérable qui lui étoit inconnu; c'étoit un étranger qui venoit d'aborder dans l'île. Ce vieillard admiroit les bords de la mer, dans laquelle il savoit que cette île avoit été autrefois flottante; il considéroit cette côte, où s'élevoient, au-dessus des sables et des rochers, de petites collines toujours couvertes d'un gazon

naissant et fleuri; il ne pouvoit assez regarde fontaines pures et les ruisseaux rapides qui a soient cette délicieuse campagne; il s'avan vers les bocages sacrés qui environnent le ten du dieu; il étoit étonné de voir cette verdure les aquilons n'osent jamais ternir, et il consi roit déjà le temple, d'un marbre de Paros blanc que la neige, environné de hautes colon de jaspe. Sophronyme n'étoit pas moins atte à considérer ce vieillard : sa barbe blanche to boit sur sa poitrine; son visage ridé n'avoit r de difforme : il étoit encore exempt des inju d'une vieillesse caduque; ses yeux montroi une douce vivacité; sa taille étoit haute et maj tueuse, mais un peu courbée, et un bâton d'ivo le soutenoit. O étranger, lui dit Sophronyme, q cherchez-vous dans cette île, qui paroît vo être inconnue? Si c'est le temple du dieu, vous voyez de loin, et je m'offre de vous y condui car je crains les dieux, et j'ai appris ce que J piter veut qu'on fasse pour secourir les étra gers.

J'accepte, répondit le vieillard, l'offre que vo me faites avec tant de marques de bonté; je pr les dieux de récompenser votre amour pour l étrangers. Allons vers le temple. Dans le chem il raconta à Sophronyme le sujet de son voyage Je m'appelle, dit-il, Aristonoüs, natif de Claz mène, ville d'Ionie, située sur cette côte agréab

qui s'avance dans la mer, et semble s'aller joindre à l'île de Chio, fortunée patrie d'Homère. Je naquis de parens pauvres, quoique nobles. Mon père, nommé Polystrate, qui étoit déjà chargé d'une nombreuse famille, ne voulut point m'élever; il me fit exposer par un de ses amis de Téos. Une vieille femme d'Érythre, qui avoit du bien auprès du lieu où l'on m'exposa, me nourrit de lait de chèvre dans sa maison : mais comme elle avoit à peine de quoi vivre, dès que je fus en âge de servir, elle me vendit à un marchand d'esclaves qui me mena dans la Lycie. Il me vendit, à Patare, à un homme riche et vertueux, nommé Alcine; cet Alcine eut soin de moi dans ma jeunesse. Je lui parus docile, modéré, sincère, affectionné, et appliqué à toutes les choses honnêtes dont on voulut m'instruire; il me dévoua aux arts qu'Apollon favorise; il me fit apprendre la musique, les exercices du corps, et surtout l'art de guérir les plaies des hommes. J'acquis bientôt une assez grande réputation dans cet art, qui est si nécessaire ; et Apollon, qui m'inspira, me découvrit des secrets merveilleux. Alcine, qui m'aimoit de plus en plus, et qui étoit ravi de voir le succès de ses soins pour moi, m'affranchit, et m'envoya à Damoclès, roi de Lycaonie, qui, vivant dans les délices, aimoit la vie et craignoit de la perdre. Ce roi, pour me retenir, me donna de grandes richesses. Quelques années après, Damoclès mou-

rut. Son fils, irrité contre moi par des flatteurs, servit à me dégoûter de toutes les choses qui ont de l'éclat. Je sentis enfin un violent désir de revoir la Lycie, où j'avois passé si doucement mon enfance. [1] J'espérois y retrouver Alcine, qui m'a-

[1] Au lieu de ce qui est dit ici de Damoclès, on lit dans toutes les éditions antérieures à celle de 1718 l'épisode suivant, que nous avons cru devoir conserver en note. Fénelon le supprima vraisemblablement parce qu'il le trouvoit trop long, eu égard au plan de la pièce entière.

Alcine, qui m'aimoit de plus en plus, et qui étoit ravi de voir le succès de ses soins pour moi, m'affranchit, et m'envoya à Polycrate, tyran de Samos, qui, dans son incroyable félicité, craignoit toujours que la fortune, après l'avoir si long-temps flatté, ne le trahît cruellement. Il aimoit la vie, qui étoit pour lui pleine de délices; il craignoit de la perdre, et vouloit prévenir les moindres apparences de maux : ainsi il étoit toujours environné des hommes les plus célèbres dans la médecine.

Polycrate fut ravi que je voulusse passer ma vie auprès de lui. Pour m'y attacher, il me donna de grandes richesses, et me combla d'honneurs. Je demeurai long-temps à Samos, où je ne pouvois assez m'étonner de voir un homme que la fortune sembloit prendre plaisir à servir selon tous ses désirs. Il suffisoit qu'il entreprît une guerre, la victoire suivoit de près; il n'avoit qu'à vouloir les choses les plus difficiles, elles se faisoient d'abord comme d'elles-mêmes. Ses richesses immenses se multiplioient tous les jours; tous ses ennemis étoient abattus à ses pieds; sa santé, loin de diminuer, devenoit plus forte et plus égale. Il y avoit déjà quarante ans que ce tyran tranquille et heureux tenoit la fortune comme enchaînée, sans qu'elle osât jamais se démentir en rien, ni lui causer le moindre mécompte dans tous ses desseins. Une prospérité si inouïe parmi les hommes me faisoit peur pour lui. Je l'aimois sincèrement, et je ne pus m'empêcher de lui découvrir ma crainte : elle fit impression dans son cœur; car, encore qu'il fût amolli par les délices, et enorgueilli de sa puissance, il ne laissoit pas d'avoir quelques

voit nourri, et qui étoit le premier auteur de toute ma fortune. En arrivant dans ce pays, j'appris qu'Alcine étoit mort après avoir perdu ses biens, et souffert avec beaucoup de constance les malheurs de sa vieillesse. J'allai répandre des fleurs et des larmes sur ses cendres; je mis une inscription honorable sur son tombeau, et je

sentimens d'humanité, quand on le faisoit ressouvenir des dieux, et de l'inconstance des choses humaines. Il souffrit que je lui disse la vérité, et il fut si touché de ma crainte pour lui, qu'enfin il résolut d'interrompre le cours de ses prospérités, par une perte qu'il vouloit se préparer lui-même. Je vois bien, me dit-il, qu'il n'y a point d'homme qui ne doive en sa vie éprouver quelque disgrâce de la fortune: plus on a été épargné d'elle, plus on a à craindre quelque révolution affreuse; moi qu'elle a comblé de biens pendant tant d'années, je dois en attendre des maux extrêmes, si je ne détourne ce qui semble me menacer. Je veux donc me hâter de prévenir les trahisons de cette fortune flatteuse. En disant ces paroles, il tira de son doigt son anneau, qui étoit d'un très grand prix, et qu'il aimoit fort; il le jeta en ma présence du haut d'une tour dans la mer, et espéra, par cette perte, d'avoir satisfait à la nécessité de subir, du moins une fois en sa vie, les rigueurs de la fortune. Mais c'étoit un aveuglement causé par sa prospérité. Les maux qu'on choisit, et qu'on se fait soi-même, ne sont plus des maux; nous ne sommes affligés que par les peines forcées et imprévues dont les dieux nous frappent. Polycrate ne savoit pas que le vrai moyen de prévenir la fortune, étoit de se détacher par sagesse et par modération de tous les biens fragiles qu'elle donne. La fortune, à laquelle il voulut sacrifier son anneau, n'accepta point ce sacrifice; et Polycrate, malgré lui, parut plus heureux que jamais. Un poisson avoit avalé l'anneau; le poisson avoit été pris, porté chez Polycrate, préparé pour être servi à table; et l'anneau, trouvé par un cuisinier dans le ventre du poisson, fut rendu au tyran, qui pâlit à la vue d'une fortune si opiniâtre à le favoriser. Mais le temps s'approchoit où ses prospé-

demandai ce qu'étoient devenus ses enfans
me dit que le seul qui étoit resté, nommé
ciloque, ne pouvant se résoudre à paroître
biens dans sa patrie, où son père avoit eu
d'éclat, s'étoit embarqué dans un vaisseau ét
ger pour aller mener une vie obscure dans q
que île écartée de la mer. On m'ajouta que cet

rités se devoient changer tout à coup en des adversités affr
Le grand roi de Perse, Darius fils d'Hystaspe, entreprit la g
contre les Grecs. Il subjugua bientôt toutes les colonies gre
de la côte d'Asie, et des îles voisines qui sont dans la mer.
Samos fut prise; le tyran fut vaincu, et Orante, qui comma
pour le Grand-Roi, ayant fait dresser une haute croix, y fit att
le tyran. Ainsi cet homme, qui avoit joui d'une si haute pr
rité, et qui n'avoit pu même éprouver le malheur qu'il avoit
ché, périt tout à coup par le plus cruel et le plus infâme de to
supplices. Ainsi rien ne menace tant les hommes de quelque g
malheur, qu'une trop grande prospérité.

Cette fortune, qui se joue cruellement des hommes les plu
vés, tire aussi de la poussière ceux qui étoient les plus malheu
Elle avoit précipité Polycrate du haut de sa roue, et elle m'
fait sortir de la plus misérable de toutes les conditions, pou
donner de grands biens. Les Perses ne me les ôtèrent point
contraire, ils firent grand cas de ma science pour guérir
hommes, et de la modération avec laquelle j'avois vécu pen
que j'étois en faveur auprès du tyran. Ceux qui avoient abusé
confiance et de son autorité furent punis de divers suppl
Comme je n'avois jamais fait de mal à personne, et que j'avoi
contraire fait tout le bien que j'avois pu faire, je demeurai le
que les victorieux épargnèrent, et qu'ils traitèrent honorablem
Chacun s'en réjouit, car j'étois aimé, et j'avois joui de la prosp
sans envie, parce que je n'avois jamais montré ni dureté, ni
gueil, ni avidité, ni injustice. Je passai encore à Samos quelq
années assez tranquillement; mais je sentis enfin un violent d
de revoir la Lycie, où j'avois passé si doucement mon enfance.

ciloque avoit fait naufrage, peu de temps après, vers l'île de Carpathe, et qu'ainsi il ne restoit plus rien de la famille de mon bienfaiteur Alcine. Aussitôt je songeai à acheter la maison où il avoit demeuré, avec les champs fertiles qu'il possédoit autour. J'étois bien aise de revoir ces lieux, qui me rappeloient le doux souvenir d'un âge si agréable et d'un si bon maître : il me sembloit que j'étois encore dans cette fleur de mes premières années où j'avois servi Alcine. A peine eus-je acheté de ses créanciers les biens de sa succession, que je fus obligé d'aller à Clazomène : mon père Polystrate et ma mère Phidile étoient morts. J'avois plusieurs frères qui vivoient mal ensemble; aussitôt que je fus arrivé à Clazomène, je me présentai à eux avec un habit simple, comme un homme dépourvu de biens, en leur montrant les marques avec lesquelles vous savez qu'on a soin d'exposer les enfans. Ils furent étonnés de voir ainsi augmenter le nombre des héritiers de Polystrate, qui devoient partager sa petite succession; ils voulurent même me contester ma naissance, et ils refusèrent devant les juges de me reconnoître. Alors, pour punir leur inhumanité, je déclarai que je consentois à être comme un étranger pour eux; et je demandai qu'ils fussent aussi exclus pour jamais d'être mes héritiers. Les juges l'ordonnèrent : et alors je montrai les richesses que j'avois apportées dans mon vais-

seau; je leur découvris que j'étois cet Aristo
qui avoit acquis tant de trésors auprès de D
clès, roi de Lycaonie, et que je ne m'étois ja
marié.

Mes frères se repentirent de m'avoir trai
injustement; et dans le désir de pouvoir êtr
jour mes héritiers, ils firent les derniers effc
mais inutilement, pour s'insinuer dans mon
tié. Leur division fut cause que les biens de n
père furent vendus; je les achetai; et ils eurer
douleur de voir tout le bien de notre père pa
dans les mains de celui à qui ils n'avoient
voulu en donner la moindre partie : ainsi
tombèrent tous dans une affreuse pauvreté. M
après qu'ils eurent assez senti leur faute, je vou
leur montrer mon bon naturel; je leur pardonn
je les reçus dans ma maison, je leur donna
chacun de quoi gagner du bien dans le comme
de la mer, je les réunis tous, eux et leurs enf
demeurèrent ensemble paisiblement chez m
je devins le père commun de toutes ces dif
rentes familles. Par leur union et par leur app
cation au travail, ils amassèrent bientôt des
chesses considérables. Cependant la vieilless
comme vous le voyez, est venue frapper à m
porte; elle a blanchi mes cheveux et ridé mo
visage; elle m'avertit que je ne jouirai pas lon
temps d'une si parfaite prospérité. Avant que d
mourir, j'ai voulu voir encore une dernière fo

cette terre qui m'est si chère, et qui me touche plus que ma patrie même, cette Lycie où j'ai appris à être bon et sage sous la conduite du vertueux Alcine. En y repassant par mer, j'ai trouvé un marchand d'une des îles Cyclades, qui m'a assuré qu'il restoit encore à Délos un fils d'Orciloque, qui imitoit la sagesse et la vertu de son grand-père Alcine. Aussitôt j'ai quitté la route de Lycie, et je me suis hâté de venir chercher, sous les auspices d'Apollon, dans son île, ce précieux reste d'une famille à qui je dois tout. Il me reste peu de temps à vivre : la Parque, ennemie de ce doux repos que les dieux accordent si rarement aux mortels, se hâtera de trancher mes jours; mais je serai content de mourir, pourvu que mes yeux, avant que de se fermer à la lumière, aient vu le petit-fils de mon maître. Parlez maintenant, ô vous qui habitez avec lui dans cette île : le connoissez-vous? pouvez-vous me dire où je le trouverai? Si vous me le faites voir, puissent les dieux en récompense vous faire voir sur vos genoux les enfans de vos enfans jusqu'à la cinquième génération! puissent les dieux conserver toute votre maison dans la paix et dans l'abondance pour fruit de votre vertu!

Pendant qu'Aristonoüs parloit ainsi, Sophronyme versoit des larmes mêlées de joie et de douleur. Enfin il se jette sans pouvoir parler au cou du vieillard, il l'embrasse, il le serre, et il pousse

avec peine ces paroles entrecoupées de soupi
Je suis, ô mon père, celui que vous cherch
vous voyez Sophronyme, petit-fils de votre a
Alcine : c'est moi; et je ne puis douter, en vo
écoutant, que les dieux ne vous aient envoyé
pour adoucir mes maux. La reconnoissance, c
sembloit perdue sur la terre, se retrouve en vo
seul. J'avois ouï dire, dans mon enfance, qu'
homme célèbre et riche, établi en Lycaoni
avoit été nourri chez mon grand-père : ma
comme Orciloque mon père, qui est mort jeun
me laissa au berceau, je n'ai su ces choses q
confusément. Je n'ai osé aller en Lycaonie da
l'incertitude, et j'ai mieux aimé demeurer da
cette île, me consolant dans mes malheurs pa
le mépris des vaines richesses, et par le dou
emploi de cultiver les muses dans la maison sa
crée d'Apollon. La sagesse, qui accoutume le
hommes à se passer de peu et à être tran
quilles, m'a tenu lieu jusqu'ici de tous les autre
biens.

En achevant ces paroles, Sophronyme, s
voyant arrivé au temple, proposa à Aristonoü
d'y faire sa prière et ses offrandes. Ils firent au
dieu un sacrifice de deux brebis plus blanche
que la neige, et d'un taureau qui avoit un crois
sant sur le front entre les deux cornes : ensuite
ils chantèrent des vers en l'honneur du dieu qui
éclaire l'univers, qui règle les saisons, qui pré-

side aux sciences, et qui anime le chœur des neuf Muses. Au sortir du temple, Sophronyme et Aristonoüs passèrent le reste du jour à se raconter leurs aventures. Sophronyme reçut chez lui le vieillard, avec la tendresse et le respect qu'il auroit témoignés à Alcine même, s'il eût été encore vivant. Le lendemain ils partirent ensemble, et firent voile vers la Lycie. Aristonoüs mena Sophronyme dans une fertile campagne sur le bord du fleuve Xanthe, dans les ondes duquel Apollon au retour de la chasse, couvert de poussière, a tant de fois plongé son corps et lavé ses beaux cheveux blonds. Ils trouvèrent, le long de ce fleuve, des peupliers et des saules dont la verdure tendre et naissante cachoit les nids d'un nombre infini d'oiseaux qui chantoient nuit et jour. Le fleuve, tombant d'un rocher avec beaucoup de bruit et d'écume, brisoit ses flots dans un canal plein de petits cailloux : toute la plaine étoit couverte de moissons dorées; les collines, qui s'élevoient en amphithéâtre, étoient chargées de ceps de vignes et d'arbres fruitiers. Là, toute la nature étoit riante et gracieuse; le ciel étoit doux et serein, et la terre toujours prête à tirer de son sein de nouvelles richesses pour payer les peines du laboureur. En s'avançant le long du fleuve, Sophronyme aperçut une maison simple et médiocre, mais d'une architecture agréable, avec de justes proportions. Il n'y trouva ni mar-

bre, ni or, ni argent, ni ivoire, ni meub pourpre : tout y étoit propre, et plein d ment et de commodité, sans magnificence. fontaine couloit au milieu de la cour, et fo un petit canal le long d'un tapis vert. Le dins n'étoient point vastes; on y voyoit des et des plantes utiles pour nourrir les hom aux deux côtés du jardin paroissoient deu cages, dont les arbres étoient presque aussi ciens que la terre leur mère, et dont les meaux épais faisoient une ombre impénétr aux rayons du soleil. Ils entrèrent dans un sa où ils firent un doux repas de mets que la na fournissoit dans les jardins, et on n'y voyoit de ce que la délicatesse des hommes va cherc si loin et si chèrement dans les villes; c'étoit lait aussi doux que celui qu'Apollon avoit le s de traire pendant qu'il étoit berger chez le Admète; c'étoit du miel plus exquis que ce des abeilles d'Hybla en Sicile, ou du mont H mette dans l'Attique : il y avoit des légumes jardin, et des fruits qu'on venoit de cueillir. vin plus délicieux que le nectar couloit de gran vases dans des coupes ciselées. Pendant ce rep frugal, mais doux et tranquille, Aristonoüs voulut point se mettre à table. D'abord il fit qu'il put, sous divers prétextes, pour cacher modestie : mais enfin, comme Sophronyme vo lut le presser, il déclara qu'il ne se résoudroit j

mais à manger avec le petit-fils d'Alcine, qu'il avoit si long-temps servi dans la même salle. Voilà, lui disoit-il, où ce sage vieillard avoit accoutumé de manger; voilà où il conversoit avec ses amis; voilà où il jouoit à divers jeux : voici où il se promenoit en lisant Hésiode et Homère; voici où il se reposoit la nuit. En rappelant ces circonstances son cœur s'attendrissoit, et les larmes couloient de ses yeux. Après le repas, il mena Sophronyme voir la belle prairie où erroient ses grands troupeaux mugissans sur le bord du fleuve; puis ils aperçurent les troupeaux de moutons qui revenoient des gras pâturages; les mères bêlantes et pleines de lait y étoient suivies de leurs petits agneaux bondissans. On voyoit partout les ouvriers empressés, qui animoient le travail pour l'intérêt de leur maître doux et humain, qui se faisoit aimer d'eux, et leur adoucissoit les peines de l'esclavage.

Aristonoüs ayant montré à Sophronyme cette maison, ces esclaves, ces troupeaux, et ces terres devenues si fertiles par une soigneuse culture, lui dit ces paroles : Je suis ravi de vous voir dans l'ancien patrimoine de vos ancêtres; me voilà content, puisque je vous mets en possession du lieu où j'ai servi si long-temps Alcine. Jouissez en paix de ce qui étoit à lui, vivez heureux, et préparez-vous de loin par votre vigilance une fin plus douce que la sienne. En même temps il

lui fait une donation de ce bien, avec tou solennités prescrites par les lois; et il d qu'il exclut de sa succession ses héritiers rels, si jamais il sont assez ingrats pour con la donation qu'il a faite au petit-fils d'Alcir bienfaiteur. Mais ce n'est pas assez pour tenter le cœur d'Aristonoüs. Avant que de d sa maison, il l'orne toute entière de meubles simples et modestes à la vérité, mais prop agréables : il remplit les greniers des riche sens de Cérès, et les celliers d'un vin de digne d'être servi par la main d'Hébé ou d nymède à la table du grand Jupiter; il y aussi du vin Praménien, avec une abondant vision de miel d'Hymette et d'Hybla, et d d'Attique, presque aussi douce que le miel n Enfin il y ajoute d'innombrables toisons laine fine et blanche comme la neige, rich pouille des tendres brebis qui paissoient su montagnes d'Arcadie et dans les gras pâtu de Sicile. C'est en cet état qu'il donne sa m à Sophronyme : il lui donne encore cinq talens euboïques, et réserve à ses parens les qu'il possède dans la péninsule de Clazon aux environs de Smyrne, de Lèbede et de phon, qui étoient d'un très grand prix. La (tion étant faite, Aristonoüs se rembarque son vaisseau pour retourner dans l'Ionie phronyme, étonné et attendri par des bie

si magnifiques, l'accompagne jusqu'au vaisseau les larmes aux yeux, le nommant toujours son père et le serrant entre ses bras. Aristonoüs arriva bientôt chez lui par une heureuse navigation : aucun de ses parens n'osa se plaindre de ce qu'il venoit de donner à Sophronyme. J'ai laissé, leur disoit-il, pour dernière volonté dans mon testament, cet ordre, que tous mes biens seront vendus et distribués aux pauvres de l'Ionie, si jamais aucun de vous s'oppose au don que je viens de faire au petit-fils d'Alcine.

Le sage vieillard vivoit en paix, et jouissoit des biens que les dieux avoient accordés à sa vertu. Chaque année, malgré sa vieillesse, il faisoit un voyage en Lycie pour revoir Sophronyme, et pour aller faire un sacrifice sur le tombeau d'Alcine, qu'il avoit enrichi des plus beaux ornemens de l'architecture et de la sculpture. Il avoit ordonné que ses propres cendres, après sa mort, seroient portées dans le même tombeau, afin qu'elles reposassent avec celles de son cher maître. Chaque année au printemps, Sophronyme, impatient de le revoir, avoit sans cesse les yeux tournés vers le rivage de la mer, pour tâcher de découvrir le vaisseau d'Aristonoüs, qui arrivoit dans cette saison. Chaque année il avoit le plaisir de voir venir de loin, au travers des ondes amères, ce vaisseau qui lui étoit si cher; et la venue de ce vaisseau lui étoit infiniment plus douce

que toutes les grâces de la nature renaissante au printemps, après les rigueurs de l'affreux hiver.

Une année il ne voyoit point venir, comme les autres, ce vaisseau tant désiré; il soupiroit amèrement; la tristesse et la crainte étoient peintes sur son visage; le doux sommeil fuyoit loin de ses yeux; nul mets exquis ne lui sembloit doux : il étoit inquiet, alarmé du moindre bruit, toujours tourné vers le port; il demandoit à tous momens si on n'avoit point vu quelque vaisseau venu d'Ionie. Il en vit un; mais, hélas! Aristonoüs n'y étoit pas, il ne portoit que ses cendres dans une urne d'argent. Amphiclès, ancien ami du mort, et à peu près du même âge, fidèle exécuteur de ses dernières volontés, apportoit tristement cette urne. Quand il aborda Sophronyme, la parole leur manqua à tous deux, et ils ne s'exprimèrent que par leurs sanglots. Sophronyme ayant baisé l'urne, et l'ayant arrosée de ses larmes, parla ainsi : O vieillard, vous avez fait le bonheur de ma vie, et vous me causez maintenant la plus cruelle de toutes les douleurs : je ne vous verrai plus; la mort me seroit douce pour vous voir et pour vous suivre dans les champs Élysées, où votre ombre jouit de la bienheureuse paix que les dieux justes réservent à la vertu. Vous avez ramené en nos jours la justice, la piété et la reconnoissance sur la terre : vous avez montré dans

un siècle de fer la bonté et l'innocence de l'âge d'or. Les dieux, avant que de vous couronner dans le séjour des justes, vous ont accordé ici-bas une vieillesse heureuse, agréable et longue : mais, hélas! ce qui devroit toujours durer n'est jamais assez long. Je ne sens plus aucun plaisir à jouir de vos dons, puisque je suis réduit à en jouir sans vous. O chère ombre! quand est-ce que je vous suivrai? Précieuses cendres, si vous pouvez sentir encore quelque chose, vous ressentirez sans doute le plaisir d'être mêlées à celles d'Alcine. Les miennes s'y mêleront aussi un jour. En attendant, toute ma consolation sera de conserver ces restes de ce que j'ai le plus aimé. O Aristonoüs! ô Aristonoüs! non, vous ne mourrez point, et vous vivrez toujours dans le fond de mon cœur. Plutôt m'oublier moi-même, que d'oublier jamais cet homme si aimable, qui m'a tant aimé, qui aimoit tant la vertu, à qui je dois tout!

Après ces paroles entrecoupées de profonds soupirs, Sophronyme mit l'urne dans le tombeau d'Alcine : il immola plusieurs victimes, dont le sang inonda les autels de gazon qui environnoient le tombeau; il répandit des libations abondantes de vin et de lait; il brûla des parfums venus du fond de l'Orient, et il s'éleva un nuage odoriférant au milieu des airs. Sophronyme établit à jamais, pour toutes les années, dans la

même saison, des jeux funèbres en l'honneur d'Alcine et d'Aristonoüs. On y venoit de la Carie, heureuse et fertile contrée; des bords enchantés du Méandre, qui se joue par tant de détours, et qui semble quitter à regret le pays qu'il arrose; des rives toujours vertes du Caystre; des bords du Pactole, qui roule sous ses flots un sable doré; de la Pamphylie, que Cérès, Pomone et Flore ornent à l'envi; enfin des vastes plaines de la Cilicie, arrosées comme un jardin par les torrens qui tombent du mont Taurus, toujours couvert de neige. Pendant cette fête si solennelle, les jeunes garçons et les jeunes filles, vêtus de robes traînantes de lin plus blanches que les lis, chantoient des hymnes à la louange d'Alcine et d'Aristonoüs; car on ne pouvoit louer l'un sans louer aussi l'autre, ni séparer deux hommes si étroitement unis, même après leur mort.

Ce qu'il y eut de plus merveilleux, c'est que, dès le premier jour, pendant que Sophronyme faisoit les libations de vin et de lait, un myrte d'une verdure et d'une odeur exquise naquit au milieu du tombeau, et éleva tout à coup sa tête touffue pour couvrir les deux urnes de ses rameaux et de son ombre : chacun s'écria qu'Aristonoüs, en récompense de sa vertu, avoit été changé par les dieux en un arbre si beau. Sophronyme prit soin de l'arroser lui-même, et de l'honorer comme une divinité. Cet arbre, loin de

vieillir, se renouvelle de dix ans en dix ans ; et les dieux ont voulu faire voir, par cette merveille, que la vertu qui jette un si doux parfum dans la mémoire des hommes, ne meurt jamais.

FABULOSÆ NARRATIONES.

I.

NYMPHÆ CUJUSDAM VATICINIUM.

Nympha venatrix, et in superandis montium jugis cervâ velocior, nostra nemora nuper invisit. Capillos aureos ventis diffundere dabat : alte succincta vestium sinus fluentes infra mammas nodo colligit; nuda genu, nuda lacertis; suræ aluta tenui vinctæ; summa dignitas oris, simplices munditiæ, inculta venustas, virgineus pudor purpureis in genis suffusus, virilis in membris vigor, nihil molle, nihil tenerum : artus teretes, torosi, et pleni succo, oculi vegeti, vultus, gestus, incessus, habitus corporis; omnia, etiamsi incomposita, decent. Pharetra eburnea pendet ex humero; arcus aureus, nervus habilis, sagittæ sonantes : flumina, avesque dea volucris antevertit. Dianam ipsam facile crederes; nec tamen ipsa est, sed una comitum. Continuo candidæ Naïades vitreis speluncis emergunt; pater ipse Scaldis frontem arundine glauca vinctam attollit; deam blandis vocibus certatim compellant omnes. Jucunde confabulantur numina. Venatrix refert se huc commigrasse ut ad hyperboream usque glaciem fulva Dianæ armenta recenseret; se relictis Lyciæ saltibus vastissimas regiones peragrasse,



novumque Apollinem ad Sequanæ ripam inter venandum ex improviso sibi occurrisse. Ea est, inquit, viva gratia, is est frontis honos quo Apollo ipse adolevit. Vidi, vidi, in opaca silva ad marginem limpidi fontis, animosum puerum genitum Jove; nec vana fides. Acer gaudet equis, animis exultat, et silvas indagine cingens, feras telis agit. Musarum alumnus, dulce plectrum armis consociat; alter, alter ille Apollo: veri et æqui amans, bonarum artium studiosus, per omnia φιλόκαλος. Ita Phœbus olim adolescens oculos, manus, ora tulit. O quanta orbi felicitas! ô ætas aurea! ô fortunate puer, regni deliciæ, modo importuna morositas absit!

II.

ALIBÆI PERSÆ HISTORIA. [1]

Dum aliquando Schah-Abbas, rex Persidis, iter faceret, uno tantum stipatus comite, invenit in pascuis adolescentem agresti habitu, sed forma honesta et liberali, facieque ingenua, qui gregem agebat. Hunc blande et comiter allocutus, cordatum et solertem supra ætatem, supra institutionem judicavit. Juvenis ille, nomine Mahummetes-Alibee, quem latuit quisnam esset quocum confabularetur, quid quaque de re sentiret aperuit confidentissime. Juvenem rudem, et perspicacem, et liberum risit imperator; familia-

[1] Hæc narratio fusius exposita reperietur inter fabulas gallice elaboratas, supra pag. 422 et seq.

riter colloquia commiscuit atque protraxit, inı comiti ne suam dignitatem adolescenti indicaret tuebat enim ne rusticus tantam reveritus majestа aç pudore præditus, minus ingenio et lingua va His artibus, ubi periculum fecit eximiæ indo acris ingenii, miratus est quantis naturæ pollere tibus. Tum comiti : Quis unquam aptior cun quos postulat usus, officiis? Probus, cautus, ir trius, strenuus et facetus mihi videtur. Hunc i universæ domui et supellectili regiæ præfici Continuo honoribus squalidum juvenem insig hic exuit vestem panniculis obsitam; pedum, f lam peramque deponit; chlamyde purpurea et serica induitur; Nazar conclamatur. Quoad Schah-Abbas, Mahummetes summa apud eum g floruit. Ubi vero Rex interiit, Schah-Sephi filio invidi obtrectatores calumnias in Mahummetem gesserunt. Commenti sunt illum multa clam duxisse a promptuario. Schah-Sephi, uti mos principibus, levis et credulus, virtutem suspec et exosam facile habuit. Ab assentatoribus malev delusus, quæ fecerat pater hæc nulla esse voluit; j que Mahummetem officio deturbare moliebatur. Jı inquit unus ex aulicis, illum tibi afferre acina insignem gemmis, quem avi tui gestavere in præ Continuo princeps Mahummeti, ut insidias instrue jussit hunc sibi e promptuario acinacem deprom Schah-Abbas hunc ensem olim gemmis exui jusse Id factum esse, antequam sibi præfectura domus re credita fuisset, Mahummetes testibus comproba Rex vero edixit se quindecim dies Mahummeti c

cedere, ut omnia ejus ministerio tradita pararet, rationemque redderet. Heus! inquit die indicta, ô Mahummetes, aperi mihi omnes januas et armaria; mihi est animus omnem recensere supellectilem. Illico minister sedulus omnes reseravit fores, et singula Regi exploranda præbuit. Omnia nitentia, ordine disposita, et asservata diligentissime visa sunt. Hæc ex insperato visa Regis animum delinire incœperant : sed ut vidit in extremo porticu januam triplici munitam sera, suspicatus est, instigante aulicorum invidia, Mahummetem ibi multa furtim ablata recondisse. Quænam, inquit, illic reposuisti? Meas opes, ait minister, quas, oro te per summun numen, ne mihi abripias; sunt enim justo labore partæ, injustumque foret mihi quod unum cordi est, quod sacrum, hoc violare. Subrisit Schah-Sephi, arbitratus se ministri sui prædam detexisse. Ille vero, reseratis foribus, palam protulit pedum, peram, fistulam, squalidam et laceram vestem quibus pastor olim usus fuerat. En, inquit, pristinæ sortis dulces exuvias : has neque fortuna, neque tu, ô princeps, auferetis mihi; hæc mea est gaza, asservata ut me ditet, cum tu me pauperem feceris. Cætera tua sint : hæc propria, hæc vera bona, hæc libertatis, innocentiæ, vitæque beatæ instrumenta ad extremum usque spiritum, procul ab aula, mea sint. His auditis, Rex falsa in ministrum crimina indignatus, incorruptam virtutem admirari cœpit, et ad extremam senectutem in gravioribus negotiis Mahummetem ministrum fidelissimum sibi adhibuit.

III.

MERCURII CUM ÆSOPO COLLOQUIUM.

ÆSOPUS ille qui carmine bestias vocales fec quem vicissim bestiæ vocales immortalem fecer inquam, ille Æsopus jamjam luce iterum donaı valde sibi metuebat, ne bestiis quas cecinerat, adscriberetur. Tum Mercurius pileo alato, tala aureis et potenti virga insignis : Parce metu, iı subridens, neque servitutis asperæ memineris u tua te manent omnia; ingenium acre, pectus viı amans, anima candida, splendidi mores, sales, veneres, lepores, artes, et gratia sermonum viva unum tibi pervincendum æquo animo, ut gibb iterum fias : hoc naturæ vitium, ne tibi sit tædio, amica abunde compensant. Rex invictus eris, l fulmen, pacis decus, hominum deliciæ, præsidiu grande columen; a Gadibus ad Seras usque laus inclarescet : bene ferre magnam disce fortun Apage, retulit Æsopus, apage tot tantaque deoı munera, si vertantur mihi ludibrio. Victori. I ponenda in foro statua, monumentum foret æ perenne ac ridiculum. O indignum virtutis hero præmium, gibbus æneus! quanto tolerabilius mancipium inclementis heri, et sponsæ rixosæ jug denuo perferam!

IV.

MULIERIS CUJUSDAM CUM FATO COLLOQUIUM.

Sine te exorem, Fato inquiebat mulier quædam, prolis cupida. Natos, dulces natos, thalami sancti præmia ne deneges. Quinquaginta liberi, reposuit Fatum, te manent. At illa : Hui! tot educandis impar sum. Sex tantum hebeto : verum tres stultos et vecordes perferas æquo animo. Atqui strenuos et industrios ut des, jubeo. Si strenui et industrii, subdolos igitur et improbos habeas necesse est. Proh scelus! impios et perditissimos cruci devovendos domi alerem! Apage isthæc omnia. Diversa igitur tibi obtingant; sex nati præstanti corpore, acri ingenio, anima candida, ad unguem facti te senio confectam oblectent; verum immatura morte peremptos compones. O me miseram, et Hecuba ipsa miserabiliorem! morosa et pervicax mulier! omnia respuis : nunquam parias longe satius est. Fatum ipsum omnipotens sortem quæ tuum animum expleat parere nequit.

V.

LUCTA HERCULIS CUM ACHELOO.[1]

DEJANIRA puella formosissima quamplures all procos. In his Alcides et Acheloüs cæteros elimina Ille dicebat se daturum puellæ Jovem socerum, rebat laborum famam, et suæ novercæ mandat perata. Contra Acheloüs turpe dixit se deum c Herculi mortali. Hic dicebat patri Dejaniræ : volvo meas undas cursu obliquo per tua regna; ero gener ab oris longinquis huc accitus, sed popularis. Quis scit an Hercules sit vere Jovis fi Etiamsi esset, at certe adulterio natus est. Dum diceret Acheloüs, Alcides torvis oculis jamdudu lum spectabat, nec satis imperabat iræ accensæ. Melior mihi dextera lingua. Dummodo pugnando perem, tu vince loquendo. Tum ferox adoritur nem. Puduit deum immortalem cedere, postq tanta jactantia minatus fuisset. Ergo Acheloüs re ex humeris glaucam vestem, et brachia oppo Alcides illum sparsit pulvere collecto cavis mani Vicissim ipse flavescit fulva arena projecta a flu Captat modo cervicem, modo crura, omnique ex p lacessit Acheloüm. Sola gravitas dei tuetur illu non secus ac moles quam fluctus magno cum m mure oppugnant; manet illa; suoque est pondere t

[1] OVID. *Metam.* lib. IX.

Digrediuntur paululum, rursumque concurrunt ad certamen. Erat cum pede pes junctus; toto pectore pronus Acheloüs, digitos digitis, et frontem fronte premebat. Non aliter fortes videntur concurrere tauri, cum juvenca nitidissima pretium pugnæ expetitur ab illis per totum nemus. Spectant armenta, paventque, nescia utri futura sit victoria. Alcides ter nixus a se dimovere pectus amnis; quarto sese expedivit ab ejus amplexu, et solvit ejus brachia suo corpori affixa; impulsu manus illum amovit a se, tergoque toto pondere inhæsit. Tum Acheloüs visus est oppressus quasi monte humeris imposito; brachia diffluebant multo sudore. Alcides instat anhelanti, prohibetque resumere vires. Tandem tellus pressa est genibus flexis Acheloi, et infelix arenas ore momordit. Tum inferior viribus recurrit ad dolos : elabitur manibus Herculis mutatus in longum anguem, qui sinuavit corpus in orbes, et movit linguam bisulcam fero cum stridore. Tirynthius risit has artes. Labor fuit meus, inquit, ab ipsis cunis angues superare. O Acheloë, quota pars eris hydræ Lernææ? Simul atque mei comites unum caput amputaverant, pro uno reciso gemina repullulabant. Hanc ego hydram domui, quamvis esset ramosa multitudine capitum, et semper cresceret vulneribus. O Acheloë, quid speras te facturum, tu qui versus es in fictum anguem? His dictis, injecit summo collo digitos validiores vinculis ferreis. Acheloüs angebatur pene suffocatus, quasi gutture presso forcipibus, et enitebatur evellere fauces suas e pollicibus infestis. Adhuc restabat devicto flumini tertia forma tentanda, nempe tauri trucis. In taurum mutatus reluctatur.

Tum Alcides injecit brachia torosa in armum trahit taurum ruentem, et figit humo cornu tandem alta arena eum sternit. Dum teneba feroci rigidum cornu, illud infregit, et a fronte revellit. Naiades illum refertum pomis et odo sacraverunt copiæ gratissimo numini.

VI.

FONTANUS AD DOMINAM MONTESPANAM. [1]

Fabularum adinventio numinis donum fuit; debetur, debentur et aræ : singuli quotquot hujus artis auctorem ut deum colamus. O! ille captant aures, animam rapiunt suspensam : narr simplici pectus ingeniumque agunt ad arbitriu Olympa, fabulæ similis, si quondam deorum n meæ accubuit musa, hæc dona benignis oculis as et jocos quibus indulsi genio gratos habeas v Tempus, quod cuncta atterit, in hoc opusculo parcet nomini; sic annorum injuria superior eva Quicumque sibi ipsi superstes esse velit scripto petat suffragia. Tu meis carminibus pretium dices est in ullo dicendi genere lepos vel tenuis mica quæ te lateat : tu veneres gratiasque decentes n blanda vox, vultus ipse silens pectora demulcet quam lubens musa fusius hæc grata diceret! At m ribus hæc reservantur ingeniis; nobilioris musæ

[1] La Font. *Prolog.* du liv. vii.

te manet. Sat mihi dummodo extremum opus tuo muniatur nomine. Ergo fave libello quo redivivum me futurum spero quondam. Te favente, hæc carmina toto orbe passim legenda sunt. Nec tantum munus ego unquam commerui; at id postulat ipsa fabula. Scis quanta gratia polleat mendacium : si tibi hic arriserit, pro merito templum ponam. Sed erravi : templa uni tibi ponere decet.

VII.

ANIMALIA PESTE LABORANTIA. [1]

Malum terrificum, malum a numine excogitatum, ut mortalium scelera ulcisceretur, lues (namque suo nomine dicenda est) lues quæ intra unam diem Acheronta ditasset, grassabatur in animalia. Omnia morbo correpta : non omnia occidebant. Nulla remedia dabant operam, ut animam ægram et languidam reficerent. Nullus cibus gratum elaborabat saporem. Nec lupus, nec vulpes dulci prædæ insidiabantur. Turtures sibi invicem erant terriculæ : nusquam amor; ergo nusquam blanda gaudia. Leo concione habita dixit : Deos iratos credo hoc exitium immisisse terris, ut scelerum pœnas demus. Qui plus nostrum peccavit, numinis iræ sese devoveat. Forsan hoc piaculo cæteri convalescent. Atqui historia monet eo in casu hujusmodi piacula felicem exitum habuisse. Ergo ne nobis-

[1] La Font. liv. vii, fable i.

met adulemur, atque ut severe scrutemur q
vitii pectori inest. Ego pro me dicam : Aliquan
raci indulgens appetentiæ, vervecum copiam di
Quid in me peccaverant? nil prorsus. Quin e
pastorem voravi. Si quidem res id postulat ut
voveam, presto sum. At cæteri sua vice pecc
cant; namque jure merito scelestior pœnas d
Domine, inquit vulpes, benignus es præterquai
decet. Scrupulosius religione tuus animus angit
ovium plebecula vesci; quid in hoc peccasti?
vorando dignatus es greges insigni honore. Past
haud dubie nil pertulit immeritus, cum fuerit
tyrannis qui in animalia iniquo potiuntur in
His dictis applaudunt assentatores. Nemo aus
perscrutari graviora ursorum, tigridum, cætei
que ferarum scelera. Quisquis ad rixas pron
etiam canes, coronæ judicum visi sunt sancti
nocui. Tandem sic ait asinus : Ad oram prati
chorum dum errarem olim, fame, occasione da
nero gramine, ipso suadente diabolo, ut memi
linguæ mensuram; herbam totondi; atqui id ir
ut verum loquar. Continuo omnes exclamant
latur asinus. Lupus veterator nec illiteratus, coı
probavit diris devovendum impurum animal, de
scabie exesum, ex quo fons omnium malorum.
sima noxa habita est summum nefas. Alienam h
carpere; proh! scelus horrendum, dignum pœ
pitali! nec impune evasit miser. Prout in secunc
in adversa fortuna versaris, coram judice purga
aut evictus mulctaberis asperrime.

VIII.

CARRUCA ET MUSCA.[1]

Clivoso in itinere, arenis resperso, atque salebroso, undique soli ferventi objecto, sex equi acres carrucam trahebant. Mulieres, monachi, senes descenderant. Exsudant, anhelant, fatiscunt equi. Advolat musca, bombo sperans equos concitare. Hunc, illum pungit, creditque machinam ingentem suis impelli viribus. Medio in temone, aurigæ naso insidet. Dum carrucam incedentem, viatoresque sequentes spectat, id sibi laudi apponit. Ergo it, redit, ardelionum more. Crederes tribunum militum, qui huc illuc agit singulos ordines in prælium, et victoriam maturat. Musca queritur se unam communi negotio operam dare; præter se neminem stimulare equos ad iniquum superandum iter. Monachus Officium recitabat, alieniore quidem tempore. Mulier canebat; scilicet is erat cantilenis locus! Sic murmurabat singulorum auribus inepta musca. Carruca tandem multis exhaustis laboribus clivum superat. Continuo musca : Nunc, ait, reficiamus halitum; mea industria devenimus in hanc planitiem. O equi, referte gratiam; solvite præmium. Ita complures affectant anxium vitæ genus, ac negotiis sese obtrudunt; ubique ut necessarii accersiri volunt : quanto satius arcendi forent!

[1] Liv. VII, fab. IX.

IX.

MULIER ET VAS LACTEUM.[1]

TENUI cum culcita capiti impositum, vas
lacte plenum Petronilla urbem deferebat, sper
facturam iter absque ullo casu. Levis et alte suc
properabat, una tantum induta veste, calceisqu
milibus sibi aptatis. Rustica sic præcincta jam
cogitabat lactis pretium; pecuniam locatam, ce
ova emenda, triplicemque gallinam incubantem
Sua industria rem facere proxime certa erat.]
est, inquit, in propatulo domus enutrire pullos
naceos; nec vulpes dolosa ita depopulabitur, ut
pullorum porcum alere nequeam; furfuris paul
porcum saginabit. Atqui jam adultus et pinguis
quando illum emi. Pro mercando redibunt nu
Quid obstat quominus nostra in stabula deducan
vem fœtam cum vitulo; nec enim hos pluris fac
Eum exsultim ludentem spectabo. Ipsa Petronil
dibunda exsultat : continuo lac effunditur; simul
nescunt vitulus, juvenca, sus, pulli. Misera m
oculis spectans gazam disperditam, ne det p
culpæ, excusationibus sponsum exorare nititur.
fabula ab histrionibus acta in theatris, cui nomer
lacteum. Quis mente non aberrat? quis chimæras
sibi fingit? Picrocholus, Pyrrhus, rustica nostra

[1] Liv. VII, fab. X.

nique omnes, cordati et insani promiscue vigilando somniant. Nil dulcius quidquam; gratum delirium animam rapit. Tum omnia nostra, dignitates summæ, venustæque mulieres. Ubi solus otior, fortissimos ad pugnam provoco. Aberrare libet; regem Persarum disturbo e solio; rex ipse deligor charus populis; diademata meo capiti accumulantur. Si vero, nescio quo casu, ad me ipsum redire cogar, uti antea Joannes servulus resto.

X.

QUERCUS ET ARUNDO. [1]

Arundini dixit olim quercus : Merito naturam culpas; namque te gravat trochilus. Aura vix halatu tenui rugans æquora tuum in ima demittit caput. At contra mea frons, Caucaso similis, non tantum radiis solis est impervia, sed etiam procellis insultat. Tibi Boreas aura; mihi Zephyrus ventus omnis. Saltem mea protectus umbra si cresceres, tibi minus incommodi esset a tempestatibus. At sæpius humido in littore Æolici regni nasceris. Noverca erga te mihi natura videtur. Bonæ es indolis, qui sic mea miserearis sortem, inquit arbuscula. Verum pone curas. Vinti tibi plus quam mihi nocent. Flector, nec rumpor. Hucusque immotus obstitisti, sed expecta finem. Dum hæc dicebat, furenti impetu sæviit filius acerbior

[1] Liv. I, fab. XXII.

quem peperit unquam septentrio. Rigida stat lenta flectitur arundo. Ventus obice vehementi dem eradicat superbam arborem, quæ cacumi lum, radice Tartara pertingit.

XI.

LEO ET CULEX. [1]

O vile et excrementitium insectum, abi : sic cu leo increpabat olim. Attamen bellum movit Credisne, inquit, me vereri regiam in te dignit Bos te superat viribus; atqui illum ago quocu libet. Vix dixerat, cum signo dato vagatur c apertis. Mox opportune involat in collum leonis, dire vexat. Quadrupes spumat; ignei scintillant rugitus horrendos edit. Vicini pavere; latitare piunt; tantusque omnium pavor oritur a culice. tivum muscæ undequaque regem ferarum cr Modo dorsum, modo nares pungit, modo nare netrat imas. Tum rabies sine modo æstuat. Su hostis dentes unguesquæ feræ in ipsum sævient ridet. Infelix totum se dilaniat; cauda non sine sonitu ilia concutit; falsis sæpe ictibus aerem berat. Tandem defatigatus et defectus viribus Insectum parta victoria, et signo rursus dato castra se recipit ovans, et jactans gloriam tropæi faciens incidit in araneæ telam, et illic perit. Qu

[1] Liv. II, fab. IX.

bula nos docet accipe duo : primum, tenuis hostis magno infensior; secundum, qui horrenda evasit pericula, minori succumbit.

XII.

MUS URBANUS ET MUS RUSTICUS. [1]

Mus urbanus rusticum murem ad epularum reliquias edendas officiose olim invitavit. Pro mensa invenit tapetem stratum. Conjice quantum una græcati sunt. Splendidum fuit convivium : at dum incumbunt dapibus, molestus ad fores strepitus omnia perturbat. Aufugit urbanus; rusticus sequitur. Cessante tumultu, redit uterque. Tum urbanus : Assa exedere nunc licet. Jam satis est, inquit rusticus. Cras pauperem cavum subeas velim. Regios non affecto apparatus; sed vacat animus, et liber metu comedo. Voluptates metui obnoxias fastidio. Vale.

XIII.

MUS EREMITA. [2]

Orientalium historia narrat quemdam murem civilibus curis defessum, procul a tumultu in cavum casei Hollandici secessisse. Late silebat regio deserta. Novus eremita hinc inde grassans facilem victum com-

[1] Liv. I, fab. IX. — [2] Liv. VII, fab. III.

parabat. Dente ac pede potitus est cibis tectoque. Quid ultra opus est? Pinguescit brevi. Deus sibi devotis bona largitur quamplurima. Aliquando legati murinæ gentis adierunt pium eximiumque fratrem, ut saltem vel exiguam eleemosynam erogaret. Peregre profecti erant ad regiones loginquas, adversus felinum genus opem oraturi. Namque Ratapolis urgebatur ab hoste, libero commeatu carens. Absque viatico proficisci coacti fuerant, præ summa reipublicæ profligatæ inopia. Modico contenti fuissent auxilio; certum enim erat subsidium intra quatuor aut ad summum quinque dies adventurum. O amici, inquit severus eremita, quid me tangunt hujus mundi curæ? Quid vestræ calamitati opitulari potest solitarius! Unis precibus numinis opem vobis demereri jam mihi superest; vobis affuturum spero. His dictis, januam clausit. Hoc mure immisericorde quemnam putas me designasse? monachum? Minime; at dervidem. Monachum semper fratribus beneficum, et charitate promptum pie credo.

XIV.

RODILARDUS. [1]

Felis, nomine Rodilardus, tantam murium stragem fecit, ut genus deficere jam videretur. Rari superstites e cavis prodire usquam ausi, fame conficiebantur. Rodilardus vero miseris habebatur non felis, sed furia. Dum aliquando procul et summis in tectis domus ipse

[1] Liv. II, fab. II.

feminam peteret, habuere comitia sua mures, ut rebus afflictis consulerent. Senior gravis et peritus censuit quamprimum alligandum esse tintinnabulum collo Rodilardi. Sic quoties moveret bellum, ipsos rei gnaros se recepturos in latebras. Hoc unum se nosse perfugium tantis in angustiis. Huic sententiæ omnes accedunt plauduntque : nil utilius visum est. At tintinnabulum alligare, hoc opus, hic labor est. Absit ut demens id audeam, inquit unus et alter; alio mihi eundum est. Sic rebus infectis solvuntur comitia. Heu! quot vidi collegia, non murium quidem, sed monachorum, sed clericorum, quæ sic incassum habentur! Senatoribus abundat curia, si deliberatione; si facto opus est, cuncti aufugiunt.

XV.

LUPUS ET VULPES.[1]

Lupus vulpem famosam furti accusabat. Simia delectus judex. Quisque pro se dixit : nec memoriæ hominum proditum unquam fuit, Themidem causam magis intricatam præ manibus habuisse. Pro tribunali sedens judex insudabat operi. Postquam altercati sunt vehementius, discussa lite, judex ait : Novi vos jamdudum. Uterque mulctabitur, nec immerito : namque tu, lupe, de ficto damno quereris; tu, vulpes, veri argueris damni. Sic judex non timuit jura violare, absque formulis plectendo scelestos.

[1] Liv. I, fab. III.

HISTORIÆ.

I.

APOLLONIUS TYANÆUS.

Sub finem vitæ Tiberii imperatoris, aut salter ligula jam imperium capessente, prodiit media ii tiochia famosus quidam planus, nomine Apollo quem apostolis et Christo ipso conferre ausi sunt tiles. Natus est parentibus claris, et antiqua s Tyanæ in Cappadocia. Præditus erat eleganti ing memoria prompta, facundia in græce dicendo ju dissima, forma denique prestanti, adeo ut omniu se oculos converteret. Anno ætatis decimo quart Ciliciam, Tharsum a patre missus, rhetoricæ op dedit. Mox vero philosophiæ studiosus, sectam thagoræ prætulit cæteris, cujus dogmata sexd tantum annos natus palam asseruit. Animalium ca respuit utpote crassiores, et quæ tardius effice ingenium. Quapropter herbis et oleribus vesci bat. Nec tamen vinum, a quo temperabat pen damnavit; sed ut tranquillitati mentis nocivum jecit. Nudis pedibus absque sandaliis incedebat neisque vestibus indutus, ne animalium spoliis teretur. Comam promissam nutriebat, et in æde culapii commorabatur, simulans deum se fover suum alumnum, juvenisque gratia ægrotos sar

Hinc factum est ut undique ad illum minus valent convenirent. Ita opes sprevit, ut fratri natu majo facultatum dimidiam partem, reliquis vero propin quis alteram cesserit. Tum inops cœlibem vitam ag gressus est, nec tamen flagitii occulti suspicioner declinavit omnino. Per quinquennium siluit, et pe regravit Pamphyliæ atque Ciliciæ fines. Tanta era auctoritate apud populos, ut solo aspectu tumultu civiles sedaret, gestu et litteris quam pauccissimis quid sentiret significans. Postquam ita siluisset, An tiochiam commigravit. Ibi affirmative omnia edoce bat. *Certissime*, inquiebat, *novi;* aut, *Scitote*, aut *Liquido constat. Non quæro verum aliorum philosopho rum more. Quæsivi olim adolescens; nunc tempus es edocendi.* His artibus, rudes sibi conciliabat animos Mox iter incœpit ut inviseret Brachmanes Indorum et ex itinere Magos Persidis. Ninive quidam nomin Damis ei ut magistro adhæsit, eumque secutus gest magistri diligentissime conscripsit. Quod ex eis supe rest, a philosopho Philostrato ducentis post annis col lectum accepimus. Quisquis ad aperturam libri in spexerit, sane intelliget quam fabulosa hæc sint, ne digna quæ comparentur Evangelio.

II.

NOSTRADAMUS.

Nostradamus, Salonæ in Provincia natus, su
avo materno, astrologiæ inani studio decept
Adolescens in academiis Monspeliensi, Tolos
Burdigalensi, medicæ arti operam dedit. In p
reversus, Centurias in lucem edidit anno 1555
rum laus ita increbuit, ut rex Henricus II, t
mathematicum a comite Tendensi ad se mitte
jusserit. Illum muneribus donatum misit Blesia
puerorum regiorum futuros eventus ex sider
natalitiorum inspectione præsagiret. Aliquanto
Carolus IX, Provinciam perlustrans, Nostrada
benigne exceptum donisque auctum clariorem e
Anno ætatis sexagesimo secundo, mortem obiit.
ditio fuit modica, maxima ostentatio. Immeritu
sim laudatur auctor ille planus, qui multa ænigm
absque ordine locorum, temporum, aut homi
congerens, leves hominum mentes delusit. Casu
dam ambigua et vaga certis eventibus adapta
maxime adjuvante hominum industria, qui fal
oblectari volunt.

III.

CARDILANIS ODETUS COLIGNÆUS.

Odetus Colignæus, Gaspardi classium præfecti frate[r] natu minor, summo cum studio magistrorum in libe[ralibus] disciplinis et humanioribus litteris institutus in spem Ecclesiæ, cujus ministerio dicatus fuerat adolevit. Ingenium perspicax et facetum, facies hi[la]ris et venusta, facilitas morum pergrata omnibus Quisquis eruditus eum fautorem habuit. Clemens VII in colloquio Massiliensi cum Francisco rege, adolescentem in cardinalium collegium cooptavit. Verum præclarus adolescens, fratri Gaspardo, quem Calvinus suis erroribus imbuerat, plus justo obsequens, a recto tramite deflexit. Ita in hæresim lapsus, suæ sectæ tuendæ operam navavit. A Pio IV purpura privatus uxorem duxit, ovantibus hæreticis, quod cardinalis cœlibatu spreto, nuptias preposuisset. In Anglia exulans a patria obiit anno 1571, dignus certe meliore fato, si Ecclesiam catholicam non deseruisset. Conjux, ut pacta matrimonialia sibi solverentur, spons[i] propinquis in jus vocatis, causa excidit.

IV.

JACOBUS ALBONIUS. [1]

Jacobus Albonius, antiquo ut aiunt Comit Delphinatu genere, patrem habuit N. qui Lugd provinciæ præfuit. Adolescens Henrico Aureli duci gratus et charus, insigni apud eum regem f gratia floruit. Domi mollis, iners, libidini sine obtemperans, fastu regali equorum servorumq mero, splendido ornatu, pretiosissimis aulæis, munditie lautisque dapibus præ cæteris enitui litiæ peritiam ac fortitudinem singularem demc vit, ita ut Luculli aut Demetrii Poliorcetis mor ferret, sibi ipsi pro locis ac temporibus valde dissi In Italiæ bello laudem satis amplam adeptus, in tiaco prælio marescalli Franciæ quem vita fu Biezius reliquerat locum meruit. Paulo post, Quintini acensi infelici pugna captus, ad pacem ponandam Regem inter et Imperatorem ad commodum operam dedit. Verum Henrici mor luctuosissimos tumultus Gallia præceps ruit. Tun bonius fœdere cum rege Navarræ ac duce Guisio i etiam invita Regina, unus e triumviris qui patri religioni tuendæ consulerent, subito evasit. Nec n in conflictu Drocensi, acie catholicorum jam incli jam fusis equitum turmis, quæ Monmorentium cumsteterant, Monmorentius ipse captus erat.

[1] Vulgo *le maréchal de Saint-André* : periit anno 1562. (*Edi*

duelles hæretici victoria gaudebant, nisi Albonius cum duce Guisio, qui semper fuit alter ab illo, aciem restituisset. Tum, vice versa, profligati hostes, et Condæus ipse captus ad triumphum. Verum Albonius, sub finem pugnæ, acrius et inconsultius in manum hostium impetu facto, solus instanti agmini obstitit; tum nobilis quidam, cujus bona publicata Albonius suis adjunxerat, telo contorto marescallum interemit.

V.

ORIGO POMPÆ SOLENNIS APUD VALENCENAS QUOTANNIS AGITATÆ.

Hæc fuit institutio pompæ, quam Valencenenses quotannis agitant. Anno Domini millesimo octavo, exitiosa lues ita grassabatur, ut totum pene hominum genus demeteret. Corruit acervatim miserabile vulgus. Una pereunt optimates immatura morte; rapiuntur juvenes animosi et innuptæ puellæ. Deiparæ Virginis ædem exterriti cives adeunt, eamque donis ac votis lacessunt. Nec mora, funiculus mystice innexus e cœlo sensim delabens, trans mœnia urbis splendenti tramite circulum describit. Intra hunc circulum, subito convalescunt ægri, et sospitantur omnes. Miraculo permoti cives, qua funiculus ille salubris per agros mœnia cinxerat, hanc pompam duci voluerunt. Hæc religio, posteris tradita, etiamnum viget; hinc frequens populorum Belgii concursus. Festa fronde et floribus odoratis viæ sternuntur; aulæis decorantur

domorum limina. Primo longoque ordine procedunt viginti quatuor artificiorum sodalia, quorum vexilla volitant; subsequuntur confraternitates variæ, quarum vestigiis inhærent monachi diversorum ordinum, veste et colore distincti. Proxime eminent capsæ circiter centum viginti, quibus sanctorum reliquiæ, sacra pignora, conduntur; aliæ aureæ, aliæ argenteæ, quas magistratus toga induti, nudis pedibus, obstipo capite, humeris suppositis gestant. Extremo ordine, clerus hymnos pro more decantat. Antecedit præsulem insignem infulis, cui assistunt quinque abbates, mitra et pastorali baculo conspicui. Hinc et inde densissima irruentium hominum agmina; flexi poplites, oculi in cœlum sublati, manus junctæ, vultus hilares, ora benedictionibus præsulis inhiant. E fenestris prodeunt capita pendula, quæ deorsum avidis oculis pompam depascuntur, scilicet alacres pueri, nitidæ virgines, venerandæ matresfamilias, patres longævi, quibus canities decor et dignitas. Ubi pompa trans mœnia in campum apertum devenit, præsul tentorio carbasino protectus, et sedens cum presbyterio, monachum concionantem per horam audiit. Postquam cucullatus fuse perorasset, pompa omnis ante profectionem jam abunde epulata, ne in itinere faciendo deficeret, iterum convivari cœpit. Abbates ipsi, mitra, cappa, sandaliis et chirothecis auro pictis ornati; genio indulgent; vina læti coronant, scyphos collidunt, epotant crateres; præsuli sibique invicem propinant: emicat genialis æmulatio. Quibus studiose peractis, omnes ordines, exceptis præsule et abbatibus, per agros extra suburbium, duarum leucarum spatio iter

fecere. Concentu pio valles quas Scaldis interluit collesque insonant. Redeunti turbæ, illudunt variæ monstrorum formæ. Hac prosiliunt dæmones cornuti, et villis horridis ferina membra imitantes; illac miratur vulgus draconem squamiferum, atque ignivorum, cui pedibus insultat victor Michael. Complures angeli et sancti, huc et illuc passim concursant. Beata Virgo asino vecta puerum Jesum ulnis complectens, petit Ægyptum, sponsusque pone sequens jumentum agit. Hæc inter pia et ludicra ædem Deiparæ unde processerant, ovantes subeunt. Pulsantur campanæ; tympana concita astra feriunt. Exstruuntur mensæ in atriis præfecti; apponuntur dapes opiparæ; instaurantur læta pergræcantium certamina. Hic est ritus solennis quo Valencenæ urbs beata salutem olim sibi cœlitus concessam grato animo commemorat.

VI.

IN FONTANI MORTEM.

Heu! fuit vir ille facetus, Æsopus alter, nugarum laude Phædro superior, per quem brutæ animantes, vocales factæ, humanum genus edocuere sapientiam. Heu! Fontanus interiit. Proh dolor! interiere simul Joci dicaces, lascivi Risus, Gratiæ decentes, doctæ Camenæ. Lugete, ô quibus cordi est ingenuus lepos, natura nuda et simplex, incompta et sine fuco elegantia! Illi, illi uni per omnes doctos licuit esse negligentem. Politiori stilo quantum præstitit aurea

negligentia! Tam charo capiti quantum deb
siderium! Lugete, Musarum alumni. Vivunt
æternumque vivent carmini jocoso commis
res, dulces nugæ, sales attici, suadela blan
parabilis; neque Fontanum recentioribus ju
porum seriem, sed antiquis, ob amœnitate
adscribimus. Tu vero, lector, si fidem dene
dicem aperi. Quid sentis? Ludit Anacreon.
cuus, sive quid uritur Flaccus, hic fidibu
Mores hominum atque ingenia fabulis Tere
vivum depingit; Maronis molle et facetum sp
in opusculo. Heu! quandonam mercuriales v
drupedum facundiam æquiparabunt!

VII.

FENELONII AD SERENISSIMUM BURGUNDIÆ DI EPISTOLA.

Quam eleganter latine scriptites, dulcissim
ceps, a Floro nostro teste locuplete, mihi renur
est. Nihil mihi sane jucundius unquam hoc
fuit : cui quidem eo lubentius fidem adhibui
pergratum mihi fuerit ac verisimile. Totis
toto pectore hausi, quod animum tuæ laudis cu
explet. Quare age, ô amantissime Musarum al
macte virtute; Parnassi juga conscende : tibi
chorus omnis assurget. Antequam aulæ rep
mihi sit copia, te grammaticæ ambagibus ac
extricatum vellem; eo collimant vota omnia. I

litterario munusculo te donem sinas; dialogus est Francisci primi et Caroli quinti : quem si perlegere te non tædet, non insulsum intellexero. Redde, quæso, vices. Quantulacumque charta, quæ Terentii sales, Ciceronisve facetum dicendi genus sapiat, me totumque Belgium incredibili voluptate afficiet. Vale.

FIN DU TOME ONZIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME ONZIÈME

OEUVRES DIVERSES.

Portrait de l'électeur de Bavière...... Pag
Lettre a m. l'électeur de Cologne...........
Autre Lettre a m. l'électeur de Cologne......
Discours pour le sacre de l'électeur de Cologne
Lettre de M. de Fénelon a M. le duc de Beauvilliers.................................
Plans de Gouvernement concertés avec le duc de Chevreuse, pour être proposés au duc de Bourgogne.................................
Art. Ier. Projet pour le Présent.................
Art. II. Plan de réforme après la Paix...........
§. 1er État militaire..........................
§. 2. Ordre de dépense à la Cour..............
§. 3. Administration intérieure du Royaume....
§. 4. Église.....................................
§. 5. Noblesse..................................
§. 6. Justice.....................................
§. 7. Commerce.................................
Additions au §. 7...........................
Mémoires sur les précautions et les mesures à prendre après la mort du duc de Bourgogne..

Premier Mémoire. Recherche de............ *Page* 86
Second Mémoire. Le Roi........................ 91
Troisième Mémoire. Projet de conseil de Régence.. 95
Quatrième Mémoire. Éducation du jeune Prince..... 100

DE L'ÉDUCATION DES FILLES.

AVERTISSEMENT.................................. 105
CHAP. Ier. De l'importance de l'éducation des Filles.. 113
CHAP. II. Inconvéniens des Éducations ordinaires... 117
CHAP. III. Quels sont les premiers fondemens de l'Éducation.................................... 121
CHAP. IV. Imitation à craindre.................. 129
CHAP. V. Instructions indirectes : il ne faut pas presser les Enfans................................ 131
CHAP. VI. De l'usage des histoires pour les Enfans.. 157
CHAP. VII. Comment il faut faire entrer dans l'esprit des Enfans les premiers principes de la Religion.. 166
CHAP. VIII. Instruction sur le Décalogue, sur les Sacremens et sur la Prière......................... 188
CHAP. IX. Remarques sur les défauts des Filles..... 200
CHAP. X. La vanité de la beauté des ajustemens..... 206
CHAP. XI. Instruction des Femmes sur leurs devoirs. 213
CHAP. XII. Suite des devoirs des Femmes......... 221
CHAP. XIII. Des Gouvernantes.................. 235
AVIS DE M. DE FÉNELON A UNE DAME DE QUALITÉ, SUR L'ÉDUCATION DE MADEMOISELLE SA FILLE..... 243
MÉMOIRE SUR LES OCCUPATIONS DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE...................................... 257
PREMIÈRE PARTIE. Occupation de l'Académie pendant qu'elle travaille encore au Dictionnaire.......... *ibid.*
SECONDE PARTIE. Occupation de l'Académie après que le Dictionnaire sera achevé.................. 264

TABLE DES MATIÈRES.

POÉSIES DIVERSES.

ODE A L'ABBÉ DE LANGERON. DESCRIPTION DU PRIEU
DE CARENAC .... *Pa*
SUR LA PRISE DE PHILISBOURG, PAR LE DAUPHIN, FI
DE LOUIS XIV, EN 1688....................
TRADUCTION DU PSAUME I[er]. *Beatus vir*, etc......
TRADUCTION DU PSAUME CXXXVI. *Super flumina Babylon*
ODE SUR L'ENFANCE CHRÉTIENNE................
CONTRE LA PRUDENCE HUMAINE. RÉPONSE.........
LETTRE A BOSSUET, SUR LA CAMPAGNE DE GERMIGN
SOUPIRS DU POÈTE POUR LE RETOUR DU PRINTEMPS..
FABLE. LE BOUFFON ET LE PAYSAN..............
SIMONIDE. FABLE.............................
FABLE. LE VIEILLARD ET L'ANE................

OPUSCULES DIVERS.

I. Le Fantasque..............................
II. La Médaille..............................
III. Voyage supposé, en 1690..................
IV. Dialogue. Chromis et Mnasile. Jugement sur dif
férentes Statues............................
V. Jugement sur différens Tableaux.............
VI. Éloge de Fabricius, par Pyrrhus son ennemi...
VII. Expédition de Flaminius contre Philippe, roi d
Macédoine...................................
VIII. Histoire d'un petit accident arrivé au duc d
Bourgogne dans une promenade à Trianon.....
IX. Histoire naturelle du Ver à soie............
RECUEIL DE FABLES COMPOSÉES POUR L'ÉDUCATION D
M[gr] LE DUC DE BOURGOGNE.....................
I. Histoire d'une vieille Reine et d'une jeune Paysann

II. Histoire de la reine Gisèle et de la fée Corysante. *Page* 326
III. Histoire d'une jeune Princesse.............. 330
IV. Histoire de Florise........................ 332
V. Histoire du roi Alfaroute et de Clariphile....... 338
VI. Histoire de Rosimond et de Braminte......... 343
VII. L'anneau de Gygès........................ 353
VIII. Voyage dans l'île des Plaisirs.............. 362
IX. La patience et l'éducation corrigent bien des défauts. 369
X. Le Hibou.................................. 370
XI. L'Abeille et la Mouche.................... 372
XII. Le Renard puni de sa curiosité............. 373
XIII. Les deux Renards........................ 374
XIV. Le Dragon et les Renards................. 375
XV. Le Loup et le jeune Mouton................ 376
XVI. Le Chat et les Lapins..................... 377
XVII. Le Lièvre qui fait le brave................ 379
XVIII. Le Singe................................ 381
XIX. Les deux Souris.......................... 383
XX. Le Pigeon puni de son inquiétude........... 385
XXI. Le jeune Bacchus et le Faune.............. 387
XXII. Le Nourrisson des Muses favorisé du soleil.. 389
XXIII. Aristée et Virgile....................... 391
XXIV. Le Rossignol et la Fauvette............... 394
XXV. Le départ de Lycon....................... 396
XXVI. Chasse de Diane......................... 399
XXVII. Les Abeilles et les Vers à soie............ 401
XXVIII. L'assemblée des Animaux pour choisir un Roi. 403
XXIX. Les deux Lionceaux...................... 405
XXX. Les Abeilles............................. 408
XXXI. Le Nil et le Gange....................... 410
XXXII. Prière indiscrète de Nélée, petit-fils de Nestor. 416
XXXIII. Histoire d'Alibée, persan............... 422
XXXIV. Le berger Cléobule et la nymphe Phidile.. 429
XXXV. Les aventures de Mélésichthon........... 432

XXXVI. Les Aventures d'Aristonoüs........ *Page* 440
FABULOSÆ NARRATIONES........................ 459
I. Nymphæ cujusdam vaticinium................. *ibid.*
II. Alibæi persæ historia........................ 460
III. Mercurii cum Æsopo Colloquium.............. 463
IV. Mulieris cujusdam cum fato Colloquium....... 464
V. Lucta Herculis cum Acheloo.................. 464
VI. Fontanus ad dominam Montespanam.......... 467
VII. Animalia peste laborantia................... 468
VIII. Carruca et Musca.......................... 470
IX. Mulier et vas lacteum....................... 471
X. Quercus et Arundo.......................... 472
XI. Leo et Culex................................ 473
XII. Mus urbanus et Mus rusticus................ 474
XIII. Mus Eremita............................... *ibid.*
XIV. Rodilardus................................. 475
XV. Lupus et Vulpes............................ 476
HISTORIÆ...................................... 477
I. Apollonius Tyanæus.......................... *ibid.*
II. Nostradamus................................ 479
III. Cardinalis Odetus Colignæus................ 480
IV. Jacobus Albonius............................ 481
V. Origo pompæ solennis apud Valencenas quotannis agitatæ.................................... 482
VI. In Fontani mortem.......................... 484
VII. Fenelonii ad serenissimum Burgundiæ Ducem Epistola.................................... 485

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

